N° 369 — Tome C 1er Novembre 1912

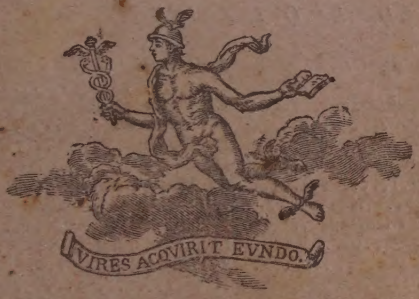
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-troisième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, FERNAND BALDENNE,
EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, GEORGES EEKHOUD,
PAUL ESCOUBE, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
EDOUARD MAYNIAL, MARCEL MIRTIL, MICHEL MUTERMILCH,
ADOLPHE PAUPE, RACHILDE, RICHARD RANFT, ANDRÉ ROUVEYRE,
HENRY SPIESS, THÉODORE STANTON, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXII

SOMMAIRE

N° 369. — 1er NOVEMBRE 1912

Marcel Mirtil	*Le Monténégro en rumeur*	5
André Rouveyre	*Visages : C. Henri-Matisse*	33
Paul Escoube	*Jules Laforgue, Chevalier du Graal* (fin)	34
Henry Spiess	*La Journée divine*, poésie	71
Edouard Maynial	*G. Flaubert et L. Bouilhet (Rachouk-Hanem)*	74
Fernand Baldenne	*Le Suicide du Général Nogi*	86
Richard Ranft	*L'Illustre famille*, roman, illustrations de l'auteur (XV-XIX, fin)	94

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : XVIIe Lettre à l'Amazone*	132
Georges Duhamel	*Les Poèmes*	135
Rachilde	*Les Romans*	138
Jean de Gourmont	*Littérature*	142
Edmond Barthélemy	*Histoire*	148
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	154
A. van Gennep	*Ethnographie. Folklore*	158
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	163
R. de Bury	*Les Journaux*	170
Maurice Boissard	*Théâtre*	173
Gustave Kahn	*Art*	178
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	182
Henri Albert	*Lettres allemandes*	185
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	190
Théodore Stanton	*Lettres américaines*	194
Michel Mutermilch	*Lettres polonaises*	199
Samuel Cornut, Adolphe Paupe	*Variétés : Jean-Jacques Rousseau et l'Académie de Dijon. Un Stendhalien : Casimir Stryienski, 1853-1912*	203
Mercvre	*Publications récentes*	213
—	*Echos*	215

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 1er pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

ugène FASQUELLE, éditeur, 11, rue de Grenelle, PARIS (VII[e])

DERNIÈRES PUBLICATIONS

à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus

LE BERGERAT — **SOUVENIRS D'UN ENFANT DE PARIS**
3[e] volume : *La Vie Moderne — Le Voltaire — Le Nom (1879-1884).*

NRY BERNSTEIN — **L'ASSAUT**
Pièce en trois actes.

ARLES DE BORDEU — **LA PLUS HUMBLE VIE...**

CIE DELARUE-MARDRUS — **L'INEXPÉRIMENTÉE**

DITH GAUTIER — **LE ROMAN D'UN GRAND CHANTEUR**
(Mario de Candia).

IDRÉ GEIGER — **FORS L'HONNEUR !**
Roman d'un Lieutenant de Vaisseau.

OSEMONDE GÉRARD
MAURICE ROSTAND — **UN BON PETIT DIABLE**
Féerie en trois actes en vers.

OMOND GOJON — **LA GRENADE**
Poésies.

HARLES-HENRY HIRSCH — **DAME FORTUNE**

UGUES LAPAIRE — **JEAN-TEIGNEUX**

OBERT LEVILLIER — **LES ORIGINES ARGENTINES**
La Formation d'un Grand Peuple.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER — **LA ROMANCE DE L'HOMME**
Poésies.

Envoi franco contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (V

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

E. DRIAULT

LA QUESTION D'ORIENT

DEPUIS SES ORIGINES JUSQU'A NOS JOURS

Cinquième édition, refondue

Préface de M. G. Monod, de l'Institut

Un volume in-8 (*Récompensé par l'Institut*)..... 7 fr.

Pierre ALBIN

LES GRANDS TRAITÉS POLITIQUES

Recueil des principaux textes diplomatiques depuis 1815 jusqu'à nos jours, avec des commentaires et des notes

Deuxième édition, revue et mise au courant

Un fort volume in-8. Préface de M. Maurice Herbette..... 10 fr.

LES QUESTIONS ACTUELLES

DE

POLITIQUE ÉTRANGÈRE EN EUROPE

La Politique anglaise. — La Politique allemande. — La Question d'Autriche-Hongrie. — La Question de Macédoine et les Balkans. — La Question ru

Par MM. F. Charmes, A. Leroy-Beaulieu, R. Millet, A. Ribot, A. Vandal, R. de Caix, R. Henry, G. Louis-Jaray, R. Pinon, A. Tardieu.

Un fort volume in-16, avec 5 cartes hors texte, nouvelle édition..... 3 fr.

V. BÉRARD

LA TURQUIE

ET L'HELLÉNISME CONTEMPORAIN

Un volume in-16, 6e édition (*Couronné par l'Académie française*)..... 3 fr.

COLLAS et DRIAULT

HISTOIRE DE L'EMPIRE OTTOMAN

Jusqu'à la Révolution de 1909

Un volume in-32..... 0 fr.

Pour paraître le 15 Novembre :

ACTUALITÉS

LES ASPIRATIONS AUTONOMISTES EN EUROPE

Par MM. J. Aulneau, F. Delaisi, Y.-M. Goblet, R. Henry H. Lichtenberger, A. Malet, A. Marvaud, Ad. Reinach, H. Vimard

Préface de Ch. Seignobos

L'autonomie de l'Alsace-Lorraine. — La Finlande : la défense d'une constitutio
Le mouvement catalan. — La question albanaise.
La nationalité serbo-croate — L'autonomie irlandaise. — La question macédonien
L'autonomie des îles grecques.

1 vol. in-8 de la *Bibliothèque générale des Sciences sociales*, cart. à l'angl.. 6 fr.

bliothèque des Curieux — 4, *rue de Furstenberg*, PARIS (6e)

ES MAITRES DE L'AMOUR (Volumes parus)

Collection des Œuvres les plus remarquables des littératures anciennes et modernes traitant des choses de l'amour

Euvre du divin Arétin, 2 volumes, chacun	7.50
— Marquis de Sade, 1 vol	7.50
— Comte de Mirabeau, 1 vol	7.50
— Chevalier Andrea de Nerciat. 1re Partie	7.50
— — 2e Partie (Felicia)	7.50
— — 3e Partie (Monrose)	7.50
— du Patricien de Venise Giorgio Baffo	7.50
— libertine de Nicolas Chorier (Satire Sotadique)	7.50
— des Poètes du XIXe Siècle	7.50
Théâtre d'Amour au XVIIIe Siècle	7.50
Livre d'Amour de l'Orient, T. I. Ananga Ranga	7.50
— T. II. Le Jardin Parfumé	7.50
— T. III. Les Kama Sutra	7.50
Euvre des Conteurs libertins de l'Italie, (2 vol.	
— XVe et XVIIIe Siècles, (chacun	7.50
Œuvre libertine de John Cleland (Fanny Hill)	7.50
Œuvre de Restif de la Bretonne	7.50
— libertine de l'Abbé de Voisenon	7.50
— libertine de Crébillon le fils	7.50
Livre d'Amour des Anciens	7.50
Œuvre libertine des Conteurs Russes	7.50
— de P. Corneille Blessebois (XVIIe Siècle)	7.50
Œuvre de Choudart Desforges (Le Poète)	7.50
— libertine de Francisco Delicado, prêtre espagnol	7.50

PAR SIX VOLUMES AU CHOIX, FRANCO 36 FR.

Catalogue illustré 1912 franco sur demande

ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine, PARIS

Nouveautés

GEORGES COURTELINE

LES LINOTTES

Ouvrage illustré par Charles ROUSSEL

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr. 5

L'événement littéraire du jour est l'apparition d'un nouveau roman de Georges Courtelin

Les Linottes.

Linottes: Chant agréable, Têtes sans réflexion, disent les Dictionnaires. Cette définition s'a plique admirablement au personnage que met en relief l'œuvre nouvelle de Courteline.

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE SCIENTIFIQUE

DIRIGÉE PAR LE Dr GUSTAVE LE BON

GRÉGOIRE ALEXINSKY

Ancien Député à la Douma

LA RUSSIE MODERNI

Un volume in-18. — Prix..... 3 fr.

C'est la première fois que paraît en français un ouvrage si complet sur la Russie Moder Jusqu'aujourd'hui le public français ne connaissait la Russie que par des correspondances et articles dans les journaux et les revues et par quelques volumes spéciaux, consacrés à telle telle question particulière. En un mot, l'ouvrage de M. Alexinsky est toute une petite encyclop de l'évolution historique et de la vie contemporaine de la Russie.

FÉLIX LE DANTEC

Chargé de Cours à la Sorbonne

LA SCIENCE DE LA VIE

Un volume in-18. — Prix ..... 3 fr.

Le titre du nouveau livre de M. Le Dantec paraîtra sans doute prétentieux; mais on reconna bien vite que ce titre est justifié par la rigueur de la méthode et la précision des résultats. L'a lyse scientifique de notre psychologie intime sera peut-être jugée cruelle ; les mystiques n'y t veront sûrement pas leur compte ; c'est peut-être pour cela surtout que le livre méritait d intitulé « la Science de la vie ».

SOUVENIRS D'AIMÉE TESSANDIER

RECUEILLIS ET RÉDIGÉS PAR **M. HENRI FESCOURT**

Un volume in-18 illustré de nombreux portraits de la célèbre artiste. — Prix. 3 fr.

La grande tragédienne, qui nous déclare savoir à peine lire, a confié la rédaction de ses so nirs au jeune écrivain M. Henri Fescourt. Il s'est acquitté de cette tâche avec un talent soup brillant, une verve, une émotion et un esprit qui font de cette œuvre le plus passionnant des rom

Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers

Prix du volume broché..... 95 cent. | Cartonné toile..... 1 fr

COLLECTION IN-18 JÉSUS

MICHEL CERVANTES

Histoire de Don Quichotte de la Manc

Première Traduction Française, par C. OUDIN et F. DE ROSSET

AVEC UNE PRÉFACE PAR E. GEBHART

Deux volumes

Envoi contre mandat-poste.

LE
MONTÉNÉGRO EN RUMEUR

« Je suis sujet de l'empereur François-Joseph, mais je suis Italien et ai l'intention de ne rien abdiquer de mes sentiments et de mes espoirs », me disait un officier du navire autrichien qui nous menait vers le Monténégro. « Vous n'avez cependant pas à vous plaindre du régime sous lequel vous vivez », lui répondis-je. « Certes, répliqua-t-il, les fonctionnaires de la Monarchie ont changé depuis l'époque de Silvio Pellico et de la forteresse du Spielberg, mais nous, anciens sujets de Venise pour la plupart, tant que nous n'aurons pas retrouvé notre patrie nous garderons la même attitude de protestation contre nos dominateurs allemands. Nous nous défendons dans la paix aussi bien que nous résisterions dans la guerre. On cherche dans les écoles allemandes de l'Istrie à nous convertir à la civilisation germanique, mais nous avons des traditions trop vivantes et trop lointaines pour pouvoir les abandonner, et nous appartenons à une civilisation trop supérieure et trop affinée pour nous laisser gagner par les offres séductrices de ceux qu'en définitive nous considérons encore comme des barbares. Nous avons des écoles prospères fondées par nous, alimentées par l'argent des Italiens d'Autriche. Nous sommes plus d'un million de Trente à Pola, dans tout le Tyrol et l'Istrie, sur certains points des côtes dalmates, et nous n'avons qu'une espérance : celle de regagner le gros des troupes italiennes, qui, depuis près d'un demi-siècle, forment une armée puissante et unie. A l'heure actuelle, nous résistons non seulement aux Autrichiens de race

germanique, mais aussi aux Hongrois et aux Slavo-Croates, de plus en plus envahissants. Nous ne sommes pas les plus nombreux, mais nous sommes forts, parce que le même idéal nous rassemble et nous dirige. L'Europe ne se souvient pas assez de nous, mais vous verrez un jour, Monsieur, vous verrez... » Il n'acheva pas sa phrase, mais rarement un verbe m'apparut aussi plein de promesses, aussi gros de désirs et d'espoirs.

Ainsi dès les premiers instants du voyage que j'entrepris sur l'Adriatique, je compris, par les paroles d'un jeune lieutenant italien, sujet de l'empereur d'Autriche et commandant à bord d'un navire d'une ligne hongaro-croate faisant le service de la Turquie, du Monténégro et de la Grèce, combien, sur les rives si belles de cette mer aux flots si bleus, il y avait d'aspirations diverses, d'orientations différentes et de conflits latents de race, de langue, de nationalité et même de religion.

Dans tous les ports autrichiens de l'Adriatique subsiste encore la physionomie italienne. Pola, Rovigno, Spalato, autant de noms dont les voyelles harmonieuses trahissent l'origine. Ce furent des colonies de Venise, vivantes et prospères. Elles ont presque toutes leur piazza dell'Erbe ou dei Signori, évocations pittoresques et précises des vieux municipes péninsulaires.

Je me souviens qu'à Raguse, cette république rivale de l'état des doges, ayant parcouru le corso qui traverse la ville d'une porte à l'autre et m'étant arrêté devant la douane et le palais du recteur, je me crus transporté dans une de ces petites villes de Vénétie ou de Lombardie, où la République sérénissime a mis pour l'éternité l'empreinte de sa domination et de sa conquête par le caractère des édifices et l'architecture des places où s'élève à l'ordinaire l'orgueilleuse colonne surmontée du lion de Saint-Marc. Mon impression ne fut que de courte durée. Les femmes du peuple auxquelles je m'adressai sur le marché ignoraient le sens de mes paroles lorsque je leur parlai italien. Leurs costumes et celui des hommes n'étaient plus l'habillement des campagnards de la péninsule. C'étaient des Slaves slavisants, fiers de leur pays et de leur histoire et qui, dans toutes les classes de la société, ayant conscience de leur race, se plaisaient à en exagérer en quelque sorte l'individualité et le caractère aux yeux des étrangers. Aux devantures des magasins, des prénoms italiens bien souvent, mais presque partout des

noms serbes ou croates : Giacomo Martinovitch, Vittorio Adamovitch. Les anciennes cités vénitiennes n'existent plus et l'italianisme perd de jour en jour ses forces sur la côte. Les Slaves des montagnes ont envahi peu à peu les colonies de la Sérénissime. Lorsque la république succomba, l'Autriche laissa la destinée des peuples se jouer pacifiquement sur les côtes d'Adriatique. Les plus nombreux l'emportèrent, et voilà pourquoi aujourd'hui, sur les places des villes de Dalmatie dont l'apparence est italienne, les bonnes femmes au marché ignorent les premiers mots de la langue de Dante.

Cependant, l'Italie ne désarme pas. Ses fils, dans les cités dalmates, organisent des sociétés de gymnastique, de musique, des cercles d'études littéraires. Ils se plaignent d'être en butte aux hostilités des Slaves et des Hongrois. Leurs journaux, publiés à Zara, ou à Trieste, répondent avec force aux attaques de leurs adversaires et continuent à prêcher l'avenir de l'italianisme dans l'Adriatique, qui jouerait à leurs yeux le rôle aimable de mare nostrum. L'effort latin sur ces côtes d'Istrie fait partie des conceptions de la politique et de la diplomatie orientales du roi Victor-Emmanuel. L'Italie même entretient des intelligences parmi les chrétiens et les musulmans d'Albanie.

La maison de Savoie est liée à la famille royale de Monténégro par les liens de parenté les plus étroits. Lors de la constitution de corps de gendarmerie spéciaux commandés par des chefs étrangers en Macédoine, elle a obtenu que ses officiers s'occuperaient du district de Monastir, voisin des pays albanais. Qui sait si les désirs italiens n'ont pas été précisés dans un ouvrage paru en 1905 sous le speudonyme « Un latin», et intitulé : « Une confédération orientale comme solution de la question d'Orient », où l'auteur préconise la délivrance de la Macédoine vivant libre sous l'autorité d'un prince italien? Quels que soient les ambitions et les efforts des sujets du roi Victor-Emmanuel, il me semble que la partie en effet est définitivement perdue pour eux dans l'Adriatique. Il ne reste de leur domination passée qu'une toiture somptueuse recouvrant une charpente résistante et indestructible. La toiture a été établie par les Vénitiens des siècles passés. La charpente est slave. Dans les ports de la Dalmatie du Sud, à Castelnuovo, à Cattaro, en relations constantes cependant avec la côte du grand royaume qui leur fait face, on ne parle presque plus

l'italien. Seules les appellations données au temps de Venise subsistent. On désigne aussi habituellement les cités par leurs noms latins que par leurs noms slaves, et le pays qui à travers les siècles a conservé, dans ses montagnes, l'indépendance dont jouissait jadis le grand empire serbe a pris le nom qui lui fut donné par les marins italiens de l'Adriatique: Monténégro (1).

Les Croates, les Slavons, les Dalmates, les Bosniaques, les habitants de Novi-Bazar et de certaines parties de la Macédoine sont les mêmes anneaux d'une nationalité dont la chaîne s'est brisée vers la fin du Moyen-âge. Depuis cette époque, ils ont été soumis à l'Autriche, aux Madgyars, aux Ottomans, et lorsqu'ils ont recouvré leur indépendance ils n'ont pu former que le petit royaume de Serbie, qui représente à peine le quart de l'immense empire d'Etienne le Grand. Miloch Obrenovitch, le grand insurgé de 1816, a le premier repoussé les Turcs et leur a arraché la liberté d'une partie des Serbes. Au Monténégro, au contraire, les Slaves n'ont jamais été soumis et depuis de longues années leur histoire n'est qu'un long combat contre les pachas envahisseurs. Combien de fois, sans doute, le sommeil du Grand Seigneur n'a-t-il pas été troublé à Constantinople par le bruit qui lui parvenait aux oreilles d'une défaite de ses troupes sur les confins du Monténégro ou par l'annonce d'une embuscade tendue à ses représentants par des partisans venus des montagnes de Cettigné ?

Dès que la Porte Ottomane avait des difficultés avec une puissance européenne, elle était obligée de faire surveiller les confins de cette petite principauté remuante d'où les prédécesseurs du roi Nikita avaient l'habitude de razzier les territoires ottomans dont ils étaient les voisins.

Tous ceux qui ont gagné Cettigné par Cattaro et qui ont écrit la relation de leur voyage ont dépeint l'éblouissement un peu brutal que leur causa le paysage qu'ils contemplaient. Sur la côte, c'est la physionomie habituelle d'un port de l'Adriatique qui présente aux navigateurs ses petites maisons blanches nichées à l'extrémité de ces fjords du Sud que l'on nomme les bouches de Cattaro. La physionomie de cette ville, située aux confins de l'Autriche, dominée par des forts haut perchés, est pittoresque sans être agréable. Elle n'a jamais pu s'étendre en largeur, car les montagnes ne lui laissent qu'un petit espace au

(1) En serbe : Tchernagora.

bord de la mer. Aussi les constructeurs de la cité ont-ils rassemblé les maisons dans un cercle étroit plein de petites ruelles sombres où les voitures ne peuvent passer, comme d'ailleurs dans presque toutes les villes de la Dalmatie. Sur les monuments principaux et sur les façades des édifices, le lion ailé des doges apparaît dans toute sa splendeur. Ce n'est plus qu'une majesté désuète et qu'un souvenir un peu vaniteux d'une gloire passée. Deux siècles de domination vénitienne ont pu prêter à Cattaro une apparence italienne. Ils n'ont pu changer le cœur de ses habitants restés slaves malgré les vicissitudes diverses de la politique.

La ville se heurte à d'immenses montagnes qui tombent presque à pic dans la mer. C'est une vision analogue à certaines visions helvétiques, mais avec tout l'ensoleillement et toute la couleur du midi. A la porte marine, par laquelle nous entrons dans la cité, se tiennent les douaniers autrichiens, aimables et visitant à peine les bagages des touristes qui de plus en plus viennent en septembre visiter ces pays éloignés. Ils gardent toute leur rigueur pour les montagnards descendus par terre du Monténégro ou venus par mer de l'Albanie. Ce sont, paraît-il, d'habiles contrebandiers, et le tabac de la régie autrichienne coûte cher et ne vaut pas le blond tabac parfumé que l'on cultive et que l'on fabrique sur les terres du Grand Seigneur. Au marché nous voyons des montagnards et des montagnardes, les hommes coiffés de la petite calotte monténégrine, revêtus de vestes recouvertes d'ornements de toutes sortes et de toutes couleurs et d'un pantalon bleu à la turque. Les femmes, coiffées d'un petit mouchoir de soie, les cheveux partagés en deux nattes qui tombent dans le dos, portant le costume national, ornées souvent de parures et de colliers qui feraient la joie de certains de nos artistes modernes. Je n'ai pu m'empêcher d'admirer ces beaux types d'hommes qui, contrairement aux races des montagnes, sont grands et bien découplés. Quant aux femmes, quoique abêties par le travail et la vie dure qu'elles mènent, elles ont d'intéressantes physionomies, des yeux noirs, des traits réguliers, et sont plus belles peut-être que gracieuses. Comme je m'extasiais sur ces types et ces costumes, un officier autrichien, auquel je faisais part de mon admiration, me fit observer que je verrais au Monténégro des hommes plus curieux encore et des attitudes plus

pittoresques. En effet, là-haut ils se promènent toujours armés, ayant à la ceinture des pistolets et des poignards. Les plus civilisés portent aussi des revolvers, mais lorsqu'ils descendent dans la plaine la douane autrichienne leur ordonne de déposer tout leur appareil guerrier et prohibe le port de leurs armes comme un simple tribunal parisien le ferait aux apaches des quartiers excentriques. « Vous allez au Monténégro, continua mon interlocuteur autrichien. Vous y observerez des choses intéressantes. Les habitants sont en rumeur et plus que d'habitude ils profèrent des injures contre les Turcs. Je ne sais pas ce qu'on a pu leur faire, car les Ottomans les laissent libres dans leur pays ; mais je peux constater par les conversations que j'entends ici que les têtes sont montées et qu'ils n'ont qu'un désir : prendre le fusil et courir sus au Musulman. C'est d'ailleurs chez eux un sport habituel qui remplace la chasse et la gymnastique. Vous avez eu raison d'entreprendre ce voyage. Votre esprit se reportera là-haut aux temps les plus troublés du Moyen-âge et vous verrez apparaître sous un vernis de civilisation occidentale les sentiments durs et le fanatisme cruel des peuples balkaniques à l'époque des premières invasions ottomanes.» Ces paroles m'étonnèrent un peu, je l'avoue, et je fis la part de la méfiance un peu méprisante dans laquelle les fonctionnaires allemands tiennent les Slaves du Sud, qu'ils considèrent souvent comme des barbares.

J'étais sur le seuil du Monténégro. « Le royaume est là-haut. » Telle était l'expression dont on se servait à Cattaro pour me désigner les pays du roi Nikita et l'on me montrait du doigt le sommet des montagnes qui tombent presque jusque dans la mer. Ainsi c'était sur ces cimes que j'allais contempler cette contrée un peu légendaire et qui offre au choix de nos imaginations parisiennes la double physionomie d'un royaume d'opéra-comique, un peu plus important que Saint-Marin et que la République d'Andorre, ou d'un état guerrier dont l'histoire est un drame sombre, retentissant du bruit de ces marches belliqueuses et de ces ballades d'amour et de mort où se plut, pendant quelque temps, l'admiration naïve de quelques-uns de nos littérateurs. Allais-je vers les chansons de la Veuve Joyeuse et les gambades de ces souverains balkaniques à court d'argent et de mœurs que met à la scène notre théâtre contemporain, ou vers ces épopées et ces légendes

cruelles et fortes qui charmèrent si longtemps nos poètes parnassiens et romantiques ? Telle était la question que je me posais en moi-même. Dès l'abord, je dois avouer que les deux physionomies m'ont apparu également ; mais je constate que la première est indépendante de la volonté des Monténégrins, et quant à la seconde, elle est leur œuvre louable, noble, digne de l'admiration universelle.

Je n'ai guère vu de paysage plus émouvant que celui qui s'étend entre le Monténégro et la mer. La nature y est âpre, rude, grise et sombre. Le soleil y est parfois implacable et c'est entre ces deux éléments un contact perpétuel que nulle végétation ne prohibe et que seuls parfois viennent empêcher de gros nuages noirs qui se forment à mi-côte des montagnes. Pas de culture aux bords de la route montante que nous suivons, quelques arbres maigres et quelques touffes dans le creux des rochers. Le paysage se déroule à nos yeux avec d'incomparables splendeurs : on y perçoit les villes, les côtes et les mers comme sur une carte de géographie. Pendant près de quatre heures, l'on monte et l'on s'étonne autant de la route gravie que du chemin qui reste à gravir. Ce sont les ameuses échelles de Cattaro. L'on comprend, lorsqu'on les contemple, que le Monténégro, qui se trouve sur le dernier échelon, soit dans une situation inexpugnable. La route est bonne, mais on a dû l'allonger par des détours, car la montagne sur les flancs de laquelle elle est bâtie est droite et haute, offrant peu de pentes douces et de points d'appui. Ce grand chemin de montagnes est un chef-d'œuvre de voirie et ce nous est un plaisir de constater qu'il a été commencé par les Français lorsqu'ils occupaient la Dalmatie. Quelle bienfaisante influence eut cette domination napoléonienne dans ces pays encore sauvages et négligés par la paresse de la cour de Vienne ! Partout nos cantonniers et nos soldats construisirent de belles routes grandes et larges, instruments merveilleux de développement économique, permettant les transactions entre des territoires autrefois séparés par les obstacles naturels.

L'Autriche dalmate vit du travail que les bras des Français commencèrent sur ce territoire qu'ils ne possèdent plus. Si les idées de la Révolution propagées par le grand Empereur n'ont pas eu assez de force pour remuer les cerveaux des Slaves de ces côtes, le travail de ses administrateurs, de ses sol-

dats, de ses ouvriers fut assez puissant avec peu de ressources pour y mettre pendant près de dix ans un peu de civilisation et y bâtir des routes. L'empereur François, l'adversaire de Napoléon, s'étonnait, dans le premier quart du siècle dernier, de voir en Dalmatie et en Istrie de si belles voies terrestres : « Sire, lui dit un de ses familiers, ce sont les Français qui ont inconsciemment travaillé pour vous. » Le souvenir de notre domination n'a pas tout à fait disparu de ces pays lointains. A Spalato, notamment, ceux qui vont prendre le frais sous les ombrages du jardin public se rappellent qu'il a été dessiné et créé par les soldats de Napoléon et la principale place de la ville a pris le nom de Marmont, l'ancien gouverneur de la contrée, qui fut fait duc de Raguse.

Du haut de la route, à mesure que l'on s'élève, des panoramas différents se déroulent à nos yeux. Tout d'abord l'on voit le golfe de Cattaro, point bleu au milieu des montagnes noires. L'air était si pur qu'à plus de 600 mètres de hauteur je distinguais le sillage produit par un navire entrant dans le port. A mes oreilles, au milieu des solitudes de la hauteur, arrivait le son grêle et aigu des cloches de la ville. Nous étions depuis trois heures en route lorsque le guide nous fit arrêter près d'un fort autrichien du nom de Gorazda. Jamais je n'oublierai le spectacle qui se présentait à nous. A notre droite, de hautes montagnes rudes, escarpées, des pics, des aiguilles s'entremêlant dans un chaos et un désordre extraordinaires, semblant arrêter à leurs pointes de petits nuages, modestes taches grises sur un ciel d'azur. A notre gauche, au contraire, le vide et plus loin l'apparition précise et nette, comme dessinée par un miniaturiste sur une carte, des cinq bouches de Cattaro, qui à cette distance semblent de petits bassins immobiles resserrés entre des montagnes. Plus loin encore, sur la côte, les rives du Monténégro et de l'Albanie. A droite, dans le lointain, le flot monotone baigne le filet d'ombre qui forme la côte dalmate et devant nous la mer s'étend sans limites. Il paraît que, par les temps les plus clairs de l'année, le regard perçoit les côtes de l'Italie voisines de Bari, et le beau-père monténégrin peut se donner le plaisir de contempler les immenses domaines sur lesquels règne sa fille, la gracieuse Hélène de Savoie. Sur la route que nous parcourons, peu de voyageurs. Des soldats autrichiens, sentinelles avancées de la grande monarchie,

allant d'un poste à l'autre. Deux ou trois petites auberges misérables près desquelles nous rencontrons, arrêtée, l'automobile publique, tandis que le chauffeur semble se restaurer copieusement. Après une longue ascension, nous arrivons au sommet des échelles, près du col de Kerstac. La mer disparaît complètement à nos yeux. Nous sommes en Monténégro maintenant. La route descend par une pente peu rapide jusqu'aux premières maisons de Njegùs. C'est ici que nous entrâmes en contact avec les premières manifestations officielles des sujets du roi Nicolas. En vérité, nous eûmes de la peine à ne pas sourire un peu, lorsque nous nous arrêtâmes à la douane. C'est un petit bâtiment d'humble apparence qui semble la succursale d'une auberge voisine, à la terrasse de laquelle, dédaignant sans doute d'évoquer en leur esprit les belles visions d'histoire et de légende du pays qu'elles visitaient, deux vieilles Anglaises prenaient leur thé. Les douaniers qui s'approchent de nous ne sont pas semblables aux humbles et corrects fonctionnaires des douanes européennes. Ce ne sont pas non plus des pseudo-militaires, comme en Allemagne. Ce sont des guerriers, de robustes gaillards revêtus du costume national et armés jusqu'aux dents. Je les vois mieux faisant le coup de feu dans les montagnes que percevant modestement au guichet de petits bureaux des droits sur le tabac ou les marchandises premières établis d'après un tarif légal. Ils s'approchent de nous, déchargent nos valises, les visitent minutieusement, les referment avec bonne grâce et les rechargent sur la voiture. Le chef du bureau nous demande nos passeports. « Nous n'en avons pas », lui répondons-nous. Il s'étonne un instant et, comme il semble insister, je lui fais répondre par l'intermédiaire de notre cocher que nous sommes Français, qu'au surplus on n'avait pas besoin de passeport pour pénétrer dans le Monténégro, que seuls dans les Balkans les Roumains et les Turcs exigent une semblable formalité. Mon discours l'avait touché au point sensible. Il me fit dire que nous pouvions pénétrer librement, que le Monténégro était ouvert à tous, que c'était une nation occidentale grandement civilisée et où les Français étaient respectés et aimés. L'évocation de la Turquie, cet ennemi héréditaire avec lequel on ne peut jamais traiter, avait produit son effet nécessaire et apaisé les rigueurs possibles d'un Monténégrin intransigeant.

A l'auberge, où nous entrons un instant pour laisser reposer les chevaux, un Autrichien, qui revient de Cettigné, nous apprend que là-haut la situation est grave, qu'il y a de fréquents combats sur la frontière entre les montagnards et les troupes ottomanes et que le ministre plénipotentiaire du sultan, voyant que ses représentations n'étaient suivies d'aucun effet, était reparti depuis longtemps pour Constantinople.

Njegùs n'est qu'une petite bourgade sans caractère, de 1800 âmes, composée de quelques maisons éparses çà et là au milieu de quelques champs qui, sur cette nature inculte, apparaissent fixés comme des pions sur un damier. Des deux côtés de la route, quelques bâtisses plus importantes frappent les regards, la poste notamment, et, plus loin, dans la direction de Cettigné, la maison des champs de la famille royale. C'est une petite villa blanche, semblable à ces petites maisons allemandes à façade de style classique telles qu'on les construisait en 1830. Elle est humble, modeste, et se cache dans un fossé en contrebas de la route. Il semble qu'un ménage sans enfants puisse seul l'habiter et, comme la famille royale est fort nombreuse, je me demande si tous ses membres peuvent y élire leur domicile au même moment. Qu'importe l'humilité d'un lieu ou d'un édifice, s'ils rappellent de grands souvenirs! Les dynasties des Balkans issues du sol natal sont très proches encore de leur origine et pendant longtemps ont été condamnées, par l'incertitude de la politique et la pauvreté du pays, à vivre la vie frugale et simple de leurs sujets. Au Monténégro, le roi, malgré ses alliances, semble encore un chef de pâtres armés et cette physionomie qu'il garde n'est pas pour le rendre moins populaire auprès de ses sujets ni moins sympathique aux yeux des étrangers. Il revient souvent à Njegùs, berceau de sa famille. Là naquit le successeur des vladikas, chefs spirituels et temporels élus par leurs sujets. Ce fut Daniel Ier qui rendit le titre princier héréditaire dans sa famille. Il naquit en 1697 et mourut vers le milieu du XVIIIe siècle. Ce contemporain des encyclopédistes fut un grand guerrier et un énergique massacreur. Il avait la phobie des Turcs plus encore que ses prédécesseurs et dans la nuit de Noël 1702, pour célébrer la grande fête religieuse, il immola en holocauste aux gloires monténégrines tous les musulmans qui habitaient sa contrée. Il pensait ainsi purger le pays des espions qui, croyait-il,

renseignaient les Ottomans sur ses desseins guerriers et ses dispositions militaires. Toute sa vie il eut la main au sabre et guerroya contre l'ennemi héréditaire. Il fit même connaître aux diplomaties de l'Europe le petit canton chrétien si vaillant et si oublié. Il entra en négociations diplomatiques avec la Russie qui, aux yeux des peuples balkaniques asservis, représentait dans les pays du Nord le slavisme indépendant et prospère. La popularité de Daniel est immense dans le pays et son souvenir vivant étend une protection tutélaire sur son arrière-petit-fils Nikita qui, par sa diplomatie et son énergie, est parvenu à devenir l'un des rois de l'Europe. Telle est la raison principale qui pousse la famille royale à chérir ce petit village où naquit le grand capitaine dont elle est issue.

Njegùs, première ville importante du Monténégro, sur la frontière de l'Autriche, était, quand nous l'avons visitée, pleine de soldats faisant l'exercice dans les rues. Contrairement à ce que nous avions pensé tout d'abord, ceux-ci ne sont pas revêtus du costume national. Une des grandes réformes du Monténégro moderne est d'avoir habillé son armée à l'européenne. L'uniforme est sombre et pratique, ressemblant singulièrement au costume des Russes. « Que voulez-vous, me disait le voyageur autrichien que je rencontrai à la douane, le Monténégro n'est qu'un petit corps d'armée des troupes du Tsar. C'est un pays sans ressources et seuls les roubles de Saint-Pétersbourg peuvent le faire vivre. Il est donc compréhensible que les soldats, instruits par des officiers russes, ressemblent à des Russes. »

Je ne sais si ces paroles sont l'expression exacte de la vérité. J'y discerne certes un peu de cette jalousie native que les Allemands ont pour les Moscovites, mais je dois avouer que l'illusion est parfaite. Les soldats qui manœuvrent devant nous ont l'habit et l'attitude des troupes du Tsar. Ce sont des gaillards solides, intrépides et résistants, et parmi les armées étrangères d'Europe que j'ai vues je ne puis les comparer, pour l'excellence de l'allure, qu'aux Turcs, leurs adversaires d'hier et sans doute de demain. Tous, les Monténégrins sont soldats. L'armée active se compose de mille hommes environ, mais tous les sujets de Nikita passent par la caserne et sont astreints à des exercices militaires très fréquents. Ils sont nés guerriers,

ont été élevés dans le voisinage de leurs armes, au milieu de souvenirs encore récents de batailles de défense et de conquête. Les chants qui bercent leurs oreilles pendant l'enfance sont des chants guerriers. Ils sont habitués aux marches indispensables pour parcourir un pays où manquent parfois les chemins et les routes. Ils sont, de plus, solides et robustes. Ce sont déjà des guerriers qui deviennent rapidement des militaires. C'est pourquoi en cas de guerre j'estime que, malgré son petit nombre, l'armée monténégrine serait presque aussi puissante dans les Balkans, par les qualités naturelles de ceux qui la composent, que les armées serbes ou grecques, par exemple. Un aimable lieutenant, qui se trouve sur le bord de la route nous aborde et se présente à nous, heureux d'avoir l'occasion, dit-il, de parler français : « J'aime votre pays et votre armée. Vous êtes une belle nation militaire et civilisatrice et nous ne pouvons oublier que vous avez été les premiers, au siècle dernier, à intervenir contre le sultan dans les pays balkaniques en secourant les Grecs. Je dois même vous faire confidence d'un détail que vous ignorez sans doute. Vous seuls avez été assez puissants pour détourner quelque temps notre attention de l'ennemi turc. » Nous regardâmes avec curiosité ce lieutenant facétieux et instruit qui, jouissant de notre surprise, s'arrêta un moment de parler. « Expliquez-vous plus clairement, lui répondîmes-nous. Nous ne vous comprenons pas. » Nous pensions en nous-mêmes que le paradoxe se cultivait aussi sur les hauteurs du Monténégro. Sans nous laisser revenir de notre étonnement, notre interlocuteur continua en ces termes : « Nous nous sommes battus ensemble au temps du Vladika Pierre et je n'ose vous cacher que nous vous avons souvent vaincus. Napoléon était alors votre empereur; vous occupiez toute la Dalmatie et vos troupes tenaient garnison à Cattaro. » Non sans scepticisme, j'accueillis ces renseignements qui n'étaient pas présents à ma mémoire. J'estimais qu'il y avait quelque exagération dans cette exhumation imprévue de nombreuses victoires monténégrines sur les troupes françaises et me promettais de vérifier les détails de cette histoire ignorée. Les mémoires de Marmont et le livre de l'abbé Pisani m'ont édifié sur ce sujet. Dans quelques combats, en effet, les Monténégrins nous repoussèrent et coupèrent la tête de nos blessés, mais dans les engagements les plus importants de la

campagne, ils furent battus à plate couture. Marmont les défit complètement en 1806 à Castelmare et leur tua mille hommes et, malgré les Russes, impuissants d'ailleurs à prendre Raguse, Molitor, avec des forces restreintes, les repoussa de la côte et les contraignit à regagner leurs repaires haut perchés. J'avais donc raison de ne pas me fier aux affirmations un peu osées de l'officier monténégrin. Dans l'ardeur de son patriotisme, il allait un peu loin, mais il oubliait que les officiers de Napoléon ne se laissaient pas traiter comme de simples Turcs désarmés, même par les glorieux guerriers de la Montagne Noire. Au surplus il semble bien qu'une grande partie des troupes tenant garnison dans le sud de la Dalmatie aient été composée d'éléments étrangers à la nationalité française. « Zara, Raguse et Cattaro, écrivait le gouverneur général de l'Illyrie en 1813, étaient confiées à des troupes italiennes peu sûres ou à des Croates absolument suspects. » Hélas ! à l'heure actuelle, nous ne sommes plus les voisins du Monténégro et nous avons oublié les luttes passées. Les sujets du roi Nikita nous sont certes sympathiques, car, au milieu d'une Europe guidée par des intérêts matériels, ils vivent avec l'ancienne notion de l'honneur militaire qui fait accomplir à ceux qui le possèdent d'incomparables miracles ; mais il ne faudrait pas laisser se développer des légendes fausses qui ont trop de facilité à naître lorsqu'elles flattent la vanité patriotique d'un pays. Si parfois les Monténégrins nous ont battus, c'est qu'ils avaient avec eux les Russes sur terre et les Anglais devant les ports occupés par nos garnisons ; mais qu'ils se souviennent aussi de leurs échecs et de leur retraite. C'est encore un honneur d'avoir pu, pendant près de six années, soutenir avec des fortunes diverses la lutte contre les officiers du premier empire.

Au sortir de Njegùs, après avoir parcouru pendant quelques kilomètres la plaine où se trouve cette bourgade, la route de nouveau escalade la montagne. Le pays est aride et sec. Quelques champs plantés de maïs apparaissent, adoucissant la nature un peu âpre. Sur la route passent de nombreux soldats se rendant à Cettigné. A une auberge, où nous nous arrêtons un instant, quelques paysans causent entre eux en faisant de grands gestes. Notre cocher nous apprend qu'ils s'entretiennent des incidents de frontière, que, près de Podgoritza et de Scutari, il y a eu des engagements entre des pay-

sans monténégrins et des postes turcs, que, plus au sud, des Malissores ont été surpris dans une embuscade tendue par les Ottomans et qu'ils ont été massacrés. Des lueurs brillent dans les yeux de ces paysans. Ils profèrent, paraît-il, des paroles de vengeance et se préparent à secourir leurs frères. « Voyez-vous, Monsieur, me dit le cocher, tous ces Monténégrins sont les mêmes. De race serbe comme eux, je suis prêt cependant à reconnaître leurs défauts. Ils ne rêvent que plaies et bosses. C'est là tout leur passe-temps et leur vrai plaisir. Ils se croient toujours au temps de la bataille de Karevlatz, où 30.000 musulmans ont été tués par leurs ancêtres. Ils ne comprennent pas que le monde a changé depuis un siècle. Demandez-leur ce qu'ils font. Ils vous répondront tous : Nous sommes des guerriers. Chez nous, à Cattaro, nous ne parlons et n'agissons plus ainsi. La vie moderne est dure. Il faut gagner de l'argent et c'est pourquoi nous avons délaissé les armes pour entreprendre des métiers plus pacifiques et plus raisonnables. » Le cocher philosophe continua quelques instants encore à nous entretenir de la sorte. Il montrait, contrairement à tous ses compatriotes, un dédain profond pour la carrière des armes. Fort instruit du reste pour un homme de sa condition, il souhaitait à la France de soumettre le Maroc et nous conseillait de laisser crier les Allemands qui, disait-il, profèrent des menaces, mais ne les mettent jamais à exécution.

Nous continuâmes à gravir la montagne, rencontrant toujours sur la route de nombreux militaires, les uns allant vers Cettigné, les autres se dirigeant vers la frontière. Ainsi donc le Monténégro s'était présenté à nous dès l'abord avec une rude physionomie guerrière. Presque tous les naturels du pays s'entretenaient de guerres, de vengeances et de massacres. Si M. d'Estournelles de Constant, glorieux titulaire du prix Nobel, venait faire des conférences pacifistes en ce pays, il trouverait certes de nombreux profanes à convertir à ses doctrines, mais je crois que son succès serait restreint.

Il est hors de doute qu'un observateur impartial des mœurs de ces montagnards, au courant de leurs espoirs, jugerait que le Monténégro n'est pas un garant sérieux de paix dans les Balkans et qu'à la moindre conflagration il serait des premiers à se lever contre l'ennemi héréditaire.

Arrivés au haut de la montagne, nous vîmes s'étendre de-

vant nous une autre partie de la Tchernagore (1), toujours sévère et triste. A un certain moment, le cocher, faisant arrêter ses chevaux, nous désigna au loin une nappe d'eau apparaissant à peine au milieu des feux du crépuscule. C'était le lac de Scutari, près duquel s'élève une des capitales de l'Albanie ottomane. C'est cette ville importante par sa population et son commerce que convoitent les Monténégrins, dont la seule ville considérable est Podgoritza, cité de 10.000 habitants.

A peine avions-nous aperçu la terre turque dans le lointain, que nous nous mîmes à descendre rapidement au milieu des rochers qui des deux côtés bordent la route. Nous venions de franchir le col de Krivacko Zdrjelo, à une hauteur de 1.310 mètres. Bientôt nous étions dans la plaine et à quelques kilomètres devant nous, dans la nuit, nous aperçûmes quelques lumières qu'on nous dit être celles de la capitale.

Cettigné n'est pas un nid d'aigles. Sa situation stratégique est meilleure peut-être que si elle était perchée au haut des cimes. Elle est dans une plaine élevée, d'étendue assez large, formant un cirque entouré de toutes parts par des montagnes où, en cas de conflit, les Monténégrins s'établiraient dans des positions difficiles à franchir.

Cettigné n'est pas une vierge inviolée. C'est là une légende à détruire. Plusieurs fois les Turcs l'ont prise, et notamment en 1687, sous le principat du vladika Vissarion, mais il faut reconnaître que l'armée ottomane n'a pu s'établir dans ces lieux si éloignés des centres de ravitaillement et que les montagnards ont toujours réoccupé leur capitale. Quand elle était détruite, ils reconstruisaient avec rapidité leurs quelques maisons incendiées et la ville renaissait de ses cendres, toujours prête à abriter des conspirations nationales contre les oppresseurs.

L'aspect de cette capitale nous étonne au premier abord. Certes nous savions bien que c'était une petite ville, mais nous ne pensions pas voir un semblable village aux maisons basses à peine comparables à nos demeures des campagnes. Une longue rue traverse Cettigné, allant presque jusqu'au grand hôtel qui se trouve à l'extrémité est de la cité. A Cattaro, on nous avait prévenus que la grande distraction était de regar-

(1) Montagne noire, en serbe.

der le roi Nikita se promenant dans les rues et se mêlant démocratiquement à la foule respectueuse. Quelle ne fut pas notre désillusion lorsque l'on nous apprit que Sa Majesté était depuis quelque temps à Antivari, sur le bord de la mer, se reposant des fatigues du pouvoir en humant l'air de l'Adriatique! Nous étions arrivés le soir à Cettigné. Il était impossible de visiter ses monuments principaux. Nous n'eûmes que le loisir de nous réfugier, avec un ami dalmate, dans les petits établissements où l'on sert le café turc. Voyant certains indigènes prendre dans de petits verres une liqueur blonde aux beaux tons dorés, je m'inquiétai du nom de cette boisson nationale: « C'est un excellent alcool, me répondit-on. Vous devriez y goûter. On le nomme cognac. » Les cafés étaient encombrés de consommateurs. Dans l'un d'eux, une grande partie de billard était engagée entre des gens en veston coiffés de la petite casquette aux initiales du roi Nikita et des gaillards ayant à la ceinture des pistolets et des poignards, dont l'apparence faisait un singulier contraste avec le jeu inoffensif auquel ils se livraient. Autour des tables, d'autres étaient assis et les conversations s'engageaient. « C'est encore de la guerre qu'ils s'entretiennent », nous dit notre camarade dalmate. Les visages de ces hommes étaient sinistres. Ils semblaient refléter dans leurs yeux toute la haine de leurs cœurs, et cependant leurs paroles étaient graves, leur débit lent. Ils faisaient peu de gestes, contrairement à l'usage des peuples méridionaux. La guerre, la lutte contre la Turquie, telles étaient leurs pensées. Tel était depuis deux mois le sujet de toutes leurs conversations : le roi veut la guerre, il ne peut pas en être autrement; il a déjà combattu dans sa jeunesse, en 1877; il combattra encore; il aime son pays et sait que nous avons de l'autre côté de la frontière des frères opprimés par les Musulmans. Ah! si l'Europe nous laissait faire! Si la Russie était assez puissante pour nous permettre d'engager la lutte! Nous ne demandons pas d'alliés. Nos soldats nous suffisent. Nous serons sans doute à Monastir bien avant que le Sultan ait pu rassembler contre nous des troupes suffisantes. Tous ces gens s'exaltaient les uns les autres, gardant une attitude froide et sérieuse cependant, qui nous prouvait que ces paroles n'étaient point le résultat de conceptions sans valeur et sans portée, mais la preuve de desseins longuement prémédités et de résolutions

prises. L'Europe, que l'on jugeait sans bienveillance, s'opposait à ces projets aventureux.

L'Autriche surtout semblait ne pas trouver de défenseurs, parmi ces Slaves. « Ces Allemands, me disait un officier, sont nos principaux ennemis. Ils nous ont porté un coup mortel en annexant la Bosnie-Herzégovine et en nous empêchant de nous réunir à nos frères serbes, car, ne l'ignorez pas, nous Serbes et Monténégrins sommes les seuls Slaves des Balkans. Les Bulgares ont pris notre langue et nos habitudes, mais leur origine est asiatique. Ce sont des Mongols, comme les Hongrois. Voyez leurs traits. Ils ont le nez épaté et les yeux bridés. Il ne faut pas les laisser reconstituer l'unité slave à leur profit. Or, ils sont unis. Nous, nous sommes divisés et beaucoup des nôtres, Croates et Dalmates, vivent sous une domination étrangère. C'est l'Allemand de Vienne qui les asservit et les opprime; mais, le ciel aidant, un jour viendra où notre peuple se rendra maître de ses destinées. » La conversation continua longtemps à la clarté fumeuse de cette petite salle d'auberge de petite ville. L'endroit était bien modeste pour y proclamer ces pseudo-vérités destinées à changer l'état politique d'une partie de notre continent. Qu'importe! J'engage la diplomatie européenne à surveiller dans cet humble coin des montagnes. Une étincelle jaillie de là-haut peut enflammer toutes les forêts environnantes et ces forêts s'étendent jusqu'au cœur de l'empire turc.

Les Monténégrins semblent doublement fiers de leur alliance avec l'Italie, car il s'agit d'un pays voisin dont le cœur est profondément hostile à l'Autriche et dont les armes combattent la Turquie. « Nous sommes cousins des Italiens et nous sommes heureux de leurs succès. » — « N'aviez-vous pas quelque respect, demandai-je à un indigène instruit, pour cette poignée de Turcs qui, sans faiblir depuis plus d'un an, résiste à une des flottes et des armées les plus puissantes de l'Europe? » Il ne me répondit pas, craignant de décerner publiquement un éloge à ces Turcs qu'il déteste, mais dont son esprit guerrier ne peut se refuser cependant à admirer le courage et la persévérance. Les Italiens n'ont cependant pas dans le petit royaume l'influence que leur situation morale et leur voisinage pourraient leur donner. Ils se contentent de fournir le tabac de la régie monténégrine, qui semble une succursale de la régie ita-

lienne et ils construisent des voies de chemins de fer dont les Monténégrins sont peu satisfaits. Ceux-ci ont demandé à des ingénieurs français de rectifier les travaux entrepris et de faire le tracé de nouvelles lignes.

Si l'on se réjouit à Cettigné de voir l'Italie parente par alliance faire la guerre aux Ottomans, c'est vers la Russie, parente par la race, que se tournent tous les regards. Ces petits peuples abandonnés des Balkans sont habitués depuis longtemps à réclamer des secours et des conseils auprès de leur grande sœur en slavisme à Saint-Pétersbourg.

Il n'est pas une attaque de la Russie contre l'Islam qui n'ait été suivie aussitôt de l'entrée en scène des bergers monténégrins. En 1853, lors des difficultés qui donnèrent naissance à la guerre de Crimée, les Monténégrins firent une diversion à l'Ouest de la Turquie et les Ottomans tentèrent en vain d'envahir leur territoire. Le Tsar, pour récompenser leur attitude, accorda au prince Danilo un subside annuel. En 1875, favorisés par les Russes, les Serbes orthodoxes d'Herzégovine se révoltèrent contre la domination du Sultan. Les Tchernagorstes volèrent à leur secours et repoussèrent l'armée turque. Le gouvernement de Constantinople, menacé par la Russie, n'osa pas déclarer la guerre au Monténégro, mais il se décida à faire protéger sa frontière par des troupes importantes. Le prince Nikita, depuis peu au pouvoir, entra en campagne et infligea aux Ottomans de sanglantes défaites avec l'aide des insurgés d'Herzégovine et des Albanais chrétiens, tandis que les Russes envahissaient l'Empire turc par le Nord. Le Tsar récompensa encore les Monténégrins en leur faisant céder par la Turquie un territoire plus grand et plus peuplé que ne l'était alors la principauté et en les rendant voisins de la mer par l'acquisition du port d'Antivari. Cette ancienne tradition d'efforts communs ou d'espérances semblables n'a fait que fortifier les liens d'amitié qui unissent le petit royaume au grand empire, et il semble que la voix de la Russie ait à Cettigné une influence prépondérante. Elle reste, en effet, le chef de file des états slaves contre l'envahissement des Austro-Hongrois et la résistance des Ottomans.

A celui qui n'aurait que des notions insuffisantes sur la situation des Balkans, les conversations de la rue de Cettigné

apprendraient bien des choses. Ce peuple, qui ne se livre que peu au commerce et à l'industrie, chez lequel l'agriculture ne joue qu'un rôle minime, passe son temps dans les villes à s'entretenir de la politique des époques passées, présentes et futures. Il ne s'agit, bien entendu, que de politique étrangère, car il paraît, à ce que m'ont assuré de nombreux Serbes et Croates peu suspects d'hostilité envers le Monténégro, que les questions intérieures sont un sujet dont l'on doit rigoureusement s'abstenir dans le royaume du roi Nikita. Comme le monarque est puissant, que son pouvoir, théoriquement limité par le Conseil d'Etat, est illimité en pratique, la moindre opposition au gouvernement par les actes ou par la parole serait durement châtiée. « J'aime mieux vivre sous le régime autrichien, me disait un Serbe de Cattaro. Certes, nous sommes soumis à une domination étrangère, mais cette domination est assez douce et nous laisse libres de nos actes et de nos paroles. A Cettigné, à Virbazar, à Podgoritza, au contraire, il faut mettre un bœuf sur sa langue. On est entouré d'espions à l'affût de la moindre conversation et la rapportant si elle est défavorable aux représentants du pouvoir. Je vous laisse à penser, dans ce petit pays, où le gouvernement a tant d'importance, quelle situation serait faite à un commerçant, par exemple, qui ne s'exprimerait pas en termes assez respectueux sur le roi, la famille royale ou les ministres. Ce serait la suspicion d'abord, le boycottage ensuite et la faillite. » Certes, ce régime semble peu agréable à ceux qui ont leur franc-parler et qui ne se cachent point pour émettre des critiques sur le pouvoir, mais dans ce pays en voie de constitution où le monarque réalise en lui les traditions belliqueuses du passé et les aspirations de l'avenir, est-il bien nécessaire qu'il y ait déjà une opinion publique agitée et turbulente qui nuirait à l'unité morale de la nation ?

Nous regagnâmes assez tard le grand hôtel où nous logeons et où étaient réunis les ingénieurs français qui devaient corriger l'ouvrage défectueux des entrepreneurs italiens. La pluie s'était mise à tomber et le matin à notre réveil un brouillard léger couvrait Cettigné et les montagnes environnantes. Nous nous mîmes en devoir de visiter cette ville célèbre, noyau de l'indépendance serbe dans l'Ouest de la péninsule balkanique. Ce n'est en réalité qu'un grand village, centre agricole et admi-

nistratif. C'est la capitale morale et matérielle du Monténégro, mais ce n'en est pas l'endroit le plus peuplé, puisqu'elle ne compte que 4. 300 habitants, alors que Podgoritza en compte plus de 10. 000 et Dulcigno, sur la côte, 5. 000. Sa situation topographique au haut de la montagne en a fait le repaire de résistance contre le Turc. Les Monténégrins y ont abrité leur indépendance comme le faisaient les burgraves qui, dans les châteaux du Rhin, résistaient aux attaques de l'Empereur. De nos jours, sa situation n'est pas défavorable non plus. Elle est par la route à moins de 50 kilomètres de la mer, à proximité du lac de Scutari, où est établi un service de navigation, à 150 kilomètres à vol d'oiseau de Prizrend, à 70 kilomètres de Scutari, les deux villes les plus importantes du Nord-Ouest ottoman. Aux alentours de Cettigné, peu de cultures, quelques terres d'élevage, deux fabriques de bière représentant la majeure partie de l'industrie nationale. Le paysage qui l'entoure est sombre et assez aride. Sur une hauteur à l'extrémité de la ville s'élèvent le monastère et l'église, devant laquelle sont les tombeaux de trois souverains monténégrins, du vladika Saint-Pierre, mort en 1830, que certains de ses compatriotes considèrent comme le vainqueur de Napoléon, de Daniel Ier, le grand général qui battit les Turcs et leur tua quatre mille hommes aux environs de Cettigné, à Grahovo, et de Mirko, le père du souverain actuel, qui refusa d'être prince et abandonna ses droits à son fils Nicolas. Le monastère et l'église subirent des vicissitudes diverses. Ils étaient habituellement brûlés et détruits lorsque les Turcs s'emparaient de Cettigné. Vers la fin du XVIIIe siècle, après une nouvelle invasion ottomane, ils furent reconstruits et depuis lors ils sont restés intacts. Ce sont de petits bâtiments de proportions restreintes. Lorsque j'y pénétrai, vers 10 heures du matin, c'était le jour d'une fête religieuse : l'évêque orthodoxe officiait devant les icones dorées. A la lueur des lampes qui ajoutaient une pénombre claire à la pénombre naturelle du lieu, il bénissait les fidèles qui s'inclinaient devant lui et qui recevaient de ses mains un petit morceau de brioche. La ferveur était générale. Un recueillement solennel planait dans l'église et les parfums qui brûlaient donnaient une apparence orientale à cette cérémonie orthodoxe. On comprenait que ces rudes paysans et que ces femmes, ces guerriers, le poignard à la ceinture et la toque à la

main, s'inclinant devant le prêtre, s'inclinaient aussi devant la religion de la patrie slave et devant le successeur de ces évêques qui, pendant si longtemps, les conduisirent à la bataille, les excitant au combat dans les temps prospères et relevant leurs cœurs abattus aux époques de défaites. En descendant de l'église, nous rencontrons un édifice aux fenêtres duquel nous voyons des gens assez semblables aux ronds de cuirs de nos administrations assis à des bureaux ou placés devant de hauts pupitres et écrivant. Ce bâtiment renferme tous les ministères. Quelques chambres sont réservées au ministère des Finances, d'autres au ministère de la Guerre, de l'Intérieur, de l'Instruction publique, de la Justice, des Travaux publics et des Affaires Étrangères. Le Monténégro n'a pas de ministère des Colonies; il aura sans doute bientôt un ministère de la Marine, puisqu'il a deux ports sur l'Adriatique.

A vrai dire, l'administration du royaume est peu compliquée, en raison de l'exiguïté de son territoire et du nombre de ses habitants, soit 250.000 âmes. Le prince, comme nous l'avons dit plus haut, est tout puissant. C'est un souverain presque absolu, investi de tous les pouvoirs et nommant les ecclésiastiques. Par le statut administratif de 1879, un conseil d'état législatif a été créé. Il se compose de 8 membres, la moitié élue par les habitants, l'autre moitié nommée par le prince. Un code, copié sur le code Napoléon, règle l'exercice des droits des sujets monténégrins. Sous le règne du vladika Saint-Pierre, deux créations importantes furent réalisées : un budget régulier et un ordre de décorations. L'ordre de décorations a prospéré depuis lors et le budget a grandi. Les recettes sont alimentées par l'impôt foncier, les douanes, les monopoles, les exploitations d'état et différentes autres recettes indéterminées. Le budget du ministre des Affaires Étrangères et du ministère de la Guerre sont les moins coûteux pour l'Etat, puisque l'un dépasse à peine 200.000 francs et l'autre 160.000 francs, et cependant ce sont les deux rouages les plus importants de la politique monténégrine, puisque d'une part la guerre est fatale et que le pays s'y prépare tous les jours, et que, d'autre part, dans une petite ville de 4.500 habitants il y a neuf ministres plénipotentiaires: les ministres d'Angleterre, d'Autriche, de France, de Bulgarie, de Grèce, de Russie, de Roumanie, de Serbie, de Turquie et des consulats de diverses autres nationalités. On se

rend donc bien compte que le corps diplomatique et le personnel qui l'entoure forment une partie importante de la population de Cettigné. Les Monténégrins sont reconnaissants aux gouvernements français et russe d'avoir fait construire deux palais pour leurs légations, comparables à deux belles villas bourgeoises des environs de Paris et qui sont le plus bel ornement de la capitale du roi Nikita. Les Anglais, désireux de ne pas le céder en luxe aux deux nations précitées, ont fait venir un architecte britannique sur les plans duquel on va construire une nouvelle légation, qui sera, m'a-t-on assuré, un chef-d'œuvre et dont la façade aura au moins vingt mètres de longueur, dimension importante dans ce petit pays où tout est exigu. Deux autres monuments frappent les regards : le palais royal, petite maison à façade élégante de style restauration, un peu semblable aux demeures des fonctionnaires dans les petites résidences de la Thuringe allemande, et le palais du prince héritier, demeure plus simple encore et qui ne se distingue des habitations privées que par les sentinelles qui font les cent pas devant la porte. Le théâtre, dans un des côtés duquel se trouvent le cercle et la bibliothèque, est aussi un édifice à proportions assez vastes. C'est là le seul endroit public à Cettigné où l'on puisse se reposer dans le silence, tranquillement, loin des conversations à haute voix, auprès de tables confortables. L'entrée en est libre, me semble-t-il, car aucun gardien ne s'y trouve et chacun paraît y pouvoir circuler à sa guise. Rarement en France un cercle de province est aussi bien garni de publications et de journaux. De nombreux périodiques bulgares, serbes, dalmates, croates, russes donnent aux habitants de Cettigné des nouvelles de leurs frères slaves, puis des journaux italiens, allemands, hongrois. Deux représentants de la presse française étendus sur la table sont *le Temps* et *l'Illustration*. Je désirai y jeter un coup d'œil, étant sans nouvelles de France depuis quelques jours, mais il me fallut attendre longtemps, car ils étaient en lecture et réservés avant moi par deux personnes qui, ayant pris connaissance de ma qualité de Français, me cédèrent aimablement leur tour. La langue française est parlée constamment par de nombreux Monténégrins. En réalité, elle n'est pas, pour eux, tous les jours en contact avec des Turcs, des Autrichiens ou des Slaves, d'une grande utilité pratique, mais elle leur plaît par sa clarté, sa

douceur et sa vaste littérature qui, mieux qu'une autre, leur permet de se mettre au diapason des idées occidentales. J'ai eu l'occasion de m'entretenir en français avec quelques petits négociants de la grande rue de Cettigné et ai été surpris de la facilité avec laquelle ils usaient de notre langue. L'un d'eux, notamment, pâtissier de son état, était venu à Paris il y a quelques années à la suite du prince royal et il en avait gardé un inoubliable souvenir. Cordiaux, affables, bien élevés, même dans la classe populaire, tels nous sont apparus les Monténégrins qu'il nous a été donné de fréquenter. Ils sont capables tour à tour d'être d'une amabilité exquise lorsqu'ils reçoivent un étranger et d'une rudesse sauvage dans la guerre. Ces deux physionomies de leur caractère les rapprochent un peu de ces Orientaux qu'ils détestent, de ces Turcs qui, dans la paix, se conduisent envers leurs hôtes avec loyauté et politesse et qui, pendant la guerre, peuvent se livrer aux pires excès de barbarie. Ce pays est encore trop près de sa naissance, il n'a pas achevé de naître et pour grandir un seul moyen est possible : la guerre. Or la guerre contre les Turcs prend l'apparence farouche d'une lutte de races et de religions. Pas de quartier à l'ennemi vaincu. Des deux côtés, une violence dont l'on ne s'étonne pas, puisque l'on ne se borne pas à attaquer ou à se défendre, mais que l'on exerce une vengeance pour tous les affronts essuyés, les humiliations endurées, les maux soufferts.

Des hommes qui nourrissent de tels desseins et obéissent à de telles pensées doivent nécessairement combattre avec rudesse et, dans la vie quotidienne et pacifique, leurs manières se ressentent parfois de l'énergie un peu âpre des sentiments qui les agitent. La guerre ! Telle est la grande pensée de ces soldats, de ces agriculteurs.

Lorsqu'on marchera à l'ennemi, il faudra oublier tous les préceptes amollissants de la philosophie et de la littérature occidentales. La patrie est une réalité tangible pour tous ces Monténégrins. C'est la famille qu'il faut protéger contre les Musulmans, c'est son champ dont il faut défendre la propriété. C'est aussi un patrimoine commun d'efforts dans le passé dont la religion exalte encore la grandeur, puisqu'ils ont été dirigés contre l'infidèle. Alors ceux qui lisent des livres français puiseront dans notre littérature de beaux exemples de force et d'héroïsme. Ils invoqueront le nom de ce conquérant dont ils

apprécient à ce point la grandeur qu'ils ne manquent pas de considérer comme un titre d'honneur de lui avoir résisté. Napoléon, en effet, exerce une influence considérable sur tous ces peuples balkaniques. Sa campagne d'Egypte, ses relations suivies avec la Porte Ottomane, sa domination dans le sud de la Dalmatie, la création de troupes indigènes et notamment du bataillon septinsulaire combattant sous le pavillon français sont autant de causes qui rendent son nom populaire dans l'Ouest de l'Orient. « Qu'avez-vous trouvé de plus intéressant à Paris ? » ai-je demandé à ce Monténégrin qui avait suivi dans notre capitale le prince héritier. « Le tombeau de Napoléon Ier », a-t-il répondu. Combien d'étrangers ont sans doute eu la même pensée que ce montagnard slave, et quelle belle réserve d'influence morale la France garde encore par le souvenir de celui qui a fait connaître son nom et son drapeau aux populations les plus lointaines de l'Europe et même aux mahométans d'Afrique et d'Asie.

Dans la rue principale, dès le matin, on remarque une foule de promeneurs qui vont de long en large revêtus de costumes étincelants, ornés d'or. C'est là le grand luxe du Monténégrin. Il porte sur lui toute sa fortune sous la forme de vêtements aux couleurs multicolores. Tel pauvre diable, qui a à peine de quoi nourrir les siens et qui mène chez lui une vie frugale fait parade, dans les rues de Cettigné ou de Podgoridza, de son merveilleux costume dont la valeur peut parfois atteindre trois mille francs. C'est là certes un signe de puérilité de mœurs, mais ce désir de paraître ne nuit point à la fierté et à l'énergie du caractère. « Tous les Monténégrins sont des barons et des seigneurs. Ils ne travaillent pas », me disait un fonctionnaire autrichien qui, à Cattaro, m'avait donné d'obligeants renseignements sur le voyage que je projetais. Une telle affirmation m'avait paru osée. Je dois reconnaître qu'elle semble être l'expression de la vérité. Les sujets du roi Nicolas ne travaillent pas, car ils sont des guerriers et estiment que le labeur des champs fatiguerait des mains dont la force doit être réservée pour la guerre et l'exercice des armes. Ce sont les femmes qui vont à la besogne. On les voit passer sur les routes portant de lourds fardeaux et ayant le double souci des soins du ménage et de la culture.

Cette vision ne m'a d'ailleurs pas étonné. J'ai vu de sembla-

bles spectacles en Corse où nos braves insulaires se croisent les bras, discutent et boivent, alors que les femmes se livrent aux travaux des champs. Chez les uns comme chez les autres, cet avilissement véritable de la femme, que l'on considère comme une servante, est le résultat de l'influence orientale où l'homme seul moralement a de la valeur, puisque seul il est capable de porter les armes. Au Monténégro, l'isolement social dans lequel est laissée la femme va plus loin. Un sujet du roi Nikita serait ridiculisé s'il se promenait dans les rues ayant son épouse au bras, comme le font, le dimanche, nos paysans, lorsqu'ils viennent se récréer dans la ville voisine. Ainsi donc ces chrétiens de l'Ouest des Balkans, qui dénoncent chez les Turcs une inaptitude totale à adopter les méthodes de civilisation européenne, se rapprochent singulièrement par certains traits de mœurs de ceux dont ils condamnent les usages. Chez eux comme chez leurs adversaires, certaines pratiques sont les signes d'une civilisation encore peu avancée. S'ils n'affectionnent pas comme les Turcs ces nombreuses amulettes qui doivent les protéger dans la vie, leur rendre le ciel favorable et leur donner la victoire dans la bataille, ils n'en portent pas moins sur eux certains signes qui sont comme l'évocation présente des luttes passées. Leur petite toque s'orne de l'initiale du roi Nikita. Elle est en partie rouge et rappelle par cette couleur le sang slave qui coula à Kossovo; elle est entourée d'un ruban noir en mémoire de leurs frères serbes qui vivent sous le joug des Ottomans. N'est-ce point là un symbole semblable à ces sortes de scapulaires dont les musulmans ne se séparent jamais ?

Non loin de la grande place de Cettigné s'étend le marché. Là des femmes se tiennent sur un rang, comme dans les marchés turcs et moresques que j'eus l'occasion de visiter. Elles attendent l'acheteur, silencieuses, se refusant à faire l'article, mais discutant avec énergie, quand il le faut, du prix de leurs marchandises. Là, comme la veille dans les cafés, j'ai vu les guerriers monténégrins se promener en discutant des incidents de la frontière. Un aimable indigène qui avait séjourné longtemps dans l'Amérique du Sud me servait d'interprète, me traduisant quelques-unes des paroles qui étaient prononcées devant nous. C'était toujours le même leit-motiv : « Ah ! si l'Europe permettait de passer la frontière ! Le roi devrait user de son influence

auprès des cours étrangères. On a bien permis à l'Italie de s'emparer de la Tripolitaine, pourquoi nous refuser de reconquérir nos anciens territoires serbes ? C'est le moment favorable. L'Empire ottoman est divisé. Ses troupes, dans le Nord de l'Albanie, sont peu nombreuses, mal armées et mal conduites. »

L'un d'eux ayant appris que j'étais Français s'avança près de moi et s'exprima en ces termes : « Vous appartenez à une grande nation. Ne cachez pas à vos compatriotes nos justes doléances. Vous aussi vous souffrez d'une plaie non fermée à votre cœur depuis la dernière guerre contre l'Allemagne ; vous devez donc comprendre le désir que nous avons de prendre une revanche de toutes les humiliations passées. » Je négligeai de répondre à mon interlocuteur et pensai en moi-même que, quelle que soit leur bravoure, la victoire des Monténégrins, s'ils venaient à combattre la Turquie, serait un bien maigre gain pour la civilisation, car s'ils blâment chez leurs adversaires une impossibilité à gouverner les provinces balkaniques, ils ne me semblent pas encore suffisamment aptes à administrer des territoires qui, depuis des siècles, souffrent d'une longue anarchie.

Ces pasteurs avaient naguère l'habitude de razzier périodiquement les villages musulmans de la frontière et leur attitude me paraît aujourd'hui semblable à celle des chefs de bandes, leurs ancêtres, courageux, mais cruels, énergiques, mais pillards.

Dans tous les villages du Monténégro où j'ai passé, de la frontière de Cattaro jusqu'au lac de Scutari, de Cettigné jusqu'aux limites bosniaques, j'ai entendu partout l'écho des mêmes doléances qui venait bercer mes oreilles comme les accents tour à tour énergiques et plaintifs des mélopées orientales. Une conflagration est-elle ou non prochaine ? Il m'est difficile de le discerner, mais j'estime que, malgré tous les efforts pacifiques qui seront tentés, la guerre deviendra inévitable dans un temps plus ou moins rapproché.

Les Monténégrins ont le désir profond de renouer les chaînes de la tradition belliqueuse établie par leurs ancêtres et continuée par leurs pères. Ils n'ont rien à perdre en cas de conflit et tout à gagner. Si leur territoire est envahi, nulles richesses ne s'offrent pour séduire des ennemis avides. Peu de villes, peu

de biens, peu de cultures prospères, peu de monuments remarquables.

S'ils envahissent le territoire turc, ils se trouvent à proximité d'une cité de 35. 000 âmes, Scutari d'Albanie, dont la population est plus considérable à elle seule que celle des huit villes principales du Monténégro réunies.

S'ils attaquent les soldats du sultan, ils sont capables, étant mobilisés en deux jours à peine, de porter un effort subit et considérable sur les quelques troupes turques de la frontière, qui ne peuvent que rester sur la défensive dans l'attente de renforts lointains. Le Monténégro n'a pas besoin d'alliés. Il sait que si les chances de la guerre lui sont défavorables, il a un lieu de retraite assuré : la Montagne Noire, dont les flancs âpres et rudes ont fait respecter une indépendance chrétienne pendant des siècles de domination ottomane.

Dans le voyage que j'ai fait sur les rives adriatiques et à l'intérieur de la Tchernagore, je n'ai vu que conflits de nationalités, je n'ai entendu que paroles menaçantes et que rumeurs belliqueuses. Il semble qu'en ces lieux la nature ait voulu mettre les races au diapason du paysage qui les entoure. Elles sont diverses et changeantes comme lui. Dures et libres, indépendantes dans la montagne, plus douces et presque asservies sur la côte; mais là encore, chez ces peuples qui vivent sous la domination germanique, la résistance nationale est née avec une force telle que l'on peut être assuré un jour de son triomphe. Côtes infortunées de l'Adriatique, qui nous réservez sans doute des spectacles de sang et de mort et qui n'avez connu à travers les siècles que deux époques heureuses : celle de la domination romaine, où l'on construisait des palais gigantesques, et celle de la domination française, où l'on établissait des routes !

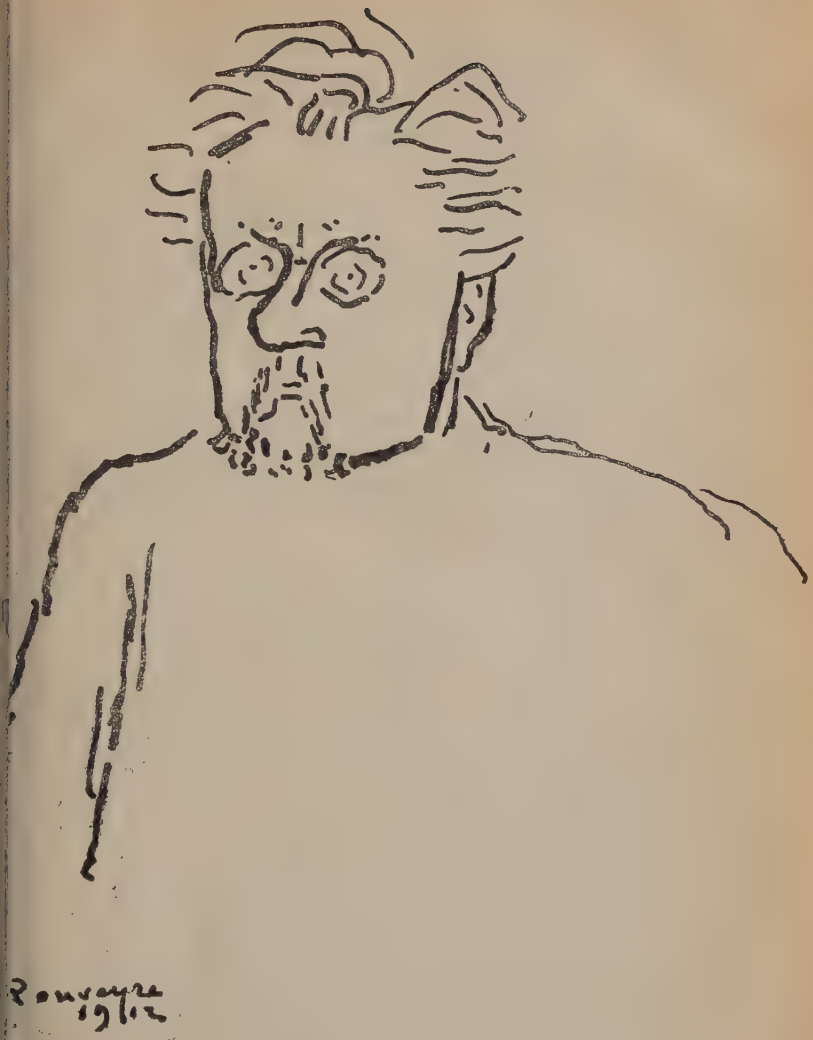
C'est un vapeur du Llyod autrichien qui nous a ramenés à Venise, au milieu du spectacle enchanté que nous propose un ciel de fin septembre se reflétant sur la lagune. La ville était en fête, comme à l'époque du Bucentaure. On y célébrait sans doute la victoire de 40.000 Italiens sur 1.200 Turcs et 6.000 Arabes. De tous les côtés, aux enseignes des bars, des restaurants, sur les couvertures des chansons pour sérénades, brille en lettres multicolores le nom de Tripoli et depuis plus d'un an cette joie quotidienne se renouvelle à l'annonce quotidienne d'une victoire

qui ne permet point cependant (1) aux Italiens de quitter les rives de la mer. J'aime mieux la haine tenace des petits Monténégrins, et je préfère aussi l'exemple admirable de résistance que nous donne ce pays abandonné, que l'on traite déjà comme un vaincu de la vie de l'histoire, où les cœurs sont fidèles et sincères, où nous avons trouvé, au cours des siècles, bien souvent des alliés utiles, comme au temps de Soliman et de François Ier, de Mahmoud et de Napoléon, et je salue, dans la Turquie aux prises avec les armées puissantes et les flottes italiennes, la plus belle leçon d'énergie que puisse donner à l'Europe étonnée un peuple qui ne veut pas mourir.

Septembre 1912.

MARCEL MIRTIL.

(1) J'ai vu cependant, aux devantures d'un libraire, un manuel de conversation italo-arabe à l'usage du voyageur en Tripolitaine.



HENRI-MATISSE

JULES LAFORGUE

CHEVALIER DU GRAAL

(*Suite* [1])

—

Avec *Salomé*, la fantaisie franchit les extrêmes, limites de l'incohérent et du bizarre. Il y a un peu trop de pose apparente dans cette outrance du grotesque. L'effet en est d'ailleurs d'autant plus incertain que, parmi ces étrangetés, se trouvent des pages très sérieuses qui ne tolèrent pas le sourire. Il sera intéressant de rechercher plus loin quel fut le but de Laforgue et quel résultat il attendait de cet amalgame. La volonté parodique est plus nettement accusée ; le Tétrarque Hérode Antipas du conte de Flaubert devient ici Emeraude Archétypas. Quant à voir en ce récit l'intention même de contenir quelque symbole, je n'essayerai pas; pas plus qu'il ne faut suivre chez ces fantoches quelque logique intérieure. Cela se passe aux Iles blanches Esotériques, et cet ésotérisme nous conseillera sagement de respecter certaines ténèbres. Donc, sous le règne d'Emeraude Archétypas, Iaokanann est prisonnier. Salomé a intercédé pour qu'on ne le tuât point. Pourquoi? On le saura bientôt. Les Princes du Nord viennent visiter le Tétrarque. Iaokanann s'imagine que les temps sont révolus, que, lui, pauvre vieux prophète, est promu Dieu. On s'est enfin dérangé pour obtenir sa délivrance ! Aussi « le malheureux publiciste », comme l'appelle Laforgue, s'abîme dans le désespoir lorsqu'il entend le neveu du Satrape du Nord, qui « à l'instar de Napoléon Ier » exècre les idéologues, lui dépêcher ce petit discours : « Ah! ah! te voilà, idéologue, écrivassier, conscrit réformé, bâtard de Jean-Jacques Rousseau!! C'est ici que tu es venu te faire pendre, folliculaire déclassé !! Bon débarras! Et que ta tignasse mal lavée aille bientôt rejoindre dans un panier à guillotine celle de tes compères du Bas Bois! Oui, la conjuration du Bas Bois, des têtes frai-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 368.

ches d'hier (1). » Il n'a plus qu'à se laisser mourir, consolé pourtant d'avoir possédé Salomé, car cette jeune personne m'a l'air de lui avoir demandé certaines initiations... Qu'on lise, sans trop d'effarement, la description du spectacle, pendant le banquet où les lits sont parés suivant la science du convive. Le programme comprend ce numéro, qui obtient un succès de fou rire : « Et trois autres clowns jouèrent l'Idée, la Volonté, l'Inconscient », etc. (2). Et l'improvisation de Salomé, très érudite Pythie, dans une sorte d'hystérie de l'obscur et du prétentieux, signifie qu'il faut s'aimer selon l'inconscient et jouir, sans autre forme de raisons. Salomé, petite sœur d'Elsa, mais plus cultivée, nous dit la même invitation à l'amour en un jargon moins terre à terre, mais aussi fâcheusement tourmenté. Il est délicieux que cette ésotérique princesse, si « calée » en philosophie, en chimie (voir les produits de ses laboratoires : fards sans carbonate de plomb, poudres sans céruse ni bismuth, etc., etc.), ait choisi, pour l'enseignement de certaines réalités, cette espèce de pasteur allemand, crasseux et laid, « avec ses lunettes et sa barbe rousse, inculte (3) ». Pour que Iaokanann soit discret, elle lui fait couper la tête. Elle prend son élan pour jeter à la mer la tête coupée, et tombe elle-même sur les rochers, où elle meurt, pour avoir voulu « vivre dans le factice et non à la bonne franquette, à l'instar de chacun de nous (4) ».

Emporté par son désir d'originalité, Laforgue a passé les bornes de tout excès. Sans doute l'exotisme des premières pages, avec sa couleur locale (?) d'un si incohérent bariolage, prête à rire. Il est baroque à souhait. On y voit « les Mandarins du palais » ; un parc suspendu « avec ses jungles » ; cent rampes de sphinx et de cynocéphales, des jonques, des éléphants blancs et le kriss sacré du bourreau et les galères et les satrapes... Ceci n'empêche pas que « une brise de mer venait à passer dans ces futaies suprêmes, étrange rumeur lointaine d'un express dans la nuit (5) ». Si cet express n'a pas l'heur de vous faire sourire...Néanmoins il y a des pages

(1) *Moralités légendaires*, p. 154.
(2) *Id.*, p. 158.
(3) *Id.*, p. 140.
(4) *Id.*, p. 173.
(5) *Id.*, p. 148.

d'un ton juste dans l'ironie et le trait spirituel (1). Tout cela est très philosophique, fantaisiste et profond à la fois; on admire, sans pouvoir se défendre d'être un peu ahuri par ce mélange d'outrance baroque et de subtile pensée.

Pan et la Syrinx offre plus de simplicité, mais pas moins de métaphysique. C'est l'histoire de la poursuite, par le poète Pan, de l'Idéal qui se nomme Syrinx, la femme, l'amour, le bonheur, tout ce qu'il vous plaira, pourvu qu'on puisse écrire Idéal avec une majuscule. Cet idéal ne veut pas se laisser étreindre, s'évanouit lorsque nous avançons la main, abandonnant à notre désespoir, — aura-t-il jamais la sagesse de s'en contenter ? — la consolation de l'art qui chante et perpétue notre rêve, l'embellit et le vivifie d'une jeunesse éternelle, — du moins on le dit, et il faut bien le croire ! Pan, dans le cadre de la nature heureuse, c'est-à-dire au milieu des choses qui vivent selon l'instinct et sans y regarder de plus près, Pan, n'a jamais aimé, « comme lui et moi l'entendons » (2), et il évoque en un chant délicieux la « petite Eve » de ses rêves. Voilà l'un des plus jolis poèmes que Laforgue ait jamais écrits. — « Le thym frissonne entre ses membres, les frelons bourdonnent, les tiges d'ombelles sont bien à l'aise dans l'air charmant, les cigales commencent à cuire à petits cris, il fait heureux à perte de vue (3) ! » Cela est tout à fait à la Pan. Mais voici que ce Pan, très versé dans la langue anglaise, élucide le sens du mot : *Aime, je t'aime*, en le rapprochant du mot britannique *aim* qui veut dire : but (4). On pressentait que l'auteur n'aurait pas la prétention de restituer la figure légendaire du divin chèvre-pieds ! C'est une âme contemporaine de la nôtre, et, de même qu'Hamlet et les autres, un aspect de l'âme même de Laforgue. Et « la fragile Psyché », qui est son *but*, d'apparaître soudain sous la forme de Syrinx, forme désirable, suprêmement pure, — et quel esprit ! Elle argumente comme l'une de nos dernières petites agrégées de philosophie. Encore et toujours, et jusqu'à la gêne, on se trouve entre gens à qui l'on n'en fait pas accroire. Peut-être vaudrait-il mieux que la légende se prît, un peu, au

(1) *La Ménagerie*, p. 149.
(2) *Moralités légendaires*, p. 177.
(3) *Id.*, p. 180.
(4) *Id.*, p. 181.

sérieux. Ce serait plus près de la vie. On est déconcerté, mais, il faut y insister, c'est charmant. Pan s'imagine que cette « cousine du beau Narcisse » sera une facile proie. Or, elle se proclame « la plus fidèle des compagnes de Diane » ; cet idéal, pour tenir son rôle, ne consent pas à se laisser toucher. Alors, en chasse! Voilà Syrinx qui prend sa course, et elle pousse « un strident éclat de rire de Walkyrie (1) ». Etait-ce bien nécessaire? La tirade qui précède a dû paraître si sérieuse à Laforgue... Il a voulu couper court parce que nous commencions d'être émus. A-t-il eu tort? Notre sentimentalité dit : oui, et notre scepticisme, non. Mais l'art est affaire de sentiment et n'a rien de commun avec le doute philosophique. La poursuite est entremêlée de subtiles disputes. Syrinx, « l'Autre sexe », enrichie d'une conscience masculine, *pousse des colles*, — si on veut bien me permettre — à Pan, « l'Eternel masculin » peut-être, mais affligé d'une sentimentalité féminine, — un cœur de femme et de poète, c'est, au fond, la même chose. Pan chante « la précieuse fugitive », et jette cette conclusion au moins inattendue : « Et vous portez haut la tête comme une qui regarde par-dessus les troupeaux de Pan pour voir si le Messie ne vient pas encore (2). » Que Laforgue ait voulu découvrir en cette vierge païenne, qui résiste à la luxure, un symbole de temps nouveaux où les choses de la chair seraient méprisées, cela lui était permis. Mais il eût pu nous préparer à cette signification de son récit. Syrinx est une « petite immaculée conception » comme Laforgue les aime tant, Elsa, Salomé, etc. Irréductible et savante, elle dit le fin mot de cette poursuite : « Enfant, comment ne vois-tu pas que la volupté c'est le désir, que le bonheur c'est passer et faire envie aux couples altérés de bonheur?... Il n'y a que l'art, l'art c'est le désir perpétué (3). » Tout comme Ophélie, elle se noie ; et son âme passe dans les roseaux qui frémissent ; et Pan d'inspiration en coupe les tiges et invente la flûte à sept tuyaux. Il la fait chanter ; et rappelez-vous cette « note isolée et tenue, calme comme un aérostat au-dessus de la foule des badauds (4) ». Voilà du modernisme ! Peut-être à bon marché... Pan déses-

(1) *Moralités légendaires*, p. 190.
(2) *Id.*, p. 196.
(3) *Id.*, pp. 204 et 205.
(4) *Id.*, p. 209.

péré s'enfuit. « Heureusement, et désormais il lui suffit, dans ses vilaines heures, de tirer une gamme nostalgique de sa syrinx à sept tuyaux, pour se remettre la tête haute, les yeux larges et tout unis, vers l'Idéal, notre maître à tous (1). »

Persée et Andromède pourrait changer son sous-titre : *le plus heureux des trois*, pour celui-ci, plus suranné : la Belle et la Bête. Dans une île perdue au milieu de la mer, Andromède attend sous la garde du Monstre que son destin s'accomplisse. Elle est un peu nerveuse, ayant grande envie d'aimer. Tous les héros, toutes les héroïnes de Laforgue crient après l'amour. Le début de l'histoire est fort sérieusement écrit et tend à nous inoculer (comme dirait Laforgue) un sentiment de tristesse. Or, Andromède appelle : « Monstre ? » Et le Monstre légendaire, qui expie le crime d'avoir voulu détrôner les Dieux, le Monstre affreux, destiné à mourir de l'épée de Persée, répond : « Bébé ! » Le moyen d'exciter notre sourire ne se renouvelle pas, et réussit toujours. Oh ! ce monstre ! Tout à l'heure il parlera « d'une voix d'homme distingué, qui a eu des malheurs ! » Il est vrai que le Persée de Laforgue nous effare tout aussi délicieusement. Il arrive « miraculeux et plein de chic » (2). « Persée monte en amazone, croisant coquettement ses pieds aux sandales de byssus ; à l'arçon de sa selle pend un miroir ; il est imberbe, sa bouche rose et souriante peut être qualifiée de grenade ouverte ; le creux de sa poitrine est laqué d'une rose, ses bras sont tatoués d'un cœur percé d'une flèche, il a un lis peint sur le gras des mollets, il porte un monocle d'émeraude, nombre de bagues et de bracelets ; de son baudrier doré pend une petite épée à poignée de nacre... Ce jeune héros a l'air fameusement sûr de son affaire. » C'est un Dieu à la mode des boulevards extérieurs, un Dieu du trottoir, *rastaquouère* et un peu *mec*, — à nous le modernisme ! — Cette apparence d'immortel souteneur est confirmée par un « grasseyement incurablement affecté ». Et les destins s'accomplissent, puisqu'ils ne peuvent pas faire autrement. Persée massacre le pauvre Monstre, et Andromède est sur le point de partir, elle qui désirait tant se « transporter dans des pays où l'on trouve de la société ». Elle se détourne pour dire adieu à son île, et surprend Persée,

(1) *Moralités légendaires*, p. 212.
(2) *Id.*, pp. 237 et 238.

qui bâille, — Persée qui vient de jurer qu'il l'adore! Indignée, elle s'écrie :

Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Vous me faites horreur, j'aime mieux mourir seule, allez-vous-en, vous vous êtes trompé d'adresse.

— Ah ! bien, en voilà des manières ! Ma petite ! Sachez que mes pareils ne se font pas dire deux fois de pareils ordres. Vous n'êtes déjà pas d'une peau si soignée (1).

Andromède s'approche du monstre encore tiède; suivent dix lignes émues; nous allons compatir au désespoir d'Andromède, mais Laforgue veille : « Elle se souvient comme il lui fut un bon ami, gentleman accompli, etc. »... Et les destins continuent également de s'accomplir; Andromède « promène l'adorable éclosion de sa bouche sur les paupières closes du Dragon. Et soudain se recule » ! La bête se change en un prince charmant, avec lequel la petite exilée appareille sans plus tarder vers le bonheur. Vous le voyez, c'est la Belle et la Bête; la Belle étant un peu plus héroïque que dans le conte dicté par les fées à Mme de Beaumont.

Aux *Moralités Légendaires*, les éditeurs de Laforgue ont ajouté *les Deux Pigeons* : « le seul récit complètement terminé qu'on puisse trouver dans le reste de l'œuvre en prose de Laforgue. » Ici encore l'intérêt s'attache seulement aux notations psychologiques, aux trouvailles de style, à l'ingéniosité de certaines réflexions, qui donnent la sensation immédiate du cœur humain mis à nu. Nous sommes étonnés et conquis. Ce conte est certainement postérieur aux *Moralités*. L'écriture en est plus simple, le fantasque s'y corrige de mesure et de bon goût. On ressent une impression d'équilibre, que laissent bien peu de pages des *Moralités*. La prose des *Deux Pigeons* prouve à quelle rapide maîtrise serait parvenu Laforgue, et comme son originalité aurait vite pris force et profondeur. On rencontre l'une et l'autre dans *les Moralités*, mais la libération de l'artiste est trop récente; il n'a pu encore s'assagir. Sa fantaisie délirante est celle d'un Dionysos, longtemps emprisonné dans les bandelettes des momies, et qui, délivré soudain, ivre de sa liberté, ne saurait pas mesurer les gesticulations de sa joie, le grand rire de la vie retrouvée.

(1) *Moralités légendaires*, p. 243.

Il convient maintenant de se retourner vers l'ensemble de cette œuvre, de saisir du même regard les aspects successifs de cette personnalité. D'abord se dégage de notre admiration l'étonnement de cette dualité coexistante : une sentimentalité profonde et délicate, et, ensemble, une intelligence cruelle, rétive à toute supercherie sentimentale; amère de science, amère de savoir la vanité de cette science, — et déterminée quand même à subir cette domination mauvaise. De ce mélange de tendances ennemies vient la signification si poignante de certaines pages. Il faut préciser ce que Laforgue a voulu et ce qu'il a réalisé, réunir les caractéristiques essentielles de son originalité.

Prenons-le après sa libération, lorsque le philosophe devient sceptique, et que l'artiste rejette l'idéal enseigné naguère. En 1884, il n'a qu'un but : « faire de l'original à tout prix (1). » — « Il s'agit de n'être pas médiocre. Il faut être un nouveau (2). » Ce parti pris est responsable de quelques exagérations. Voilà l'explication de ce style qui, malgré sa familiarité, fait quelquefois « peiner les mots », pour employer l'expression de Jean Dolent ; de ces calembours plus ou moins heureux ; de certains anachronismes trop voyants ; des néologismes manqués. L'outrance systématique conduit à toutes ces fautes contre le goût. Si l'on s'étonne de quelques morceaux d'un ésotérisme un peu baroque, il convient de se dire que Laforgue, familier des subtiles pensées, ne prend plus au sérieux les divagations métaphysiques ; alors il en souligne le nébuleux, écrase le trait de son dessin jusqu'à la caricature. « Faire de l'original à tout prix », cela explique ces claudications d'un vers libre très arbitrairement coupé, sans que le souci du rythme ou les nécessités du sens justifient son pas boiteux. Ces vers, qui attestent un entier dédain de la musique, sont rarement de la poésie. Les temps forts portent sur les significations, non pas sur les sonorités. Laforgue a voulu briser les formes anciennes, instaurer à la place celle où, sans doute, se serait réalisé ce que M. Gustave Kahn appelle : « l'arrêt simultané de la pensée. » Or, en poésie, il y a moins expression de sentiment que suggestion par le jeu des sonorités. La précision

(1) *Posthumes*, p. 315.
(2) *Id.*, p. 158.

du sens est négatrice du lyrisme. Chez Laforgue on assiste à la production claire et consciente du sentiment. Le poème n'est plus le cri de l'âme blessée ; il ne jaillit pas instinctivement, l'intelligence le dicte. Ce n'est pas celui qui souffre, qui chante sa douleur ; c'est celui qui regarde souffrir l'autre. Cette poésie est une création de l'ordre philosophique. Les idées, rapides et quelquefois contradictoires, s'y pressent jusqu'à la rendre par moment obscure. Ces poèmes ont le mordant d'une planche d'eau-forte.

La poésie est tout autre chose. Qu'on se rappelle la légende charmante, qui rapporte l'origine de la poésie dans l'Inde (1). Valmiki, l'auteur présumé du *Ramayana*, était dans la forêt. Il méditait en sa retraite, lorsqu'il vit deux amants enlacés. Un guerrier survint qui frappa l'homme à mort. L'amante désespérée lamenta sa douleur et le Mouni ne put s'empêcher de ressentir une grande compassion. Son âme était triste ; il s'abîma dans cette tristesse qui, après quelque temps, s'exprima par une plainte mesurée formant un *sloka* ou distique. C'est ainsi que le sage Valmiki inventa la versification.

L'activité spéculative de Laforgue entrave cette effusion lyrique. Lorsque les deux parties de son moi étaient dissociées, et que l'intelligence, gardien fatigué, s'endormait, le poète s'abandonnait à chanter sans trop de pose. Ainsi, vers la fin de son œuvre, paraissent quelques vrais poèmes lyriques. A ce moment l'inconscient commandait seul. Laforgue le savait fort bien. « Une poésie ne doit pas être une description exacte comme une page de roman, mais noyée de rêve (2). »

Il savait aussi que sa poésie était trop sèche ; il voulait la noyer de rêve. Mais il *savait* trop, il *voulait* trop ! La poésie n'est pas œuvre de science ni de volonté. Elle ne se laisse pas fabriquer. « L'art est tout du droit divin de l'inconscience », écrit Laforgue, qui, en toute son œuvre, méconnaîtra ce principe. De là sa faiblesse, et son originalité. Si cet art est loin de la vie, c'est à cause de la pensée qu'il supporte. Mais c'est aussi parce qu'il est imprégné de pensée qu'au-dessus de la vie s'élève son riche symbolisme. Pourtant Laforgue a la qualité première du poète ; il est doué d'une sensibilité exquise. Qu'advient-il donc chez lui de l'émotion qui devrait se résoudre en

(1) Voir Gatien Arnoult, *Histoire de la philosophie.*
(2) *Posthumes*, pp. 315-316.

cette plainte mesurée, appelée poésie? Il y a d'abord, à l'appel immédiat des choses, la réponse de la sentimentalité naïve, enthousiaste, vierge extasiée d'amour et prête à se livrer; il y a aussitôt le sarcasme de cette intelligence négatrice, dépouillée de toute illusion et pleine de sagesse glacée. Ces deux manifestations sont simultanées, de sorte que la seconde stérilise tout de suite la première, arrête l'expansion lyrique à sa source même. Afin de ne pas céder à quelque trompeuse apparence, Laforgue exagère sa méfiance sceptique jusqu'à une manière de dogmatisme. Et cette idéolâtrie est mensongère, et peu sage. Alors le sentiment se replie douloureusement sur lui-même, tandis que l'esprit victorieux, — et désolé, — continue son rire railleur.

A quelle réalisation artistique ce conflit a-t-il amené Laforgue? Voici le moment d'explorer les dessous des *Moralités Légendaires*. Si l'on s'en rapportait à l'épigraphe, il ne faudrait chercher qu'un amusement en ces « histoires toutes à raconter plus divertissantes les unes que les autres ». Cependant on lit dans *les Posthumes* (1) : « Jamais, Dieu en est témoin, la pauvre humanité n'a produit un *héros pur*, et tous ceux-là qu'on nous cite dans l'antiquité sont des créatures comme nous, cristallisées en légendes, — ni Bouddha, ni Socrate, ni Marc-Aurèle, — je voudrais bien connaître leur vie quotidienne. » Nous tenons la clef de cette œuvre satirique.

Les légendes veulent être contées avec bonne foi, d'un cœur candide, comme était celui de Laforgue. Mais il avait également le don de l'observation aiguë, de la vision crument exacte. Pouvait-il s'émouvoir sans réticence celui qui a le courage de faire dire à Hamlet, au passage du convoi funèbre de cette fragile et tendre Ophélie : « Elle n'est cependant pas si lourde, pense Hamlet avec intérêt. J'oubliais; elle doit être gonflée d'eau comme une outre; petite sale; repêchée à l'écluse (2) ! »

Laforgue, derrière la noble apparence, voit la pauvreté cachée, pauvreté de l'âme et du cœur. Il en souffre? Sans doute. Quel homme pourrait se défendre d'en souffrir? D'autant plus qu'il reconnaît là, chez un autre, tous ses mouvements et

(1) P. 153.
(2) *Moralités légendaires*, p. 52.

tout l'intime de son être, sa comédie et sa mesquinerie de comédien, « hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère », comme ricane le grand Baudelaire. Il ne consent pas à faire l'aveu de cette douleur, parce que rien, ni personne, ne mérite d'être pris au sérieux, — encore moins au tragique. Il ne veut pas se laisser toucher par les belles actions ou les grandes paroles. Ce démolisseur a un redoutable plaisir à démasquer les héros, à descendre les dieux de leur trône de nuées. De façon narquoise, il conte des légendes pures et pathétiques, non pas comme le rêve des poètes a voulu croire qu'elles étaient arrivées, mais ainsi qu'elles furent vécues dans la pauvre réalité, ou du moins auraient dû l'être, en obéissance à la logique humaine. L'inquiet et sombre prince Hamlet, le pur chevalier Lohengrin, l'inconsciente et fatale Salomé, le grand Pan plein des chants de l'ivresse, des sanglots et du rire de l'amour, et Persée, fils de Zeus, tous ces prototypes revêtus de perfections diverses, toutes ces sublimités, pour un « chancelier de l'analyse », deviennent de pauvres gens vides et prétentieux, dont l'âme ne surpasse guère celle des hommes, que vous et moi voyons s'agiter petitement autour de nous. Ils ont peut-être accompli de prodigieuses gestes ! La belle affaire ! C'était écrit. On n'échappe pas au destin. Le premier venu fait un mouvement qui, fécondé par le destin, sera gros de miraculeuses conséquences. En Judée, un illuminé a crié sur une croix que tout était consommé ! Et sa parole a retenti dans les siècles... Ils portèrent, dit-on, une âme exceptionnelle ? Allons donc ! Les poètes l'ont raconté, par dégoût du médiocre et pour consoler leur rêve déçu par les hommes. Pas même dans le mal, il ne leur fut donné d'être grands. Le plus grand est un fou : Erostrate ! Tous des cabotins, c'est-à-dire des hommes, rien que des hommes, et, comme disait Villiers de l'Isle-Adam avec sa grandiloquence dédaigneuse, des « tas d'ossements ».

Il suffit de baigner les légendes d'un jour cru, au lieu de leur éclairage de féerie ; de remplacer certains mots, d'où rayonne une sorte de merveilleux pouvoir d'illusion, par le terme brutal, même argotique. Rapprochons de nous les acteurs et le drame, afin qu'ils nous ressemblent davantage et participent de notre imperfection. Moderniser des êtres légendaires ? Curieux dessein sans doute, et plein d'enseignement moral, mais

plein aussi de tristesse. Le diamant, taillé par les hommes pour jeter une magique lumière, ce « chancelier de l'analyse » ne le prend que pour ce qu'il est, pour du charbon. Ironique et malfaisant, il le soumet à l'épreuve du feu, et ricane, parce que la surnaturelle splendeur s'évanouit, tout entière, — et sans même laisser de cendres.

Néanmoins, il convient parfois que tel mot, tel acte aient un sens symbolique, grave et profond; il le note; il commence de le noter, mais n'achève pas. Il s'est promis de ne pas se laisser illusionner; au moment où notre émotion naissante va paraître, après quelque sérieuse phrase, une culbute de clown nous rappelle, — désagréablement ! — que nous serions trop naïfs de nous abandonner, de croire que « c'est arrivé ». Tout en soignant d'ailleurs sa pirouette, le clown fait quelquefois une laide grimace, où la douleur trahit sa présence cachée.

L'ironie, avec la discordance qu'elle crée immédiatement, tel fut le moyen employé par Laforgue. Il se moque de tout, — et de lui-même, — chaque fois qu'il en a l'occasion.

Il écrit ceci, qui est charmant : « Je ne peux pas voir les larmes de jeunes filles. Oui, faire pleurer une jeune fille, il me semble que c'est plus irréparable que l'épouser. Parce que les larmes sont de la toute enfance; parce que verser des larmes, cela signifie tout simplement un chagrin si profond que toutes les années d'endurcissement social et de raison crèvent et se noient dans cette source rejaillie de l'enfance, de la créature primitive incapable de mal (1). » Il ne saurait tarder à railler sur cette sincérité, jugée ridicule dès qu'elle s'est avouée. Hamlet trouve Kate en pleurs : « Eh bien ? Qu'est-ce que c'est, Kate? Qu'est-ce que vous avez ? — La belle Kate ne s'émeut pas plus que cela de la présence de Son Altesse. Elle reste encore des minutes ainsi prostrée dans la supériorité de ses larmes, dans la supériorité de son enfance retrouvée (2). »

Laforgue a surtout usé, et sans mesure, de l'anachronisme, anachronisme de la pensée, de l'image, de l'expression. Il croyait ainsi devenir moderniste. Nous savons qu'il veut « être intéressant comme la mode (3) ». Les Primitifs de la pein-

(1) *Moralités légendaires*, p. 57,
(2) *Id.*, p. 58.
(3) *Posthumes*, p. 151.

ture avaient représenté tel personnage des légendes sous les traits et la vêture, dans le décor, de leurs propres contemporains. Laforgue va plus loin. Ces dieux, ces demi-dieux, puissants et beaux comme des manifestations toutes nues de la fatalité, il les affuble d'une âme très momentanée, très médiocrement d'aujourd'hui. Les Primitifs suivaient leur naïveté ; Laforgue agit par malice, et parce qu'il est incapable de créer un être objectif, un être qui ne soit pas *lui-même*.

Laforgue a dit ce qu'il entendait par modernisme (1). Il consisterait à peindre l'humanité dans ses caractères instables. Il serait un art analytique, par opposition au classicisme, qui est synthétique. L'art moderniste différencie les individus à l'infini. Le classique recherche au contraire, pour les grouper, en un faisceau factice, les caractères de ressemblance. Pour mieux dire, l'œuvre moderniste étudie les individus; l'œuvre classique crée des types. Il n'y a qu'un domaine où la définition du modernisme soit facile, le domaine religieux, parce que le dogme y est fixe. Et pourtant, si l'on envisage la matière de l'art, elle s'avère toujours la même. Modernistes, sans doute, les romans scientifiques de Villiers et de Wells, où la matière de l'œuvre est empruntée au temps présent! Mais ce sont des notations du dehors. Dès qu'on pénètre dans l'âme humaine, on rencontre un fonds dont les qualités essentielles ne changent pas. Il s'agit toujours du jeu des mêmes sentiments éternels, et des mêmes situations. Le modernisme ne serait-il pas plutôt une qualification formelle, de technique pure? Le nom des Goncourt se présente immédiatement. Ce point de vue est surtout saisissant chez les peintres. Ici le modernisme s'est réalisé d'une façon tout à fait significative, avec sa caractéristique de révolte contre la tradition, par l'impressionnisme. Or, ce modernisme formel, il serait difficile de ne pas le retrouver en toute œuvre classique. Le modernisme de Racine est voyant. Il paraît naïf d'insister. Ses personnages n'agissent nullement comme les Grecs ou les Romains dont ils portent le nom, mais comme des hommes, tout simplement; ce sont des synthèses d'humanité, mais qui parlent le langage très momentané des contemporains de Racine. Comment pourrait-il en être différemment ? Pour qu'on puisse dire d'une œuvre qu'elle est belle, elle doit être comprise et sentie des

(1) Voir *Posthumes*, pp. 150 et suivantes.

intelligences et des sensibilités dont elle est contemporaine. Toute œuvre revêtue de beauté est moderniste, — au moment où le génie la crée. Ensuite ce modernisme va susciter des imitations, faire école, devenir la tradition classique, s'il porte en lui assez de puissance dominatrice. Etre moderniste, c'est bien être « un nouveau »; cela n'implique pas la négation du passé.

Peut-être faudrait-il, pour élucider cette question, se servir de la distinction si judicieuse que M. Remy de Gourmont a vue entre la perfection et la beauté. La perfection serait classique et la beauté moderniste, avec tout ce que ce mot peut contenir de momentané, de correspondances immédiates à la sensibilité actuelle. Il y a alors deux catégories d'œuvres : les unes saisissent pour le fixer l'instant qui passe ; animées par le génie, elles sont belles; les autres visent à décrire un état et composées par le talent peuvent être parfaites. L'art remplit davantage les secondes. Ce sont d'ailleurs des amusettes psychologiques. Il n'existe pas d'œuvre qui soit une émanation de la sensibilité pure, pas plus que de la seule intelligence. Il faut que le talent et le génie collaborent harmonieusement pour que naisse l'œuvre équilibrée, création au-dessus de la vie, et sans que la vie pourtant en soit absente. En définitive qu'on parle modernisme ou non, qu'on ait dessein de représenter des individus ou des types, l'art, — si impressionniste soit-il, — suppose essentiellement une coordination, un équilibre, jusque dans ce que Laforgue appelle l'hypertrophie. Il importe peu que cet ordre soit instinctif ou élaboré par l'intelligence. De même, dire que l'œuvre d'art doit être la notation de la vie, sans plus, cela ne peut rien signifier. *Ars homo additus naturæ* ; Laforgue cite le vieil aphorisme demeuré véridique. Il écrit cependant : « Il n'y a pas de type, il y a la vie (1). » Or, il y a aussi un *idéalisme esthétique*, pareil à l'autre. Le monde est ma représentation ; la vie est ma sensation ; la vie est une création de ma sensibilité. Et c'est pourquoi l'art est au-dessus de la vie.

L'œuvre de Laforgue, prose et vers, est-elle moderniste? Oui, si l'on veut dire qu'elle s'adresse immédiatement à la sensibilité contemporaine, lui parlant le langage du moment présent.

(1) *Posthumes*, p. 159.

Laforgue (1) avait projeté d'écrire « dans une langue d'artiste, fouillée et moderne, sans souci des codes du goût, sans crainte du cru, du forcené, des dévergondages cosmologiques, du grotesque, etc. » Reconnaissons que ce programme a été entièrement suivi, dans ce qu'il contient de bon et aussi de mauvais. Mais cet art moderniste ne s'arrête pas aux apparences. L'acuité d'analyse de Laforgue ne pouvait pas lui permettre de s'en tenir aux descriptions superficielles. Il s'est au contraire attaché à démasquer le fonds humain, invariable sous des dehors différents. Il doit y avoir une loi de constance pour les manifestations sentimentales, parallèlement à celle que M. Remy de Gourmont a formulée pour l'intelligence. Laforgue tend à retrouver derrière différents modernismes, qu'il néglige, une âme toujours pareille à elle-même, hantée des mêmes préoccupations et soumise aux mêmes ressorts intérieurs. Perpétuelle confession d'un auteur incapable, malgré son intelligence critique, de créer des êtres différents de lui-même. Il est moderniste parce qu'il a peint, — sans plus, — son âme.

N'a-t-il pas écrit d'ailleurs : « Donner son âme suffit et est tout(2) », et plus loin : « Faire bien, faire caractérisé... etc..., tout cela se résume à : donner l'âme selon son âme, saisir l'inconscience des êtres et des choses, cellule immortelle et parfum. Et plus l'âme sujet est particulière, plus elle dispose d'un métier adéquat à sa particularité, plus il y a du génie (3). Saisir l'inconscience ! » Laforgue la traîne au plein jour, sans se soucier de sa laideur et de son imperfection ; il l'oblige à se connaître, à penser à haute voix, à découvrir ses « trucs ». Il démonte le mécanisme destiné à rester caché, pareil à ces enfants qui ouvrent leurs jouets pour voir « comment *ça* marche ». Seulement, ensuite, *ça* ne marche plus ! Et l'illusion est brisée aussi. Les ressorts secrets nous ont révélé, à la place de ce que nous rêvions, trop de réalités tortueuses et brutales. Il a donné sincèrement son âme, telle quelle, tourmentée, incertaine, et parasitée par toutes sortes d'étrangères :

> Mon cœur est un lexique où cent littératures
> Se lardent sans répit de divines ratures.

(1) *Posthumes*, p. 8.
(2) *Id.*, p. 168.
(3) *Id.*, p. 169.

. . . . . .
Et vais m'arlequinant des défroques
Des plus grands penseurs de chaque époque (1).

Il a regardé cette sincérité comme une ennemie, et son pessimisme n'a pas consenti à ce que celle des autres hommes fût plus naïve. Malgré sa réflexion qui justifie l'inconscient, cet esprit s'efforce de maîtriser toute spontanéité et contrôle sans indulgence la confession d'une sensibilité toute livrée à l'instinct. Le critique a retenu l'artiste, l'a fait broncher sur son chemin, et Laforgue, semble-t-il, tâchait, sur la fin de sa vie, à renverser les termes de cette dualité.

Les desseins contradictoires que j'ai indiqués, leur jeu complexe aboutissent à un art savoureux et déconcertant, incertain, et dont le charme est dans l'incertitude. C'est un véritable écorché, avec tous les nerfs à vif. On entend au même instant les vibrations de cette sensibilité facile, et le commentaire d'une intelligence, qui se prétend revenue de tout; elle a voyagé amèrement dans tous les paysages et ne se laisse plus prendre aux piperies ordinaires, pas plus à la beauté des formes convenues qu'à l'héroïsme moral. Elle sait, je le répète, ce qui se dissimule derrière les apparences ; le sait et le dit en un sarcasme ; en souffre, s'oblige à rire (malgré son envie de pleurer), car il ne faut pas être dupe ; et finit quand même par s'abandonner à la domination de ces mensonges parce que tout est vain, — et même la pensée. L'homme médite, et le destin le conduit.

Quelle impression dure en nous, les livres fermés? Nous nous rappelons peut-être nos étonnements et des critiques; mais comment méconnaître que même les défauts rencontrés certifient l'excellence de cet artiste, qui n'a que de nobles aspirations ? Les recherches, les inquiétudes sont nées de la finesse de cette âme, du scrupule de l'originalité. Ce rêveur double, Hamlet et Chevalier du Graal à la fois, idéaliste et cruel, ne saurait rien supporter de médiocre ni de convenu, rien qui se traîne à terre. Il nous a amusés, émus ; il nous a donné à réfléchir ; et enseigne en même temps à ne pas accorder trop d'importance à tout cela. Et quel magnifique don que celui de cette âme douloureuse et profonde, qui, dans

(1) *Poésies*, p. 360.

l'ombre montante de la mort, rit, rit à la vie, l'invoque, s'accroche à elle, comme un noyé dont la tête émerge. Art de la souffrance, réalisé dans une forme allègre et fantasque, désarticulée, subtile, ivre de pensée, à la fois libre et pleine de raffinements. C'est un art de décadence, c'est-à-dire de culture hypertrophiée, qui ne peut plus savourer que le rare et l'exceptionnel. Un style analytique, impressionniste. Il ne prend pas un détail essentiel pour l'isoler; il accumule les petites touches séparées, au lieu de peindre par masses uniformes. Ceci est bien loin de la définition de Jean Dolent, si pénétrante : « Le style, état innocent de l'esprit. » Mais une spontanéité pure eût été nécessaire et Laforgue était trop intelligent !

Que serait-il advenu de cet art ? *Les Deux Pigeons* marquent déjà une autre étape. Laforgue savait qu'il lui fallait beaucoup oublier. La dissociation des deux tendances se serait sans doute achevée ; elles auraient su traiter une paix harmonieuse ; et la vie eût fait le reste. En effet, le grand tort de Laforgue devant la beauté, ce fut, hélas ! de ne pas vivre. Si cette œuvre souvent nous laisse froids, c'est qu'elle est trop artificielle. Une alchimie secrète élabore l'expression de nos sentiments. Lorsqu'on a longtemps porté sa souffrance ou sa joie, elles viennent au jour en des mots faits de notre chair. Les sensibilités attentives sont touchées de ces phrases toutes simples, pleines et mesurées, qui disent la douleur ou la volupté, et entrent en nous jusqu'au fond de nous-mêmes. Les poètes composent des essences singulières avec les baisers de quelques saisons ; et tous les bonheurs perdus, donnant leur gémissement, vont se résoudre en quelque plainte, qui saura déchirer notre cœur, et faire sangloter en lui l'écho resté vivant de quelque désespoir oublié.

IV

Etre deux avant qu'on se fane.
(*Poésies*, p. 379.)

Le destin des hommes chemine toujours dans le même cercle. La méditation leur enseigne à tenir l'art pour le seul remède à l'ennui de vivre. Ils s'arrêtent à cette certitude théorique, que l'art seul est assez vaste pour contenir notre rêve. Or la vie, qui veut durer, contredit ceci par un instinct qui

subjugue notre pensée, et nous entraîne à chercher en l'amour un enchantement plus fort que tous les autres. Nous cédons à ce désir, — on ne résiste pas aux Dieux. L'art est une fiction; toute réalité est dans la vie, dans l'émotion de notre sensibilité sous l'archet des jours changeants. Nous réduisons le rôle de l'art à perpétuer cette intime harmonie. Cependant, malgré nous, et c'est là sa revanche, nous prenons en lui la mesure, trop sublime, qui sert à apprécier les aventures de notre destinée. Elles paraissent bien pauvres. Notre cœur inquiet et meurtri, qui devrait pourtant s'exiler de toute aspiration surhumaine, quitte peu à peu la vie pour revenir au songe de la vie.

Nous avons aimé, vécu, et la suite des années nous ramène mélancoliquement à notre première certitude. Aujourd'hui, cette idée se fonde sur la douleur, ce verbe s'est fait chair. Après les sanglots du bonheur d'aimer, il redit la vérité délaissée : l'art est plus grand que l'amour, et seul peut rassasier notre rêve. Qui pourtant regrettera d'en être venu là par les chemins de l'expérience? Ils sont pleins de cailloux; mais quelques fleurs nous ont consolés, dont le prix ne sera évident que lorsque nous serons arrivés dans la froide région de la sagesse, où elles ne peuvent plus fleurir.

A tous les moments de son évolution intellectuelle Laforgue, d'abord malgré sa philosophie, avec son consentement ensuite, se tourne vers l'amour comme vers le sauveur. Par-dessus tous autres cris, on écoute en son œuvre la plainte d'un cœur solitaire. Qu'est-il advenu de lui? Comment a-t-il rêvé l'amour et la femme? Comment les a-t-il dépeints? C'est ce que je voudrais esquisser maintenant.

Il faut suivre la même méthode chronologique et se représenter la sentimentalité de Laforgue telle qu'elle a été déterminée par la culture. Ici, plus encore que dans l'art, on ne voit que métaphysique pure. La réalité sentimentale pour ce cœur de vingt ans est imaginaire. Elle n'a pas encore enfoncé dans la vie ses racines.

Cependant, à Tarbes, il a déjà aimé « de la passion sublime qu'on a au collège et qui fait pleurer des larmes de la plus belle eau, sans littérature (1) ». Amours d'enfants, les plus pures, et qui laissent une empreinte ineffaçable. « Comment

(1) *Posthumes*, p. 282.

s'est passée notre puberté (corps et imagination), tout est là, tout vient de là. Il y a une heure de nos quinze ans d'où dépendra notre caractère, notre mirage personnel de l'univers (1). » Les disciplines, qui nous furent imposées à cette époque, sont décisives, et notre révolte, ensuite, ne peut s'en déshabituer complètement qu'après de longs efforts. Il y a d'abord la contrainte chrétienne; l'enseignement religieux décrète que les plaisirs de la chair sont vils. Leur négation est l'une des principales perfections, qui exhaussent une créature du rang des hommes à celui des anges. Cette vérité révélée trouve en la philosophie un soutien d'une force incomparable. Les doctrines, platonicienne et kantienne, fortifient de leur persuasion les préceptes religieux. Un seul idéal est présenté à l'adolescent, celui de la pureté ascétique. La sensibilité, disjointe de l'intelligence par le jeu de formules vides, est considérée comme une activité à part, et méprisable, sous la suzeraineté dédaigneuse de l'esprit. La culture littéraire, par les fins moralisatrices qu'elle poursuit, nous a bien préparés à recevoir cette suprême leçon. Les lectures expurgées, le souci de taire les réalités sexuelles comme de honteuses infirmités, tout se ligue pour convaincre l'adolescent qu'il devra vivre uniquement en esprit, s'il ne veut pas déchoir au rang de la bête. Ceci est du domaine de la spéculation. Il faut de plus, pour comprendre avec quelle ferveur une nature fine se donne à cette religion de la pureté, faire allusion aux aventures du compagnonnage des collégiens. Une âme élégante est heureuse de se racheter de ce dégoût en se livrant au mysticisme, que les sages vantent avec raison, — avec beaucoup de raisons...

On entre dans la vie, gauche et inquiet, portant sans grâce et sans joie ce monstrueux déséquilibre d'une tête lourde sur de frêles épaules. Alors Laforgue montre son mépris de « l'immonde accouplement des brutes (2) », exprime ce souhait platonicien : « Ah ! ne vivre qu'avec son âme (3) ! » écrit, avec un si candide désespoir :

J'ai craché sur l'amour et j'ai tué la chair (4) !

Cependant la lutte est engagée qui met aux prises la notion

(1) *Posthumes*, p. 156.
(2) *Poésies*, p. 34.
(3) *Posthumes*, p. 71.
(4) *Poésies*, p. 33.

et la vie. Cette physiologie de vingt ans peut-elle résister à l'instinct de l'amour? En vain le mysogine s'efforce-t-il de ne pas entendre. Il faut bien s'avouer la hantise inévitable. Obsédé de la peur de mourir, il accueille l'amour; c'est un consentement philosophique, je l'ai indiqué. Il ne peut s'empêcher de voir en lui le consolateur. La vie parle plus haut que l'idée, et commence de l'asservir.

Ce rêve de l'amour est tel qu'il devait être chez ce poète qui ne sait que

minutieusement
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure (1).

Il est d'une exquise pureté. Laforgue a aimé la jeune fille. « Je veux savoir la vérité sur la jeune fille (2). » Il n'a jamais voulu imaginer « l'Autre Sexe » que sous la forme immatérielle, indécise et charmante de la jeune fille. Il faut lire les nombreux chapitres où s'explique cette prédilection, depuis la page où il glorifie avec tant d'émotion « la jeune fille à la tête d'Orphée » de Gustave Moreau (3), jusqu'à celles qui décrivent Elsa nue (4) et Andromède, « jeune fille accomplie (5) ». Lorsqu'il nomme *Immaculée Conception* l'une de ses héroïnes, Syrinx ou Salomé, c'est pour lui le suprême éloge (6). Si la manière dont il a conçu l'*amour* porte la marque des variations de sa philosophie, sa vision de la femme idéale n'a pas changé. Il ne s'agit plus ici de préférences raisonnées; l'instinct tyrannique impose son choix. Au-dessus des théories apprises s'élève l'appel intime de l'organisme de Laforgue désignant Celle qu'il aimera.

Elsa s'étirant sous la lune, maigre, toute en lignes dures et gauches (je hais ces inflexions molles qui coulent d'avance par la satiété à la pourriture), hanches fières, jambes à galoper par les haras pierreux ; et le buste droit sans honte de ses deux seins si peu jouffus qu'elle pourrait les cacher sous des soucoupes (7).

Voici Andromède :

Toute armature et tout ressort et toute hâlée, cette puberté sauva-

(1) *Poésies*, p. 33.
(2) *Moralités légendaires*, p. 130.
(3) *Posthumes*, p. 188.
(4) *Moralités légendaires*, p. 123.
(5) *Id.*, p. 223.
(6) *Id.*, pp. 162, 165 et 196.
(7) *Id.*, p. 123.

geonne, avec ses jambes étrangement longues et fines, ses hanches droites et fières, s'amincissant en taille juste au-dessous des seins, une poitrine enfantine, deux soupçons de seins, si insuffisants que la respiration au galop les soulève à peine (et quand et comment auraient-ils pu se former, toujours à aller ainsi contre le vent, le vent salé du large et contre les douches furieusement glacées des vagues ?) et ce long cou et cette petite tête de bébé, toute hagarde dans sa toison rousse, avec ses yeux tantôt perçants comme ceux des oiseaux de mer, tantôt ternes comme les eaux quotidiennes. Bref une jeune fille accomplie (1).

Ophélie, Ruth, Elsa, Salomé, Syrinx, Andromède et la Juliette des *Deux pigeons* sont des formes graciles. Cette conception, presque désincarnée, de la femme s'harmonise avec l'âme de Laforgue, qui est toute chasteté. Je sais ; on peut m'objecter certaines notes intimes d'une grande brutalité et quelques expressions dont le réalisme est forcé. Mais ce sont hardiesses de timide qui, pour réagir, exagère à l'occasion son audace au delà de toute mesure. Cette violence, exceptionnelle d'ailleurs, ne prouve rien contre les pudeurs de Laforgue. Ce qu'il préfère dans le corps si peu charnel de ces héroïnes, ce sont les yeux, immatériels. Ne sont-ils pas remplis d'un rêve et d'un mystère infinis ? Ils ne trahissent rien de l'âme qu'ils éclairent, et Laforgue s'irrite.

Mais ces yeux, plus on va, se fardent de mystère (2).
. . . . .
Leurs yeux sont tout !...

Pures ou non, les jeunes filles ont le même air « avenant et désert (3) ». Qu'on les regarde la veille ou le lendemain, ces yeux ne répondent pas. « Cette chose énorme, cette révolution, n'être plus vierge, savoir ! Est-ce que ça les change ? Non ! Voyez dans les rues. Quelles sont les intactes et quelles sont les blessées ? Les yeux, l'air sont les mêmes (4) ! »

Est-ce qu'elles n'auraient point d'âme ? Tout ce que nous lisons au fond de ces yeux serait-il un mirage de nos rêves, et rien de plus ? Il dira, sceptique par raisonnement, et désabusé, *avant !*

(1) *Moralités légendaires*, p. 223.
(2) *Poésies*, p. 383.
(3) *Id.*, p. 440.
(4) *Posthumes*, pp. 48 et 49.

.... Leurs charmants yeux
C'est des vains cadrans d'émail bleu
Qui marquent l'heure que l'on veut (1).

.....
Je songeais : oui, divins, ces yeux ! Mais rien n'existe
Derrière ! Son âme est affaire d'oculiste (2) !

Le protéisme de la femme inquiète ce philosophe, qui ne sait encore mesurer la vie qu'avec la règle du logicien (3). Il s'indigne de cette incarnation en toutes sortes de formes contradictoires. Et cependant ce masque chaque fois changé d'une âme inédite n'est-il pas la gloire et la puissance de la femme ? Plus elle saura renouveler sa beauté et mieux elle accomplira son destin, qui est de faire naître l'amour... Il a vu, avec beaucoup de finesse, l'amalgame inattendu du chimérique et du pot-au-feu chez ces romanesques éprises d'impossible, mais qui ne sauraient renoncer au confortable. Fuyons ensemble, allons-nous-en au fond d'une solitude, où il n'y aura que nous deux, et pour toute la vie ! Seulement, dès l'arrivée, la femme demande une coiffeuse, de la pâte pour les mains, et du poulet froid. Il a noté aussi, et c'est une page charmante, cette perpétuelle invention de l'amour par les cœurs ingénus (4). « Une autre salle sert de remise du piano à queue d'antan, — ô ballades incurablement romanesques de Chopin, encore une génération que vous avez enterrée ! tandis que la jeune fille qui vous joue ce matin, *aime*, croit que l'amour n'a pas été connu avant elle, n'a pas été connu avant la venue de son cœur distingué et dépareillé, et s'apitoie, ô ballades, sur vos exils incompris. » Cette jeune fille, unie à celui qu'elle aime, se considérera un peu comme un propriétaire, sentiment qui fait frémir Hamlet. « C'est ainsi qu'Ophélie m'eût aimé, comme son bien et parce que j'étais socialement et moralement supérieur aux biens de ses petites amies. Et les menues phrases qui lui échappaient, aux heures où l'on allume les lampes, sur le bien-être et le confort ! Un Hamlet confortable ! Ah ! malheur (5) ! »

Laforgue est sincère, et aussi lorsqu'il écrit ceci, qui contient

(1) *Poésies*, p. 416.
(2) *Id.*, p. 226.
(3) *Posthumes*, p. 48.
(4) *Moralités légendaires*, p. 77.
(5) *Id.*, p. 25.

non pas sa sincérité intellectuelle, mais sa sincérité sentimentale, la plus véridique : « Il savait tout, les philosophies et l'histoire, les sciences morales et les paradoxes; il s'entendait à tout mêler dans son idéal de coin du feu (1). »

— « Au fond la femme est un être usuel (2), » un « petit mammifère usuel (3) ». Comment pouvons-nous aimer « ces êtres médiocres et magiques »? Et de quelle qualité sera cet amour? Il y a deux phases très distinctes : d'abord Laforgue a une vue théorique de l'amour, ensuite il aime. Nous verrons combien sont différentes les conceptions qui correspondent à ces deux étapes de sa destinée. On peut d'ores et déjà noter que les deux modalités, intellectuelle et sentimentale, procèdent d'un même principe, d'essence physique, de cette chasteté qui caractérise la sexualité de Laforgue.

Dans la première attitude, il y a deux moments à distinguer : l'un s'accorde avec la philosophie pessimiste de Laforgue et son adhésion à la doctrine de Schopenhauer; l'autre paraît en même temps que sa libération intellectuelle et comme conséquence de son scepticisme nouveau né.

On se souvient de la théorie de Schopenhauer, qui se peut résumer ainsi : le vouloir vivre se sert de la piperie de l'amour pour assurer la perpétuité de la vie. Elle se traduit dans ces vers des *Complaintes :*

> O Femme, mammifère à chignon, ô fétiche,
> On t'absout ; c'est un dieu qui par tes yeux nous triche (4)...

et par cette objurgation de Lohengrin à Elsa :

C'est que voilà : je déteste en toi ceci que, ayant des hanches sèches, bref antimaternelles, tu marches cependant avec ce dandinement perpétuel de petit mammifère délesté depuis quelques jours à peine des kilos de ses couches (Qu'est-ce qui vous fait rire?) oui, dis-je, ce dandinement, comme tout étonnée de se trouver si légère après neuf mois de corvée, et t'en allant plus légère que nature, comme profitant de ta légèreté d'entr'acte, avant que ça recommence, et faisant même de ce dandinement de délivrance un appât à de prochains obérateurs (5).

(1) *Moralités légendaires*, p. 262.
(2) *Id.*, p. 47.
(3) *Poésies*, p. 416.
(4) *Id.*, p. 71.
(5) *Moralités légendaires*, p. 131.

On retrouve alors chez Laforgue la survivance du préjugé chrétien : les gestes de l'amour sont vils ! La femme est malfaisante ! Quel est donc son rôle dans la vie des artistes ? Laforgue nous annonce qu'elle a été créée pour faire produire des chefs-d'œuvre aux poètes.

— Et les hommes de génie ! Pourquoi les faites-vous souffrir tout particulièrement, les hommes de génie ? D'où cet instinct qui confond le penseur à certaines heures ?...

— Je ne sais pas puisque c'est un instinct.

— Eh bien, c'est pour leur faire suer des chefs-d'œuvre que vous les faites particulièrement souffrir ! Vous savez que c'est surtout les chefs-d'œuvre hallucinés de ces malheureux qui vous redorent à chaque génération votre blason pour mieux atttirer la génération suivante à vos filles.

— Eh bien ? Puisque tout le monde y gagne !...

— Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! Est-ce une simple esclave séculaire et sans malice ? Est-ce un espion transcendant ? Oh ! si, tandis que l'homme enterré pourrit sans plus, la femme, elle, partait dans un monde féminin où on la récompenserait, selon la qualité et quantité de dupes qu'elle aurait, ici-bas, fait travailler pour l'Idéal (1) !

M. Paul Bourget, son ami, vulgarisa cette vérité à l'usage des gens du monde. Laforgue se délivre de toute certitude. Il a été tellement ballotté d'un évangile à l'autre qu'il prend le parti de ne plus croire à rien. La morale lui semble à ce moment se résumer ainsi :

Paître, dans notre coin, et forniquer et rire (2).

Il n'est plus question de prêcher par le monde la religion du renoncement, mais, tâche plus modeste, de s'accommoder des choses, et, laissant toute métaphysique, de vivre selon l'instinct dans la médiocrité universelle. Parmi les joies que nous pouvons cueillir, pourquoi dédaigner celles que nous offre la femme ? Il faut simplement se garder de lui demander plus qu'elle ne peut donner. En faire notre associée ? Rêve impossible ! Laforgue s'y est pourtant complu un instant.

Nous disons : humains, et qu'on est tous frères ! Non, la femme n'est pas notre frère, par la paresse et par la corruption nous en avons fait un être à part, inconnu, n'ayant d'autre arme que son

(1) *Moralités légendaires*, p. 128.
(2) *Poésies*, p. 370.

sexe, ce qui est non seulement la guerre perpétuelle, mais encore une arme pas de bonne guerre, — adorant ou haïssant, mais pas compagnon franc, un être qui forme légion avec esprit de corps, franc-maçonnerie, — des défiances d'éternel petit esclave. O jeunes filles ! quand serez-vous nos frères, nos frères intimes sans arrière-pensée d'exploitation (1) !

C'est trop demander à ce « petit mammifère usuel (2) ». « Tu as beau faire, tu ne seras jamais à la hauteur de ce que j'avais rêvé (3). » L'homme peut bien être un idéal pour la femme ; la réciproque est impossible.

Alors, comme aux âges préhistoriques, la Femme frissonne ; son premier et dernier instinct est de se blottir contre l'Homme, et ses yeux levés ne cherchant pas plus haut (n'eût-il que la taille d'un fantassin) que le regard du Vainqueur qui a aménagé la terre et fondé le foyer, se font terrestrement amoureux. Et, comme aux premiers jours aussi, dégoûté de la volupté et repoussant sa petite compagne terrestre, l'Homme fixe tristement les profondeurs toujours si mystérieuses du ciel, et voudrait bien aussi se blottir contre un Vainqueur qui aurait aménagé l'univers et fondé un foyer supérieur. On connaît le reste (4).

Laforgue a appris la vanité de cette aspiration. Il sait maintenant que :

Vivre est encor le meilleur parti ici-bas (5).

« Que l'Inconnu reste chez lui, et paix sur la terre aux couples de bonne volonté (6). » Ainsi raisonnait Pan durant la poursuite de la désirable Syrinx ; et Salomé, petite hystérique philosophique, nous a dit le bon conseil : « D'éternité, les choses sont les choses. Mais qu'il serait vrai de se faire des concessions mutuelles sur le terrain des cinq sens actuels, au nom de l'Inconscient (7) ! » On dirait décidément que Laforgue a parfaitement amputé de son inquiète personne ce sixième sens, le sens de l'infini, qui le tendait à la douleur. Il est tel que Verlaine, qui chante si exquisement :

Va, sans nul autre souci
Que de conserver ta joie !

(1) *Posthumes*, p. 47. Voir également, p. 51.
(2) *Poésies*, p. 416.
(3) *Posthumes*, p. 64.
(4) *Id.*, p. 64.
(5) *Poésies*, pp. 107 et 108.
(6) *Moralités légendaires*, p. 201.
(7) *Id.*, p. 164.

Fripe les jupes de soie
Et goûte les vers aussi.

La morale la meilleure,
En ce monde où les plus fous
Sont les plus sages de tous,
C'est encor d'oublier l'heure.

Une même sagesse épicurienne nous est prêchée par *le Concile féerique*. « Le Monsieur » nous apporte « le mot d'ordre » de la femme, de « celles dont le cœur gante six et demi », de « celles dont l'âme est gris perle ».

Cueillons sans espoir et sans drame,
La chair vieillit après les roses ;
Ah ! parcourons le plus de gammes !
Vrai, il n'y a pas autre chose.

Et c'est ici que se place la confession familière et métaphysique de la Dame, « notre petite compagne ». On connaît ce petit chef-d'œuvre : « Je suis la femme, on me connaît (1) ! » Encore une fois Laforgue se targue d'une connaissance, toute théorique, qu'il devra bientôt renier. Ses déconvenues antérieures ne l'ont pas laissé plus prudent. Il ne saurait résister au jeu logique des idées. En voici un curieux exemple. Devenu sceptique, il a eu cette révélation que le scepticisme s'accompagne de stérilité. L'homme est mort ; la connaissance l'a tué. La souveraineté féconde de l'inconscient lui est également apparue. Or la jeunesse intellectuelle de la femme et cette confiance dans son moi, qu'elle ne saurait même discuter, font entrevoir à ce rêveur une évolution grandiose. Il ne s'agit de rien moins que d'une rénovation de l'humanité. Laforgue est séduit par cette imagination rationnelle, sinon très raisonnable. Il cède avec tant de facilité à l'amusement des pures constructions intellectuelles, lui qui n'a pas encore dans la bouche le goût de cendres de l'expérience. Ceci lui permet de rendre à la femme un lustre qu'il avait minutieusement effacé. Pouvait-il se résoudre à la diminuer ! Il écrit, sans ironie :

C'est la femme qui sauvera le monde. C'est elle qui dissipera de son sourire terrestre les vapeurs électriques de fin d'été du Pessimisme. L'homme est mort, vive la Femme ! Elle croit au *moi*, et n'a

(1) *Poésies*, pp. 283 et 434.

pas peur de la mort, et est fermée aux angoisses métaphysiques et au désespoir de l'Inconnaissable. Elle est la vie contente. Sa vocation immuable et inextirpable, sa raison d'être est de perpétuer la vie. Le règne de la femme est arrivé. La fonction de l'homme désormais sera l'art de faire des enfants à sa compagne. Le jour où, après des siècles de l'Histoire Féminine, la femme en sera arrivée au pessimisme, la terre pourra se suicider (1).

D'ailleurs la fin de l'homme approche. Il est vieux, il sait l'histoire, il a engendré tant de faillites, et la science vient de lui donner le dernier coup. En avant les troupes fraîches, la femme qui n'a encore ni passé, ni regrets, ni déceptions (2).

La femme prendra de plus en plus une importance de chef dans notre société (3).

Il eut certes un grand plaisir de cette vision ingénieuse ; car il ne pouvait pas se satisfaire du rôle où il avait réduit la femme. Sans doute, il s'est défendu d'être désormais un amateur d'absolu; il a raisonné ses ardeurs, décidé que le médiocre contenterait son inquiétude. Mais comment croire qu'il ait suffi de quelques froides raisons pour ôter de ce cœur l'élan vers l'idéal?« Le sens de l'infini », rien ne saurait le lui arracher, car il constitue l'essence même de son être et sa noblesse. Et à ce rêveur que le sublime seul pourrait assouvir, il ne reste que la consolation banale de la recherche du plaisir? Il serait heureux « comme les autres » ! Le bonheur qu'il s'est assigné porte avec lui-même, dans sa vulgarité, sa propre négation. Il dit de la femme :

Mais tout leur être est interlope (4) !

Il a eu beau se répéter sa nouvelle certitude, rien ne saurait étouffer le cri de sa sincérité sentimentale. Elle repousse une morale basse, bornée à notre horizon de chaque jour; elle appelle des joies moins impures, à qui l'on puisse confier son rêve, sans déchoir. L'intelligence les nie ! Qu'importe. Laforgue sait maintenant ce que valent les lois philosophiques, les vérités, etc... En lui s'impatiente un immense besoin de tendresse. Il désire éperdument. Il a dépossédé la femme de toutes perfections, et son désir les lui rapporte. Malgré le rire ironique de l'esprit, ce pauvre cœur « dépareillé » a la foi :

(1) *Posthumes*, p. 52.
(2) *Id.*, p. 71.
(3) *Id.*, p. 178.
(4) *Poésies*, p. 416.

Et toujours, mon cœur, ayant ainsi déclamé
En revient à sa complainte : Aimer, être aimé (1) !

V

O lourd Passé, combien ai-je encor de demains
(*Poésies*, p. 346.)

Je n'ai décrit jusqu'à présent que des aspects intellectuels de Laforgue. Il y a le plan psychologique et le plan de la réalité. Même dans l'analyse de l'amour, nous n'avons pas quitté le domaine de l'idée. Les circonstances de cette vie vont révéler la rareté de cette âme, et mettre sur l'œuvre imparfaite le reflet plein de beauté d'un destin douloureux et pur. Il fallait préciser la situation philosophique, esthétique et sentimentale de Laforgue, en suivre les variations. Elles ne proviennent pas de l'exercice de la méditation dans la tranquillité d'une existence unie. Tout cela s'est fait et défait sur le plan intellectuel sans doute, mais il reste à déterminer quelles furent les relations de ces états avec les heures diverses de la destinée. Alors nous comprendrons certains enthousiasmes de la pensée. Des vérités successives ont *possédé* Laforgue. Or il n'y a pas seulement concomitance, mais lien de causalité entre les faits et nos pensées de chaque jour.

Le destin de Jules Laforgue est ramassé. Suivons-en le cours, en nous rappelant combien cette sensibilité est profonde et limpide. Nous l'avons vu, l'un des résultats de la culture a été cette évidence, provisoire, que la chair est méprisable. Et Laforgue tardera beaucoup à se débarrasser de cette certitude funeste, puisque, en 1882, en voie d'être sceptique, il osera cependant écrire : « Je me cache toujours pour manger », ... « le temps stupide de manger (2) ». A dix-neuf ans il a « des enthousiasmes de prophète (3) ». J'ai indiqué, à l'occasion de l'examen philosophique et sentimental, qu'il ne fallait pas croire à quelque phrase creuse de jeune homme exalté seulement de littérature. Elle a un contenu réel, d'une pleine sincérité. Laforgue, à cette époque de sa vie surtout, a été, dans la plus haute acception du mot, un Saint, un pur Chevalier du Graal, par la souffrance et le renoncement. Il écrira en 1882 : « Trois ou quatre individus savent seuls un

(1) *Poésies*, p. 183.
(2) *Posthumes*, p. 270.
(3) *Id.*, p. 274.

peu la vie que j'ai menée à Paris, il y a deux ans! Et encore, non, je suis seul. Quand je relis mon journal de cette époque, je me demande avec des frissons comment je n'en suis pas mort... J'étais croyant. Depuis deux ans je ne crois plus. Je suis un pessimiste mystique. Les vitraux de Notre-Dame m'ont rendu malade souvent. Pendant cinq mois j'ai joué à l'ascète, au petit Bouddha avec deux œufs et un verre d'eau par jour et cinq heures de bibliothèque (1). » Durant l'hiver de 1880, il a eu des palpitations (2), d'où sans doute *la Chanson du petit hypertrophique;* il vit en 1881 dans la solitude et la misère, se nourrissant tantôt avec un franc par jour, tantôt douze sous (3). Il favorise encore l'œuvre mauvaise du destin : « En plein Paris, j'ai passé trois journées sans adresser la parole à mes semblables, sans ouvrir la bouche, seul (4). » En même temps il travaille « comme un damné (5) ». On ne saurait imaginer mieux comme méthode d'exaspération intérieure. S'il n'avait que le souci de son existence personnelle! Mais il doit se préoccuper de la santé de son père, là-bas, en province ; du sort de ses frères, de cette sœur adorée, Marie, à laquelle il écrit, il écrira des lettres si tendres et si héroïques, et qui nous font monter des larmes aux yeux. Elles contiennent, ces lettres, la sensibilité nue de Laforgue, naïve et fine, avec des traits d'une gaminerie exquise, et une manière si touchante de raconter simplement la douleur, d'être héroïque sans nulle pose.

Je vois tout le monde entrer dans les restaurants, moi, je ne peux pas, alors je monte dévorer mes petites provisions dans ma chambre, ou je vais sur un banc caché du Luxembourg. Mais ne t'inquiète pas, va, je suis très heureux (6).

Ce bonheur, dans le désarroi du pessimisme philosophique, la misère et l'isolement, se compose de la hantise de l'amour impossible et de la peur de la mort.

Deux ans de solitude dans les bibliothèques, sans amour, sans

(1) *Posthumes*, p. 278.
(2) *Id.*, p. 306.
(3) *Id.*, p. 289.
(4) *Id.*, p. 43.
(5) *Id.*, p. 292.
(6) *Id.*, p. 294.

amis, la peur de la mort. Des nuits à méditer dans une atmosphère de Sinaï (1).

Heureux ceux qui jouissent du lit, qui peuvent abandonner leur corps éreinté dans la fraîcheur des draps, qui dorment, qui rêvent éveillés des rêves d'amour, de gloire, de fortune, de vengeance. Mais celui qui est seul, qui souffre, qui songe à la mort, bourrelé d'angoisse ! et qui se lève à deux heures, qui s'en va par les rues aux maisons endormies, sur les quais, sur les ponts, qui pleure dans la Seine et qui fait se retourner les débauchés aux blèmes paupières lourdes ! Heureux qui peut jouir de son lit (2) !

Pas de consolation à cette immense détresse, si ce n'est celle de se complaire en sa douleur, de la porter comme une parure d'élégance.

Hier, dimanche, je me suis tellement ennuyé, j'avais le cœur si serré de mon isolement dans ces foules se promenant, que cela devenait pour moi une sorte de jouissance d'artiste (3).

Pas de consolation à cette immense détresse, contre laquelle son esprit ne se révolte pas, qu'il accueille au contraire avec une sorte de fanatique ferveur. Il méprise la vie ; Schopenhauer l'a persuadé de mettre toute vérité dans la mort ; et, réunissant cette aspiration au néant à l'idée chrétienne d'une rédemption par la douleur, il ne sait que

minutieusement
Souffrir de n'avoir pas l'âme encore assez pure.

Pas de consolation à cette immense détresse, et un immense besoin d'aimer, d'être aimé, un appel d'amour éperdu.

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé,
Mes lèvres n'ont jamais touché lèvres de femmes,
Nulle ne m'a donné dans un regard son âme,
Nulle ne m'a tenu contre son cœur pâmé (4).
.....
J'ai du génie, enfin : nulle ne veut m'aimer (5) !
.....
Nulle ne songe à m'aimer un peu (6).
.....
Qui m'a jamais rêvé ? Je voudrais le savoir (7) !

(1) *Posthumes*, p. 7.
(2) *Id.*, p. 22.
(3) *Id.*, p. 290.
(4) *Poésies* p. 33.
(5) *Id.*, p. 93.
(6) *Id.*, p. 103.
(7) *Id.*, p. 188.

Il va dans Paris. Cette sensibilité, exaltée par l'attente passionnée de l'amour, jouit des ciels parisiens, si délicats. Ces couchants qu'il a tant aimés, et peints d'une palette si richement romantique, consolent mal son spleen. A chaque instant se présente la luxure. « Il est difficile de vivre dans les villes : ceux qui sont en rut y sont trop nombreux », dit Zarathoustra. Il rencontre des femmes. Le hasard met sur les pas des malheureux celles qui sont le plus désirables. Laforgue regarde en artiste cette élégance des femmes de Paris. On respire derrière elles de la beauté, des parfums ; et l'air plus léger en est comme *enchanté*. Leur démarche est pleine de superbe, car elles sentent rôder autour d'elles le désir. Le regard dur et froid se pose à peine sur ce rêveur pâle, et qui se dit, en son cœur déchiré : ce soir, ces bras se fermeront autour du cou d'un homme, donnant l'amour, ou l'illusion de l'amour. Les hautaines seront toutes frémissantes; ces jambes fières plieront ; ces yeux se feront tendres, et quelqu'un entendra le gémissement de cet orgueil vaincu. Elles passent, et le promeneur solitaire ne peut se décider à quitter le bonheur qui s'éloigne. Tout ce Paris, « Paris-Lupanar (1) », sent l'amour. Certes le philosophe a beau jeu maintenant pour avilir la femme et médire d'une joie interdite ! Qu'importe son blasphème? Il ne saurait surmonter le cri de tout son être :

Je puis mourir demain et je n'ai pas aimé !

Un homme a rejoint cette femme inconnue et le poète, changeant sa route, rentre dans sa misère, — chambre froide et hostile, — avec le goût de la mort sur les lèvres :

Je ne veux pas mourir ! j'ai du génie!
Ah! redevenir rien irrévocablement (2)!

La mort va-t-elle le saisir ? Pas encore. Elle n'a pas assez joué de cette âme vibrante, qui s'est ouverte à sa domination ; elle n'a pas tiré de ce violon tous les sanglots. En ce moment, elle serait une délivrance, accomplirait aussi le vœu du Nirvâna. Il lui faut emporter du bonheur, et non ce misérable désespéré.

Novembre 1881, c'est le coup de théâtre, le poste obtenu à

(1) *Poésies*, p. 50.
(2) *Id.*, p. 49.

Berkin. Jules Laforgue sera lecteur de l'Impératrice d'Allemagne. Sa vie est assurée. Il est heureux ; et, à cet instant même où s'offre un avenir de tranquillité, il apprend la mort de son père. Je n'ai pu m'empêcher de me rappeler la phrase inscrite par Beethoven sur une de ses symphonies : *le destin frappe à la porte...*

« Oui, nous voilà onze orphelins (1)! » Il doit vivre. Sa vie ne lui appartient pas. Le sort l'accable ; cet avertissement de la mort est plein de menaces. « Mais du courage, du courage, il faut se raidir et regarder la vie en face (2). »

Alors celui qui vivait dans un taudis, et ne mangeait pas à sa faim, se trouve, comme par magie, transporté en un palais, servi par des valets galonnés, qui disposent pour lui sur des plats d'argent « des choses innombrables et fines (3) ». « Je me demande si tout ça n'est pas un rêve (4) », écrit-il à sa sœur Marie. Mais non, il ne rêve pas ; il tâte la réalité de ces choses. Et il ne peut retenir un grand cri : « Je suis sauvé (5) ! »

Cette brusque métamorphose a dû singulièrement favoriser sa libération intellectuelle. Il va quitter son pessimisme ; ce vêtement s'harmonise peu avec le nouveau décor. Le scepticisme, qui s'élabore, s'accompagnera de quelque confiance dans la vie. Il écrit quelques mois plus tard, en avril 1882 : « Ce changement d'atmosphère civilisée m'a retourné le cerveau comme on retourne une omelette (6). » C'est aussi l'heure de sa rénovation esthétique ; il entreprend des poèmes de fantaisie et les vers du *Sanglot de la terre* lui paraissent « un ramassis de petites saletés banales (7) ». Le laissons-nous vivre « au petit bonheur de la fatalité » est riche de promesses. N'a-t-il pas eu déjà son bonheur? « Dilettante revenu de tout », il ne songe plus qu'à son art de poète et se met à ces *Complaintes*, où la douleur se moque de la douleur. Après sanglots et gémissements, après tant de larmes bien sincèrement versées, — oh! bien sincèrement ridicules, il le sait ! — le Pierrot blême se casse en attitudes burlesques, et, d'une voix de fausset, rit de la détresse de son cœur, de sa très

(1) *Posthumes*, p. 297.
(2) *Id.*, p. 299.
(3) *Id.*, p. 305.
(4) *Id.*, p. 303.
(5) *Id.*, p. 308.
(6) *Id.*, p. 258.
(7) *Id.*, p. 250.

réelle désolation. Il y a en lui tant de nobles pensées sans emploi, tant de rêve impossible, — aussi creux que sa plainte est mesquine... Pour répondre à cette grandeur intérieure, d'une pureté incomparable, s'avancent les petites possibilités. Que faire? Persuadé de la vanité de tout, niant l'idéal, qui, au delà de notre hommage et de notre insulte, dans le déterminisme universel, représente seulement le mirage de notre orgueil; niant l'absolu et méprisant le banal, incapable de cueillir les joies quotidiennes sans en avoir aussitôt du remords, — car il n'a plus l'âme assez neuve, — il ne lui reste même pas de pratiquer la vertu par élégance, comme conseille Renan. Il devient funambulesque; le sentiment s'allège d'insouciance, de résignation ironique — ironique et désespérée ! — à ce destin incompréhensible, accepté tel quel, car tout est dans Tout et l'Inconscient est son prophète. En ces nouveaux poèmes un seul cri demeure. Sceptique à l'endroit de tout enthousiasme, Laforgue veut vivre parce qu'il veut aimer. Sans doute il n'est plus maintenant question que de la recherche du plaisir :

> Car, crois pas que l'hostie où dort ton paradis
> Sera d'une farine aux levains inédits (1).

Mais il veut sa joie, quand même. Et la mort ? Il est, pour le moment, délivré d'elle. Cependant la tristesse de vivre a trop profondément pénétré son être pour qu'il puisse l'en exprimer jamais. Le changement de sa fortune, après l'ivresse éteinte des premiers jours, dut encore l'assurer dans cette conception de la vie, fataliste et désenchantée, où la méditation l'avait conduit. Ne retrouvait-il pas jusque parmi les grands la petitesse humaine? Durant ces années de séjour à Berlin, en d'absorbantes fonctions, il s'ennuie et travaille.

Je travaille, travaille. Assez d'allemand, beaucoup de vers, une dissertation sur l'amour, cette force éternellement charmante et sale et ridicule... Je regrette les galeries de l'Odéon, les ciels malades que l'on voit du pont de la Concorde, les belles flaques de la place de ce nom. (J'ai été amoureux de la statue de Nantes qui symbolise la chasteté saine et virile) (2).

(1) *Poésies*, p. 191.
(2) 9 janvier 1882, *Posthumes*, p. 241.

Je lis une page de Spinoza ou de Hartmann, et je suis à mille lieues au-dessus de toutes ces dorures. Il n'y a que l'Art (1).

Je possède une Imitation de J.-C. et l'Ethique du grand Spinoza, et je m'en nourris dans mon cœur solitaire (2).

A la fin de 1882, il a écrit « les principes métaphysiques de l'Esthétique Nouvelle », un nouveau volume de vers « qu'il ne publiera pas plus que le premier », un roman, une comédie en un acte « plus noire que *les Corbeaux* ».

Enfin sa personnalité se délivre de toutes règles. En 1884, il renseigne sa sœur Marie; il n'a qu'un but, « faire de l'original à tout prix ». Mais il a beau s'efforcer et dire : il n'y a que l'Art; cet art proclame : il n'y a que l'Amour.

Qui m'aima jamais (3)?...
Ah! Qu'une, d'elle-même, un beau soir sût venir,
Ne voyant que boire à mes lèvres, ou mourir (4)!

Depuis des années, il est tout entier tendu vers l'amour. Toutes ses pensées sont orientees vers lui.

Je suis le Parfum du Martyre,
L'Amour sans but, sans chair, l'Ardeur!

Ces richesses d'une âme pure et passionnée, à quelle femme ce cœur parfait va-t-il les dédier? L'idéal sera-t-il trahi? Oui, Laforgue est sceptique; toutefois, ce scepticisme est uniquement intellectuel. Il ne provient pas de la vie; il ne saurait avoir la moindre influence sur elle. Le scepticisme personnel qu'il nous advient d'acquérir par l'expérience du sentiment est surtout une lassitude. Et Laforgue est neuf. Aussi sa théorie qui avait rabaissé La Femme fut sans force devant *une* femme.

Laforgue rencontre Miss Leah Lee, en janvier 1883, et tout est oublié, dissipé par le souffle de sincérité qui traverse enfin cette âme. Rien pour diminuer l'enthousiasme et modérer l'ivresse du cœur. L'aventure était idéalement pareille à ce qu'il avait songé de plus pur!

Cette jeune fille, dressée contre le sort, figure d'héroïsme simple et discret, est telle que le rêve de Laforgue l'a rêvée (5).

(1) 13 janvier 1882, *Id.*, p. 244.
(2) 1882, *Posthumes*, p. 255.
(3) *Poésies*, p. 184.
(4) *Id.*, p. 129.
(5) Voir dans une lettre de Laforgue à sa sœur Marie, *Posthumes*, pp. 317 et

Elle est immatérielle et souffrante avec « un cou délicat, et des yeux... Oh! ses yeux, tu les verras! — écrit-il à sa sœur Marie.— J'ai été longtemps sans pouvoir les fixer un peu (1). » Elle possède bien d'autres vertus encore! Contenait-elle toutes ces perfections? Oui, puisque le poète les lui avait données. La femme s'embellit par l'amour jusqu'à la transfiguration. La femme que l'on aime est une création de notre amour et meurt avec lui. Il exagère les beautés, de même que, bientôt, notre indifférence, après la satiété, aggravera les laideurs. On lit les vers divins :

Que diras-tu ce soir, pauvre âme solitaire...

Envieux d'une telle fortune, on souhaite rencontrer l'Ange gardien, la Muse et la Madone, une femme enfin supérieure au « petit mammifère usuel ». Notre cœur devient exigeant; il cherche une Béatrice, une Laure, et ne trouve que des femmes. Si du moins nous étions assurés de l'existence d'une telle merveille, nous n'aurions plus que le regret de n'avoir pas été favorisés par la vie. Mais des imprudents et des ingrats, dédaigneux de la chimère, viennent dévoiler le mensonge si brillamment paré. Il y a des cœurs qui ne se consolent pas d'avoir appris que la Muse et la Madone étaient une M^me^ Savatier, dite Sabatier, — cette *Présidente* vulgaire!

Le sens de l'infini et le regard aigu de Laforgue ont-ils épargné à son bonheur l'épreuve redoutable?... Je ne peux oublier certaines réflexions, postérieures sans doute à la rencontre de Leah Lee, et qui sont cruelles. « Tu as beau faire, tu ne seras jamais à la hauteur de ce que j'avais rêvé (2). » « Et il se souvint qu'alors, après avoir ressassé cette idée, fixe mais scandaleuse, de la possibilité de caresser ses cheveux bouclés, chaque fois il se consolait en pensant: c'est une petite créature animale après tout, un petit mammifère distingué qui vieillira comme les autres, etc..., etc... (3) »

Et puis, et puis, c'est bien ailleurs
Que je communie (4)...

suiv., des détails sur la famille de Leah Lee et sur sa vie avant qu'elle connût le poète.

(1) *Posthumes*, p. 322.
(2) *Id.*, p. 64.
(3) *Moralités légendaires*, p. 264.
(4) *Poésies*, p. 452.

Tous ces poètes, qui prêtèrent à la bien-aimée la beauté de leur propre songe, se sont-ils illusionnés? N'ont-ils pas eu conscience de cette duperie? Peut-être, par instants, et juste ce qu'il faut pour ajouter à l'amour cet arrière-goût d'amertume et de mélancolie, sans lequel la plus pure tendresse nous semble manquer à la fois de noblesse et d'humanité.

Or dès que Laforgue aime Leah Lee, il est un homme nouveau. Il appelait cette ivresse avec trop de ferveur et d'impatience pour ne pas se donner à elle immédiatement, et tout entier. Finies les poses, les ironies de clown très conscient! Il écrit à sa sœur la bonne nouvelle et sa lettre est d'un lyrisme extasié (1). Il est « dans un état d'énervement heureux » qu'il n'aurait jamais imaginé. « Je ne l'ai pas encore embrassée, — hier, j'étais assis près d'elle en voiture, dans la soirée, et en la regardant l'idée m'est venue que je pourrais caresser ses cheveux, — et j'en ai eu le vertige, et je n'en suis pas encore là, loin de là! » L'amour s'est bien vengé des sarcasmes récents. Ce philosophe, qui a écrit sur la femme et l'amour des pages désenchantées et dont le scepticisme est si fortement raisonné, sent et se conduit comme un enfant, comme s'il n'avait pas « roulé par les livres, bon misogyne (2) ». Il est maintenant fou d'amour. « J'ai sa photographie sous mes yeux en t'écrivant. Je la regarde, nous sommes restés ensemble hier au soir jusqu'à onze heures; je lui ai tenu la main, je regarde son portrait et ne puis me figurer que c'est une réalité (3). » Il faut croire, enfin, que *c'est arrivé!* Il s'extasie devant ces yeux, oubliant son ironie de naguère : « Son âme est affaire d'oculiste! » Et il ne s'agit plus du plaisir sans penser à demain. Cet amour est trop grand pour se contenter d'un jour, il lui faut toute la vie :

> L'Amour dit légitime est seul solvable! Car
> Il est sûr de demain, dans son art.
>
> Il a le temps, qu'un grand amour toujours convie;
> C'est la table mise pour la vie;
> Quand demain n'est pas sûr, chacun se gare vite!
> Et même, autant en finir tout de suite (4).

(1) *Posthumes*, pp. 317 et suivantes.
(2) *Poésies*, p. 58.
(3) *Posthumes*, p. 323.
(4) *Poésies*, p. 424.

Laforgue épousa Miss Leah Lee à Londres, le 31 décembre 1886. Il avait conquis son bonheur.

Il était heureux ! Et quel bonheur ! Laforgue et sa femme sont à Paris. Le poète est obligé de travailler pour vivre. Il a le souci de cette chère existence, précaire et menacée. Sa femme en effet toussait un peu à Berlin. Il est lui-même malade. Ils s'aiment, et agonisent aux bras l'un de l'autre. Leur baiser a déjà le goût de la mort ; de la mort qui, pour ressaisir Laforgue, a voulu prendre le visage de l'amour. Sans doute, le poète est enivré, mais, dans l'obligation et l'impuissance réunies de gagner du pain, il se sait lui-même perdu. Les médecins lui interdisent de passer l'hiver à Paris. Il a certainement compris ce que cela voulait dire. Quelles durent être alors les pensées de cet homme, qui portait en lui d'admirables virtualités, et se voyait défendre le chemin de l'avenir ? Seul, il eût trouvé la force d'en rire douloureusement ; mais il était aimé, il aimait. La vie avait aujourd'hui un prix certain. Cette âme eut la fierté de cacher sa détresse ; le cri qui dut la déchirer, personne ne l'entendit. Comme les fleurs lui furent belles, et de quel œil extasié ne devait-il pas contempler ces couchants, sa consolation aux jours de spleen ! Mourir ? Non, cela n'était pas possible !

Moi, mourir ! allons donc ! Nous en recauserons plus tard, nous avons le temps. — Mourir ! C'est entendu, on meurt sans s'en apercevoir comme chaque soir on entre en sommeil. On n'a pas conscience du passage de la dernière pensée lucide au sommeil, à la syncope, à la Mort. C'est entendu. Mais ne plus être, ne plus y être, ne plus en être ! Ne plus pouvoir seulement presser contre son cœur humain, par une après-midi quelconque, la séculaire tristesse qui tient dans un tout petit accord au piano ! Mon père est mort, cette chair dont je suis un prolongement n'est plus. Il gît par là, étendu sur le dos, les mains jointes ! Qu'y puis-je, que passer un jour à mon tour par là ? Et on me verra aussi, dignement étendu, les mains jointes, sans rire ! Et l'on se dira : Quoi ! c'est donc là, là, ce jeune Hamlet si gâté, si plein d'une verve amère ? C'est lui, là, devenu si sérieux, comme les autres ; il a accepté sans révolte et de ce grand air si digne cette criante injustice d'être là (1) ?

Il se débat contre cette appréhension ; il cherche de bonnes raisons pour écarter cette peur.

1) *Moralités légendaires*, pp. 50 et suivantes.

Voyons, quand j'ai faim, j'ai la sensation nette des comestibles ; quand j'ai soif, j'ai la sensation nette des liquides ; quand je me sens le cœur tout célibataire, j'ai, à sangloter, le sentiment des yeux chéris et des épidermes de grâce ; donc, si l'idée de la mort me reste si lointaine, c'est que je déborde de vie, c'est que la vie me tient, c'est que la vie me veut quelque chose ! Ah ! ma vie, donc à nous deux (1) !

Il a vaincu la mort. Il a délivré sa pensée de cette domination. Il sait maintenant qu'il est bon de vivre ; la philosophie et l'art, il va les animer de ce génie que la souffrance a nourri, et qui porte la joie comme une rare fleur. Exalté par le bonheur d'être aimé, il va donner toute sa lumière. Alors, ELLE comprit que cette heure était belle pour achever ce destin, et, d'un revers de la main, éteignit cette flamme. La mort prit Jules Laforgue le 20 août 1887 (2). Il avait vingt-sept ans.

PAUL ESCOUBE.

(1) *Moralités légendaires*, p. 51.
(2) Sa femme mourut huit mois plus tard.

LA JOURNÉE DIVINE

—

A Alexandre Cingria-Vaneyre.

I

Tendre extase, où l'amour implore et se désire
Au gré d'un rêve tiède où couve son ardeur,
Tendre extase, comment te plaire, comment dire
Ton secret, ton angoisse et ta lente chaleur ?

Frais repos de l'amour qui se devine à peine !
Bouche à peine entr'ouverte et timides contours !
Myrto dort et le chant des agrestes fontaines
La berce en un sommeil où va naître l'amour !

Ah ! que ses yeux sont beaux d'être fermés encore !
Et que douce est sa gorge aux inquiets soupirs !
Dès longtemps la colline a salué l'aurore...
Myrto dort et Daphnis la regarde dormir.

Daphnis ! as-tu connu quel est ce trouble avide
Qui fait mourir ton cœur et s'animer ta chair ?
As-tu surpris, déjà, l'Hamadryade humide,
Quand Pan la renversait parmi les roseaux clairs ?

Tu t'inclines devant cette gorge endormie ;
Ta main la frôle, hésite et s'enfuit, tour à tour,
Tandis qu'un Dieu réclame, auprès de ton amie,
Ton être, tout entier dirigé vers l'amour !

Oh ! parfums confondus, soupirs, sanglots d'attente !
Soudaine intuition des gestes enivrés !
Myrto s'agite en rêve et, pâle, complaisante,
Ouvre à l'amour prochain son corps exaspéré !

II

Oh! prestige irrité de l'azur éternel!
Midi vibre aux refrains de l'infini silence!
Le prêtre au front qui brûle interroge l'autel;
Sur les champs de torpeur et de stupeur l'air danse.

Prestige invétéré de la force et du feu!
Toute ombre se retire et tout labeur s'attarde.
Le prêtre, épouvanté d'apercevoir son Dieu,
Jette un obscur manteau sur sa face hagarde!

Règne de la clarté multiple où, sous l'azur,
Tout, au loin, se prosterne en la crainte ineffable!
Comme en rêve, le fleuve interrompt son murmure
Et suspend, par degrés, sa marche vénérable.

Silence... Les roseaux déferlent... Mais, soudain,
Pan se dresse au milieu des roseaux mélodiques!
Vermeil, tout parfumé d'amour, ivre et divin,
Pan brandit vers l'azur un geste fatidique!

Son pipeau brille. Il chante, au poing surnaturel,
Et la gloire d'amour et la fureur de vivre!
La flamme alors triomphe en embrasant l'autel;
Et le fleuve consent aux Nymphes qu'il délivre.

Adorons Pan! berger magique et radieux!
La Naïade aux yeux clairs, l'Oréade attentive,
Groupent autour de lui, qui s'embrase et les veut,
Les rondes nudités de leurs grâces rétives.

III

L'odeur des champs se mêle aux parfums du silence;
Et c'est la fin du jour dont baissent les clartés,
Quand la profonde nuit, mère des voluptés,
Sous l'horizon brumeux se prépare et s'avance.

L'essieu pleure au chemin du retour. Et voici,
L'ombre se couche au seuil des villages qui fument.
Tout s'incline et s'achève au-devant de la nuit ;
L'odeur des blés se mêle aux rêves de la brume.

Et, selon que le prêtre abandonne l'autel
Où la flamme palpite et s'étire en volutes,
Un tendre berger pose, en un limpide appel,
Ses doigts harmonieux sur les trous de sa flûte.

Silence, oh! pur silence où meurent tous les sons,
Mais où la nuit qui monte élève ses murmures!
La Nymphe parle en songe et l'écho lui répond ;
Les égipans du soir balancent les ramures.

Les faunes, fatigués, dansent un dernier tour,
Et s'apaisent, là-bas, de ravine en ravine,
Cependant qu'immobile en sa force, l'amour
Attend, pour s'y chérir, la nuit vaste et divine.

Et l'amour, tendrement, front pâle, bras ployés,
S'endort, ouvrant son cœur à d'éternels présages ;
Et, sur l'ombre paisible et le calme des blés,
Lente, la lune errante incline son visage.

HENRY SPIESS.

G. FLAUBERT ET L. BOUILHET

(RUCHOUK-HANEM)

—

Les voyages de Flaubert, les souvenirs qu'il en avait rapportés, les notes minutieuses et précises dont il avait couvert ses carnets de route n'ont pas été pour lui seulement une source de documentation précieuse; sous l'apparence hâtive et négligée de ses impressions, l'exactitude de la vision et la puissance d'évocation suggestive demeuraient telles que ces notes ont plus d'une fois fourni un thème d'inspiration à ses amis. Louis Bouilhet, notamment, leur est redevable d'une des plus belles pièces de ses *Festons et Astragales*, justement dédiée, par un sentiment de reconnaissante amitié, à celui qui l'avait inspirée. Cette pièce, intitulée *Kuchiuk-Hanem*, porte comme sous-titre : *Souvenir*, et c'est un souvenir, en effet, non pour le poète, mais pour Flaubert, un lumineux et nostalgique souvenir d'amour qui se détache en clair sur l'ensemble un peu confus des notes du voyage en Egypte; en le prenant à son compte, par cette audacieuse transposition imaginative qui est l'une des qualités les plus rares du poète, Louis Bouilhet s'est assimilé la substance même de cette impression d'Orient, la vision du décor, la qualité des sensations, et jusqu'à la nuance particulière de l'émotion ressentie.

Il faut relire la pièce pour mieux comprendre comment la sensibilité d'un grand poète a pu ressusciter un joli souvenir enseveli dans les feuillets pâlis d'un carnet de route.

Le Nil est large et plat comme un miroir d'acier,
Les crocodiles gris plongent au bord des îles
Et, dans le bleu du ciel, parfois un grand palmier
Etale en parasol ses feuilles immobiles.

Les gypaëtes blancs se bercent dans les airs,
Le sable, au plein midi, fume dans les espaces,
Et les buffles trapus, au pied des buissons verts,
Dorment, fronçant leur peau sous les mouches voraces;

C'est l'heure du soleil et du calme étouffant,
Les champs n'ont pas un cri, les cieux pas une brise;

— Dans ta maison d'Esneh, que fais-tu maintenant,
Brune Kuchiuk-Hanem, auprès du fleuve assise ?

Le mouton qui te suit, de henné tacheté,
Sur la natte en jouant agace ton chien leste ;
Et ta servante noire, accroupie à côté,
Croise ses bras luisants tatoués par la peste.

Le joueur de rebec dort sur son instrument...
Dans ton lit de palmier, maintenant tu reposes !
Ou sur ton escalier tu te tiens gravement,
Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses !

L'émeraude, à ton front, allume un rayon vert,
Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine,
Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
Ont une odeur de miel et de térébenthine.

— Mais une ombre obscurcit ton regard éclatant;
Tu te sens, dans ton cœur, triste comme une veuve,
Et tu penches la tête, écoutant... écoutant
Passer le bruit lointain des canges sur le fleuve.

« La pièce de Bouilhet est fort belle, mais c'est de la poésie, et pas autre chose... » Voilà en quels termes Flaubert apprécie ces vers dans une lettre à Louise Colet (1853), et l'on s'étonnerait de ce jugement un peu sommaire, si l'on ne songeait qu'il s'explique par des considérations où le sens littéraire tient bien peu de place. A ce moment de sa vie, et précisément dans cette lettre, Flaubert est très préoccupé de se défendre contre la jalousie rétrospective de sa dangereuse amie. Il lui avait donné à lire ses notes de voyage manuscrites. La Muse s'était émue de quelques souvenirs trop galants à son gré, de certains tableaux plus gaillards qu'elle ne l'aurait souhaité; sa vigilante et exclusive tendresse s'inquiétait de toutes ces almées, brunes amies de rencontre, dont l'écrivain célébrait le charme exotique. Flaubert s'efforce à la rassurer et *rectifie ses idées orientales*. « La femme orientale, lui écrit-il, est une machine, et rien de plus, elle ne fait aucune différence entre un homme et un autre homme. Sois convaincue que celle-ci n'a rien éprouvé du tout au moral, j'en réponds, et au physique même, j'en doute fort (1). » C'est de Ruchouk-Hanem (2) qu'il s'agit. Et comme Louise Colet avait

(1) *Correspondance* (édit. Conard), II, 211.
(2) Il est à remarquer que Flaubert écrit toujours *Ruchouk-Hanem*, tandis que Bouilhet a laissé imprimer *Kuchiuk-Hanem*. Si cette altération n'est pas une

lu aussi la poésie de Bouilhet, pour achever de rassurer son orageuse compagne, Flaubert sacrifie allègrement à sa tranquillité du moment son amitié et son goût littéraire.

Nous allons voir, en effet, qu'il aurait été bien peu sincère avec lui-même, s'il avait réellement pensé qu'il n'y avait pas autre chose que de la poésie dans les beaux vers dont il avait fourni lui-même à Bouilhet la substance vivante.

Deux textes de Flaubert ont suggéré au poète le sujet et les détails de la poésie : d'une part, la lettre datée du 13 mars 1850, « à bord de notre cange, à 12 heures au delà de Syène », et d'autre part les notes du voyage en Egypte. Il convient d'ajouter à ces deux sources un court fragment d'une lettre de Flaubert à sa mère (12 mars 1850) (1), qui présente un certain intérêt documentaire et qui a pu être lu par Bouilhet, la mère et l'ami se communiquant régulièrement les lettres qu'ils recevaient du voyageur.

La composition de la poésie qui nous occupe est des plus nettes et, dès la première lecture, on reconnaît distinctement trois parties dans cette scène : le décor, — la maison de la courtisane, — la nostalgie finale. Quelle est la part de la suggestion et celle de l'invention dans chacune de ces parties ?

Le paysage évoqué dans les dix premiers vers est peu chargé de détails : le Nil, une végétation sommaire, quelques palmiers et quelques buissons, le sable fumant, les crocodiles, les gypaètes et les buffles, — un grand souci de la couleur, marqué par l'usage d'épithètes précises (gris, bleu, blancs, verts), et surtout une impression de calme, de silence et d'immobilité sur laquelle s'achève magistralement la description.

Il est aisé d'établir que tous les détails de ce paysage ont été empruntés par Bouilhet à la prose de son ami et que c'est à travers les souvenirs du voyageur qu'il a eu cette vision d'Egypte, dont la netteté et l'exactitude pourraient paraître d'abord si personnelles.

fantaisie du poète, ou si elle ne provient pas d'une rectification orale de Flaubert, nous pensons qu'elle s'explique par une faute de lecture sur les manuscrits des *Notes de voyages* et des *Lettres*.

(1) Tous nos textes sont empruntés à l'édition Conard. *Correspondance*, I, surtout pp. 387 sqq. et p. 381. — *Notes de voyages*, I, surtout pp. 154 sqq.

Le *Nil large et plat comme un miroir d'acier* se retrouve sans peine d'abord dans la lettre (p. 381 : le Nil est plat comme un fleuve d'acier), puis dans les notes (p. 153 : le Nil a l'air d'un lac d'acier en fusion). Les palmiers de la berge étalant leurs feuilles immobiles sur le bleu du ciel, quelle que soit d'ailleurs la simplicité convenue de ce détail, n'en ont pas moins été suggérés au poète par certaines phrases de Flaubert : « Il y a de grands palmiers sur les rives. Le ciel est tout bleu » (lettre, p. 381); « près de la berge, quelques palmiers... » (notes, p. 154). La faune du pays tient aussi une grande place dans les souvenirs du voyageur, très préoccupé de chasse, ainsi que son compagnon Maxime Du Camp. Voici les buffles, qui « passent çà et là entre les palmiers » (notes, 142) ou « qui vont aux champs » (notes, 161); les gypaètes « posés sur les rochers » (notes, 182), les crocodiles « échoués » sur les pierres du fleuve (*ibid.*) et « qui se laissent glisser dans l'eau comme de grosses limaces grises » (lettre, p. 390). Enfin, quant à l'impression générale de chaleur dévorante, de calme énervant, de silence tragique aux heures du grand soleil, elle est partout dans les lettres et dans les notes de Flaubert; ses paysages d'Egypte sont comme imprégnés de cette mélancolie invincible qui monte du désert et de la solitude.

Toutefois, dans cette première partie, à part l'image du début, le poète n'a guère emprunté aux textes dont il s'inspire que de très brèves indications, et il a fait siens, par le choix et l'arrangement des mots, les souvenirs de son ami. Loin de s'assujettir à une transposition servile, il développe les courtes notations du carnet de route, en leur faisant rendre, par les ressources de son imagination propre, tout l'effet dont elles lui ont paru susceptibles : ainsi les oiseaux qui se bercent dans l'air immobile, le sable qui fume au soleil, la peau des buffles endormis qui se ride aux piqûres des mouches sont des images personnelles, et d'une très remarquable puissance d'évocation.

Mais quand il passera de la description au récit, quand il évoquera, non plus le cadre, mais l'aventure, non le décor, mais la femme, cette almée, cette courtisane d'Esneh, dont le souvenir nostalgique, en dépit des protestations intéressées à Louise Colet, occupa quelque temps la pensée de Flaubert,

Louis Bouilhet s'attache plus étroitement à suivre les traces de son guide sur une route où son imagination et ses rêves ne suffisaient plus à le conduire.

Flaubert a conté cette histoire de Ruchouk-Hanem successivement dans la lettre à Bouilhet que nous avons déjà citée et dans le fragment de ses notes de voyages intitulé *Sur le Nil*. Remontant le fleuve à bord de leur cange, les deux voyageurs abordèrent à Esneh le mercredi 6 mars, au matin. Pendant qu'ils déjeunaient, une almée, à laquelle Flaubert donne le nom de Bambeh, « maigre et les tempes étroites, les yeux peints d'antimoine », vint s'entretenir avec leur domestique et convint d'un rendez-vous pour l'après-midi à la maison de son amie, Ruchouk Hanem, « courtisane fort célèbre », qui attendait les nobles étrangers. Les choses se passent, comme elles sont contées, avec une tranquille et impudique simplicité. Cette Bambeh, que l'auteur appelle une confidente, mais qui paraît être plus vulgairement une entremetteuse, joue dans le récit un rôle assez important. C'est elle, et non Ruchouk-Hanem, qui est accompagnée de cet étrange mouton familier que nous retrouvons dans la poésie de Bouilhet. Flaubert raconte ensuite leur visite chez la courtisane, dont il trace un portrait minutieux et dont il décrit en détail le costume et la maison ; puis il note en une analyse très complète les danses dont les deux femmes leur donnèrent le spectacle, notamment la danse de l'abeille et la danse de la tasse ; enfin il évoque assez longuement les souvenirs de la nuit qu'il passa avec Ruchouk-Hanem, sans omettre aucune des impressions singulières que lui laissa cette amoureuse aventure.

Il convient de remarquer que le récit est beaucoup plus bref et plus discret dans la lettre que dans les notes. Cela ne peut surprendre si l'on songe que Flaubert a écrit les notes pour lui seul, et que la lettre s'adressait à un ami, fût-ce au plus cher et au plus intelligent des amis. Certains souvenirs étaient si particuliers et d'une si intime précision que l'écrivain s'est sagement contenté de les confier à son carnet et que l'éditeur qui a publié pour la première fois ces notes a cru devoir remplacer par des lignes de points les passages trop scabreux. Cette sorte de réserve pleine de délicatesse n'est d'ailleurs pas la seule raison qui a rendu Flaubert plus concis dans sa lettre : il avait aussi le souci trop naturel de ne pas surcharger à

l'excès une correspondance déjà volumineuse et la coquetterie de l'artiste qui ne veut pas confier à une lettre, — une lettre est déjà presque de la littérature ! — l'expression hâtive et incomplète d'une sensation rare. C'est ce qu'il dit en propres termes en parlant des danses d'almées : « Je t'épargne toute description de danse, ce serait raté. Il faut vous l'exposer par des gestes, pour vous le faire comprendre, et encore ! » Cette description, pourtant, n'occupe pas moins de trois pages dans ses notes.

Aussi bien, le diable n'y perdit rien, et le poète non plus, car l'examen attentif de sa pièce va nous prouver qu'il ne s'est pas seulement inspiré, pour évoquer ce troublant fantôme d'amour, de la lettre qu'il avait reçue, mais aussi des précieuses notes que son ami lui communiqua plus tard.

Quand les voyageurs arrivent à la maison de la courtisane, Ruchouk-Hanem sortait du bain. « Elle se tenait au haut de son escalier, ayant le soleil derrière elle et apparaissant ainsi en plein dans le fond bleu du ciel qui l'entourait. » (*Lettre.*) « Sur l'escalier, en face de nous, la lumière l'entourant et se détachant sur le fond bleu du ciel, une femme debout, en pantalons roses, n'ayant autour du torse qu'une gaze d'un violet foncé.» (*Notes.*) Cette pose un peu théâtrale, qui fait irrésistiblement songer à la première apparition de Salammbô sur la terrasse du palais d'Hamilcar, n'a pas été perdue pour le poète qui l'a rendue dans ce vers :

Ou sur ton escalier tu te tiens gravement...

Le second texte nous fournit aussi deux détails sur le costume de la courtisane : les pantalons roses, la gaze violette qui enveloppe la poitrine. Ils sont complétés par les passages suivants : « Un grand tarbouch, dont le gland éparpillé lui retombait sur ses larges épaules et qui avait sur son sommet une plaque d'or avec une plaque verte, couvrait le haut de sa tête dont les cheveux sur le front étaient tressés en tresses minces allant se rattacher à la nuque, le bas du corps caché par ses immenses pantalons roses, le torse tout nu, couvert d'une gaze violette... » (*Lettre.*) « Elle portait un tarbouch large, garni au sommet d'un disque bombé, en or, au milieu duquel était une petite pierre verte imitant l'émeraude... » (*Notes.*) Dans cette description du costume de l'almée, Bouilhet a retenu seu-

lement quatre traits caractéristiques : le *tarbouch*, la *pierre verte*, la *gaze qui recouvre le torse*, les *pantalons roses :*

> Avec ton tarbouch large et tes pantalons roses !
> L'émeraude, à ton front, allume un rayon vert,
> Ta gorge s'arrondit sous une gaze fine...

Dans ces vers, deux mots, *l'émeraude* et l'épithète *large* appliquée au *tarbouch* suffiraient à établir clairement que le poète a eu sous les yeux, en écrivant, le texte manuscrit des notes, car ce texte est le seul où les deux mots se retrouvent.

Parfois, cependant, la transposition du poète n'est pas aussi servile et son intuition se substitue à celle de l'ami qui l'inspire, pour rectifier un détail ou adoucir une image. Par exemple, si l'on cherche l'origine de ces deux vers :

> Et tes cheveux, poudrés par le vent du désert,
> Ont une odeur de miel et de térébenthine,

on le trouvera dans les phrases suivantes, où il ne s'agit plus des cheveux, mais de la gorge : « Sa gorge sentait une odeur de térébenthine sucrée (*lettre*) ; elle venait de sortir du bain, sa gorge dure sentait frais, quelque chose comme une odeur de térébenthine sucrée (*notes*). »

Ailleurs, c'est une simple épithète, un peu banale, qui condense les images, un peu touffues ou violentes, de Flaubert. Il avait écrit : « Sa peau est un peu cafetée. Quand elle s'assoit de côté, elle a des bourrelets de bronze sur ses flancs. » (*Notes.*) Bouilhet se contente d'un adjectif : « *Brune* Ruchouk-Hanem.... »

Mais quand il décrit l'entourage de la courtisane, il revient docilement au texte des notes :

> Le mouton qui te suit, de henné tacheté,
> Sur la natte en jouant agace ton chien leste ;
> Et ta servante noire, accroupie à côté,
> Croise ses bras luisants tatoués par la peste.
> Le joueur de rebec dort sur son instrument....

Un à un, nous allons voir reparaître, dans les souvenirs du voyageur, ces fidèles et étranges compagnons d'une courtisane d'Orient : le *mouton*, le *chien*, la *négresse*, le *joueur de rebec*. « Sa confidente était escortée d'un mouton familier tout tacheté de henné jaune, avec une muselière de velours noir sur le nez, et qui la suivait comme un chien. » (*Let-*

tre) (1). « Elle était suivie d'un mouton familier, dont la laine était peinte par places en henné jaune, le nez muselé par une bande de velours noir ; très touffu, les pieds comme ceux d'un mouton factice, et ne quittant pas sa maîtresse. » (*Notes.*) Toute la différence c'est que, chez Flaubert, le mouton escorte la confidente Bambeh, tandis qu'il est, chez Bouilhet, le compagnon de la courtisane, simplification nécessitée par le cadre plus restreint de la poésie.

Voici maintenant le chien : « Son petit chien dormait sur une veste de soie (*Lettre*). — Son petit chien dormait sur ma veste de soie, sur le divan. » (*Notes.*) Puis la négresse : « La servante, négresse d'Abyssinie, qui portait sur les deux bras des traces de peste (*Lettre*). — La négresse, esclave d'Abyssinie, qui portait à chaque bras la cicatrice ronde (comme une brûlure) d'un bubon pestilentiel. » (*Notes.*) Et enfin le musicien : « Deux joueurs de rebek, assis par terre, ne discontinuaient pas de faire crier leur instrument. (*Lettre.*) — Les rebecs monotones faisaient une basse criarde, piano : c'était comme un chant de deuil gai. » (*Notes.*) Plus loin, quand Ruchouk-Hanem va danser toute nue, on rabat sur les yeux du vieux musicien un pan de son turban bleu et il semble s'endormir ainsi dans la monotonie d'un geste machinal et las.

Que reste-t-il, dès lors, dans cette pittoresque évocation, qui n'ait été suggéré au poète par les souvenirs de Flaubert? A part les insignifiantes adaptations nécessitées par la technique ou l'esthétique de la poésie, et que nous avons signalées plus haut, on ne voit guère que le vers :

Dans ton lit de palmier, maintenant tu reposes....

qui puisse être mis sur le compte d'une invention personnelle. Encore n'est il pas impossible qu'il ait été fourni à Bouilhet soit par un récit oral de son ami, soit par l'un des passages supprimés dans le texte imprimé des notes.

Il est plus difficile d'établir un lien entre la dernière partie de la pièce et le double récit de Flaubert. La tristesse nostalgique de la courtisane, au lendemain d'une nuit d'amour, le bruit lointain de la cange qui emporte sur le fleuve son infi-

(1) Comparer avec le texte suivant dans une lettre à sa mère (*Corresp.*, I, 281) « Une de ces femmes avait un mouton familier tacheté de henné jaune (par gentillesse) avec une muselière en velours. Il la suivait comme un chien. »

dèle ami, l'expression délicate d'un sentiment mélancolique sur lequel s'achève la voluptueuse description, toutes ces indications, si elles se trouvent dans les fragments que nous venons d'analyser, n'y sont que sous une forme très vague et très incertaine. Une phrase de Flaubert semble même démentir l'amertume du regret final : « Quelle douceur ce serait pour l'orgueil, si, en partant, on était sûr de laisser là un souvenir, et qu'elle pensera à vous plus qu'aux autres, que vous resterez en son cœur!... Le matin nous nous sommes dit adieu fort tranquillement. » (*Notes*, p. 160.) Voilà qui semble en accord avec la fameuse déclaration à Louise Colet : « Sois convaincue qu'elle n'a rien éprouvé du tout au moral. » Heureusement nous avons, pour remettre les choses au point, un autre témoignage moins suspect de Flaubert lui-même. Quand il redescend le Nil, trois mois plus tard, il s'arrête à Esneh et va revoir Ruchouk-Hanem. Il conte l'entrevue à Bouilhet dans une seconde lettre (1) : « J'ai revu Ruchouk-Hanem, ça a été triste. Je l'ai trouvée changée. Elle avait été malade. Le temps était lourd, il y avait des nuages... Je l'ai regardée longtemps afin de bien garder son image dans ma tête. Quand je suis parti, nous lui avons dit que nous reviendrions le lendemain et nous ne sommes pas revenus. Du reste, j'ai bien savouré l'amertume de tout cela, c'est le principal, ça m'a été aux entrailles. »

Dans les *Notes de voyages*, le récit de cette seconde visite est plus développé et d'une émotion plus poignante encore : « Bambeh vient à la cange et monte à bord... Le mouton n'est plus avec elle, le mouton est mort... Nous allons chez Ruchouk-Hanem... La maison, l'escalier, la cour, tout est là, mais elle n'est plus là, elle, sur le haut, le torse nu, éclairée, dans le soleil. Nous entendons sa voix, nous montons au premier... Silence, temps lourd, nous attendons. Elle arrive, sans tarbouch, sans collier, ses petites tresses tombant au hasard, nu-tête... Elle a l'air fatigué et d'avoir été malade... De tout cela il est résulté une tristesse infinie; elle s'était, comme le premier jour, frotté les mains avec de l'eau de rose. C'est fini... je ne la reverrai plus, et sa figure, peu à peu, ira s'effaçant dans ma mémoire (2)! » .

(1) *Corresp.*, I, 415.
(2) *Notes*, I, 211.

Il résulte de ces confidences que Bouilhet a prêté à la femme la mélancolie de l'homme, uniquement parce que la courtisane était le seul personnage en scène, et qu'il ne voulait pas compromettre l'unité de sa pièce. On conviendra, d'ailleurs, que l'effet produit, grâce à cette simplification, n'en est que plus puissant, et que la vraisemblance n'y perd pas grand'chose. Il y a dans le caractère de la femme orientale une sorte de tristesse permanente, sans profondeur et sans cause précise, qui s'accorde bien avec cette impression. La soumission servile au désir de l'homme, l'acceptation résignée de l'universelle fatalité, l'abnégation de toute volonté et de toute initiative ne vont point sans quelque regret et sans quelque rêveuse amertume. Toutes les amours de voyageurs avec les complaisantes amies d'un jour rencontrées sur la route du désert, au hasard des campements, sont empreintes d'une inquiète et morbide tristesse. Qu'on se rappelle l'épisode d'*Une année dans le Sahel* où Fromentin a discrètement évoqué le souvenir de cette mauresque énigmatique qu'il appelle Haoua, et dont ses lettres de jeunesse (1) nous font connaître, sous le nom de Zorh, la troublante et délicieuse personnalité. Auprès d'elle, l'auteur de *Dominique* dut connaître les mêmes sensations qu'éprouva l'auteur de *Salammbô* lorsque, son désir apaisé, il rêvait auprès de la courtisane assoupie, et se livrait « à des intensités nerveuses pleines de réminiscences (2) ».

Durant tout son voyage d'Orient, l'obsédant souvenir de Ruchouk-Hanem poursuivit Flaubert avec une singulière intensité. Cette figure de femme est en réalité la seule, avec l'étrangère malade rencontrée à Rome à Saint-Paul-hors-les-murs, qui ait pris pour lui un sens profond et qui paraisse avoir occupé sérieusement sa pensée pendant ces deux années de vagabondage. A Constantinople, en novembre 1850, six mois après sa dernière visite à la maison de la courtisane d'Esneh, il évoque encore son image, en errant tristement dans la solitude et le silence des cimetières turcs : « Pourquoi ai-je une envie mélancolique de retourner en Egypte et de remonter le Nil et de revoir Ruchouk-Hanem ?... C'est égal,

(1) Eug. Fromentin, *Lettres de jeunesse* (Plon), p. 311.
(2) *Corresp.*, I, 389; *Notes*, I, 160.

j'ai passé là une soirée comme on en passe peu dans la vie. Du reste, je l'ai bien sentie (1). »

Par la place prépondérante que cette aventure occupe dans les souvenirs de Flaubert, elle se trouvait tout naturellement désignée à l'attention de Bouilhet, quand il voulut faire revivre dans ses rêves de poète quelques-unes des lointaines visions qui avaient enchanté son ami. L'inspiration est d'un cœur très délicat et très tendre. C'est par un scrupule d'amitié identique qu'il avait dédié à Maxime Du Camp la pièce de *Festons et Astragales*, qui commence ainsi :

Lorsque tu sortiras des ondes libyennes.

§

On peut se demander si *Kuchiuk-Hanem* est la seule poésie pour laquelle Bouilhet s'est inspiré des notes de Flaubert, et s'il n'a pas renouvelé avec un thème différent une expérience qui lui avait si bien réussi. On est tenté de faire cette hypothèse pour les trois pièces du même recueil qui portent les titres : *la Louve*, *la Plainte d'une momie*, *Sur un Bacchus de Lydie placé en face d'une statue de Flore*. Disons tout de suite que les recherches ne donnent aucun résultat positif.

Quand le poète, dans *la Louve*, évoque le quartier des prostituées à Rome :

Marcia, la vieille louve,
Au fond de son antre couve
Plus d'une jeune beauté
Et, quand la rue est obscure,
Répand au loin dans Suburre
Son fol essaim qui murmure
Par les chaudes nuits d'été,

peut-être revoit-il à travers les souvenirs de son ami ce lointain décor de la ville antique, resté si pittoresque encore aujourd'hui, en dépit des indiscrétions de la vie moderne, et si propice aux nostalgiques évocations du passé. Flaubert lui écrivait de Rome : « Demain j'irai pour toi faire un tour dans Suburre (2). » Mais c'est là un rapprochement bien fragile et d'ailleurs rien ne prouve que, lorsqu'il faisait cette amicale promesse, la poésie n'était pas déjà écrite.

(1) *Corresp.*, II, 15. (Lettre adressée à L. Bouilhet.)
(2) *Corresp.*, II, 67.

La troisième pièce, *Sur un Bacchus de Lydie...*, semble tout d'abord une impression de musée notée sur un carnet de touriste. Mais nous n'avons trouvé aucun passage, dans les notes ni dans les lettres de Flaubert, où soit seulement esquissé ce rapprochement d'un Bacchus et d'une Flore, dont le poète a tiré de si heureux effets. Les descriptions de statues sont très abondantes dans les notes de Grèce et d'Italie, elles sont détaillées et précises; six d'entre elles, relatives à des Bacchus du Musée de Naples (1), auraient pu fournir à Bouilhet de très vagues indications. Mais l'invention du thème et le développement des images lui appartiennent en propre. Au reste, le poète de *Melaenis* n'avait-il pas toujours été entraîné par une dilection particulière vers les scènes de l'antiquité classique?

La Plainte d'une momie nous ramène en Egypte. Cette pièce est manifestement apparentée aux souvenirs et aux impressions du voyageur qui promenait à bord de la cange son éternel ennui. Quand il évoque la momie s'éveillant « au fond de l'hypogée obscure » :

> Elle soulève sa poitrine,
> Et sent couler de son œil mort
> Des larmes noires de résine
> Sur son visage fardé d'or...

Bouilhet a présentes à l'esprit les pages où Flaubert raconte comment il troublait le sommeil des morts dans le palais de Medinet-Abou ou dans les grottes de Samoun (2). Mais là non plus on ne peut retrouver cette sorte de sympathie de l'imagination et des sens qui a transfusé d'une âme dans une autre une vision lointaine et un souvenir effacé et grâce à laquelle *Kuchiuk-Hanem* nous apparaît non seulement comme une admirable poésie, mais comme un rare et ingénieux témoignage de la plus pénétrante amitié.

ÉDOUARD MAYNIAL.

(1) *Notes*, II, 214-215.
(2) *Notes*, I, 221, 259.

LE SUICIDE DU GÉNÉRAL NOGI

Au petit jour, le 14 septembre, dans le train de nuit de Shimonosaki à Tokio... Les petits *cars* japonais courent parmi les rizières, longeant çà et là un gentil village aux maisons basses, un bois de pins dont les branches coudées encadrent un coin de paysage, des tombes près d'un temple. Le *boy* du wagon, qui est descendu un instant sur le quai d'une gare, remonte et semble très excité. En trois mots d'anglais, mais avec de courts gestes précis, il me fait comprendre que le général Nogi et sa femme se sont tués hier soir : lui en s'ouvrant le ventre et en se coupant la gorge, selon l'antique *harakiri*, elle en se frappant au cœur. De son commentaire, je ne puis rien comprendre, sinon qu'il est singulièrement admiratif; et partout, depuis, le même ton d'émerveillement, avec des nuances, s'est retrouvé chez tous ceux, petites gens, bourgeois ou grands dignitaires, qui ont donné leur opinion à ce sujet. C'est bien un événement national que ce suicide du soldat de Port-Arthur — aussi national peut-être que la mort du Mikado Meiji : et toutes sortes de conceptions morales semblent s'affronter dans les commentaires dont ce fait-divers émouvant vient d'être l'objet, pendant les quinze jours qui l'ont suivi. L'Occident lui-même, quoi qu'on en puisse penser, s'y trouve engagé à sa manière, de loin ou de près. Serait-ce que la mort, la façon de l'accepter, de la comprendre, d'aller au-devant d'elle, reste, pour les races comme pour les individus, le critérium par excellence?

§

Né en 1849, le général Nogi appartenait au clan fameux des Choshu ; après avoir été mêlé au mouvement de la Restauration et de la révolte de Satsuma, il joua un grand rôle militaire dans les guerres extérieures du Japon et fut l'un des ouvriers de la récente évolution de son pays, sans rien aban-

donner de la simplicité, de la frugalité qui étaient la règle de l'ancien Nippon. La maison qu'habitait à Akasaka, assez près du palais du Prince Impérial, l'ancien gouverneur de Formose devenu président de l'Ecole des Pairs restait d'une simplicité digne d'un vieux Romain : un petit jardin autour d'un châlet de quelques chambres, avec un vanteau de bois séparant de la rue trois courtes allées et le bouquet d'arbres qui abrite cette calme retraite. Des goûts de lettré, chez cet homme de guerre, et des curiosités de poète : on a beaucoup cité, ces jours, un bref poème qu'il avait adressé il y a un an à une dame japonaise, et où ce janséniste de l'honneur développait l'idée que, si dissimulées que puissent être les pensées des humains, aucune ne peut rester vraiment secrète au regard de la lune claire qui se lève dans le ciel.

Nul témoignage, en somme, n'est venu infirmer le renom de droiture et de sincérité dont jouissait un tel homme : et son suicide, en dépit de quelques apparences de mise en scène dont ne saurait se passer — au Japon surtout — une résolution aussi concertée, reste exempt de cabotinage. Ce n'est pas, on s'en doute, le coup de folie d'un sentimental ou d'un imaginatif que la mort volontaire d'un vieillard comblé d'honneurs; mais ce n'est pas non plus la réclame d'outre-tombe d'un subtil artiste choisissant son heure pour tomber pathétiquement. Encore y a-t-il, dans les détails les plus avérés du suicide et de sa préparation, divers indices d'une longue détermination méditée à loisir.

Le 7 septembre, Nogi reçoit la visite d'un de ses officiers de l'Ecole des Pairs, le reconduit jusqu'à la porte et s'attarde à le regarder partir, d'une façon qui, plus tard, a semblé bien singulière à cet inférieur que son chef n'avait jamais ainsi suivi des yeux. Le 10, il va féliciter le fils du Mikado de son entrée dans l'armée, cause longuement avec le jeune sous-lieutenant impérial; mais on se rappelle aujourd'hui que sa voix était basse et qu'il avait choisi, pour en faire cadeau, un livre ancien, traité moral d'un contenu fort caractéristique. Le 11, il fait visite à un fonctionnaire de la Guerre, s'entretient de choses toutes techniques, et laisse percevoir, en prenant congé, un changement de timbre imprévu. Il n'a plus, à ce moment, de vraie décision à prendre, et quelques dispositions matérielles importent seules. Le 12, dans la nuit, Nogi

écrit son testament, et mande au baron Ishiguro, chirurgien général, qu'il laisse aux salles de dissection la libre disposition de son cadavre, et que celle qui va être sa veuve est d'accord avec lui sur ce point.

Le 13, il va le matin faire visite au Palais, reçoit chez lui un photographe : les domestiques s'en étonnent, mais supposent qu'il s'agit d'un détail relatif aux cérémonies des funérailles du Mikado. En effet, Nogi fait partie de la commission chargée de recevoir l'envoyé britannique, le prince de Connaught : son dernier scrupule aura été de manquer aux consignes que lui imposait cette fonction. Il écrit une lettre au ministre de la maison de l'Empereur, et compose deux poèmes qui sont, à la japonaise, sans pathétique extérieur, les « adieux à la vie » de ce sexagénaire. Sans qu'ils s'en doutent, ses amis ont pris congé de lui : il a serré tant de mains, pendant les réceptions innombrables qui ont précédé les funérailles du Mikado! Une de ses dernières étreintes a été pour l'envoyé français, le général Lebon, qu'il avait connu jadis et revu plus récemment en Europe... Sa femme est seule auprès de lui quand vient le soir de cette journée solennelle : tous les habitants de Tokio se pressent sur la route que va suivre le cortège funéraire, et les domestiques de la maison ont reçu la permission de s'en aller, de se mêler à la foule. A huit heures du soir, quand le premier coup de canon annonce le commencement de cette cérémonie de trois jours, le général, en uniforme, s'ouvre le ventre et s'entaille la gorge, face à un portrait de l'Empereur : il tombe sur le visage devant cet emblème du souverain, et ceux qui ont pu voir ses traits disent qu'une terrible souffrance physique y restait empreinte.

La comtesse, elle, se frappa aussitôt au cœur, ayant l'énergie de se porter trois coups de poignard : son suicide, semble-t-il, n'avait pas été décidé, et elle résolut seule de suivre son mari dans la mort. Mais au lieu de n'être connue qu'au matin, cette nouvelle, bien faite pour émouvoir tout un peuple, fut divulguée dès la nuit : un domestique, inquiet d'avoir vu ses maîtres se retirer dans leur chambre haute, était revenu au logis, avait ouvert la porte et trouvé les corps gisant sur les nattes ensanglantées. L'enquête de la police se fit aussitôt, et le 14, de très bonne heure, tandis que se poursui-

vait le déroulement des funérailles, en plein deuil officiel, la nouvelle du suicide se répandait dans tout le Japon.

§

Il faut avoir vu, gardée par la police, la petite maison d'Akasaka, pour comprendre avec quel respect la population considère un acte que notre Occident jugerait avec sévérité ou indulgence, mais qui ne trouverait sans doute guère de consonnances dans l'âme des foules. Ici, sans badauderie, avec une déférence presque religieuse, on se presse au modeste vantail du jardin, pour profiter, s'il se peut, d'une porte entrebâillée et voir davantage ; et l'on envie quelques privilégiés qui sont reçus, dans la petite maison, par le frère aîné du général, et qui pourront faire leurs dévotions devant les emblèmes shintoïstes disposés dans la pièce du fond. Des centaines de mille personnes ont fait ce pèlerinage, durant l'intervalle du suicide et des obsèques ; deux cent cinquante-cinq adresses écrites ont été immédiatement envoyées. Et le 18 septembre, à 3 heures, 50.000 personnes, dit-on, suivaient la prolonge d'artillerie et le char qui portaient les dépouilles pour lesquelles des salves d'honneur étaient tirées. Car il va sans dire que la disposition selon laquelle le corps de Nogi était abandonné aux salles de dissection ne fut pas suivie : ses cendres reposent à Aoyama, auprès des tombes de ses deux fils, non loin de l'endroit d'où le cercueil impérial est parti pour sa sépulture consacrée.

Depuis ce jour, les discussions vont leur train : non point, j'imagine, dans les publications japonaises, où l'apologie est la règle, mais dans les journaux qu'intéresse, ici et ailleurs, la vie du Japon, — journaux anglais et américains surtout, que l'opinion nipponne consulte infatigablement. On a suivi les analyses données, par câble, de la controverse ouverte par le *Times :* Sir V. Chirol, directeur du « département » étranger du vénérable quotidien anglais, n'affirmait-il pas que ce suicide manifestait à lui seul l'infranchissable abîme qui séparerait l'Orient de l'Occident ? A quoi sir Charles Bruce, ancien gouverneur d'une colonie anglaise, répliquait que rien, dans le fonds moral gréco-latin et même strictement chrétien sur quoi est fondée l'éthique occidentale, ne s'oppose à la mort librement choisie. Les stoïques, les ascètes, Jésus-Christ,

ont été appelés en témoignage par les uns, invoqués par les autres à l'appui d'une morale différente.

Il importe avant tout, en la matière, de discerner les mobiles plus que les actes, de déterminer les points de vue secrets plutôt que les actions évidente .

§

Voici le passage principal du testament de Nogi :

Je vais suivre les traces augustes [de l'empereur] et me tuer. J'ai conscience de ce qu'il y a de coupable dans cet acte, mais j'ai perdu le drapeau qui m'était confié dans la guerre de la dizième année du règne de Meiji [1877] et, depuis lors, j'ai cherché en vain une occasion convenable de mourir. J'ai continué, jusqu'au jour présent, de jouir des faveurs impériales, hors de proportion avec mon mérite. D'ailleurs, étant avancé en âge, je ne puis plus rendre de service. La catastrophe actuelle [la mort de l'Empereur] s'est produite, à mon grand chagrin, dans ces circonstances, et j'ai, en conséquence, pris ma décision.

Après la mort de mes deux fils sur le champ de bataille, mes frères d'armes et mes amis ont souvent essayé de me persuader d'adopter un fils. Je me suis abstenu de le faire [à cause des opinions assez divergentes qui ont cours à ce sujet]...

Suit l'attribution de legs modestes, ses effets militaires, ses livres, sa montre. Et cette disposition, dont le général faisait part, d'un autre côté, au chef du service de santé :

Mes restes, comme j'en ai fait la demande au baron Ishiguro, seront attribués à une bonne école de médecine. Sous ma tombe, il suffira d'enterrer mes cheveux, mes ongles et mes dents...

C'est, je pense, le mélange très caractéristique de survivances nationales particulières et de notions plus générales qui donne à ce document tout son accent. Le général Nogi appartenait au shintoïsme, et passait pour indifférent à toute idée religieuse ; encore la mise en terre des cheveux, des ongles et des dents, dont il déclarait se contenter, marquerait-elle une idée rituelle ; d'autre part, n'était-ce pas une concession à un code différent de morale, que cette sorte de désaveu initial, « je sais ce qu'il y a de coupable dans cet acte » ? Aussi peut-on dire que les premiers commentateurs de ces lignes, désormais fameuses au Japon, ont cédé au désir d'éclairer la décision du général Nogi par les plus anciennes

traditions nipponnes, ou de l'examiner à la lumière des prescriptions occidentales. A en juger par des aveux japonais, ni l'une ni l'autre de ces méthodes ne serait vraiment opérante.

§

On a rappelé que jadis, à l'enterrement d'un souverain oriental, il était de règle d'enterrer vifs, en même temps que lui, ceux qui lui tenaient de plus près : le *haniwa* était, au Japon, la cruelle cérémonie qui supprimait ainsi, avec un grand de la terre, les hommes qui lui avaient été surtout attachés. D'abord inhumainement réelle, cette coutume peu à peu était devenue figurative et symbolique. Le général Nogi, très dévoué à son empereur, avait-il à sa manière immolé, en sa propre personne, l'homme qui estimait devoir le plus à sa majesté disparue? Mais on objecte les termes mêmes du testament, et l'on fait remarquer que l'heure par excellence d'un suicide officiel ainsi entendu aurait été plutôt le moment où la dépouille du mikado, trois jours plus tard, fut déposée dans sa dernière demeure, — ou même l'instant où mourait le prince.

On a dit, inversement, que le geste de ce vétéran de l'ancien règne signifiait la désapprobation à l'égard d'une nouvelle administration, et que Nogi, souffrant de trouver en baisse les vertus militaires telles qu'il les concevait, avait tenu à manifester avec éclat son désaveu. Mais il n'eût pas manqué, sans doute, de le publier avec la netteté qui le caractérisait, et de laisser un « message » explicite à ses concitoyens.

A-t-il gardé cuisante une double blessure? La mort de ses deux fils, durant la guerre de Mandchourie, était-elle un de ces chagrins dont un cœur de père, parfois, ne se remet pas ? Les 18.000 hommes que ce chef impitoyable passe pour avoir envoyés à la mort à Port-Arthur hantaient-ils ses insomnies ? Ni l'une ni l'autre de ces hypothèses, trop sentimentales, ne semble rendre compte à elle seule d'un acte venant si tard après la cause dont il serait l'effet. Sans les idées qu'il professait en matière d'adoption pour les familles anoblies, Nogi eût continuée sa lignée, à la japonaise, en y faisant entrer un fils adoptif, et une bonne part de son deuil paternel eût été atténuée à son gré. D'autre part, l'Empereur et le pays avaient passé condamnation sur l'impitoyable sacrifice d'hommes exigé par le soldat de Port-Arthur : scrupule honorable, mais invraisemblable et qui ne serait pas allé jusqu'à la mort.

Aussi l'hypothèse d'un *junshi* a-t-elle été le plus souvent admise, d'accord avec le début du testament et les préceptes du *bushido*, code implicite et millénaire du vrai *samurai*. Nogi, officier, s'était laissé enlever jadis un drapeau : le temps, les services rendus ne réhabilitaient pas celui qui, par devers lui-même, ne cessait pas de se considérer comme infâme. La confiance du souverain, la reconnaissance du pays, trente-cinq années consacrées à la préparation militaire ou à la guerre, deux fils offerts en holocauste, — tout cela, d'après cette exigeante conception de l'honneur, n'atténuait pas l'ignominie initiale. Le suicide qui, en 1877, eût semblé naturel, presque évident, ne se trouvait que retardé, à travers toute une existence humaine. Notion singulièrement stricte de l'honneur personnel, qui n'aurait guère d'analogue que dans certaines formes de la susceptibilité castillane, et que le moyen-âge chevaleresque seul a pu produire, çà et là, dans notre Occident. Et c'est ici que les observateurs américains ou européens du Japon estiment qu'un fossé sépare une telle mentalité des usages et des critères moraux de nos civilisations : même des juges rigoureux de la servitude et grandeur militaires admettraient qu'on ne se considère pas comme éternellement déshonoré pour un drapeau qu'on s'est laissé prendre à vingt-huit ans, et qu'une existence d'honneur et de dévouement suffit à laver une tache de ce genre. Le suicide, enfin, apparaît de moins en moins comme la rançon volontaire des fautes, moins peut-être à cause du prix qu'il convient d'attacher à la vie qu'en raison des suicides par lâcheté, par peur de vivre, plus fréquents chez nous que les suicides par héroïsme; nos idées en ces matières se rallient plus ou moins à l'alexandrin fameux qui restait sous-entendu dans la plupart des articles écrits par les Occidentaux :

Lâche qui veut mourir, courageux qui sait vivre...

§

Aussi me semble-t-il caractéristique de l'évolution actuelle du Japon que des voix autorisées, commentant le suicide du général Nogi, y abandonnent pareillement cette idée d'un *junshi* implicite, exécuté par obéissance traditionnelle au code ancien du *bushido*. Le vice-ministre de l'instruction publique, tirant les conséquences pédagogiques de cet acte retentissant

et envisageant la « déification » du héros national par un prochain avenir, se refusait à s'en tenir à ce point de vue, et entendait transporter ailleurs, officiellement si l'on peut dire, l'essentiel du débat. Nogi a voulu démontrer, selon lui et selon d'autres interprètes, que la vie n'importe guère, et ne vaut rien en elle-même; son geste manifeste simplement la liberté de l'esprit vis-à-vis de la matière, et c'est comme une protestation contre tout matérialisme qui ne verrait dans l'existence que la satisfaction des jouissances physiques, la recherche du bien-être, les commodités économiques et l'agrément de la vie. Ce suicide d'un homme qui a rempli sa tâche, mais qui choisit son heure pour disparaître à sa guise, ne serait qu'une revendication de l'esprit qui ne veut pas dépendre du déterminisme, et qui affirme la supériorité de l'idée sur la matière.

N'est-ce pas dépasser la stricte vérité que d'interpréter de la sorte, comme une manière d'ascétisme spécial, les coups de sabre du soldat de Port-Arthur? Le suicide de Nogi rejoindrait ainsi, dans la pensée de ses commentateurs, la fuite de Tolstoï disparaissant d'Iasnaïa pour mourir seul et nu; il y aurait là deux formes extrêmes de la protestation humaine contre les aspects tout économiques et matériels que prend le progrès patronné par la civilisation occidentale, et il serait juste que l'Orient et l'Extrême-Orient, gagnés à leur tour par la concurrence universelle, dussent ainsi rendre manifestes leurs réserves et quelques-unes de leurs répugnances les plus nobles.

Quoi qu'il en soit, l'attention singulière qui s'est tournée vers la petite maison d'Akasaka et vers le cimetière d'Aoyama mérite d'arrêter un instant, à elle seule, notre intérêt : unanimité dans l'éloge, tentatives subtiles d'explication constituent un phénomène que nous aurions tort d'ignorer ou de négliger. Et même le désir évident qu'ont les intellectuels japonais d'enlever les raisons du suicide à la simple survivance d'un ritualisme désuet, pour les confronter avec les critères moraux les plus élevés de l'Occident, serait à lui seul caractéristique de l'heure présente, des directions et des tendances qui s'enchevêtrent dans le Japon d'aujourd'hui.

Tokio, 22-27 septembre 1912.

FERNAND BALDENNE.

L'ILLUSTRE FAMILLE

(*Suite*[1])

—

XV

LE COULISSIER

Mon ami, me dit-il, qui voudra s'arrêter aux mauvaises langues, fera toujours mal ses affaires.

DIEGO HURTADO DE MENDOZA, *Lazarille de Tormes.*

Pour plus de commodité et par économie, tantes Suzanne et Thérèse étaient revenues habiter la Roseraie. La première chassait au mari sans succès, la seconde attendait le retour du sien... Oh ! pas tout de suite... dans deux ans !...

La villa de grand'mère se retrouvait, à peu de chose près, peuplée comme autrefois. Liette y faisait de courtes apparitions, mais disparaissait dès qu'il arrivait des visites.

A cette époque je déjeunais journellement chez Mme Desrolles, parce c'était tout près de mon cours. Tante Thérèse portait le deuil de son fils que la maladie venait d'enlever en trois jours. Pauvre petit cousin ! Je pense souvent à sa figure falote de jeune poitrinaire ; encore un que la tendresse n'a pas fatigué !

Dès les premières atteintes du mal ,son âme s'était élancée dans les régions d'où l'on ne donne jamais de nouvelles ; il voulait essayer, peut-être, de rejoindre les baisers perdus de sa chétive enfance, ceux qui sonnaient dans le vide au-dessus de ses boucles claires de fillette, remuantes à ses moindres mouvements.

Sa mère ne l'a jamais aimé... J'étais son favori, sans rien d'excessif non plus ! Je n'ai rien à me reprocher, petit cousin ; je t'ai bien aimé et ce que j'ai pu t'enlever de tendresse, sans le vouloir, n'aurait pas tenu dans le creux de l'une de tes petites mains.

Je faisais ces réflexions, au lieu d'étudier une application d'électricité, lorsque tante Laurette frappa à la porte de ma

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 366, 367 et 368.

chambre ; elle tenait un gilet de sport en laine qu'elle tricotait pour moi :

— Qu'est-ce qu'il y a, Laurette?... Tu es toute blanche ?

— Ce n'est rien... rien je t'assure... je viens voir s'il est assez long... C'est que tu pousses en ce moment... Tu es comme l'asperge au printemps ; la veille elle sort de terre et le lendemain il n'y a qu'à la couper...

Elle parlait avec effort, je vis bien qu'elle n'y était pas!

Sa main tremblait ; je vis scintiller la minime lueur de son unique bague.

Ma charmante Laurette ne s'enquit pas de mes parents, comme elle ne manquait jamais de le faire, malgré les rebuffades de Daisy, laquelle jetait de côté, avec dédain, les menus cadeaux que sa belle-sœur lui apportait ; ses sarcasmes me sont restés :

— Eh oui, ta sœur, disait-elle à son mari, est encore bien heureuse d'être reçue chez nous... après ses frasques !

Daisy prononça cette phrase un soir, dès après le départ de Laurette, qui était venue nous avancer notre terme...

En effet, c'est à ne pas croire, Tante ressent quelque chose dans ce genre... Elle est heureuse d'être reçue aux Roitelets. Il est impossible pour quelques âmes de refouler leur tendresse. Lili et moi, nous nous en apercevions aux actes de Laurette.

— Allons, au revoir, tante, je vais au cours!

Je pris mes bouquins et, en passant devant le salon, je vis

confortablement renversé dans un fauteuil le vicomte Braîne-Letard et un monsieur inconnu, lesquels tenaient à Mme Desrolles une conversation animée; je compris l'émoi de celle que je venais de quitter!

Il me fallut entrer.

Suzanne et Thérèse assistaient à l'entretien et n'en perdaient mot.

— Oui... chère Madame, disait Braîne-Letard, je passais ici avec mon ami M. Léthrivier en revenant des courses... Je m'en serais voulu de ne pas vous présenter mes respects, ainsi qu'à mesdames vos filles et d'omettre de vous faire connaître mon excellent ami.

Vous en serez ravie... je n'en doute pas! M. Léthrivier a le pouvoir de changer en or tout ce qu'il touche... Ainsi, tenez... aujourd'hui même à Auteuil... mauvaise journée pour tout le monde... Léthrivier a encaissé deux cents louis en échange de quelques petits cartons... C'est un homme de Bourse et de plaisir!... Il serait millionnaire aujourd'hui sans Luce Becquet et les autres.

Mme Desrolles sourit.

— Sentez-vous la jalousie? interrompit M. Léthrivier en riant!

La présentation avait plu à l'Oiseau Bleu toujours en quête de relations d'un certain genre et d'opérations compliquées. On sait — je l'ai sans doute déjà fait entendre — qu'une heure après la présentation elle confiera la grosse somme à un étranger qui lui a plu ; et justement celui-là possédait ce que recherche Mme Desrolles, le genre Hardilliers, « de la gueule » — expression de Salvator, — les yeux hardis, déshabilleurs, courte barbe encore noire, peu de poivre et pas de sel, la peau tannée et les gestes d'un boucanier pour lesquels un salon de Paris est trop étroit. Bel homme, ma foi, ce Léthrivier bien habillé et qui fait plaisir à voir par son galbe alerte et son assurance. On le devine bon garçon et cependant redoutable.

Il plut également à Suzanne, à Thérèse!

— Mon ami Léthrivier, continua Braîne-Letard, voudrait louer un de vos pavillons... Il y en a un de vacant, je crois?

Grand'mère pour un pareil locataire aurait mis son plus ancien à la porte, mais le *six* justement était vacant.

M. Léthrivier vint le lendemain, sur le coup de onze heures, avec son amie, une femme mince, énigmatique, simple, tout de noir habillée, pas toute jeune ! Son visage mat était rehaussé par le beau velours noir de ses sourcils ; on voyait peu ses yeux aux paupières baissées, le plus souvent.

Cette personne fut également bien reçue par l'Oiseau Bleu. A la bonne heure, on n'avait pas affaire à un de ces mornes ménages réguliers à vie réglée qui donnent le spleen rien qu'à les voir s'embrasser... Non, elle ne voyait pas un Léthrivier légitimement marié. Grand'-mère le lui fit sentir, car à midi le ménage du coulissier était invité à partager le déjeuner et à deux heures, après inspection du *six*, la location était signée.

On n'est pas bégueule à la Roseraie ; mes tantes non plus !

De la voiture de déménagement surgit, au dos des forçats, un mobilier léger, frais et neuf ; mobilier de plage plutôt que d'intérieur ! Le *six* l'engouffra avec la dame aux noirs sourcils ! On ne la vit presque plus ; elle sembla se terrer !

Que faisait-elle ? Sortait-elle à jours fixes ?

On interrogea sa petite bonne, honnête harpie de village, qui, le menton en avant, nous envoya coucher sans plus :

— Si ça vous intéresse, dit-elle, les poings sur les hanches, vous répondrez que vous ne le savez pas !

L'Oiseau Bleu fit alors entrer la blanchisseuse du *six*. Quelques verres de liqueur n'amenèrent de sa part que la confidence des très beaux dessous de la cliente. On ne put rien savoir de plus. Toutefois les très beaux dessous ont généralement une histoire... Tout ce que grand'mère apprit, c'est qu'ils n'étaient pas brodés aux initiales du nouveau locataire.

Les Léthrivier nous rendirent notre déjeuner, et amplement. par sa qualité et le soin décoratif de leur table. Les fauteuils d'osier ne nous empêchèrent pas de le goûter.

Le coulissier vantait le premier son campement :

— C'est si léger, dit-il, qu'à le transporter le déménageur est honteux d'avoir soif et ne vous demande le pourboire qu'avec humilité ! Secundo, lorsqu'on l'a assez vu, on en fait un autodafé dans le jardin et le feu vif et craquant vous incite à filer en d'autres lieux.. Il en est qui aiment le massif, chêne, poirier, acajou, les choses définitives ; moi je les abomine !... J'adore l'osier... y a-t-il rien de plus plaisant au bord du rû que ses pousses du jaune d'un bec de merle ?... Moi.. quand je m'asseois sur une de mes chaises, j'entends positivement la chanson du ruisseau... Le meuble le plus définitif, vous le connaissez, je n'en parle pas, il est lugubre... tandis que l'on ne vous enfouira jamais dans un panier d'osier !... J'ai une âme d'églogue que les cris sous de la colonnade de la Bourse n'ont pu transformer... Ah ! le sale argent ! comme j'y tiens peu !

Les yeux de Mme Léthrivier apparurent une seconde pour tous nous regarder et vite les paupières les recouvrirent.

Le *six* avait conquis la Roseraie !

Il me semblait avoir connu cet homme, ce son de voix : j'eus beau chercher, je n'arrivais pas à mettre un nom à ce visage.

— Le krach arrive comme un coup de foudre, continua-t-il, en remplissant jusqu'au bord les verres des invités, il peut me faire sauter aussi bien que les camarades et si je vous voyais faire vendre les belles pièces que je pourrais posséder, salon d'Aubusson, tapisseries des Flandres, pendules Régence, tableaux embrennés en d'ignobles cadres d'or, je vous en voudrais pour le restant de mes jours ; tandis que je ne verserais aucun pleur, si mon mobilier volant orne votre jardin, entre les géraniums et les passeroses !...

— Monsieur Léthrivier, dit l'Oiseau Bleu, notre ami Braîne-Letard vous dit habile financier... Ne pourriez-vous faire en sorte que votre voisine et amie apprenne — oh ! à très minime dose — l'art de transmuer de fallacieux papiers, porteurs d'intérêts ridicules, en valeurs intéressantes ?

Est-ce vrai qu'il va y avoir un coup sur les Randfountein ?

— Pas d'affaires entre nous, Mesdames, répondit-il... Ne me parlez jamais d'affaires... jamais ! J'ai la joie de voir ma table

fleurie du sourire de trois femmes, là en corbeille, — je ne compte pas la mienne, — les pierreries de six yeux lumineux, de jouir d'une attention flatteuse, c'est toujours ça et vous voulez que je vous entende mâcher des noms barbares, parler actions, obligations, reports, baisse et hausse, du Guatemala ou du Pérou, non, mille fois non... Je ne saurais voir luire des lueurs métalliques dans votre regard... Ces termes barbares ne vont pas à de telles bouches...

Ne spéculez jamais... Ou, si vous le faites, ne vous adressez pas à moi!

Savez-vous seulement ce que c'est : jouer à la Bourse?... Vous êtes comme des enfants... J'achèterai, dites-vous, des actions à cinq cents francs... elles hausseront... je les revendrai six... Les bourgeois jouent comme ça! Filez à la Roulette, vous aurez plus de chance... Oui, dit le commun, le monde crée des affaires; la mine, les chemins de fer, telle industrie prospèrent, le pays également, le temps ajoute à toute chose sa plus-value. La haute banque elle-même doit spéculer de cette façon... c'est sain, c'est normal, c'est naturel.

L'optimisme joue à la hausse, mais, seuls, les grands prêtres du temple savent, quelquefois, le moment où s'arrêter.

Il y a à la Bourse dans un brouillard compact une épouvantable bataille de Génies; les étrangers qui veulent intervenir sont brisés sans rien y comprendre... Il y a les Génies tutélaires... il y a leurs sous-ordres... il y a les alliances faites et défaites... où et comment?... C'est terrible, jour et nuit sans bruit, des chocs inouïs se produisent, sans pour ainsi dire laisser de traces... Il y a des Génies nouveaux qui veulent anéantir les aînés et qu'il faut tuer eux-mêmes avant qu'ils n'aient atteint le pouvoir et toute leur force...

Ça n'en finit plus... et ces Génies tiennent dans la main des pays entiers, des îles, des gouvernements, des fleuves et des montagnes; ils entrechoquent tout cela... puis on tire des numéros du sac à lots... c'est ceux-là les bons... Ceux des Mille et une Nuits ne sont que des génies pour petits enfants!...

Vous croyez que moi, avec mon tempérament, je joue à la Hausse?... Non... nous autres, nous sommes les éperviers, les vautours; nous jouons à la Baisse!... Il nous faut leur coup d'œil et, après mille tours, en planant, immobiles, la rapidité de la chute de l'oiseau sur sa proie, le poids de son

choc qui, seul, déjà, assomme sa proie frappée à la nuque...

Une action met six mois à monter... Ce qu'elle a gagné elle le perd parfois et davantage encore en deux jours, en deux heures...

A la Baisse, on vend d'abord... on vend sans rien posséder... on rachète ensuite... vous saisissez la nuance!...

— Nous sommes là à l'affût, avec notre flair, notre intelligence, toutes nos facultés tendues; nous déployons la patience du grand politique, qui sait que les crises vont survenir; la carte du monde est sous nos yeux! Une mission est-elle partie en Uruguay, à la Nouvelle-Calédonie, en Chine, pour lancer une affaire, il faut que nous sachions qui l'a envoyée, si c'est sérieux ou non, quels sont les amis et les ennemis; que nous devinions quel est le groupe... et à quel moment le groupe D enfoncera le groupe C; si le fleuve emportera les établissements créés, si tel président, tel peuple, fera la guerre au pays voisin, si tel pays couvrira l'Emprunt. Il est nécessaire de savoir quand ça va aller mal!...

Il faut le deviner au reçu des télégrammes chiffrés... Il faut que les messages de mauvaises nouvelles, rapides grâce à l'étincelle électrique, soient captés à leur passage par notre intelligence... Sinon, c'est trop tard!... Si oui, alors à nous le carnage... Nous portons nos coups dans l'affolement et dans les clameurs de ruine et lorsque, enfin, on voit clair, nous sommes déjà remontés, intangibles, dans notre nuage!

L'Oiseau Bleu et ses filles restaient bouche bée, absolument conquises par le boucanier désintéressé.

— Voulez-vous un exemple?... dit-il, encore... Aujourd'hui telles actions de mines de pétrole font florès... Nous n'en possédons pas... Mais nous en vendons... au plus haut prix... Imaginez que certains de nos amis y mettent le feu... le cataclysme arrive..., il brûle des millions d'hectolitres, et l'action ne vaut presque plus rien... Alors nous achetons pour compenser nos ventes... la différence entre les deux prix entre dans nos poches.

Grand'mère ne pensait plus au major Rambach que pour rompre « in-petto » avec lui!

Tante Suzanne regrettait que Léthrivier ne fût pas libre et calculait ce que pourrait devenir, entre de telles mains, ce qu'elle avait pu conserver de sa dot. Thérèse, dans la décon-

fiture de Dedreux, s'était mis de côté un assez fort matelas de billets bleus et rêvait des génies, maîtres du monde, embusqués sous la colonnade de la Bourse, dont le pouvoir chaque jour, au coup de midi, fait hurler plus de deux mille hommes « très bien ».

Mme Charmot-Desrolles, lorsqu'on lui rapporta la conversation tenue à ce déjeuner, méprisa davantage, si ce fût possible, son époux! Qu'aurait-elle pensé si elle avait vu le geste, la figure de Léthrivier, et entendu sa voix, « sa platine », comme il la dénommait lui-même?

Il n'y a pas de doute, le coulissier est la coqueluche de la Roseraie. Trois faibles femmes, dont deux au moins déjà rivales, partagent en pensée, la chance de l'homme habile assis là, sur son fauteuil d'osier, lequel, au lieu de parler, la main sur le cœur, de son honnêteté, se compare aux bêtes de proie!

— Mesdames, ne me parlez jamais d'affaires!

Moi-même, la nuit suivante, j'eus des rêves. Je rampais une torche à la main, péniblement, pour mettre le feu à des lacs souterrains de pétrole... Des flammes gigantesques illuminaient des grottes... Je ne pouvais ni reculer ni avancer dans le passage étroit par lequel j'étais venu... Je me sentais brûler et étouffer et poussais des cris terribles...

Sœur Lili accourut de son lit, en chemise, une bougie à la main; elle eut le plus grand mal à m'éveiller... Je fus deux minutes avant de la reconnaître... éberlué...

— T'es pas fou? me dit-elle... Ah, tu as l'air malin!... Tu vas réveiller Fanfan, et il faudra que papa se lève pour aller lui donner son avoine.

C'était l'habitude chez nous; on empêche l'âne de braire vers les trois heures du matin, car M. Charmot va lui donner son picotin... pas à cause des voisins, mais pour le sommeil de Daisy, si précieux!

XVI

MARTHE

Je vous cosgnois en voyant votre mine.
Je jure Amour que vous estes si fine,
Que pour mourir de bouche ne diriez
Qu'on vous baisast, bien que le désiriez.

PIERRE DE RONSARD: *Amours de Marie*.

Comme j'ai beaucoup parlé des autres, peut-être m'excusera-t-on de parler maintenant de moi.

On connaît la curieuse éducation que j'ai reçue, apprenant sans suite, chez l'un et chez l'autre, le commerce, le ménage, les arts appliqués, la cuisine, l'industrie et les ruses de la femme de chambre. Je n'ai pas subi la crise de l'apprentissage dont on parle tant.

De pauvres gamins ne connaissent qu'une bribe de chaque chose ; l'un sait tourner un bâton de chaise, l'autre présente un papier à l'imprimeuse, et c'est tout ! La crise a fait constater que des milliers de petites machines humaines, très délicates, ont été créées uniquement pour en servir de plus grandes, des ogresses en fonte, en acier à engrenages compliqués.

Alignées sous de grands halls clairs et nets, un homme, un seul parfois, les commande, il presse un bouton, le courant est donné, toutes se mettent à marcher, les griffes à saisir et les ciseaux à découper ; cela n'arrête ni jour ni nuit et la matière première entre dans la machine, pour en sortir sous sa forme définitive, étoffes, livres, objets de métal, de bois, de carton, nourritures.

Non, moi, la crise ne m'a pas atteint, j'ai touché à trop de choses. On m'a heureusement, ces temps derniers, oublié pendant plusieurs mois à continuer mes études, et me voilà ingénieur-électricien ; ce qu'est un sergent au général ! N'importe, j'ai mes cartes de visite, mon nom Max Charmot et en dessous, en plus petites lettres, mon titre, mon espoir ; j'en suis fier, de mon carton.

J'ai trouvé une place à Corbeil, à la Société Centrale de Phonographie et d'Electricité, une rectangulaire caserne moderne toute en fer et en verre. J'ai un abonnement sur le P.-L.-M. et je verse mon salaire entre les mains de Daisy.

Depuis, la caserne s'est transformée en palais, j'aime !

Marthe est venue dans ma vie ; nous prenions le même train !

Marthe est couturière ; elle a son appartement dans la banlieue, blanc, coquet, un atelier avec cinq ouvrières.

Un horticulteur étale sous ses fenêtres ses plates-bandes d'œillets et d'héliotropes ; un aveugle le devinerait rien qu'au parfum, surtout après une chaude journée.

Marthe a deux ans de plus que moi, elle est orpheline ; c'est le portrait vivant de ma cousine Liette, en modeste et en

sérieux, même stature, mêmes cheveux. J'étais à la merci de la première caresse !

Il arriva ce qui devait arriver, de furtifs rendez-vous, des promenades, la mise en ménage et la scène définitive chez mes parents. Ils avaient appris par Lili, ma confidente traîtresse, ma nouvelle vie. Ce fut la tempête, on essaya de me faire renoncer à mon amie, l'unique moyen pour attacher depuis toujours, et on me jeta à la porte avec ce que j'avais sur le dos.

Daisy gronda son mari :

— Votre fils, Monsieur, nous a déshonorés! Il est fort heureux que le colonel ne soit plus de ce monde...

En tous cas, je sais que la perte de ma mensualité ne fut pas étrangère à sa colère.

Marthe ne fut pas émotionnée de me voir sur le pavé. L'atelier travailla pour moi, douze mains bâtirent, taillèrent; linge et vêtements furent mis en train. Tout ce que j'eus sur moi émanait de mon amie. Elle était joyeuse, et l'atelier également, d'avoir une poupée de vingt ans, bientôt, à habiller. Les clientes étaient plus difficiles que moi. J'étais sa chose.

En ma qualité d'ingénieur, je graissais les machines à coudre avant de partir à l'usine.

Chez moi, aux Roitelets, après la tempête, ce fut la guerre sans répit. M. Charmot-Desrolles venait à l'atelier faire scandale et en rentrant je trouvais Marthe en larmes. Toujours poussé par Daisy, il commença des enquêtes, mille démarches vexantes pour nous; il alla même jusqu'à faire perdre sa place à l'oncle de ma femme, qui nous avait accueillis à sa table et protégés.

Ce fut encore pis, lorsque je fus à la veille de faire mon service militaire. M. Charmot, arriva par ses relations, à me faire inscrire pour les troupes d'Afrique et Marthe se préparait à me suivre en Algérie. Ces persécutions nous lièrent davantage. Je dus quitter mon poste de Corbeil, tant j'eus de démarches à faire; j'y étais d'ailleurs mal vu à la suite des ragots de la famille.

Je ne trouvais pas une oreille complaisante aux bureaux du ministère la guerre. On voulait nous séparer et nous allions avoir un bébé...

Ma femme seule avec notre enfant!... Non, je ne céderai pas.

Je voulus prendre conseil de mes bons amis Salvator; je

connaissais leur bonté pour moi, l'impossibilité pour eux de me donner un conseil mauvais. Je partis en vélo au village qu'ils habitaient.

Ils me réconfortèrent et voulurent connaître Marthe. Je dus promettre de la leur amener un Dimanche. Il me semblait que c'était eux mes vrais parents.

— Tu vas avoir un enfant, me dit le sculpteur, et bien, mon petit Max, c'est simple... épouse !

— C'est que Mme Charmot s'est emparée de mes papiers... il faut attendre !

— Oui, continua Salvator, vous êtes jeunes, vous vous aimez, vous êtes riches par l'avenir... Il faut que la conscience n'ait plus tard rien à se reprocher... J'ai un ami, un esprit fort, un arriviste brise-tout... et il est arrivé... il a abandonné son enfant et la mère voilà vingt ans !... il fait le fanfaron, il continue, en apparence, à se gausser de tout... il a fait un splendide mariage... eh bien, je le sais moi... il y a des nuits où il pense au poupon qu'il a oublié dans une petite ville du Centre... la mère à ce qu'il m'a dit était digne ! Comme elle n'a pas voulu attendre toute la vie la régularisation, il ne lui a pas pardonné, la belle âme ; il a planté là une femme presque gamine et sa propre chair. Crevez, mais pleurez-moi !... Et puis, sais-tu, sa femme riche... et bien elle se fout de lui à son nez, devant ses invités, et le fils, qu'il a eu d'elle, suit l'exemple maternel...

Et le grand Salvator, tout en remuant ses souvenirs, pétrissait la glaise entre ses fortes mains, adaptait ses boulettes au torse de femme qu'il modelait et, tout pensif, faisait virer sa sellette.

Mme Salvator ne nous quitta pas. Je la voyais émue, un peu étonnée tout de même de penser que le garçonnet qu'elle endormait autrefois sur ses genoux en lui lissant les cheveux était devenu un homme et qu'il pourrait bientôt déposer dans le même giron un autre petit Max.

Elle me remonta encore mieux que le sculpteur par une foule de petits aperçus auxquels les hommes ne pensent jamais ; je lisais clairement dans ses yeux sa pensée droite et sa tendresse. On trouve souvent plus de bonté chez des amis, des étrangers même, que dans sa propre famille.

Elle me fit faire un excellent dîner, composé des produits de

sa basse-cour et de son jardin; le lendemain, elle me remit un col d'Irlande ancien pour Marthe et une bague, attacha pour elle à mon guidon une touffe de Marie-Henriette.

Je repartis le matin réconforté, sous un ciel laiteux troué d'azur pâle; un rien de brise déroulait sur la route de minimes volutes de poussière...

Je pédalais sans efforts, j'avais des ailes! C'est beau, vingt ans, d'être son maître et de voler en rase campagne; on les apprécie encore mieux plus tard, m'avait dit Salvator « Est-ce possible? Il faut se créer des souvenirs le plus qu'on peut... ils aident à vivre! »

J'allais en joindre un de plus aux miens, un ineffaçable.

Un auto venait droit sur moi... En un quart de seconde, j'entrevois sur le siège un élégant chauffeur, tout jeune, en livrée marron, et, dans le coupé, Liette. On se croise, j'arrête et cent mètres plus loin l'auto embraye également. Déjà la tête de ma cousine émerge de la portière.

Que fait-elle sur cette route?

C'est un bijou, ce petit auto aux cuivres brillants dont la caisse jaune rehaussée de vermillon est la réduction d'une diligence d'autrefois. L'intérieur, doublé de velours chaudron, encadre un luxe de jeune femme gâtée, miroir scintillant, livres, porte-bouquet de cristal avec sa branche de roses, et Liette dans sa boîte, pomponnée, poudrée, coiffée de ses torsades d'or clair, complète la note rare, assez étrange ici, en pleins champs, parmi les mottes de terre brune que quatre bœufs lentement soulèvent, la bave coulant du mufle.

Là-haut, monte l'alouette en chantant à perdre haleine; son faible chant résonne sur toute la campagne et d'autres, dans le ciel, invisibles, lui répondent en tirelis, jusqu'à l'ivresse finale qui les fait choir dans les labours.

Je dépose ma bicyclette sur l'herbe et m'assois à côté de Liette. Je lui dis d'où je venais, mes chagrins, mes joies. J'admire son visage de pâle naïade, ses yeux en fleur et sa bouche qui semble découpée dans un velours cramoisi.

— Moi, dit Liette, je vais voir Harry à Moret ; il s'amuse à faire de la peinture, il tâche de marier Whistler à Cézanne... Il est « gohead », mon Yankee chéri... Oui, une surprise... je laisse l'auto au garage, avec Jean, et je passe une demi-journée avec mon barbouilleur dans une grange tendue de tapisseries à grands nus mythologiques... Nous figurons dans cet Olympe parmi ces ors, ces chairs et ces pourpres, comme deux enfants ardents... et si blancs... !

— Et la *Langue*... que dit-elle de cela ?

C'est ainsi que je dénommais le célèbre avocat en parlant de lui à Liette.

— Fiche-moi la paix... ne me parle pas de lui... Aujourd'hui c'est la belle fête... Penses-tu que je n'en mérite pas une de temps à autre ?... C'est assez pénible ma vie comme cela et pour comble, depuis huit jours, je suis collée par monsieur mon père... Hardilliers... Je l'ai rencontré à une première... il a eu le front de se présenter comme tel à M. Malter... Il ne

cesse de venir chez moi, m'accable de bouquets, de gâteries et d'étranges compliments... Il me ferait filer de chez moi... Il dit que c'est pour l'art... Ces musiciens ont tous un grain de folie... C'est la musique qui veut ça !...

Non, non, Max, parlons d'autre chose... Ma folie, à moi, est à Moret. Ah, ils y mènent une drôle de vie, les artistes ! Harry m'a raconté qu'il a assisté à un déjeuner, dit des Bustes :

Tous les invités déshabillés jusqu'à la ceinture... Tu vois le tableau, mon petit Max ?... L'amphitryone étalait, paraît-il, comme poitrine, deux bouteilles de Vichy, le goulot en bas... Je suis certaine du moins qu'Harry montrait des pectoraux de Dieu Grec...

★

A notre droite, le bouvier piquait ses bœufs et, sur ses pas, des corbeaux que le soleil plaquait d'argent cherchaient leur vie au sillon.

— Pourvu qu'on ne me le prenne pas, mon Harry, continua Liette. J'accours le plus souvent possible, l'auto n'est pas assez rapide pour mon cœur... Oh, comme il palpite lorsque je vole sur cette route... Je vois au bout du chemin ses chers yeux et sa bouche dédaigneuse... Je ne vois que cela et si, par hasard, je me tue dans une embardée, on trouvera mes prunelles impressionnées par cette image...

Mon chéri, pense quelquefois à moi, à ta cousine détraquée... il n'y a rien de plus précieux que ceux qui vous aiment...

Elle parla ensuite de ce qui me concernait et je reconnus l'âme de Liette ; imaginez qu'elle me donna, avec la science d'une matrone, des conseils pour supprimer le petit être que j'attendais avec amour déjà !

— Voilà tout... Maintenant, je file. Au revoir, petit Max... Et elle m'embrassa tendrement... En avant pour Harry !

Une minute après je ne vis plus qu'un lointain nuage gris. Je remontai sur ma machine en soliloquant. Après avoir beaucoup pensé à elle et à Marthe, je me mis à comparer les routes défoncées d'autrefois aux actuelles. Rose Pinçon, de la Seigneurie, m'avait décrit les premières avant que le chemin de fer les eût rendues désertes en draînant ses passants et ses marchandises. Au village, on allait par plaisir y voir s'écouler la foule, rouliers, convois de blé, de farine, lourds véhicules dont

les roues criaient sous le poids du chargement, diligences de toutes sortes, messageries et postes ; postillons en courte veste, installés dans leurs énormes bottes, qui faisaient ranger tout le monde à coups de trompe... C'était ensuite des cavaliers en voyage, des paysannes enfourchant leur bidet entre des paniers de pommes et de légumes, puis venaient, le bouquet enrubanné au chapeau, le refrain au vent, les joyeux compagnons du Tour de France... Ça n'arrêtait plus, soldats rejoignant leur corps, maquignons courant aux foires en même temps que comédiens et baladins sur leurs chariots multicolores; les troupeaux de bestiaux encombraient les chaussées.

Chansons, cris, sonnailles, jurons : c'était une vraie musique. Tout passait sans arrêt comme l'eau à la rivière.

Les aubergistes étaient de grands seigneurs, alors, qui vidaient leurs coffres d'avoine pour en remplir d'autres d'écus. On demeurait à l'auberge par plaisir et les belles filles en beaux tabliers servaient l'excellente cuisine...

C'est le passé déjà lointain. Aujourd'hui, sur la route déserte, une femme passe comme l'éclair, enfermée entre ses glaces, parmi les fleurs, sans une boucle défaite, et abat vingt lieues à l'heure pour le baiser de son amant.

XVII

LE CAID

> Il avait beaucoup brûlé de poudre depuis dix ans... mais jamais il ne s'était tourmenté beaucoup du point où frappait le boulet.
> ALFRED DE VIGNY, *Stello*.

J'eus une vie effroyable pendant un mois ; je devais épouser Marthe, je sentais ma conscience et mon amour le commander, et, en outre, les raisons données par les Salvator m'y invitaient. Il fallait que notre enfant n'eût pas à subir plus tard les difficultés que la société impose à tout ce qui sort des règles qu'elle a créées pour sa sûreté.

Marthe et moi, nous aurions volontiers continué à vivre avec le seul lien qui nous attachait ; elle se rendit facilement à mes raisons.

Je retournai aux Roitelets. On me rit au nez, d'un air de pitié, lorsque j'expliquai ma situation. On ne fit que me répéter : Lâche cette fille, et on verra !

J'écrivis pour réclamer mes papiers. Daisy ne répondit que par des menaces ; on pensait arriver ainsi à la date de mon départ pour le service militaire et alors... alors... je serais bouclé pour deux ans... Ensuite on verrait !

Je remuais ciel et terre. J'allai voir Mme Zède, dont le mari, aujourd'hui sénateur, est très influent. Je la trouvai prévenue contre moi. Elle se fatigua de mon insistance et je sentis que l'on n'avait pas eu de peine à lui faire croire que Marthe était une fille.

Même chanson chez son mari, avec, en plus, un sourire qui me blessa au-dessus de tout.

Il disait, ce sourire d'homme gras et raisonnable : Tu n'es qu'un gamin pas sérieux, incapable de rien comprendre à la vie.

— Voyons, mon garçon, ne prends rien au tragique, tu as une petite amie, nous avons tous passé par là et même plusieurs fois ! Tu verras, dans quelques années d'ici, comme tu apprécieras cette flambée de jeunesse... Tu te féliciteras chaque jour de m'avoir écouté... Un enfant... oui... il n'est pas encore là... Tu verras, tout s'arrange !.. Ton amie sera la première, plus tard, à te dire que tu as eu raison de la quitter... Que veux-tu qu'elle fasse pendant que tu seras soldat ?... Si dans deux ans cette folie te tient encore, il sera toujours temps d'y revenir... si on t'a attendu !

Que veux-tu faire ensuite ? tu es incapable de gagner un sou... As-tu seulement un métier ?... Tourné comme tu l'es, tu trouveras plus tard, comme nous tous, une jeune fille qui te plaira avec, en plus, une belle dot... Tous les tiens te soutiendront... vous bénéficierez des relations des parents, de

leurs efforts successifs, tandis que la maîtresse et l'enfant du hasard, c'est un boulet à chaque pied... Tu seras forçat, je te le dis... Tu auras rivé toi-même la lourde chaîne et chacun de tes efforts sera condamné à l'avance.

Il y a une Société et des Lois; dès que tu ne les acceptes pas, elles se retournent contre toi et te brisent... et du même coup tu fais le malheur de ceux que tu veux sauver...

Tu grossiras le troupeau des insoumis, des ratés, sans sou ni maille, qui finissent sur un lit d'hôpital, sans famille, sans rien... seuls!... Ne prends rien au tragique, arrange-toi gentiment, fais ta révérence, petit à petit, à ton amie... Tu verras que tout ira bien... surtout si elle apprend que tu n'as pas le sou et que, pour elle, tu laisses toute espérance... Tout s'arrange ! Une fois en Algérie tu seras tranquille et dans quelques mois je te ferai revenir... si tu écoutes nos conseils.

Je fus indigné. J'avais toujours vu respecter chez moi l'homme influent qu'est M. Zède, il m'en restait quelque chose et je me retirai les larmes aux yeux, désespéré...

J'allai ensuite voir l'ami de grand'mère, le major Rambach, qui avait des relations au ministère. Il me reçut à demi couché sur une ottomane, au-dessous d'un trophée d'armes africaines et d'un harnachement mauresque, brodé de soie, où était suspendu un fouillis de pompons incarnats inscrivant, au-dessus du major, une auréole de viscères sanglants et de roses sombres. Devant lui une cave à liqueurs et un œuf d'autruche, monté en coupe, renfermant son tabac accaparaient la table.

Rambach connaissait mon histoire ; il se dressa aussitôt et tonna comme s'il formait des recrues, les yeux hors de la tête:

— Espèce d'idiot, tu vas laisser cette moukère ou je te jures que je vais la voir et que je couche avec !... Et il me conta, sans me laisser placer une phrase, que... c'était comme ça... qu'il avait agi ainsi, autrefois, avec la maîtresse d'un camarade alors sous-lieutenant comme lui... Le dit ami lui en avait été reconnaissant jusqu'à la mort, survenue d'ailleurs peu après..

Penses-tu, clampin, à ce qu'il serait advenu de son avancement si je ne m'étais sacrifié !

Tiens, voilà cinquante francs, achète un souvenir à ta jeunesse, fais-lui faire un bon dîner, grisez-vous, amusez-vous

et quittez-vous... Vous changez de garnison et hop là... au clairon, sur les routes nouvelles ! Tarata... taratata...

Et il fredonna, sa colère déjà passée :

Ça cuisait, le vieux soleil à Constantine,
Baise-moi... baise-moi bien, grosse Titine...

Les carreaux en grelottaient... Il n'aura jamais une voix de salon, le major. Je pense qu'il fréquentait plutôt ceux où l'on demande toutes ces dames !

— Tu vois là-haut, et Rambach se tourna vers le trophée, cette flèche barbelée, c'est une Touareg empoisonnée... Si elle vous ériflait seulement... couic, on a la mort à la gorge.

Le caïd qui cavalcadait sur cette selle arabe qui est là, au-dessus de mon divan, en a été frappé, elle a traversé ses trois robes, la bleue, la soufre et la lilas... Ses femmes n'en ont pas eu pour longtemps à hurler... il mange du sable maintenant !...

Ça ne pardonne pas... eh bien, il vaudrait mieux pour toi la recevoir en pleine poitrine que de faire de la peine... à Mme Desrolles !

Clampin, va... et, tu sais... je vais chez la petite et je couche avec !...

Là-dessus, le major se verse un profond verre de cognac, l'avale d'un trait et le repose péremptoirement.

Je le regardais et ne pus m'empêcher de lui dire: « Mais... il faut être deux à le vouloir. »

Il passait pour bel homme ; je ne sais ce qu'une femme en aurait pensé. Quant à moi il ne me semble pas si excitant que cela, avec son bonnet de police défraîchi, sa figure cramoisie aux yeux de laie ; belle moustache, il est vrai, mais sous le gilet déboutonné un potiron offensif prospérait.

Maintenant, quand on me parle de poison, je vois tout de suite la tête congestionnée de Rambach sur le réseau enchevêtré des pompons de soie pourpre du cavalier maure. C'est le souvenir que j'emportai de lui pour toujours.

J'allai ensuite rendre visite à Hardilliers, qui semblait autrefois me porter quelque intérêt.

Je le trouvai en train de composer ; il tapotait son piano et se retournait parfois prestement pour inscrire des notes sur son papier ou modifier. Il fit à peine attention à ce que je lui dis... Qu'était-ce qu'une femme pour lui?... il en avait tant connu !

— Ne prenez rien au sérieux, mon ami, surtout une femme, ça n'a aucune importance... On se prend, on se quitte, on revient, deux petits tours... et puis s'en vont... Si ça va, on garde... sinon M. Naquet intervient... le divorce est là... Ce mot divorce lui fit quitter son clavier pour devenir bavard et mélancolique. Qu'est-ce que prit alors tante Suzanne :

— Dépensière, gourmande, désordonnée... Ah, je lui ai servi, à son avocat, à son Malter, les lettres que lui envoyait cette gueuse de Mme Zède !...

Ce qui le touchait devenait sérieux. Je ne pensais pas qu'après tant d'années il revînt, avec rancœur, sur le passé.

Selon lui, Suzanne n'avait pas compris son âme d'élite, elle l'avait empêché d'arriver au premier rang et, d'un geste évasif, il me montra les portraits de célébrités, tous avec dédicace, accrochés autour de lui comme dans certaines loges de cabotines... réclame qui évite d'émailler la conversation des noms d'amis illustres.

Il avoua férocement l'âge exact de Suzanne et parla ensuite longuement de ma cousine, sa fille :

— Sans cette gale de Suzanne, dit-il, nous vivrions ensemble, je promènerais Liette à mon bras, partout ! J'en serais fier, car elle me fait honneur... elle tient tout de moi et rien

de sa mère... Elle m'aurait compris... elle! Mais, après les exemples recueillis sur le fumier de l'illustre famille Desrolles, elle m'a fait fermer sa porte au nez... à moi, son père!

Votre famille, mon ami, c'est la peste et le choléra!

Quant à lui, il allait se remarier... il cherchait une dot et une jeune fille... pas une Desrolles.

— Non, termina-t-il, je ne vois personne qui puisse agir pour vous avec succès!

On vint nous interrompre.

Je vis entrer une jolie femme, laquelle, dans les fourrures dont elle était recouverte, ressemblait à un ours alerte et ravissant... et l'ours se précipita sur la bouche du musicien.

Je m'en allai dans le parfum d'amande et de miel du mimosa dont elle était fleurie. Cette odeur est tout ce que je récoltai de bon chez Hardilliers, mon ex-oncle.

Quand je rentrai le soir chez moi, je m'assis devant mon amie et je la regardai si faible, anémique, la figure déjà tirée. Elle est noble, sans calcul, gagne péniblement sa vie, ajoutant les veillées à ses longues journées d'orpheline presque sans relations. Pauvre faible plante, qu'as-tu fait, pour que, sans te connaître, sans t'avoir vue, tous te sabrent de leurs féroces sarcasmes?... Tu t'es prise à l'amour!

Et je me mettais à pleurer sur elle et sur mon impuissance à lui donner le bonheur...

Et c'est encore elle qui, sur mes genoux — à sa petite place — me consolait.

Quelle force ont donc ces chétives créatures?

Je fus très long cette nuit à m'endormir, la fièvre me tourna et retourna dans le lit. J'énumérais les ménages réguliers que je connais, dont la base a été la dot chère à M. Zède, et vraiment j'en voyais bien peu d'heureux. Ce défilé, dans mon imagination, prenait même un aspect d'épouvante. Penser que tant de gens se marient, et que, pour une certaine somme, ils se condamnent, pour la vie, à faire face à un visage ou à un caractère intolérables!

Je trouvais qu'aucune dot ne payait cette vie-là.

Je puis dire que je connais celle de M. Charmot... Eh bien! je me demande comment il est encore de ce monde. J'ai raconté ici bien des choses sur son ménage, mais je crois bien agir en me taisant sur d'autres, infiniment plus graves...

Mon amie rêvait à mon côté et gémissait ; je dus la réveiller, doucement :

— Je suis là, ma chérie !

Le sommeil ne nous sort même pas complètement de la vie. Je la tins dans mes bras ; je lui répétai tout ce qu'elle m'était avec des odes sur tout ce qui me plaisait d'elle ; j'embrassais les mains qui travaillaient pour moi et nous nous endormîmes, enfin, tous deux serrés, sa tête sur mon cœur.

Il est une très belle pensée dans les livres religieux hindous: Celui qui dort dans le giron de sa femme y reprend, pendant la nuit, force et courage. L'homme se ranime à être enclos au lieu d'où il prit naissance.

Et c'est vrai, je l'ai souvent constaté.

Au matin, j'étais rasséréné, prêt à de nouveaux efforts. J'allais à la Roseraie, voir grand'mère et mes tantes ; je n'avais plus que quatre jours pour me tirer d'embarras !

J'aurais mieux fait de rester chez moi. Je trouvai la figure des jours de désastre à l'Oiseau Bleu, Suzanne et Thérèse.

Léthrivier s'était envolé depuis deux jours, après les avoir ruinées aux trois quarts. On lui avait, à la longue, arraché les conseils qu'il se refusait à donner, on lui avait laissé carte blanche, après lui avoir remis un peu d'argent, pour en donner ensuite davantage. On gagne toujours pendant les premiers mois.

C'est si facile, lorsque l'on vous confie quelques billets de mille, d'en rendre quelques-uns, de cent, sur le même argent. C'est ce que maintes personnes prennent pour du gain !

Ainsi amorcée, la famille était devenue insatiable, d'autant mieux que Léthrivier se décida, un soir, à blaguer la sagesse bourgeoise :

— Il fallait être de courte vue pour placer à trois ou à quatre, quand cent entreprises vous doublent votre mise en peu de temps... Et cette idée d'un autre âge de placer son argent sur des moellons, de se quereller avec des locataires qui vous détestent par le fait même que vous les dépouillez trimestriellement ; puis les impôts, les courses, les réparations, les non-locations... Passe encore de beaux immeubles à Paris, loués par des ruches entières, mais en banlieue... tant de terrain occupé par si peu de monde comme s'il ne valait rien... Si encore vos bicoques se changeaient en gratte-ciels...

De plus, dit-il, il est certain qu'une crise va frapper les propriétaires... On a trop bâti. Paris, ça deviendra comme Rome, où, depuis dix ans, on trouve des palais pour rien.

Il faut être moderne !.. et moi, je suis moderne... continua Léthrivier. Et de fait il ne dépérissait pas par suite de soucis. Des amis continuellement, venaient dîner chez lui; c'était au dessert des rires et l'artillerie du champagne. Le quartier et les fournisseurs ne parlaient que des Léthrivier. Les autos allaient et venaient. On entendait les remerciements des wattman au pourboire.

Sa femme, de son allure paisible, allait aux provisions accompagnée d'une cuisinière décorative aux amples mamelles.

Mme Léthrivier portait dans ses courses une bourse à mailles pleine d'or ; les bonnes du quartier le répétaient à leur maîtresse. La promenade du panier, au retour était un triomphe, il renfermait les plus beaux fruits, du gibier, des volailles et, posées par-dessus, le vermillon des grosses langoustes... pas plus rouges, certes, que les joues de la servante.

— Bast, disait Léthrivier, c'est les Chemins Argentins qui paient tout... demain ce sera la Best Rand et d'autres... Mon domaine... c'est le monde ! Il y a des Chinois qui travaillent pour moi, tout nus dans leur mine, la natte roulée sur la nuque, à plat ventre... Il y a des Péruviens et leurs mulets qui se cassent le cou dans leurs roches à minerais, de jeunes bacheliers qui, aidés de nègres, entaillent le tronc des caoutchoucs dans les fièvreux marécages africains ou brésiliens... il y a dans les terres primitives et désolées des « prospecters », des aventuriers qui vannent l'or dans les ruisseaux à sec, sans même manger à leur faim... Les succursales des banques rachètent leurs concessions pour un morceau de pain, car les sans-le-sou ne peuvent exploiter longtemps ce qu'ils ont découvert.

Toutes ces bêtes travaillent de leurs mains pour l'intelligence au guet.

Tenez, madame Desrolles, on va lancer le mois prochain les Etains de Californie... La California L... L'avenir est là... Déjà les chercheurs d'or se jettent sur les Montagnes Rocheuses, ils lâchent le métal jaune pour le métal gris... vingt-cinq francs l'action... un prix démocratique... L'étain va rapporter plus que l'or avant six mois. La California atteindra des trois ou

quatre cents francs !... Ça c'est du nanan... auquel les baissiers ne toucheront pas... C'est pas du moellon, et je connais d'autres affaires pareilles !...

Tante Suzanne enthousiasmée marcha la première et confia au spéculatenr ce qu'elle possédait, Thérèse, la moitié de ses économies, et grand'mère, qui en avait plein le dos de ses maisons et tenait avant tout à être moderne, liquida des valeurs; Léthrivier donna des reçus en règle.

Mme Desrolles tenait, elle aussi, à avoir *ses bêtes* pour son intelligence au guet.

Et l'engrenage avait continué à frapper les victimes du coulissier. On achetait... on achetait... en échange de bordereaux provisoires, pour attendre les vrais titres, c'est-à-dire des bulletins portant l'entête commerciale Léthrivier, sans aucune valeur.

L'Oiseau Bleu avait vendu des pavillons, le deux, le cinq, le six, le sept par l'entremise du boursier qui sans doute touchait, en outre, de bons courtages sur ces opérations.

Léthrivier, en quelque sorte, avait mangé les maisons de grand'mère et l'espoir de ses filles. Daisy, avait la baronne Jeff, — elle y croyait encore, — mais ça n'allait pas dans ces prix-là. La California avide, la Best Rand irrassasiable, les Gold Ferdom auraient avalé le monde.

Tante Suzanne avait en plus un gros chagrin. Elle pensait que Braîne-Letard l'aurait épousée ; il l'avait promis, et voilà que le vicomte était parti en même temps que le coulissier, son énigmatique amie, la cuisinière et le panier.

C'était une déception de plus, elle connaissait le vicomte depuis si longtemps ! A la Roseraie, on s'était toujours beaucoup amusé des déboires de cœur et d'argent de Laurette; le gentilhomme en avait même bénéficié d'une légende amusante; ce n'était plus si drôle depuis qu'il avait planté là tante Suzanne qui s'était si bien laissé prendre à ses grimaces mondaines et à son titre de meilleur aloi. Ils s'étaient roulés mutuellement, elle sur ce qu'elle possédait, lui sur de problématiques espérances.

Je ne me souviens si je l'ai déjà conté, Braîne-Letard s'était lassé de vingt ans de campagne de salons. A force d'avoir conduit des farandoles dans les escaliers et les corridors, en agitant des tambours de basque enrubannés, ollé !... de se

gâter l'estomac aux buffets, de frotter les parquets de ses escarpins, tremper des mouchoirs, agiter les bras, verser l'entrain, faire les signes rituels aux cortèges de jeunes filles, rater le mariage huppé, l'entraîneur, à trente-huit ans, ne s'était plus senti assez de courage pour s'entraîner lui-même, il avait pris sa retraite pour devenir quelque chose dans les bureaux de Léthrivier.

D'autres jeunes gens plus alertes l'avaient remplacé avec des danses et un genre nouveaux.

Braîne-Letard, en même temps que son prestige, avait perdu une amie déjà âgée que tant de talents avaient charmée... jusqu'à la bourse !

On pense quel écho trouvèrent à la Roseraie mes demandes dans un tel moment. On ne me répondit même pas, on parla de la plainte collective au parquet, des démarches qu'il fallait tenter. Un agent de la sûreté vint demander des détails sur ce boursier. La plainte s'était confondue avec beaucoup d'autres; les scellés furent apposés aux bureaux et à la maison Léthrivier.

Le malheureux limier fut assez violemment rabroué par l'Oiseau Bleu, qui lui reprocha la myopie de la justice :

—Rien de plus juste, dit-elle, que le bandeau de la Justice ; vous l'avez tous sur les yeux, vous autres... vous êtes comme les fameux carabiniers...

— Mais, Madame, répondit narquoisement le gros homme, vous êtes tous les mêmes aussi, c'est après... que vous portez plainte. Si vous aviez de si bonnes lunettes, vous n'auriez pas dû attendre !... Si un homme comme celui dont il est question a roulé une femme de votre intelligence, il écrasera un simple comme moi !...

Alors vous dites qu'il a une vilaine peau jaune... une peau de banane gâtée et des yeux comme des pruneaux...

Pas flatteur le portrait actuel de Léthrivier, « Desrolles pinxit » ; quelques mois auparavant, l'Oiseau Bleu aurait eu de plus belles teintes au bout de sa brosse, elle aurait posé les belles couleurs de l'espérance, toutes de rose et de vert pré ; cela avait tourné en noir !

Harry, l'ami de cousine Liette, mariait Cézanne à Whistler, grand'mère lâchait Renoir pour Ribot.

Le plus amusant, je vis cela en sortant, c'est que les fau-

teuils d'osier du coulissier étaient déposés dans le jardin de grand'mère, auprès des derniers géraniums...

Léthrivier l'avait insinué !

Le tout était à moitié recouvert des feuilles desséchées tombées de nos grands peupliers d'Amérique, et sentait le déménagement, la décrépitude et la plante qui pourrit.

— Reviens demain, me cria grand'mère.

Le lendemain, elle me dit que Rambach était intraitable pour elle également.

Je n'en pensais pas un mot, elle n'avait pas dû le déranger, car elle me présenta à une charmante jeune femme de ses amies, dont le mari était en voyage. On ne sait jamais quelles sont les idées d'une grand'mère encore jolie dont le soleil équatorial a rôti les vingt ans, ni celles d'une amie dévouée de cette personne-là. Toutefois, je pourrais presque le jurer, l'une d'elles se serait dévouée pour soutenir l'autre dans un court chagrin.

Je crois que je deviens fat... Ce n'est pas pour longtemps, mon père arrive, féroce, un papier à la main. Je sens que Daisy l'a amené au point. Il ne me regarde pas, il tourne dans le salon, et me lâche brusquement, inexorable :

— Voilà ta feuille de route... tu pars en Algérie.

Je restai muet...

Oui... c'est là-bas... le caïd cavalcade sous le ciel grandiose embrasé... Son burnous, que la course déploye, s'ouvre comme des ailes de goeland, plus blanches que la fleur de l'amandier... et la majestueuse sonate de Beethoven, la Mort d'un Héros, la vingt-sixième, se met à chanter en moi... Je crois sentir mes yeux se mouiller...

« Il a reçu en plein cœur le sinistre trait !... »

XVIII

D'AUTRES CIEUX

> Nous fûmes, un soir, dans un cabaret à bonne chair de la rue Chair-et-Pain ou de la rue des Harengs.
>
> OCTAVE MIRBEAU, *La 628-E8*.

Je ne suis pas parti pour l'Algérie. J'ai filé à Bruxelles, insoumis... l'exil... jusqu'à quand ?

Sans hésiter, Marthe vint me rejoindre avec un peu d'ar-

gent; elle avait liquidé sa maison, renvoyé les ouvrières, les petites mains qui avaient cousu mon trousseau. J'avais fait, avant de partir, une visite d'adieu aux Salvator; je ne leur avais rien dit de mes projets; je savais qu'ils m'en auraient découragé et la nouvelle que je leur en donnais les attrista péniblement. Ils me conseillèrent, aussitôt ma lettre reçue, de revenir... il était encore temps; j'en serais quitte pour une punition! Or, comme nous voulions le mariage au plus vite, nous ne voulions pas renouveler nos démarches de Paris qui nous avaient coûté assez cher. Il nous semblait, à nous, que cette formalité que goûtent peu certains autres, nous défendrait contre l'inconnu, contre l'avenir!

J'eus la chance de trouver, assez vite, une petite place, et ma chère Marthe entreprit quelques travaux de son métier; elle voulait travailler jusqu'à sa délivrance, qui ne pouvait plus tarder.

Je ne parlerai pas de Bruxelles, c'est à quatre heures de Paris; tout le monde connaît cette ville... si proche et si éloignée!... J'écrivis plusieurs fois à M. Charmot en essayant de l'attendrir; il ne me répondit pas; mais il vint à Bruxelles, chez moi, pendant que je travaillais à l'usine, et essaya une dernière fois de détacher Marthe de moi. Il fut pressant, dur, obstiné, grossier. Marthe lui montra toute sa fermeté et à moi, à mon retour, sa figure décomposée, et ses pleurs... par crises.

C'était fini; le lien entre le père et le fils venait d'être rompu et la chère Daisy avait certifié qu'elle préférait ma mort à ce mariage.

Si j'ai quitté mon pays, ce n'est pas de peur du service militaire. Qu'est-ce que deux ans! Je ne comprends pas le déserteur en temps de guerre, au moment de défendre sa patrie, mais éviter quelques mois de caserne, c'est pas le diable. On peut toujours, en cas de danger, revenir et faire comme les autres. Je ne suis donc nullement honteux de mon cas d'insoumission, mais bien de la dureté de ceux de ma famille et de mes amis.

Vinrent des moments plus pénibles, pas d'ouvrage et le défilé rapide de ce qui nous restait en numéraire.

C'est encore cette excellente tante Laurette qui vint nous apporter son réconfort d'amitié et d'argent.

Je m'en voulais de n'avoir pensé à elle qu'au moment du

malheur, d'avoir agi comme beaucoup de fidèles qui ne prient que lors de l'affliction ! Peut-être nous aurait-elle évité beaucoup de tristesses si nous nous étions confiés à elle dès avant notre détermination à l'exil.

Nous ne réussîmes pas à nous marier, mon cas était trop compliqué et il manquait les papiers que Mme Charmot détenait; il nous faudrait aller en Angleterre... plus tard... dès que cela nous sera possible. Nous ne pouvions donc passer à notre doigt cette bague qui n'était utile à Laurette qu'à lui rappeler son chagrin.

Chère Laurette, tourne souvent cet anneau en pensant à nous; au retour chez toi, puisses-tu oublier l'*autre* et garder sous tes paupières baissées l'image de ton neveu qui sait tout ce qu'il y a de noble dans ton cœur méprisé !

Tante m'apprit que l'Oiseau Bleu cherchait à vendre la Roseraie ; elle était partie vivre avec le major dans la banlieue de Bordeaux et viendrait passer un mois ou deux à Paris chaque année. Le Léthrivier lui avait fait enfin apprécier le Rambach avec lequel elle parlait encore, parfois, du colonel. Thérèse était partie rejoindre son mari en Indo-Chine ; Suzanne, que Liette aidait de sa bourse, voulait faire du théâtre. Ce qui réussit à la fille peut parfois être bon à la mère. Quant à sœur Lili, elle commence à donner des leçons de musique à l'âge où elle devrait l'apprendre.

Si Liette a « réussi », c'est qu'elle a dans le sang la ruse d'Hardilliers, tandis que Suzanne a bénéficié de celui de l'Oiseau Bleu, désordonné par le séjour aux colonies. L'eau, le feu et le coton !...

Tante Laurette nous raconta en outre une anecdote un peu ... « inexpressible », comme disent nos voisins :

M. Zède, le plus illustre personnage de notre illustre famille, l'homme aux bons conseils, devenait gâteux... les très, très jeunes femmes... la bonne chère !... Il s'était avisé de venir rendre visite à mes parents, visite flatteuse par sa rareté et la grandeur du personnage. Victor avait attelé les deux hauts Mecklembourgeois au landau fermé et conduit son maître à la porte des Roitelets.

Là, l'ex-ministre descendait, s'ajuste une minute contre le mur de notre jardin, le mur de Daisy... et remonte en voiture, en oubliant totalement l'objet de sa sortie.

De plus, un autre événement sensationnel s'était produit. Cette chère Mme Jeff, qui écoutait probablement aux portes, avait entendu une querelle à son propos entre mes parents. Ils étaient las, tous deux, de ses séjours répétés, de ses exigences et des frais qu'elle occasionnait.

M. Charmot était d'avis de lui montrer de suite le chemin de la porte, Daisy également ; mais plus tard, avec des formes... on attendrait encore :

« Elle finira bien par crever, la vieille gouine ! » J'ai souvent entendu cette phrase.

Le lendemain en rentrant de course, Daisy n'avait plus trouvé son amie. Elle était partie avec ses malles, Coco mon fils, son perchoir et la cassette... la cassette !... en laissant simplement une lettre sur la table ; vous pensez si Mme Charmot-Desrolles l'ouvrit avant même d'enlever manteau et chapeau :

Bien chère petite amie.

Quand le nid est sali, l'oiseau s'envole et ne revient pas !... Je vous laisse en souvenir — non pas in memoriam — sur la cheminée de ma chambre un léger cadeau qui est loin d'être l'équivalent de votre succulente cuisine et de la bonté désintéressée que vous m'avez toujours témoignée.

Mon excellent ami lord Hanson me l'a souvent dit... un cadeau doit être significatif!

Le laveur de vaisselle n'aura plus besoin de perpétrer sous clef son avilissant métier!

Adieu, courte amie, au plaisir de jamais vous revoir.

JEFF.

Une petite boîte se trouvait en effet sur la cheminée ; elle renfermait une bague, une perle noire entre deux diamants.

Mme Charmot vola chez un bijoutier... les pierres étaient fausses !

★

Laurette repartit à son home lorsqu'elle nous eut remontés.

Deux semaines plus tard, les journaux annoncèrent qu'on allait jouer à Bruxelles un opéra de Hardilliers : *Psyché*. Il avait demandé le livret non à un poète, mais à une sommité demi-littéraire, demi-politique. Il en résulta que la malice qu'il croyait fort habile le desservit, car il dut composer sur un thème touffu, inexpressif et sans couleur. Il est vrai qu'il eut la fort belle presse que lui valait le personnage et ses amitiés.

La musique, qu'il voulut wagnérienne, parut boursouflée et endormante avec par ci par là suffisamment de passion bestiable... On pensait dans les scènes de tendresse aux cris d'un portefaix ardent !

C'est fort difficile de rester personnel. Pourquoi aussi se faire le suiveur d'un génie qui ne peut être dépassé dans le genre qu'il a créé? Où Hardilliers a-il vu des pêches pousser sur des rames à haricots ?

Le compositeur avait fait engager Suzanne dans un troisième rôle. La malheureuse, pour l'amour des planches et de l'avenir qu'elle en espérait, avait passé par où son ex-mari l'avait voulu — ce qu'il voulait c'était de la voir reprendre Liette — Suzanne n'avait plus le prétexte du piano.

J'assistai à la première à une assez mauvaise place. J'allai

ensuite attendre Hardilliers à la brasserie avec deux amis du musicien. J'étais attablé devant une cannette débordante, sans prêter attention à ce qu'ils disaient, lorsque j'aperçus, dans une glace placée en face de moi, un trio de gens très gais, en train de souper.

La table du festin était garnie à donner appétit. Des cristaux, du gibier, des gelées, un grand buisson de ces belles écrevisses de la Meuse, des bouteilles de vin du Rhin au long goulot, des fleurs...

C'était Braîne-Letard et... ma foi, oui... Mme Lusson, Co-

rinne Lusson ; elle venait d'un baiser rapide d'effleurer la nuque de son compagnon !

Avait-elle quitté son mari? était-il mort ?

En tous cas, Corinne n'en portait pas le deuil ; ses dents même avaient été remplacées ; elle se trouvait rajeunie par un étincelant sourire clair... Eh oui, les sourires s'achètent !... Le dentiste ne l'a pas volée.

Braîne-Letard me parut également moins âgé — le bonheur ou le vin pétillant des coteaux pierreux?

Le troisième convive, un homme au visage basané, portait moustache et lunettes d'or aux verres jaunes. Il me semblait reconnaître sa voix et ses gestes.

Où l'avais-je rencontré ?

L'ancien conducteur de cotillon s'apparentait fort bien à Corinne ; ils formaient un groupe équivoque, suffisamment redoutable, l'alliance devait donner des fruits ! Le vicomte avait enfin trouvé ce qu'il cherchait, comme beaucoup.

Au mât savonné de la fête, sur la place du village, les gamins montent péniblement ; les plus forts, les plus résistants arrivent au cerceau qui le couronne et auquel les lots sont appendus. Certaines mains décrochent l'utile, d'autres l'agréable, des bretelles, une andouille ou un couteau. Braîne-Letard, lui — trichait — il avait saisi au mât de cocagne de la vie deux lots, l'utile et l'agréable.

Une phrase de la conversation me sonna aux oreilles d'une façon particulière.

— Oui, la vie devient dure de plus en plus, disait Braîne-Letard, c'est à ne pas croire ! Je me souviens, à ce propos, que, pendant le dernier congrès à Paris, nous pilotions des confrères étrangers — il avait tenu la rubrique des courses dans un petit journal disparu depuis. — On les amusait comme on pouvait ; nous les conduisions même dans ces demeures qu'ont illustrées Maupassant et Jean Lorrain.

Pendant les conversations particulières, mon vieil ami Charmot faisait l'aimable auprès des matrones dont le trousseau de clefs se dodelinait sur le bedon, et arrivait à leur placer pas mal de paniers de champagne...

Je le blaguais en sortant... Pristi, tu ne perds pas ton temps, toi !

« Que veux-tu, me répondit-il... il faut bien élever sa famille... il faut du grain tous les jours ! »

Ainsi, horreur ! mon père avait fait ça !

— Maintenant, les petits enfants, dit l'homme aux lunettes d'or, il faut se quitter. Attaquons, pour le coup de l'étrier, cette mémorable bouteille de Johannisberg... Demain matin, je prends à Ostende la malle de Douvres... hip... hip.. hourrah pour la vieille Angleterre... !

J'ai déjà dans le bec le goût du « beardsay » et du « porter » qu'à Londres on respire dans la rue... avec pas mal de fumée... Moi... mes petits enfants, quand j'entends dire à des gens qu'ils s'embêtent à Londres, ça me fait éternuer... Londres vous offre tout, en ce qui concerne la femme ou la bouche... J'ai quitté ma petite amie aux noirs sourcils pour être tranquille... A Paris on goûte le fruit qui y prospère... dans la vieille Angleterre également... D'autres cieux, d'autres femmes ! Demain, à midi, je luncherai dans ma taverne souterraine du Southern Railway, sous la gare ; je surveillerai ma côtelette de mouton géante, qui brasillera devant moi sur un gril de l'enfer en dégustant une tranche de York comme on n'en mange que là... Ailleurs on ne trouvera jamais pareil jambon... Je crois que c'est la vapeur des locomotives, mêlée à celle du brouillard de la Tamise, qui lui donne ce fumet des dieux.

C'est que le brouillard de la Tamise n'est pas fait rien que de ce que vous pensez, les vaisseaux y apportent les épices et les poussières du monde entier !

Vous voyez, d'ici, la nappe blanche, brillante, ma bière dans mon pot d'étain couronné d'écume, le bouquet de céleri aux tons frais des pousses de cave et de printemps... jaune coucou, vert laitue.

Le soir, dîner au Savoy... Tout le monde en habit, moi aussi, accompagné d'une ou deux amies, les femmes en peau avec tous les diamants de Golconde sur les épaules... Non, dire qu'il y a des nigauds qui s'embêtent à Londres ! Le dimanche après-midi, disent-ils... c'est qu'ils ne savent rien : Depuis le holiday jusqu'au lundi matin tous les « flat » des belles petites refusent du monde... Les relations s'établissent dès le samedi soir, aux environs de Regent Street, à la sortie des grands cercles. Il faut voir les poupées qui viennent là, soutenir les gen-

tlemen pourpre, blancs et noirs... un peu bus!... Des poupées de grand luxe ; la Sibérie et le Canada ont envoyé toutes leurs fourrures pour leurs épaules... le Transwaal ses queues d'Autruche et le Cap ses brillants...

Oui... les grands pieds des Anglaises... leur poitrine plate... on dit ça, pour faire plaisir... D'abord leur poitrine existe, mais on la comprime, on ne la fait pas voir à tout le monde...c'est pas la mode... et les pieds, sans cors, supportent de telles jambes !... Si vous aviez vu celles de Merry, ma petite Ecossaise, qui dansait la gigue,nue, sur mon couvre-pied de liberty jaune... et son « Kilt » naturel d'or rouge... Corinne même se serait agenouillée..

Les musicos en sont pleins de ces jambes-là... c'est une beauté nationale... Hip... hip...hurrah...pour la vieille Angleterre !...

Et du Monico, en deux minutes on est en Allemagne, une taverne monstre de Münich ou de Heidelberg... et ce décor de charcuterie.. mille sortes de charcuteries... je dirai wagnériennes !... Et de là, d'un saut on est en Italie, vous trouvez, autour de Soho, toutes les pâtes, tous les fruits, l'asti« spumante » et des sommeliers, des garçons tous mimes hors pair...ô Italie !...

Londres, c'est l'araignée bienheureuse, ses fils enserrent la planète et tout revient à la goule embusquée au milieu de sa toile...

Aux docks, les longs bras des grues ont vidé le flanc des bateaux d'oranges venus de l'Espagne et des Iles ; elles ont déversé les couffes de jonc sous les hangars et bientôt c'est une colline de beaux fruits vermeils frais et sains qui n'ont été touchés que par la cueilleuse... C'est là, lorsqu'il a le mal du

pays, que mon excellent Diego Herrera, importateur de la Péninsule, fait venir une de ses maîtresses, et il apprécie sa mie renversée au flanc de la colline d'or, dans le parfum violent de son pays, et presque avec le soleil qui a mûri les fruits !... On trouve tout dans la ville du « fog » !

Une fois arrivé, je ne parle plus qu'anglais : à moi toute l'Angleterre et l'araignée... On va business... J'hésite entre un music hall, une aguichante petite affaire de prêts sur bijoux envolés, et l'association avec Herrera... mais avec lui, adieu l'imprévu... c'est un peu régulier pour mon tempérament.

Là-bas, je mènerai la bonne vie que j'aime... Venez le plus tôt possible... Je vous attends... Je suis un homme simple, moi... j'ai une âme d'églogue !...

Ah ! j'y étais... La moustache noire, les lunettes d'or, c'était Joe Marsh des allées de Tourny, c'était Léthrivier, qui nous avait mangé quatre maisons, le deux, le cinq, le six, le sept, et que beaucoup de gens ont dû connaître sous d'autres noms que j'ignore.

Joe Marsh, le directeur des Délassements Optiques, le cornac de Mlles Minner et Rivolta, l'ami de la Carpurello, l'homme qui voulait se nourrir de choux et de pâté de foie, était rasé de près à la façon yankee, porteur d'un lorgnon à verres fumés. En laissant pousser sa barbe et ses cheveux, il s'était transformé en Léthrivier, coulissier, et en la rasant pour porter moustache il contait choisir un nouveau nom, de nouvelles dupes et les bercer de la divine illusion !...

L'arrivée d'Hardilliers m'empêcha de suivre mes pensées : lorsque je regardai de nouveau le miroir, en face de moi, la table du souper était abandonnée. Peut-être aurais-je dû faire arrêter cet homme ? D'autres s'en chargeront ; ces besognes me répugnent.

XIX

P. P. C.

Celui qui chante au dieu un chant d'espérance verra son vœu s'accomplir.
ESCHYLE D'ELEUSIS.

Lorsqu'après la représentation de *Psyché* je rentrai à la maison, j'étais père. Notre enfant, une fille, avait un peu devan-

cé la date Notre hôtesse avait appelé le médecin et tout s'était bien passé. Je ne m'étendrai pas en détails, puisqu'il n'y eut pas d'incident spécial et qu'au surplus la chanson est trop connue... Je me souviens seulement que nous nous mîmes à pleurer !

Laurette nous envoya le plus coquet trousseau que tante eût jamais confectionné. Nous reçûmes en même temps que son paquet une lettre renfermant cette phrase :

— ... Si, mon cher petit, pour une raison ou l'autre, vous ne pouvez garder avec vous votre poupon, je viendrai le prendre et nous l'élèverons comme s'il était le nôtre...

La lettre était signée, non pas de Daisy, mais de Mme Salvator.

Dans l'exil, qui nous pesait déjà, les événements se succédaient gais, neutres ou sombres. Parmi les derniers j'appris, d'une façon indirecte, le décès de mon père ; on n'avait pas daigné m'en informer. Il avait été surpris par une auto au carrefour Montmartre et tué net ; les journaux lui consacraient quelques lignes.

Ah ! les monstres mugissants qui, dans la rue, vous défendent de penser et vous obligent à ne faire attention qu'à une chose, en la traversant, de sauvegarder sa vie.

Je restai les yeux secs, longtemps ; puis mon enfance, tous mes souvenirs s'imposèrent violemment. Pauvre cher père ! Je jure qu'il était bon, c'est cette femme qui en a fait sa chose, l'a poussé à devenir ce qu'il a été pour nous et pour beaucoup d'autres.

Pour avoir la paix chez lui, il aurait tué ses enfants !

Je me remémorais le sinistre racontar de Braîne-Letard, à la brasserie, en sortant du théâtre, et c'est, chose curieuse, à ce souvenir seulement que les larmes vinrent enfin, oh ! à m'étouffer...

Je sens bien que ma rancune ne peut durer, et qu'une place restera pour toujours, en moi, à l'autel des êtres que j'ai chéris, oui, même *cela*... Plus ma conscience s'attache au fait brutal, plus je lui pardonne les torts qu'il a eus envers moi... Il n'a pas eu le temps de m'absoudre des miens.

Oui, quand je pense à ces lieux clos, rouges et flamboyants où vont les hommes hors d'eux, la congestion au cerveau, la joie forcenée des désirs inscrite au visage, je le vois surmon-

tant sa honte, ses goûts, son éducation. Aimable et plaisantant, il pensait à nous, les petits, à son ménage, « il faut du grain tous les jours », au maigre budget dont il notait si soigneusement le détail... Il avait la satisfaction, en plaçant ses vins de joie, de grossir le total menu de ses recouvrements... et pas pour lui, pour nous !

Oui, il marquait alors, sous le titre publicité, une certaine somme, entre le revenu d'un article à la Revue Esotérique des Basses-Alpes et d'un nécrologique... et Daisy serait peut-être de bonne humeur.

C'est une terrible vie que celle qui veut qu'un homme comme M. Charmot et d'autres se fassent placiers « d'entrain » chez les vendeuses de chair... une sacrée gaillarde de vie dont il faut rire jusqu'aux pleurs !

Je me souvins également des dernières scènes auxquelles j'avais assisté aux Roitelets et je pensai alors : Moi aussi, un jour, j'aurai une femme... pourvu qu'elle ne soit pas comme ma mère... Je me surprenais même à le répéter en une sorte de prière !

Je conçois maintenant pourquoi M. Charmot se plaisait dans le petit terrain vague où poussaient des tessons et l'herbe que broutait Fanfan... Au moins là, il était tranquille, en écrivant sur son genou. Tout en réfléchissant, il admirait les teintes mauves, lilas et d'or rose, dont le couchant parait les plâtres neufs des maisons, comme celles des cimes éternelles de l'Alpe.

Il m'avait conté une des fortes impressions de son voyage de noces.

C'était le soir de son arrivée, en l'une des plus vaniteuses Cosmopolis, à Interlaken. Après le dîner, les musiques des luxueux hôtels alignés sur l'avenue ronronnaient ; les femmes, nu-tête, promenaient sur les terrasses, dans la lueur électrique, leurs flirts, leurs épaules, d'étincelants bijoux, des robes de pure dentelle. Hors ces apparitions, la nuit presque complète régnait, des rires s'étouffaient sous les allées et les Quinconces, rendues encore plus grises par le contraste des flambées d'à côté.

Mon père leva la tête et, par-dessus les toits et les grands arbres, eut une apparition féerique qu'il ne put tout d'abord analyser.

Calme, intangible, perdue dans les nuées assombries, la Jungfrau, et ses neiges encore vaguement frappées par la lumière du couchant, luisait comme les lilas, les jacinthes et de douces roses de fiançailles.

Et c'est fini, il ne verra plus jamais rien!... J'espère que ces fleurs embrassent le tertre que j'ignorerai toujours.

Mon livre touche à sa fin, je crois n'avoir rien oublié d'essentiel. Je suis pareil à Joe Marsh; j'ai une âme d'églogue, « mais là une vraie », pas d'ambition, j'ai du plaisir au bonheur des autres et tant que j'apprécierai les petites joies calmantes que donnent la terre et le ciel, les éternelles beautés que nous offrent la vie, je serai heureux de vivre. Salvator est mon père spirituel, je tiens ces goûts de lui. A chaque promenade du matin aux champs, entre sa pipe et ses chiens, il reprend appétit à l'existence, et le baume dont il s'imprègne chasse loin de lui peines et chagrins.

Connaissez-vous mon pays?

C'est un pré, un grand pré en pente douce, constellé de boutons d'or; les pâles scabieuses violettes, le trèfle, le sainfoin y élèvent leurs tiges. Les troncs clairs des trembles s'érigent ici et là; leurs feuilles vermeilles, traversées de lumière, virent au moindre souffle de brise; mille petits cœurs palpitants dissipent mon souci, tandis qu'au bas de la prairie, sous des frênes et des ormes, s'en va chantonnant la rivière, sautant pardessus les mousses... Elle ouvre un éventail à chaque pierre...

Sifflez, merles et loriots; les coucous volent le nid des autres!... J'ai vu le drame, entendu les coups d'ailes dans les frondaisons mauves du matin, n'est-ce pas, Daisy ?

Mon pays est sous un vaste ciel voilé de vapeurs à l'horizon au-dessus des collines, d'où surgissent en moutonnant les beaux nuages blancs plus lumineux que le pur azur, — ils s'enroulent, se mêlent et dessinent, voluptueux, des croupes arrondies, de beaux seins pommelés, toujours nouveaux.

Une corneille passe là-haut; elle croasse son appel, au loin, par-dessus les labours où Jean... hue... dia... tient les mancherons de la charrue...

C'est le pays sacré de la tranquillité !

Quand le reverrons-nous, ce pays? Quand suivrons-nous des yeux la corneille, portant une paille, afin de nicher sur l'arbre même qui l'a vue éclore.

Il existe quelque part un grand toit, rapiécé en vieilles tuiles, qui nous abritera ; je vois nos futures murailles grises sur lesquelles les capucines étaleront leur gloire de flamme et de feu, en enguirlandant la baie ouverte au soleil.

Il faut demander peu et simplifier sa vie si l'on veut trouver le temps de la goûter. Ayant l'horreur des quémandages, des démarches intéressées... je ne puis avoir d'ambition. Ah, non! j'en ai trop vu chez nous, j'en serais malade.

Quand je devine les intrigues de certains, leurs ruses et leurs tracas, j'en rougis pour eux! Je me fiche de l'argent autre que celui nécessaire à mon chez moi.

Comme, pour le moment, je suis sans emploi, on me demandera ce que je sais faire : un peu de tout. C'est que j'en ai reçu une éducation, moi, une soignée! Je sais régler et conduire une auto, démonter ses pneus, faire reluire un parquet, — on a toujours admiré celui des Roitelets, — un peu de cuisine, installer le téléphone, laver une aquarelle ou le linge, cirer les bottes, astiquer les cuivres du fourneau... à moi les pâtes spéciales, les torchons gras et je te frotte... à en être frappé d'ophtalmie !

Je démonte une montre et réussis quelquefois à la remonter, je fends le bois, je brode ; les boutons que j'ai attachés emportent l'étoffe plutôt que de céder ! Je dessine des épures, encaustique les meubles, sans rien craindre pour mes mains,

elles en ont vu d'autres, elles sont doublées de cuir de caïman.

Les lacets des corsets me connaissent, les agrafes également, une femme peut se trouver mal devant moi, je n'ai nul besoin de canif pour lui donner de l'air. J'étrille, j'écris, je rédige « à peu près ». On peut me confier un enfant, je connais sa dose de lait et son hygiène ; je puis conduire les chevaux, semer des pois à Sainte-Catherine, ramer en skif, en canardière, régler une machine à écrire ou agricole, jouer au golf et à la roulette. On peut m'installer sur le petit siège d'une moissonneuse ou d'une faucheuse et on verra l'alignement de la moisson... Et cependant je n'ai pas de certificats !

Oui, en somme... propre à rien !

Qu'en sait-on ?... Je n'ai eu l'occasion de rien essayer. Je sais, en outre, plusieurs autres choses, mais ma modestie m'empêche de les faire connaître ; il me faudrait un ami !

Un ami... comme tu y vas, gourmand !

Je suis étonné que Mme Charmot-Desrolles ne m'ait pas rappelé, malgré tout ; l'ange blond, ayant perdu son mari, doit avoir besoin d'une bonne... Sa main soignée n'a jamais touché une aiguille, ni un balai... il faut tenir son rang !

Mon amie, la vieille Rose Pinçon du hameau de la Seigneurie, est paresseuse. L'hiver, elle fourche cependant chaque jour la litière de sa vache Pâquette ; or, comme elle ne retire pas celle de la veille, pensez si le fumier s'accumule ! A la mi-janvier, Pâquette est à trois pieds au-dessus du sol, et lorsque les primevères fleurissent, sa tête touche le plafond de l'étable.

Gare, il y a des chances pour qu'il en soit ainsi chez moi, à la maison familiale, à quatre heures d'express d'ici. Je pense à la litière seulement !

J'ai postulé un emploi par la voie des annonces ; j'y ai découvert que d'autres offrent exactement ce que je recherche et nous n'avons jamais pu nous rencontrer ! Quel est ce mystère ?

Si un de mes lecteurs, de mes très chers lecteurs, a une place à me proposer, il n'a qu'à écrire aux initiales : P. P. C. Poste Restante, Bruxelles-Ixelles.

RICHARD RANFT.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

XVII^e Lettre à l'Amazone.

Mon amie, si j'avais donné un titre à chacune de ces lettres (j'aurais peut-être dû le faire et je le ferai sans doute, si elles prennent la forme d'un de ces livres qui vont dans vos armoires ou dans vos coffrets, enfer ou paradis), je vous irais appeler celle-ci *Invitation à l'ennui*. C'est vous qui me l'avez suggéré indirectement en louant mes pensées sur l'ennui. Vous disiez : que je suis contente que vous avez réhabilité l'ennui. Je ne sais si quelques petites réflexions innocentes et trop sincères auraient suffi pour cela, mais si je n'ai pas atteint l'esprit du commun des hommes, j'ai touché le vôtre, et cela me suffit. Peut-être vaudrait-il mieux ne pas insister et m'en tenir à ces modestes exclamations jaillies d'un cœur reconnaissant à l'ennui de lui avoir révélé sa valeur et sa beauté, mais moi qui n'obéis qu'à mon caprice, je veux obéir aussi au plus obscur de vos désirs. Le plus difficile est de parler de l'ennui sans être ennuyeux, car je n'écris pas que pour vous, hélas! et peu de gens sans doute partagent notre goût pour cette forme de la vie intérieure et secrète.

L'ennui que je chante n'est pas l'ennui aux yeux morts et à la face sombre. Il est souriant. Il regarde la vie et la vie le regarde. Assis l'un devant l'autre et parfois côte à côte, et parfois la main dans la main, ils écoutent les pensées qu'ils ne profèrent pas, mêlées aux désirs dont le rythme est égal comme celui d'un cœur bien portant. Figurez-vous cette image dessinée par un vieux peintre, du temps où les peintres avaient des idées. Représentez-vous la Mélancolie d'Albert Dürer, avec des yeux moins égarés, assise près d'une magnifique compagne, dont on devine qu'elle renferme, sous le voile de sa robe et le voile de sa chair, le secret de toutes les joies vaines pour être trop réelles, c'est-à-dire fugitives. Ils resteront ainsi longtemps, non pas toujours, assez pour que l'ennui sourie enfin aux attraits de la vie et pour que, la vision disparue, il conserve l'attitude qu'elle lui imposait. Alors il plonge en lui-même et s'enivre de lui-même quand, descendu au fond du gouffre, il en parcourt les enchantements.

Mais nous ne sommes plus au temps de la peinture allégorique, les esprits trop paresseux n'ont plus la patience de la pénétrer et, ne

réfléchissant plus, ne la comprennent pas. Il faut les faire entrer lentement au jardin tout dessiné et les mettre tout d'un coup dans le jeu de la sensation. L'ennui n'est pas un sentiment délicieux. C'est un sentiment nu, tel que je le conçois et tel que j'en aime le contact. On y ressent la vie dépouillée de toute sa parure, réduite à elle-même, à ses seuls charmes qui se réduisent à ceci : être. J'essaie encore d'expliquer cela, qu'il faut savoir goûter la vie pure, dissociée de l'idée de bonheur, chimère qui en gâte les meilleurs moments, qui nous tire à chaque instant hors de nous-mêmes et nous met à la merci de toute ironie qui nous le promet. Ironie dont nous ne sommes même pas dupes plus d'un instant et dont la moindre expérience de vivre nous apprend la cruauté ; elle suffit pourtant à nous masquer la vie véritable qui n'est que le sentiment de nous-mêmes, le sentiment de notre écoulement en face de la permanence des choses. C'est précisément pour échapper à cette fuite lente et sûre de notre vie que nous nous accrochons aux chevelures du fleuve, mais les branches molles du saule ou cassantes du peuplier cèdent et descendent avec nous, épuisés souvent par l'effort et noyés plus vite. Ah ! qu'il vaut mieux, couchés dans la barque de l'ennui, nous laisser aller au courant et le suivre avec majesté et glisser royalement vers le gouffre, le long des rives d'où monte vers nos yeux un désir, quelquefois un regard, toujours un parfum. Mais, s'il est inutile de lutter volontairement contre l'inéluctable courant, l'ennui profite délicieusement de ses arrêts, de son séjour dans les anses et le long des courbes, pour y cueillir des plaisirs où il s'attarde à des moments imprévus. Rien ne prédispose aux plaisirs profonds comme l'ennui profond, qui n'en veut pas d'autres et qui fait avec soin les plaisirs médiocres dont la vie est semée. L'ennui n'est pas l'école du suicide, auquel sa pratique constante le mènerait infailliblement. Il accepte les divertissements nécessaires à la nature humaine ; il y trouve de nouvelles forces pour exercer sa rêverie qui sans cela tournerait au marasme. L'homme n'est pas fait pour la continuité et il ne peut jouir qu'un temps de la plénitude.

Mais je m'aperçois, mon amie, qu'en cherchant à vous décrire l'ennui je retombe malgré moi dans la peinture du bonheur, tellement nous en avons le dessein et les couleurs dans la tête. Reconnaissez du moins que l'état que je vous propose (comme si vous ne le connaissiez pas aussi bien que moi) n'a rien de commun ni avec le contentement béat des sots, ni avec le plaisir saccadé des imbéciles. L'ennui se connaît et se connaît comme tel. Il s'avoue même avec fierté. Il ne bâille ni ne soupire. Il ne s'étire pas les bras, mais il les tient fermés et bandés comme des ressorts pour les jeter au cou du plaisir qui passe et qu'il épuisera, si le plaisir est le plus faible. Il a beaucoup d'animalité en lui et, comme les animaux les plus puissants,

il sait attendre. C'est que l'ennui ne s'ennuie pas avec soi-même. Il a une activité intérieure énorme qui ne se développe bien que dans la solitude. Il ne se plaît que là d'ailleurs et il s'encolère d'être mené parmi les divertissements vulgaires. Vous vous souvenez d'un conte de fées où la jeune princesse a reçu de sa marraine une bague dont le chaton lui pique le doigt et s'enfonce dans sa chair quand elle s'avance vers l'action défendue ? Vous portez une pareille bague, une bague, la pierre sombre et bleue, que l'ennui un jour vous passa au doigt et que vous acceptâtes en souriant comme un anneau de fiançailles. Mais il vous avait prévenue que si vous dilapidiez les trésors de solitude amassés par lui dans votre cœur, le chaton piquerait jusqu'au sang votre doigt même. N'avez-vous jamais senti la pointe terrible et miraculeuse ? Cela m'étonnerait bien, car l'ennui est un ami jaloux et qui n'aime pas qu'on le traîne dans des milieux indignes de sa majesté. Non ? Montrez votre doigt que je baise la trace des piqûres, car je sais qu'elles y sont. Oui, l'ennui est un grand tyran. Il ne faut pas toujours lui obéir. Si on l'écoutait, on finirait par vivre seul avec lui, à l'écart des hommes, et une femme vraiment n'est pas faite pour tant de solitude, puisqu'elle doit plaire, puisqu'elle doit être belle. Il faut qu'une femme sorte de chez elle et d'elle-même afin que nous puissions la rencontrer et l'aimer. Ah ! cependant qu'on aime, il n'est plus question de l'ennui. Résigné, il disparaît, il se cache, guettant du coin de l'œil, derrière un rideau, que son heure soit revenue. Elle revient toujours.

> La Treizième revient... C'est encor la première ;
> Et c'est toujours la seule...

C'est celle où l'on rêve à tout ce qui n'est pas, à tout ce qui est impossible, à l'absurde, à l'informulé. Comme ses minutes passent doucement ! On les sent vivre, on les sent mourir une à une, on les voit prendre, pour tomber dans le néant, de si jolies poses repliées et résignées. Et l'on meurt un peu avec elles, on meurt avec la conscience de vivre et de vivre inutilement, ce qui est vivre deux fois. A ces moments-là, mon amie, j'ai presque peur de votre pensée. Elle fait dans le silence une musique trop nettement dessinée, trop lumineuse et trop cristalline. A vrai dire, il n'est pas d'ennui compatible avec elle. L'ennui, c'est quand vous n'êtes pas là, présente ou évoquée. Mais si j'ai la faculté d'évoquer les êtres que j'aime, l'incantation ne réussit pas toujours. Ombre rebelle, tu me laisses seul avec moi-même. Ces jours-là peut-être mon ennui est plus profond, trop profond.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Tristan Derème : *Le Poème de la pipe et de l'escargot ;* Lesbordes, Tarbes. — Alcide Ramette : *Le Rouet de buis*, Beffroi, 3 fr. 5o. — Gabriel-Joseph Gros : *La Beauté du ciel ;* Basset, 3 fr.5o.— Louis Darmet : *Près du Piano fermé ;* Basset, 2 fr. 5o. — Memento.

Certainement, je n'ai que de la sympathie pour ce curieux poète qu'est M. Tristan Derème. Cet aveu,qui peut suffire dans le commerce aimable qu'on entretient entre hommes de lettres, n'a toutefois qu'une faible valeur critique et je dois définir ici la nature de cette sympathie, aussi bien que rechercher ses mobiles.

M. Tristan Derème a publié déjà divers essais poétiques, dont ces *Petits poèmes*, parus il y a deux ans, et qui donnaient assez bien la note chère, — chère est plus juste que personnelle, — à leur auteur.

Aujourd'hui M. Derème publie une mince plaquette, où toutes ses qualités se manifestent au complet, jusque dans le titre : **Le Poème de la Pipe et de l'Escargot.**

M. Tristan Derème ne m'ennuie jamais. Cela n'est pas un mince éloge. Ce n'est pas non plus un assentiment total.Souvent, j'aimerais que M. Derème m'ennuie un peu et,tout aussitôt,me contente davantage ; ce qui n'est pas impossible. Mais j'en suis encore à désirer, avec M. Derème, certaines satisfactions profondes qu'il est d'ailleurs dans ses moyens de me fournir, un jour ou l'autre.

Ce n'est pas que je méconnaisse le réel talent de l'auteur des *Petits Poèmes*, et que j'exige de lui ce qu'il ne saurait donner... Non,certes ! J'apprécie fort la délicatesse d'émotion qui fait de M. Derème un des héritiers les plus favorisés de ce Laforgue, à qui M. Derème a d'ailleurs consacré une charmante, compétente et reconnaissante étude.

Mais j'ai dit que M. Derème ne m'ennuyait jamais. Cela veut dire un peu qu'il m'amuse quelquefois. Or, je crois que M. Tristan Derème non seulement intéresse et amuse le lecteur, mais encore s'amuse souvent lui-même, et s'amuse avec un peu trop de complaisance.

Les gens qui font état de préférer le charme à la profondeur, faute le plus souvent de pondération dans leurs propres œuvres, ces gens, dis-je, vont se récrier à m'entendre présenter un tel reproche. Mais il se pourrait que M. Derème fût moins étonné que ses propres défenseurs, car je le soupçonne de connaître, mieux que personne, les ressources dont il dispose, aussi bien que celles qui lui font défaut.

D'ailleurs, M. Derème n'a pas besoin de défenseurs et j'ai mieux à faire que de le blâmer.

Le Poème de la Pipe et de l'Escargot comprend une série de petites pièces fort courtes dans lesquelles M. Derème exploite

son thème favori : savoir la mélancolique situation créée au jeune poète dans l'aride société de nos contemporains. Mais, heureusement, il n'y a pas là de hurlement romantique ! Un sourire, seulement, et plus narquois encore qu'amer...

M. Derème rimait jadis avec humour ; il n'a pas oublié cet art d'agrément : il le pratique toujours, il y apporte un zèle malicieux qui pourrait enthousiasmer M. Raoul Ponchon, maître reconnu en ces sortes de choses. Je lis :

> Tes bras ont une courbe adorable et malgré que
> ton cœur n'ait que dédain pour la grammaire grecque...

Inutile de multiplier des exemples qui montreraient que M. Derème pouvait prendre, parmi nos fantaisistes, une place honorable que de plus hautes visées l'inclineront sans doute à dédaigner. M. Derème ressent déjà de la lassitude à l'égard du jeu préféré. Il abandonne la rime pour l'assonance, et tout de suite il réussit à merveille :

> Lève le nez, ferme ton livre et ton pupitre.
> La flûte de cristal à la bouche du pâtre
> Module sous les fleurs nouvelles et les feuilles
> Un air grave qui fait rougir les jeunes filles.

Demain, M. Tristan Derème abandonnera l'assonance pour autre chose encore. Je ne sais... De découverte en découverte, il se découvrira lui-même. J'entends qu'il mettra complètement à nu une pensée qui se complaît encore trop dans les voiles aimables de l'ironie. Et comme M. Derème a mieux qu'une « sensibilité gracieuse », il nous donnera, ce jour-là, le rare exemple d'un homme qui préfère la recherche hésitante et douloureuse à la réussite sûre et sans issue. Il ne perdra pas pour cela son agréable talent, car qui peut le plus, n'est-ce pas...

§

Il s'est passé plus de huit mois depuis que, à cette place même, a paru la première de mes chroniques. Je vais donc désormais, telle est la fécondité des poètes, avoir à discourir sur les œuvres nouvelles d'auteurs qu'il m'aura été donné de juger déjà. Tant mieux ! Quelles que soient les indications données par un seul ouvrage, il n'en demeure pas moins qu'un point unique est d'un médiocre secours lorsqu'on prétend définir une *direction*.

M. Alcide Ramette est donc un des premiers poètes qui me vont fournir les agréments d'une comparaison... Est-ce là un agrément ? Non pas ! J'ai quelque regret à constater, en l'espèce, que M. Ramette a tenté, dans cette même année 1912, de planter deux clous dans le même trou. Cette métaphore me dispense d'aventurer le mot *progrès* dont le caractère pédagogique m'incommode.

A l'occasion des deux titres trouvés par M. Alcide Ramette pour son premier livre: *Clartés au crépuscule* et *les Châsses d'or*, j'écrivais au mois d'avril : « Quel sera le prochain livre de M. Ramette? Je souhaite de tout mon cœur qu'il ne s'appelle pas *les Ombres à l'aurore*, qu'il ne soit pas suivi des *Consoles d'ébène* et qu'il ne renferme pas d'autres vers biens faits... » Or, ce livre est paru : il ne s'appelle pas : *les Consoles d'ébène*, comme je le craignais, il s'appelle **le Rouet de buis**... Ce n'est qu'une question de bois... Il contient encore de ces fameux vers *bien faits*, contre lesquels je mettais en garde M. Alcide Ramette. J'ajouterai que les vers considérés comme *bien faits*, lors d'un premier livre, deviennent des vers fâcheux dès le second volume, et ne tarderont pas à être des vers regrettables si l'auteur y met de l'insistance.

Peut-être M. Ramette n'a-t-il pas suffisamment pris le temps de méditer entre les deux volumes qu'il a publiés coup sur coup. Je ne sais ; mais n'ayant pas été compris une fois, je n'hésite pas à redoubler mon avis.

§

Allons-nous avoir une école de Lyon? On serait en droit de le croire. Après le livre de M. Henry Dérieux : *le Regard derrière l'Epaule*, paru l'été dernier, voici celui que M. Gabriel-Joseph Gros intitule **la Beauté du ciel** et cet autre auquel M. Louis Darmet à donné ce titre : **Près du piano fermé !**

Certainement une comparaison s'impose. Les titres seuls que je viens de rapporter l'autoriseraient; la substance des livres la légitime et, sans délai, la rend féconde. Chez tous ces jeunes poètes, mêmes vertus, mêmes défauts, mêmes désirs. La même sensibilité, soigneusement aiguisée, se manifeste dans ces livres et leur prête le même charme non dépourvu d'affectation.

Les deux derniers ouvrages cités, ceux de M. Gros et de M. Darmet, présentent à coup sûr une évidente parenté. Les deux poètes ont choisi les mêmes maîtres, ils aiment certainement les mêmes écrivains et semblent avoir adopté la même attitude en face de la vie. Même mélancolie, même sensualité dans les deux volumes; même langage d'enfants désabusés qui cherchent un corsage complice pour y cacher leurs larmes et leur moue charmante ; mêmes clichés, même penchant à l'éloquence.

Comme MM. Gros et Darmet ont tous deux le don d'émotion et que je n'y suis pas indifférent, je me permettrai de leur faire quelques représentations dont je n'ose croire qu'ils voudront tirer profit.

La situation géographique de Lyon place les jeunes poètes de cette ville entre deux influences également puissantes et sans nul doute contraires.

Je prie MM. Gros et Darmet, qui sont en ce moment dans une

position intermédiaire à la simplicité et à l'éloquence, de ne pas accueillir sans quelque méfiance les sollicitations du midi...

Me ferai-je entendre, en parlant de poésie méridionale ? Sans doute. Il y a, certes, dans le Nord, des poètes qui ne détestent pas le brillant romantique, l'alexandrin ténorisant et l'imitation du bronze. Je crois aussi qu'il y a, dans le midi, des poètes qui distinguent la grandeur de l'emphase et la poésie de la déclamation. Ces réserves faites, je peux donc librement mettre en garde MM. Gros et Darmet contre le *bel canto* méridional dont l'agrément ne me semble pas les laisser froids.

Je ne sais ce que M. Darmet pensera de cet avis. Mais je crois que M. Gabriel-Joseph Gros l'entendra, car il a publié, il y a deux ans, un livre : *les Yeux pleins de larmes*, dont j'ai gardé le plus heureux souvenir.

Memento. — M. Emile Lambert a écrit un livre qui s'appelle *l'Ile Bourbon et la mer ;* ce livre à 350 pages, et chaque page comprend, fort régulièrement, 9 strophes de 4 vers de 8 pieds... — Monsieur Pierre Soc ne craint pas de reprendre un titre célèbre et d'intituler *l'Arbre* un long poème tout imprégné de philosophie romantique. — *Cœur et Raison*, tel est le titre significatif donné à son livre par M. Emile Perret, qui est membre des jeux Floraux de Marseille, ainsi qu'il est précisé dès la couverture. — Les poèmes que M. Louis Sigaud a réunis dans *Ecle et les Vents* sont d'un écolier raisonnable. — M. Anatole le Braz a pu dire des masses de choses aimables sur le petit livre de M. Eugène Crespel : *la Flûte de Roseau ;* voilà un effort dont je suis incapable. — Les *Chants douloureux* de M. Jean Jacnal attestent plus de naïveté que d'inspiration. — Le recueil de M. Henri Guinot, *En voyage*, ne se distingue que par la signature des cinq cents recueils analogues qui paraissent chaque année. — M. A. Yves Le Moine, dans *l'Agonie des Fleurs*, s'est livré à quelques recherches métriques qui sont la seule distraction du lecteur. — M. Marc José de Chantal, qui écrit sans parcimonie, publie un fort et pesant recueil intitulé *Par delà les yeux*. — Je renseignerai tout le monde sur *les Blessures*, de M. Jean Charbonneau, en disant que l'auteur dédie ce livre à « l'Ecole littéraire qu'il a fondée et qui lui tient à cœur comme œuvre éminemment canadienne-française ». — C'est un livre copieux et éloquent que celui auquel M. J. D. de Baucarcé a donné ce titre : *Prestiges et autres poèmes*. — M. Joseph Roger a écrit une petite plaquette purgative... qui s'appelle : *Du jus de coloquinte*. Il y a là plus de fiel que de talent.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Alfred Machard : *Les Cent Gosses*, « Mercure de France », 3.50. — Louis Pergaud : *La Guerre des boutons*, « Mercure de France », 3.50. — Henri Delavelle : *L'Ile enchantée*, B. Grasset, 3.50. — Jean Renaud : *Les Errants*, B. Grasset, 3.50. — Raymond Clauzel : *L'Extase*, A. Leclerc, 3.50. — Tokutomi Kenvenô : *Plutôt la mort*, roman japonais, traduit par Ollivier le Paladin, Plon, 3.50. — Louis

Roubaud : *Le Rose et le gris*, E. Figuière, 3.50. — Paul Flamant : *Les Mirages possibles*, Sansot, 3.50. — Junia Letty : *Trois-quarts de Lycéennes*, Figuière, 3.50.

Les Cent Gosses, par Alfred Machard, et **la Guerre des boutons**, par Louis Pergaud. Je n'ai pas voulu les séparer devant l'opinion publique, parce que leur fraternelle union est un joli enseignement à notre époque de jalousies, d'envies et de mauvaises vies confraternelles. Ces deux jeunes hommes, si nettement différents l'un de l'autre, ayant déjà, malgré leur jeunesse, un beau bagage littéraire, pouvaient se mesurer puis se disputer sur le même terrain. Ils ont préféré s'en aller bras dessus bras dessous dans la route de la gloire, le plus grand protégeant le plus petit, le plus petit rehaussant le plus grand de tout son affectueux respect. Alfred Machard est le premier de ses *cent gosses*, de ses *cent gardes* du corps enfantin de Paris. Visage à la fois timide et moqueur, gamin qui semble sérieux tellement il se retient pour ne pas vous envoyer des malices. Ah ! celui-là ne peut pas renier ses origines ! C'est l'enfant de Paris, le petit Monsieur en fil de fer avec lequel il faudra compter un jour. Louis Pergaud, notre *prix Goncourt*, s'il vous plaît, ce grand diable calme, ayant pris aux bois et aux champs, où il vécut sans doute longtemps, comme la flegmatique, l'ironique volonté concentrée que donne la vision des larges étendues de ciel ou de forêts, c'est ce solide garçon bâti à chaux et à sable par la mère province, qui nous apporte les pures sèves paysannes et ne nous mâche pas le mot cru. Oh ! ni l'un ni l'autre ne fabriquèrent leurs livres sur les genoux des duchesses, mais ils ont l'un et l'autre, en cela ils ne sauraient différer, le même amour de la vérité, la même audace dans la sincérité du travail. Alfred Machard ! Louis Pergaud ! Que j'aime ces noms sonores et durs de la vieille France, de la Gaule ! Comme on les retiendra facilement et comme je les sens prédestinés ! A cent lieues de distance l'un de l'autre, ils devaient se rencontrer pourtant. Je suis vraiment fière qu'ils se soient rencontrés chez nous. Aujourd'hui, un courant nouveau circule parmi les jeunes écrivains dignes de ce titre ; ils cherchent à faire des études neuves sur des mœurs neuves, trouvant, avec combien de juste raison, que l'éternel féminin des bazars à treize, l'adultère du monde où l'on s'ennuie et les psychologies de cheveux coupés en quatre, inutiles râclures de peignes plus ou moins sales, ont cessé de plaire... même au bourgeois payant le roman chez son libraire au prix fort. Passés l'homme et la femme et on devrait dire avant, il y a l'enfant ; passé l'enfant, il reste les animaux. Ces deux natures d'artistes, voulant faire du réel en restituant à chaque acte sa véritable place dans la vie tout en en dégageant son atmosphère d'art, devaient, dédaignant le roman facile, la lecture agréable, tomber sur ces terrains non encore garnis des maisons de sept étages de l'industrie littéraire, sur ces terrains vagues ou

vierges qu'on appelle le règne de l'enfance et le règne animal. Nous savons ce qu'a découvert en chassant sur le dernier Louis Pergaud, l'auteur de *Goupil à Margot*, histoire de bêtes couronnée par l'académie Goncourt, et dans *Trique*, *Nénesse*, *Bout*, *Miette* et *Cie*, histoire naturelle d'une bande de gamins, Alfred Machard nous a rapporté, du premier, de petits contes merveilleux qui sont aussi des traits véridiques de l'existence sociale du gamin de Paris. Quand l'auteur des *Cent gosses* a appris, en venant au *Mercure*, que son aîné, Louis Pergaud, allait publier *la Guerre des boutons*, il s'est demandé, tout naïvement, si on ne l'accuserait pas de copier le grand frère... lui qui avait pourtant déjà derrière lui sa troupe de bambins tapageurs ! Et puis on a fait connaissance et on s'est lu mutuellement, spontanément des pages. On a ri ensemble et ensemble, ma foi, pourquoi ne pas le dire à la barbe des littérateurs si blasés les uns vis-à-vis des autres, on s'est enthousiasmé l'un pour l'autre. Chaque fois que j'ai rencontré Alfred Machard il m'a dit, en me faisant des yeux ronds : « C'est épatant, *la Guerre des boutons!* » et chaque fois que j'ai vu Louis Pergaud, il m'a déclaré : « Quel type que ce *Trique*, le gosse à Machard ! » Et voilà Machard qui dédie *le Battu de la rue Plumette* à Louis Pergaud généralissime des armées de Lebrac, le stratège éminent de *la Guerre des boutons*. Je ne crois pas avoir l'habitude de m'attendrir (et on le sait !) mais je suis touchée par cet exemple de fraternel amour des lettres. On n'est pas gâté par de semblables exemples dans la cour de sinistres récréations qui s'appelle le journalisme parisien ! Je ne voulais pas vous raconter *la Guerre des boutons*, ni les aventures des *Cent gosses*, mais il me tardait de vous mettre au courant des jolis dessous de leurs couvertures. Raconter ces ébats tantôt furieux tantôt polissons de ces enfants !... Comment s'y prendre ? Ils font un tapage tellement infernal et j'entends de telles exclamations sortir de leurs bouches... innocentes, que je ne saurais prévenir l'aimable lectrice ou le sévère lecteur en leur faveur. Nos gosses de Paris sont si mal élevés par leurs parents ! Et les gamins de province entendent des choses si vertes dans les villages, au coin des bois d'où partent les cailloux des frondes ! Haines éternelles entre les frères d'une même mère-nature, vices transmis de génération en génération par les promiscuités des villes... vous existez ! Qu'importe ! Un jour vient où l'homme fait puise une force mystérieuse dans le souvenir des pires frasques enfantines.

La Guerre des boutons, c'est déjà la discipline de la composition littéraire, et le lyrisme naïf et ravissant de *Boule de Gomme*, c'est déjà du grand art, de l'art pur... Alfred Machard et Louis Pergaud sont sur la bonne route, incorrigibles gamins, jeunes hommes indépendants, luttant contre l'esprit raffiné, les types convenus des enfants des rues pour salon dont on nous encombre les bras, ils

sont attendus, là-haut, par une vieille maman qui tient prêtes leurs couronnes et leurs palmes. Elle sait bien, celle-là, reconnaître les siens et plus l'escalade est difficile, plus son sourire sera doux. Hardi ! les gas... et : « *à cul, les Velrans !* »

L'Ile enchantée, par Henri Delavelle. On s'imaginerait facilement qu'un monsieur et une dame ayant sombré dans le naufrage effroyable du *Doric* seraient ou devenus fous (il y eut des exemples), ou simplement si malades qu'ils n'auraient pas la force d'échanger une parole et de réaliser la somme d'énergie nécessaire à se tirer d'affaire sur une île déserte. Eh bien ! pas du tout. Ce serait méconnaître le caractère américain et l'esprit français ! Ce jeune homme et cette jeune femme font assaut de politesse, de madrigaux, d'habileté industrieuse. Comme les *Robinsons* Suisses, dont ils sont les dignes descendants, ils se procurent l'aisance et, ayant fait ce cruel naufrage sur une chaise longue, ils s'arrangent pour vivre dans leur isolement comme dans un fauteuil. Rien ne peut plaire davantage aux lectrices d'une longue traversée ! Se dire qu'en allant d'abord au fond de la mer on se rencontrera ensuite à la surface pour se faire d'aimables risettes et se marier dans les meilleures conditions de luxe possibles, c'est tout de même bien consolant.

Les Errants, par Jean Renaud. C'est le cruel exil des officiers de marine, obligés de couper brutalement les amarres qui retiennent leur cœur à la terre durant le brutal et obligatoire *lâchez tout*. Une relation intime des souffrances abominables de ceux qui flottent entre deux eaux dans leur propre cercueil : le sous-marin *le Grondeur*. Quelques types de femmes coquettes ou ardentes, fleurs écloses sous le chaud soleil des Antilles, illuminent ces ténèbres. Les errants ne sont pas tous condamnés à l'éternel voyage et d'ailleurs, ils sont sous la protection de la grande croix du Sud, de celle qui réchauffe jusqu'aux cœurs les plus glacés par la séparation en abaissant sur leur poitrine un rayon rouge, la suprême faveur.

L'Extase, par Raymond Clausel. Une pieuse et peut-être trop sensible jeune femme, adepte de la si vague religion de la tendre Mme de Guyon, l'amante platonique d'un encore plus tendre prélat, met le trouble entre deux fiancés déjà cruellement tyrannisés par une mère, dévote plus rigide, et un précepteur, Jésuite naïf. Heureusement que le tribun socialiste et brave homme surgit pour remettre les choses au point et cela se termine par deux mariages.

Plutôt la mort, par Tokutomi Kenyeno, traduit par Ollivier le Paladin. C'est tout bonnement la tendresse et la tristesse de la *Dame aux Camélias* transposée dans une honnête intrigue. Le mari et la femme s'adorant pendant que la belle-mère, rôle prépondérant dans les familles japonaises, les oblige, sous prétexte d'hygiène, à se séparer. Il est regrettable de voir la tuberculose au Japon et dans le

seul roman à succès de ce merveilleux pays qui paraît si sain, si rudement nerveux, à travers ses victoires! Enfin, le romancier choisit l'exception toujours et cela confirme la règle.

Le Rose et le gris, par Louis Roubaud. De très stylisées nouvelles dont la plus jolie et la plus cruelle est intitulée : *On s'aime*.

Les Mirages possibles, par Paul Flamand. Oh! la bonne histoire que celle de la maison du grand homme inconnu et comme on l'a déjà vécue dans les milieux littéraires! Un peu plus elle serait à clef.

Trois quarts de lycéennes, par Junia Letty. Et on pourrait ajouter demi-quart de vierge!...Ces demoiselles sont toutes des femmes de lettres en herbes... et en herbes combien tendres!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Alfredo Niceforo : *Le Génie de l'Argot. Essai sur les Langages spéciaux, les Argots et les Parlers Magiques*, 1 vol. in-18, 3,50. « Mercure de France ». — *Le Libertinage au XVII^e siècle. Une Seconde Revision des œuvres du Poète Théophile de Viau, publiée en 1633 par Esprit Aubert, chanoine d'Angoulême, exposée par Frédéric Lachèvre*, 1 vol. in-8°. Champion. — *Un Mémoire inédit de François Garassus, adressé à Mathieu Molé pendant le procès de Théophile (1623)*, publié par Frédéric Lachèvre, 1 vol. in-8. Armand Colin — René de Week : *La Vie littéraire dans la Suisse française*, 1 vol. in-8°, Fontemoing. — Abel Faure : *La Crise du Français et la Réforme Universitaire*, 1 vol. in-12. 1 fr. Stock.

En tête de son ouvrage sur **Le Génie de l'Argot**, *Essai sur les langages spéciaux, les argots et les parlers magiques*. M. Alfredo Niceforo écrit ces lignes qu'il est nécessaire de transcrire pour faire comprendre la signification et la portée de son étude. Ce livre, dit-il, n'est pas un livre de philologie, et il ne cherche pas à faire l'analyse et l'histoire des paroles. Il n'est pas non plus un livre de psychologie, car il ne se donne pas pour but « l'étude de l'âme collective des groupes argotiers, telle qu'elle résulte de l'examen des mots que ces groupes ont créés ».

Ce livre est un essai sociologique, qui, sans oublier le sens philologique et psychologique des mots, étudie les lois qui règlent la naissance, la formation et le développement des langages spéciaux, notamment de cette forme particulière de langage spécial qu'est l'argot.

Nous considérons le phénomène « langage spécial » comme étant le produit des groupes qui l'ont créé, en partant de ce principe : tout « produit » d'un groupe social est le résultat d'une combinaison entre les qualités psychologiques des individus formant le groupe et les forces du milieu où vivent les hommes et le groupe lui-même. Ce livre se demande donc pourquoi les groupes sociaux créent des langages qui leur sont particuliers ; et après avoir fixé les lois de naissance de ces langages, il tâche de mettre en lumière les lois de leur développement.

Les groupes sociaux créent des langages particuliers, parce que le langage est en rapport très étroit avec la façon « de sentir, de penser, de juger ». Les différences de tout ordre existant parmi les hommes déterminent ainsi la formation de groupes humains, très différents les uns des autres, et poussent les individus à « créer, presque inconsciemment et sans pensée de dissimulation, des langages spéciaux ». C'est ce que M. Niceforo résume dans ces deux aphorismes, qu'il développe : « S'occuper différemment, c'est aussi parler différemment » et « différences de sentir, différences de parler ». Le dictionnaire de la langue normale ne suffirait pas à rendre l'expression verbale de toute une foule d'objets, de gestes, « de conditions se présentant dans le monde si particulier et toujours nouveau d'un travail spécialisé ». Mais il ne faut pas oublier qu'à côté du langage spécial d'une profession il y a souvent un vocabulaire particulier, véritables mots d'argot, destinés, non plus à communiquer la pensée, mais à la cacher aux profanes, ce sont les langages de caste et d'initiation, dans lesquels M. Niceforo fait entrer les divers langages des Ecoles. Quant au bas langage qu'est le langage populaire, M. Niceforo l'explique par cette nécessité pour le bas peuple d'avoir un langage à lui, expression de sa façon de sentir, de penser et d'agir. Le bas langage, ajoute-t-il, issu de ces façons si particulières de vivre et de sentir, sert, entre autres, comme « fonction de protection du groupe et même comme arme dans la lutte et les oppositions sociales ».

Mais quoique servant de *signum*, d'arme pour la lutte, et quoique déformant les images et les mots, ce langage n'est pas un argot. Qu'est-ce donc que l'argot ? « L'argot est un langage spécial qui reste intentionnellement secret, ou qui forge, toutes les fois que la nécessité le réclame, des mots et des phrases intentionnellement maintenus dans l'ombre, car son but consiste essentiellement dans la défense du groupe argotier. » L'argot sera donc partout où il existera une association d'individus groupés par n'importe quel lien : amour, amitié, communauté de métier ou de lutte sociale, passion politique, liens inavouables, etc. La loi qui préside à la naissance de l'argot est donc une loi de nécessité de défense ; sa loi de développement réside dans le même principe, et en fait une véritable langue. M. Niceforo étudie encore l'argot des couples, basé sur la métaphore ou les associations d'idées, l'argot des couples d'amants, plus complexe et plus personnel encore, et d'un symbolisme individuel. Voici l'argot des professions et des groupes politiques. Enfin, dans le dernier chapitre, l'auteur examine ce qu'il appelle l'argot magique et qu'il définit ainsi : « Nous appelons *argot magique* les déformations de langage auxquelles ont recours les individus lorsque, craignant — pour des raisons d'ordre différent, mais toutes ayant pour base une conception magique — d'appeler les êtres et les choses

par leurs véritables noms, il leur donne un nom conventionnel. » En Suède, par exemple, on désignera le renard par l'expression *le pied bleu*, ou *celui qui va dans la forêt*, etc. Les mots ont d'ailleurs pour les primitifs un pouvoir magique; pour eux le mot et la chose sont étroitement liés; c'est pour cela que les individus de certaines peuplades ne révèlent jamais à un étranger leur nom ou celui de leur village, dans la crainte que celui-ci n'en fasse un mauvais usage. Mais il ne faut pas oublier les origines préhistoriques de ces interdictions verbales : prohibitions magiques concernant tout ce qui est sacré et par conséquent tout ce que l'on craint. Encore maintenant on sait qu'il ne faut pas prononcer en vain le nom de Dieu.

§

M. Frédéric Lachèvre publie en complément à son ouvrage sur le Procès de Théophile: **Une seconde Révision des œuvres du Poète Théophile de Viau** (*corrigées, diminuées, et augmentées*) *publiée en 1633 par Esprit Aubert, chanoine d'Avignon, suivie de Pièces de Théophile qui ne sont ni dans l'édition d'Esprit Aubert* (*1633*) *ni dans celle d'Alleaume* (*1855*). En une très curieuse introduction, M. F. Lachèvre nous expose que la critique littéraire n'existait pas au XVII^e^ siècle : le public se faisait son opinion sur la lecture des ouvrages eux-mêmes. Les lettrés, comme Chapelain, entretenaient leurs correspondants des nouveautés, mais n'entendaient pas exercer un sacerdoce, et, sauf dans leur entourage, leur autorité était nulle. « Il a fallu le succès inattendu du *Cid* et les attaques passionnées des jaloux de Corneille pour amener Richelieu à provoquer au sujet de cette pièce le jugement de la jeune Académie française. » Les imprimeurs et les libraires étaient donc seuls en situation de discerner les livres qui jouissaient de la faveur populaire; mais déjà les livres les plus lus, les plus célèbres, n'étaient pas les plus estimés.

Il serait donc facile, écrit M. Lachèvre, par de simples relevés bibliographiques, d'arrêter la liste des auteurs les plus lus au XVII^e^ siècle « sans qu'aucune intervention étrangère ait éclairé ou faussé le sentiment de leurs lecteurs ». Certaines constatations, ajoute-t-il, ne concorderaient guère avec nos appréciations actuelles. Prenant comme exemple Malherbe et Théophile, « si on en croit Boileau, dont la manière de voir a été acceptée par le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle, Malherbe aurait dominé la poésie française dans la période qui s'étend de 1600 à 1665; tandis qu'en réalité les générations qui se sont succédé de 1621 à 1700 ont préféré la grâce et le laisser aller de Théophile à la belle tenue de Malherbe ». Pour le démontrer, M. Lachèvre a dressé le tableau des diverses éditions de Malherbe et de Théophile au XVII^e^ siècle, qu'il résume ainsi : De 1626 à 1700, Malherbe a obtenu seize

éditions, Théophile en a eu soixante-treize, et même, d'après un travail récent de M. Edmond Maignien, que M. Lachèvre analyse en une note complémentaire, à la fin de son volume, à ces soixante-treize éditions de Théophile, il faut encore en ajouter quinze. On peut en conclure que la masse des amateurs de poésie n'a attaché aucune importance aux arrêts de Boileau.

Dans son étude sur la **Crise du Français et la Réforme Universitaire**, M. Abel Faure écrit, à ce sujet : « On s'imagine communément qu'au XVII^e siècle le goût public s'incarnait dans Corneille, Racine, Molière. Quelle erreur! Le goût public c'était Longepierre, c'était Campistron, c'était Boyer; c'était M^me de Villedieu, c'était Lafosse, Leclerc, etc... » On croit généralement, ajoute-t-il, que les hommes d'alors demeuraient stupides d'admiration devant le *Cid*, *Andromaque*, *Polyeucte*. C'est mal connaître « le siècle, qui applaudissait avec fureur » *Pyrame et Thisbé*, *la Troade* et *Timocrate*. Il serait trop facile de transposer ce jugement à l'usage de notre époque.

Parmi les amateurs de poésie du XVII^e siècle, Esprit Aubert, qui fut chanoine d'Avignon, et avait publié un recueil des poètes français du XVI^e siècle : *les Marguerites poétiques*... s'était à ce point épris de la poésie de Théophile qu'il s'était donné comme tâche de publier ses œuvres « purifiées de leur mauvaise odeur d'épicurisme », afin qu'elles pussent être mises dans toutes les mains. Entreprise extravagante, mais qui montre dans quelle estime on tenait le talent de Théophile. Dans sa préface aux lecteurs, Esprit Aubert estime « qu'il faut sauver ce qu'il y a de bon dans les œuvres d'un écrivain libertin, en corrigeant ou en supprimant même les parties dangereuses pour la foi et les mœurs ». Voici maintenant les textes qu'a revisés Esprit Aubert, je ne puis ici en donner le détail que l'on trouvera dans le livre de M. Lachèvre. Ce qu'il y a de curieux c'est que le chanoine d'Avignon n'a pas connu les passages incriminés par le procureur général Molé et qui ont fait l'objet des questions posées par les commissaires du gouvernement à Théophile : « Ces passages n'ont pas autrement attiré son attention. » Il a surtout pourchassé certains mots typiques employés par le poète dans un sens libertin et remplacé ces mots par d'autres insignifiants. Notons cependant que le *Traité de l'Immortalité de l'Ame* a complètement disparu dans l'édition d'Esprit Aubert, remplacé par un passage de la *Response de Tircis à la Plainte de Théophile prisonnier*, qui est suivi d'une démonstration de l'immortalité de l'âme par Esprit Aubert lui-même. Les corrections et additions à *Pyrame et Thisbé* sont peu importantes, elles sont plus graves en ce qui concerne les Poésies : en voici quelques exemples. Dans l'ode : La Solitude, « les *discours* du matin au soir » ont remplacé « les baisers... ».

« J'ay tenu dans mon lit Elise toute nue » devient : « J'ay cru d'entretenir une dame inconnue », etc... « Je crois que les *damnez* sont plus heureux que moi » se change en : « Je crois que les *forçats*... ».

« Cloris pour ce petit moment
D'une volupté frénétique... »

est traduit :

« Cloris pour un petit moment
De ton abbord moins fantastique. »

M. Lachèvre publie ensuite les passages supprimés par Esprit Aubert et qui ne figurent pas tous dans l'édition Alleaume, quelques pièces « qui sont peut-être de Théophile » et que lui attribue le chanoine, d'autres pièces attribuées encore à Théophile par E. Aubert et qui sont d'autres auteurs. Enfin, voici, en supplément : *Vers et pièces de Théophile qui ne sont ni dans l'édition d'Esprit Aubert (1633) ni dans celle d'Alleaume (1855)*, dont quelques inédits ont été écartés de ce volume à cause de leur obscénité. On les trouvera dans *le Procès du poète Théophile de Viau*, et dans un nouveau travail de M. Lachèvre, qui paraîtra prochainement : *Les recueils collectifs de poésies libres et satyriques depuis 1600 jusqu'à la mort de Théophile*... Un dernier chapitre est consacré à Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, médiocre poète, qui fut tellement séduit par les œuvres de Théophile qu'il n'hésita pas à y puiser pour améliorer sa tragédie d'*Alexis*. Cependant il apporta de tels changements au texte du poète que les vers devinrent méconnaissables.

M. Frédéric Lachèvre nous donne encore en un autre petit volume : **Un mémoire inédit de François Garassus adressé à Mathieu Molé pendant le procès de Théophile, 1623.** Du commentaire du critique, j'extrais ces lignes qui feront comprendre la valeur et la teneur de ce document : Ce mémoire,

Premièrement, apporte la preuve que la Compagnie de Jésus ne s'était nullement engagée à fond dans la campagne menée contre le libertinage, dont Garassus a seul assumé la responsabilité ou l'honneur, si honneur il y a ; secondement, il nous donne la clef de ses procédés... Le mémoire de Garassus rassura la conscience de Mathieu Molé, si tant est que le Procureur général ait été sur le point d'écouter les récriminations des ennemis des jésuites.

§

M. René de Week étudie **La Vie littéraire dans la Suisse Française**. Historiquement et géographiquement, dit-il, la Suisse est une nation ; mais nous n'avons pas de langue nationale : au point de vue littéraire, nous ne sommes donc pas une nation. Cependant, si nous ne possédons pas une littérature qui soit nôtre, nous pou-

vons, grâce aux trois langues parlées en Suisse, enrichir trois littératures. Et cette impossibilité d'une littérature helvétique crée, sur le territoire de la nation suisse, trois provinces lointaines des littératures allemande, italienne et française.

Le pays romand appartient « à des populations de langue française et de civilisation latine ». Son destin « s'est élaboré lentement, dans le silence, séparé de celui du royaume par la longue barrière du Jura ». Cependant l'obstacle le plus infranchissable pour les idées françaises fut le protestantisme, qui a donné à la Suisse française une physionomie morale très différente de celle de la France. On comprend l'influence de ces idées morales sur la littérature de ce pays. Les meilleurs esprits actuels de la Suisse romande semblent vouloir se libérer de ce moralisme.

Après avoir noté ce qui différencie la littérature du XIXe siècle de celle du XVIIIe en Suisse romande, M. de Weck analyse les œuvres principales du siècle dernier, caractérisées par un goût tyrannique de l'abstraction, « une sorte de mysticisme tourmenté et stérile, à l'allemande » et le manque presque absolu de style. Le critique n'ose pas insister sur les romanciers : on en arriverait, dit-il, à trouver du génie à Berquin. « Certains types de « roman romand » n'ont, je crois, dit-il, jamais été dépassés en niaiserie .. ». A côté de ces pieuses berquinades, M. de Weck rend hommage à la mémoire de trois écrivains disparus dont l'œuvre « honore hautement notre petit pays » : Edouard Rod, Philippe Monnier, Gaspard Vallette. Et il trouve pour caractériser leurs œuvres les mots qu'il faut sans exagération.

A l'heure présente, chez les critiques et les philosophes, « l'inquiétude morale, le doute de soi-même, la fatigue, l'énervement paralysent les plus belles énergies ». Cependant, il y a du nouveau dans les lettres romandes, si l'on considère l'œuvre d'un jeune romancier, C.-E. Ramuz, et celle d'un jeune poète, Henry Spiess, qui n'ont voulu qu'exprimer ce qu'ils ont senti, et n'être que des artistes, en face des écrivains à intentions morales et sociales qui pullulent encore en Suisse. C'est cela, la tendance nouvelle et révolutionnaire, presque. La critique et l'histoire littéraire se dégagent aussi peu à peu du dogmatisme, en même temps que le goût des lecteurs s'affine; ainsi M. Henry Spiess a fait lire « à beaucoup de gens qui les ignoraient » *les Ballades françaises* de Paul Fort.

Enfin, M. de Weck étudie la littérature romande de l'heure présente. C'est toujours l'esprit critique qui y domine : nous sommes, dit-il, un peuple plus intelligent qu'artiste. Notre Rousseau, ajoute-t-il en souriant, ne fut-il pas le pédagogue des âmes sensibles, et Mme de Staël, l'institutrice du romantisme ? Parmi les critiques actuels, je citerai seulement, après l'auteur, M. Philippe Godet, le bio-

graphe de Mme de Charrière, l'éditeur de *Caliste* et des *Lettres de Belle de Zuylen*, MM. Paul Seippel, Ernest Bovet, Maurice Muret, William Ritter et G. de Reynold dont l'étude sur *le Doyen Bridel* fut naguère analysée ici même. Le roman est représenté par M. Louis Dumur, avec ses ironiques et discrètement philosophiques histoires genevoises : *Les Trois demoiselles du Père Maire*, *le Centenaire de Jean-Jacques*, et *l'Ecole du dimanche*. A ce sujet M. de Weck note que Louis Dumur s'est souvenu qu'il appartient, « plus encore que Jean-Jacques, à la Genève « libertine », à celle qui toujours s'est regimbée contre la règle de Calvin ». Mais ce serait diminuer Louis Dumur que de le classer parmi les écrivains romands, il est un écrivain français, et son *Coco de génie* est un des romans les plus légers et les plus purs, selon la manière du XVIIIe siècle. Il faut encore citer M. J.-P. Porret, l'auteur de *Mimi Lalouet*, qui serait une sorte de petit Balzac romand. Parmi les jeunes, à côté de M. Ramuz, dont le *Jean-Luc persécuté* a fixé l'attention des Académies, Mme Noëlle Roger, qui est toute charité et tendresse : « Un souffle évangélique se propage dans tous ses livres. » La jeune poésie romande n'est pas d'une très grande originalité : Jules Cougnard, qui évoque Banville, Ami Chantre, romantique attardé, Mlle Marcelle Eyris, disciple de Mme de Noailles, M. Roger-Cornaz, qui rappelle Henri de Régnier, enfin Henry Spiess dont les *Chansons captives* reflètent l'âme inquiète d'un vrai poète.

M. de Weck termine son étude critique en souhaitant que la Suisse romande donne un jour à la France un Maeterlinck ou un Verhaeren. Ainsi soit-il.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Raymond Clauzel : *Fanatiques. I. Maximilien Robespierre.* Société française d'Imprimerie et de Librairie, 3.50. — Albert Mathiez : *Robespierre orateur.* Extrait d' « Athena » (février 1912), s. p. — Emile Lesueur : Œuvres complètes de Maximilien Robespierre. Tome II, fascicule I. *Les Œuvres judiciaires.* Ernest Leroux, s. p. — Louis Lumet : *Œuvres de Mirabeau : les Ecrits.* Avec une introduction et des Notes. Fasquelle, 3.50. — Hector Fleischmann : *Réquisitoires de Fouquier-Tinville*, publiés avec une introduction, des notes et des commentaires. Fasquelle, 3 fr. 50. — En façon de memento.

Je pensais bien finir aujourd'hui cette liquidation périodique de la récente littérature relative à la Révolution. Il me faut attendre encore à la prochaine fois ; et je trouve le temps long, car voici quatre ou cinq chroniques dont le sujet reste le même. C'est trop faire durer le « plaisir » ; c'est trop ciseler le compte-rendu, c'est le trop fouiller et développer, et le laisser trop souvent tourner, sous une plume qui se devrait d'être plus expéditive dans des objets en somme de fort peu de conséquence pour une destinée d'écrivain, au morceau de littéra-

ture. Non que je ne tente pas de réagir, mais sans réussir à être aussi succinct qu'il le faudrait; et je reste à mi-chemin, entre le complet développement et le résumé strict, dans une position indécise, incommode, où je sens bien qu'il y a du trop à la fois et du trop peu. C'est l'impression que je rapporte chaque fois de mes exercices de chroniqueur. Il en est des plus reposantes.

Mais, voyons : voici une biographie psychologique. M. Raymond Clauzel, qui n'aime pas **Maximilien Robespierre**, accroche une effigie de lui, peu flattée, à l'entrée d'une galerie où il se propose de collectionner des portraits de « Fanatiques ». Fanatique : Robespierre en fut, sous la Révolution et dans les données de la Révolution, le parfait spécimen. Fanatique, donc Inquisiteur (au même degré furieux que ceux du Moyen-Age) : cette double manière d'être fondée, chez cet homme, sur une croyance absolue qu'il avait en sa propre vertu. J'ai longtemps hésité sur cette vertu, sur cette pureté de Robespierre. En pareil chapitre, on ne veut pas se prononcer trop vite, crainte d'être dupe. Aujourd'hui, j'incline assez à penser que Robespierre fut, en effet, un « vertueux », ou du moins qu'il eut des « mœurs », de fortes « mœurs », au sens le plus étroit, le plus physiologique possible. Son hypocrisie ne fut pas là. Un chaste, un prêtre cloîtré dans son vœu ; ou encore, d'un mot plus trivial et significatif : une mascotte, la mascotte de la Révolution. Cette mascotte-là, la Révolution ne lui dut aucun doux bonheur; mais elle lui dut bien l'espèce de réussite tragique, de parachèvement sinistre et de consommation sanglante qui la distinguent et la stylisent dans les siècles. Style terrible, mais qu'on ne peut guère goûter quand on le considère dans son parangon et propagateur, dans Robespierre, ce « Romain » très forcé. En cette époque de la Révolution, où la nature humaine se trouva jetée hors de ses voies normales, nul n'y fut jeté plus que Robespierre. Cet idéal de vertu, qu'il portait, non pas « en écharpe » (car, bien que correct, cet être compassé manquait d'élégance), mais comme un « Saint-Sacrement », — un Saint-Sacrement dont il était à la fois le prêtre et le dieu, — cet idéal de vertu le destinait, entre tous, à ces « transformations de la personnalité », comme dit un récent analyste, M. Gustave Le Bon, qui ne sont, en réalité, que de profondes désagrégations.

Voilà, en deux mots, ce que la brièveté nécessaire d'un compte-rendu nous permet de dire au sujet de la psychologie de Robespierre, d'après les suggestions de M. Raymond Clauzel. On conçoit le refus de cet écrivain d'être impressionné par la vertu de Robespierre. Moi-même, je l'ai toujours senti en moi, ce refus. L'homme de cette vertu-là était d'étoffe si étroite et mince, disons le mot : mesquine!

Toutefois, me sera-t-il permis de dire à M. Clauzel qu'il ne me paraît pas rester toujours lui-même dans la note juste? Par exemple, les

relations de Robespierre avec sa sœur Charlotte ne furent pas tout à fait ce qu'imagine M. Clauzel. Cette vieille fille insupportable n'avait rien, certes, qui pût la faire retenir; mais quelle histoire extraordinaire d'aller dire que, pour se débarrasser d'elle, les frères Robespierre l'envoyèrent dans les griffes du tigre Le Bon, à Arras! Ce voyage d'Arras ne fut pas aussi terrible, et je ne pense nullement que Robespierre ait vu la Guillotine au bout. Il fallut bien de l'orgueil consciemment ou inconsciemment hypocrite pour composer la vertu d'un Robespierre : mais inutile de le surfaire sous ce rapport négatif. De même, je ne vois vraiment pas pourquoi M. Clauzel trouve mal que Robespierre ait préféré la société de la famille Duplay à celle de sa sœur Charlotte. « Rester auprès de Charlotte, c'était le devoir; céder à l'attirance de la maison Duplay, c'était écouter l'égoïsme et trahir la probité du cœur. Un homme qui repousse les nobles charges de la vie privée, pour s'isoler en quelque culte passionnel, quel qu'il soit, moralement, est un pur monstre. » Voilà de bien grands mots. Souvent, les étrangers nous comprennent mieux que notre propre parenté. Seuls sont sacrés, au foyer, la femme et les enfants. Après... On peut préférer certaines adoptions spirituelles. C'est un droit. Du reste, on ne saurait aborder sans trop de précautions ce chapitre des rapports de Robespierre avec sa sœur. Charlotte a été fort « travaillée », fort « cuisinée » par les gens de Thermidor.

Autre chose, plus sérieuse : M. Clauzel ne s'exagère-t-il pas, dans le domaine politique cette fois, la psychologie de Robespierre? Une âme, quelle qu'elle soit, cela ne se développe pas, dans les événements, avec la sûreté imperturbable, l'égoïsme indéfectible voulus par M. Clauzel en ce qui concerne l' « Incorruptible ». Je souscris à bien des choses qu'a dites M. Clauzel, mais ces choses seraient bien plus finement vraisemblables encore, si l'on n'avait pas été aussi entier sur elles. Il y a des réalités qui ne dépendirent pas de Robespierre et qui déterminèrent l'action de Robespierre. Par exemple, que Robespierre ait été un cuistre de vertu et que son caractère ait été despotique en ce sens, j'y peux consentir. Mais cette « position solitaire et individuelle » qui en est la suite, ce point de vue purement subjectif, ne suffit pas à expliquer l'opposition de Robespierre aux Girondins, et de là au Constitutionnalisme, lequel eût bien, en effet, sauvé la France, comme le veut M. Clauzel, à condition qu'il eût été possible au moment voulu. En ce qui concerne les Girondins, plus que par dépit de les voir au pouvoir à sa place, c'est par une vue assez juste des choses que Robespierre s'est décidé. Les Girondins inaugurèrent une politique extérieure très belliqueuse sans prévoir, parmi les difficultés de l'entreprise, les suites intérieures qui en résulteraient dans un pays en état de révolution. Contre ces suites, terribles ainsi que l'événement le montra, qu'est-ce que leur constitutionnalisme pourrait?

Qu'est-ce qu'un gouvernement, astreint à des tempéraments, à des formulismes, et ne gagnant à son alliance constitutionnelle avec Louis XVI que les indécisions et les équivoques mêmes de celui-ci, ferait contre les troubles accrus du dedans? Etre belliqueux à l'extérieur et modéré à l'intérieur? Etrange paradoxe politique, étant donnée l'heure! C'est un paradoxe de ce genre qu'entrevoyait Robespierre, et c'est dans ce sens qu'il disait, assez judicieusement : « Guerre aux conspirateurs et au despotisme, et ensuite marchons à Léopold. » Je vois là le sentiment exact d'une situation donnée, plus que l'étalage égoïste d'une personnalité ambitieuse qui, pour se mettre en évidence, ferait, faute de mieux, de l'opposition quand même.

Je ne puis étendre cette discussion à toutes les parties de la remarquable étude de M. Raymond Clauzel. Je n'espère pas une minute, du reste, qu'une telle discussion, bien que dégageant peut-être une série de motifs purement objectifs, inclinerait M. Clauzel à ramener moins exclusivement, moins âprement toute la carrière politique de Robespierre sous le jour quelque peu théâtral des deux ou trois violentes et sinistres illuminations psychologiques qui, pour cet historien, sont toutes les lumières de Robespierre. Et puis cela vaut mieux sans doute ainsi, après tout. Nous y perdons quelques nuances précieuses, indispensables même pour l'impartiale intelligence du rôle politique de Robespierre, mais nous y gagnons un des plus curieux, des plus talentueux pamphlets que compte la littérature politique, touchant un homme qui n'était pas non plus sans appeler et mériter bien des flèches.

Après le pamphlet, le panégyrique. Ces quelques pages de M. Albert Mathiez sur **Robespierre orateur** sont un éloge sans réserves. Lorsque le critique se trouve, comme ici et comme plus haut, en présence d'opinions unilatérales dans un sens ou dans l'autre, il a toujours tendance, et légitimement, à faire des réserves et à regarder l'autre côté des choses. Un critique doit avoir l'âme libre et détachée. Cela peut l'amener à prendre, uniquement par souci du naturel, le contre-pied des opinions qu'il rencontre, si celles-ci paraissent systématiques. J'exprimerai donc ici un désir de mesure dans l'éloge, pour la même raison que je viens d'en exprimer un dans le blâme. L'opuscule de M. Mathiez donne de façon précise le « curriculum vitæ » de Robespierre au point de vue oratoire et politique. C'est l'essentiel. Pourquoi faut-il, là-dessus, être obligé de dire à M. Mathiez que l'éloquence de Robespierre est, à l'occasion, bien venimeuse? Dès que les hommes, les personnalités se substituent, dans ses discours, aux théories ou aux faits, l'ire puritaine grince et siffle. Dès la Constituante, c'est le vieil abbé Raynal qu'on accuse d'apostasie. Du discours contre Danton, M. Mathiez dit : « Où trouver pages plus éloquentes ? » Et plus venimeuses. « On lui a reproché (à Robespierre)

de parler trop souvent de lui, d'étaler son moi. Cela est encore de la sincérité ». On est toujours sincère dès qu'on se voit en beau; mais c'est là une sincérité devant laquelle le monde entier disparaît. J'espère bien, à l'encontre de M. Mathiez, qu'on ne donnera pas à apprendre à nos enfants le Discours contre Danton. La « pompe surannée » des Oraisons funèbres est encore préférable. Du moins ne forment-elles pas des envieux ni de faux stoïques.

Finissons-en avec Robespierre en signalant, dans la collection de la Société des Etudes Robespierristes, laquelle a entrepris l'édition des « Œuvres complètes de Maximilien Robespierre », la publication, par M. Emile Lesueur, des **Œuvres judiciaires** (fascicule I du tome II). Ce sont les plaidoyers prononcés devant le Conseil d'Artois. Le nom seul de l'avocat peut donner un intérêt à ces plaidoiries. Ce nom : et aussi l'Introduction rédigée par M. Lesueur, pleine de renseignements minutieux sur le situation de Robespierre dans le barreau de sa ville natale. Mais j'ai plus de curiosité pour le littérateur-amateur, pour le Rosati. Là j'ai quelque chance de voir notre homme un peu au naturel, un peu détendu, à l'époque de sa jeunesse enfin, s'il eut jamais une jeunesse.

§

M. Louis Lumet a publié, avec introduction et notes, un choix des **Ecrits de Mirabeau**. Si la Révolution n'eût pas eu lieu, Mirabeau eût été, comme son père, un publiciste, mais avec beaucoup plus de clarté. Ce publiciste, il l'a été largement, du reste, dans la première partie de sa vie, et il fallut tout l'éclat qui vers la fin couronna cette vie, pour faire oublier « toute une existence d'écrivain mouvementée et extrêmement remplie ».

Il y a bien des choses dans ces Mélanges édités par M. Lumet : une traduction des Elégies de Tibulle et une étude sur la Caisse d'Escompte; un Essai sur la littérature des anciens et des modernes et un Mémoire sur les actions de la compagnie des Eaux de Paris; un avis aux Hessois (relatif au trafic des recrues militaires) et une Lettre sur Cagliostro et Lavater, etc., etc. Mais le fonds auquel se rattachent en général les essais de Mirabeau est fourni par des études politiques et économiques. L'extrait du livre sur « la Monarchie Prussienne », écrit en collaboration avec Mauvillon, à l'issue du voyage en Prusse de Mirabeau chargé par Calonne d'une mission secrète, montre un écrivain politique de réelle valeur. Ce n'est pas, dit à ce propos M. Lumet, « ce n'est pas la simple compilation que tous les critiques qui ont étudié Mirabeau se sont bornés à citer sommairement, c'est une œuvre exécutée sur un plan bien établi, d'après une conception particulière de l'histoire économique et philosophique ». C'est la fameuse conception « physiocratique », chère

aux économistes du temps, et que Mirabeau tenait de son père. On ne voit pas trop du reste ce qu'elle vient faire dans l'étude d'un pays qui doit tout à sa discipline brutale dans tous les ordres de choses; et pourtant cela même devient singulièrement curieux à l'heure actuelle, marquée par l'essor économique de l'Allemagne.

L'homme capable d'une telle diversité d'études, à travers une existence qui ne se trouva point confinée précisément dans le silence douillet du cabinet, cet homme était supérieur, et il eût été supérieur quelles que se fussent montrées les circonstances. Quand on considère en Mirabeau l'homme politique, il ne faut pas oublier le publiciste. Ainsi s'expliquent les connaissances profondes que Mirabeau montra soudain dans l'Assemblée Constituante.

M. Louis Lumet a excellemment édité ces extraits. Sa préface donne des indications décisives sur la méthode de travail de Mirabeau écrivain. Les notes et éclaircissements dont il accompagne ces cinq cents pages de textes sont d'un érudit soigneux et visiblement soucieux d'apporter du nouveau.

L'espèce de générosité intellectuelle et morale qui sourd irrésistiblement de toutes ces pages de Mirabeau, ah! nous en sommes bien loin, ici, dans ces **Réquisitoires de Fouquier-Tinville**, publiés par M. Hector Fleischmann. Ces deux livres, le précédent et celui-ci, mesurent l'écart formidable séparant les deux extrêmes de la Révolution. Séparant? Ne recherchons pas si la Terreur ne fut pas une conséquence transcendantale,un développement ultime, l'enthousiasme du début « *plus* le temps ». Un vin puissant tourné à l'aigre, et au vitriol, en raison de son feu même. Notons seulement, sous le jour de deux documents typiques, l'opposition de deux états humains, et combien l'un est terrible et désespéré par rapport à l'autre.

A propos d'un précédent ouvrage de M. Fleischmann, « les Coulisses du Tribunal Révolutionnaire », j'ai indiqué ma pensée sur l'entreprise de réhabilitation tentée par cet écrivain en faveur de Fouquier-Tinville. J'avouais la comprendre peu. Depuis, M. Fleischmann m'a adressé son nouveau livre, comme une « plaidoirie en appel pour un condamné de 94 ». Bien entendu, je ne vais pas prononcer quelque sentence que ce soit. Je vois bien les faits que l'Histoire aujourd'hui nous montre : je discerne l'essence de l'obéissance ponctuelle, passive de Fouquier-Tinville à la Convention et à la « Loi » ; j'aperçois l'intérêt thermidorien dans le procès de 94.Deux faits considérables. Je sais aussi qu'un psychologue peu suspect d'indulgence envers l'Accusateur public, M. Gustave Le Bon, a pu écrire ceci : « Fouquier-Tinville mourut sans comprendre sa condamnation et, au point de vue révolutionnaire, rien ne la justifiait. » Je sait tout ceci, mais voici ma pensée : l'affaire Fouquier-Tinville n'est pas une

cause. On n'a pas à *plaider*, ou à *ne pas plaider*. Ce cas est en dehors de toute « région argumentative ». Comment appliquer les données de la raison et du droit naturel à des hommes et à des faits qui furent en-dehors de toutes les données de la raison et du droit naturel? C'est de l'exceptionnel, c'est de l'inouï qui se trouve ici. Il est bien inutile d'établir un mètre de mérite ou de démérite pour l'exceptionnel et pour l'inouï. Traduit-on les épouvantables premières guerres civiles de Rome à la barre de la conscience publique? On les relate telles quelles, ainsi qu'a fait Appien, ou on passe vite dessus, ainsi qu'a fait Montesquieu C'est affaire de sensibilité. Mais les traduirait-on à la barre que, condamnées ou absoutes, je me dirais que c'est bien inutile. Ainsi des chefs de la Terreur. On les accepte ou on les rejette en bloc. Pas d'autre alternative. Je suis de ceux qui les rejettent, nullement pour des raisons de « morale » (je le répète, la nature des choses, ici, ne dépend d'aucune plaidoirie, ni d'aucune contre-plaidoirie), mais pour des raisons simplement *vitales*, dirai-je. Le mal que se donne M. Fleischmann me paraît donc superflu, et un peu artificiel. Du moins devons-nous à l'entreprise cet excellent choix de textes, dont l'intérêt, l'utilité proprement historique, est incontestable.

§

En façon de memento.

L'Amateur. — *L'Itinéraire de Paris à Jérusalem*?

M. J. Lemaître. — Celui de Chateaubriand? Peuh!

L'Amateur. — Et celui de son domestique Julien?

M. J. Lemaître. — A la bonne heure!

... Servus servo assentit.

EDMOND BARTHÉLEMY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Les Plasmogénistes.— Martin Kuckuck : *L'Univers, être vivant*, Kundig (Genève), 15 fr. — J.-H. Fabre : *Les Ravageurs*, Delagrave, 3 fr. 50. — Ch. Epry : *A la Mer*, Plon-Nourrit, 6 fr.

Lorsqu'il y a quelques mois, à la demande de certains de mes lecteurs, j'ai donné ici franchement mon opinion sur une nouvelle science, la plasmogénie, je m'attendais à des réclamations de la part de M. Herrera ou de ses disciples, car ceux-ci ne perdent jamais une occasion de faire parler d'eux. Je regrette qu'on n'ait pas jugé possible de publier la lettre de réclamation de M. Herrera ; cela m'aurait dispensé de revenir sur la question ; mes lecteurs auraient pu juger par eux-mêmes si, comme le soutient M. Herrera, j'ai dénaturé sa pensée. Ils auraient souri à la curieuse mentalité des plasmogénistes, qui crient toujours à la persécution et, dès qu'on n'est pas

de leur avis, vous accusent d'être clérical et vitaliste, et même vont plus loin, comme le témoigne cette phrase de la lettre de M. Herrera : « Je fus attaqué avec violence dans la presse cléricale par un Monsieur qui vient de mourir dans un asile d'aliénés. » Espérons que la destinée m'épargnera cette épreuve.

Je n'aurais rien compris à la plasmogénie, parce que j'ai déclaré que les fougères dessinées par les cristaux de glace sur les vitres en hiver ne sont pas des êtres vivants et ne sont pas susceptibles de nous éclairer sur les mystères de la vie.

Précisément, répond M. Herrera, les cristaux de glace formés en présence de traces de colloïdes et en général les cristallisations imparfaites ont un grand intérêt pour la plasmogénie. M. Bohn pourrait entreprendre l'étude des cristallisations incomplètes de la glace dans les milieux colloïdes et il obtiendrait des résultats remarquables, comme ceux de Nordenskiold. Les colloïdes en se coagulant seuls ne prennent pas les formes cellulaires parfaites, qui se produisent avec une vitesse inouïe dans les complexus de sels en voie de cristallisation et de colloïdes.

M. Herrera se défend de s'être laissé guider et tromper par les simples aspects de la forme extérieure, et il fait observer qu'il n'est pas le seul à attribuer la vie à tout ce qui existe. Cette opinion a été acceptée par un grand nombre de penseurs de tous les temps, depuis les philosophes de l'Inde antique. Je pense même qu'elle est plus ancienne que ne le dit M. Herrera, l'homme primitif ayant toujours eu la tendance d'attribuer la vie à tout ce qui l'entoure. Je ne doute pas, bien entendu, que les plasmogénistes n'aient donné à leur animisme une forme beaucoup plus savante. J'ai lu en effet, contrairement à ce que croit M. Herrera, le livre de M. Martin Kuckuck : **l'Univers, être vivant**, volumineux in-4° de 651 pages ; voici quelques phrases parmi celles que j'ai soulignées au cours de la lecture :

L'univers incréé et indestructible, en transformation perpétuelle, est un être vivant unique, éternel, tout puissant ; tous les corps cosmiques, y compris notre planète avec ses habitants, n'en sont que les organes.

La vie, ou l'énergie actuelle de tout être, soit électron, astre ou homme, n'est qu'une et même énergie primordiale, le magnétisme cosmique, différentes modifications en formes cinétiques dans les différents êtres.

Une seule matière éternelle, l'éther, constitue l'univers ; une seule vie éternelle, le magnétisme cosmique, l'anime.

Les mélanges aqueux de substances minérales et de substances organiques amorphes et inertes obtiennent, par l'ionisation au moyen de baryum et de radium, les formes et les fonctions de la substance organisée « vivante », c'est-à-dire les formes et les fonctions des organismes protoplasmiques primitifs.

L'univers entier est un être hermaphrodite isodyname.

Tant que M. Kuckuck se contente de proclamer l'unité des forces dans l'univers, je suis naturellement avec lui; mais j'avoue humblement qu'il m'a été impossible de suivre la longue argumentation qui le conduit à proclamer que l'univers est « un être hermaphrodite isodyname ».

Quelle que soit l'admiration de M. Herrera pour M. Kuckuck, je maintiens que beaucoup de biologistes contemporains ne sont pas de son avis, ni de celui de M. Herrera. Le professeur de Mexico oppose à l'opinion de J. Loeb, biologiste de génie et d'ailleurs matérialiste avéré, celle de « biologistes » contemporains comme les frères Mary, Renaudet, Jacquemin. J'avoue ignorer les recherches originales de ces savants dans le domaine de la biologie; mes collègues n'ont pu me renseigner, et le *Zoologisches Adressbuch* (de 1911), qui est l'almanach international non seulement des zoologistes, mais encore des physiologistes et des biologistes, est absolument muet en ce qui les concerne. J'ai eu entre les mains un livre de M. Jacquemin, entièrement fait de compilations. Les publications des frères Mary me paraissent avoir le même caractère. Mais je puis me tromper. Le paragraphe suivant extrait des *Organismes primordiaux* de Albert et Alexandre Mary indique le ton de l'ouvrage.

Pasteur lui-même crut pendant plus de douze années à l'apparition abiogénétique des organismes inférieurs ; il y crut jusqu'au jour où la mentalité de celui qui professait « la foi du paysan breton » triompha de l'esprit critique du bactériologiste laborieux et probe. Avant de s'être fait, par sa volte-face philosophique, l'auxiliaire de l'obscurantisme, le malheureux savant avait pour laboratoire un grenier sans feu et se voyait refuser par le ministre une modeste subvention de quinze cents francs. Devenu le négateur officiel de la génération spontanée, l'homme qui ne voulait plus « mourir comme un vibrion » fut divinisé ; on lui attribua faussement les découvertes de ses confrères ; on étouffa ses adversaires ; de ses plus grossières erreurs, on fit des conquêtes intangibles ! Puis un vibrion ne devient pas sénateur et ne recueille pas en quelques années les deux millions et demi nécessaires à la fondation d'un institut ; un vibrion ne meurt pas chef d'école, académicien, professeur à la Sorbonne, et muni de la bénédiction du papee, ce Prince des Charlatans !... La postérité fera justice de cette idole, élevée avec une audace inouïe, sur le terrain même de la science, par le mysticisme et la mauvaise foi.

Pauvre Pasteur, qui « interrogeait » la goutte d'eau pure, composée d'oxygène et d'hydrogène, et lui demandait d'engendrer des êtres constitués par du carbone, du silicium, de l'azote, du phosphore, etc. Pauvre Pasteur qui prétendait que la stérilisation ne fait que tuer les germes, alors que l'eau de mer devient toxique quand on la stérilise.

Je m'excuse auprès de mes lecteurs d'avoir publié ici ce long passage. Mais il est très caractéristique de la mentalité des plasmogénistes, et il leur expliquera pourquoi je ne tiens pas à entamer avec

M. Herrera ou ses disciples une polémique qui risquerait fort de ne pas avoir le caractère scientifique.

§

En matière de science, il ne devrait y intervenir en principe ni la sympathie, ni l'antipathie. Et pourtant il arrive qu'on éprouve une vive sympathie pour des savants dont on n'approuve pas entièrement les idées.

Depuis plus de dix ans, je me suis efforcé de donner la preuve expérimentale que les faits et gestes des animaux s'expliquent par les lois de la physique et de la chimie, de montrer les désharmonies de la nature et la stérilité des conceptions finalistes. Et cela ne m'empêche pas d'avoir une grande admiration pour Fabre d'Avignon.

J'ai là sous les yeux son récent ouvrage, **les Ravageurs**, paru dans la même série que *la Vie des Insectes* et *les Mœurs des Insectes*. On y trouve une foule d'observations intéressantes sur les ennemis de nos jardins et de nos vergers, et bien des indications pratiques à côté de pages pleines de poésie et de considérations philosophiques.

Le chapitre sur l'*instinct*, écrit à propos d'une chenille qui ronge le bois des tiges, caractérise bien la manière de penser de l'auteur.

Tout le bois est attaqué indifféremment, sans économie, au hasard, car la larve est assurée de ne pas manquer de vivres. Une seule chose est scrupuleusement respectée : c'est l'écorce, qu'il ne faut pas trouer, crainte de trahir son gîte. Comment la larve, travaillant dans une obscurité absolue, sait-elle que le bout de la galerie va toucher à l'écorce et que le moment est venu de rebrousser chemin ? Qui lui inspira la crainte de se montrer au dehors ? Qui lui conseille de se tenir prudemment au cœur du bois pour éviter le moineau mal intentionné qu'elle n'a jamais vu ? C'est l'instinct, la clairvoyante inspiration qui sauvegarde les créatures, dans la lutte implacable de la vie.

... Toute créature, jusqu'au dernier des vers, est douée du savoir-faire que réclame sa propre conservation et surtout la conservation de sa race. L'animal n'a pas la raison sans doute, cette haute prérogative de l'homme ; mais il se conduit cependant comme s'il raisonnait ses intérêts avec une justesse devant laquelle qui réfléchit reste confondu. Un autre en effet a raisonné pour lui, c'est la Raison universelle, en qui tout vit, par qui tout vit, c'est Dieu, père des hommes, mais père aussi des lilas et des chenilles qui les rongent. L'animal sait donc, sans avoir jamais appris, il est maître en son art sans avoir passé par les épreuves d'apprenti ; du premier coup, sans expérience aucune, il fait admirablement ce qu'il est destiné à faire. Ce don de naissance, cette inspiration infaillible, qui le guide dans son travail, s'appelle l'*instinct*.

Que voulez-vous? On a beau voir les côtés faibles de l'argumentation, on ne peut s'empêcher d'admirer le talent du savant, honnête, désintéressé et ennemi de toute réclame.

Un véritable savant, celui-là.

§

M. Ch. Epry, auteur du livre **A la Mer**, dont on parle beaucoup en ce moment, me rappelle quelquefois Fabre d'Avignon. Il a écrit des volumes de Poésies : *l'Ame errante*, *Vers la Pitié*, *la Mer et la Forêt*, des romans : *la Woritzka*, *Fantoches*, *Fantoches ! l'Ecume* (mœurs politiques); il a publié récemment, dans les *Annales de l'Institut océanographique*, un mémoire sur les *Ripple-Marcks ;* élève de l'Institut océanographique, et plus particulièrement du professeur Joubin, c'est un amoureux de la mer. Le livre a un cachet artistique: la couverture est de H. Rapin, et un artiste de talent, M. Cassas, a exécuté la plupart des dessins. Il est d'une lecture tout à fait attachante, même pour un homme du métier, on sent qu'il a été vécu. L'auteur fournit une foule de détails précis et vraiment intéressants sur la composition chimique de l'eau de mer, sur la houle, les vagues, les lames de fond, les ras de marée, les courants, ... le recul des côtes et les actions littorales... les plantes et les animaux marins, les pêches scientifiques et industrielles, et enfin les oiseaux de la mer. L'ouvrage de M. Epry est destiné à avoir un grand succès : tous ceux qui vont aux bords de la mer l'emporteront avec eux, et sans aucun doute il contribuera à développer le sens de l'observation et l'amour de la nature.

GEORGES BOHN.

ETHNOGRAPHIE, FOLKLORE

Les Berbères de l'Afrique du Nord. — Parmi les questions que soulève l'énorme accroissement récent de notre empire nord-africain, il en est peu qui présentent une importance aussi directe et aussi immédiate que le problème ethnographique. Je donne à ce mot d'*ethnographique* son sens primitif et en quelque sorte étymologique, le sens que lui donnaient Hérodote et Pausanias, Plutarque et Strabon, de connaissance le plus systématique possible, c'est-à-dire d'étude, de la race, des coutumes, des croyances et de l'organisation sociale des divers peuples.

Que les peuples de l'Afrique du Nord soient divers et diversifiés, nul n'y contredira. Il suffit d'un voyage circulaire en Algérie comme en combinent les agences, pour s'apercevoir que dans une même ville, grande ou petite, et parfois dans un même village se coudoient des gens dont la face et le profil, dont le costume et la démarche, dont la maison, la langue et l'accent diffèrent. En Tunisie aussi, les variations individuelles et collectives sont considérables de localité à localité et parfois dans la même localité. Mais que dire du Maroc ! Quelle mosaïque étonnante de types et de civilisations ! Quelques par-

celles à peine nous en sont connues, et encore à peine superficiellement à cause de la difficulté des voyages d'exploration et aussi, il faut bien l'avouer, parce que les explorateurs antérieurs à la présente campagne d'occupation ont été tout ce qu'on veut, des commerçants, des prospecteurs de mines, des topographes, des géographes, des géologues, des météorologistes, que sais-je encore? tout, sauf des ethnographes. La seule exception qu'on doive signaler est donnée par M. Doutté qui, dans son livre *Merrakech*, publié par le comité du Maroc, a nettement pris pour sujet d'études les mœurs et coutumes, croyances et institutions de plusieurs tribus du Maroc occidental.

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que la Tunisie et l'Algérie soient à ce point de vue en meilleure posture. Je le sais, hélas ! par expérience. Ayant eu à étudier de près le problème des Ibères, il y a trois ans, je dus faire des recherches sur le peuplement, à l'époque protohistorique, de la péninsule ibérique et de l'Afrique du Nord. Et je m'aperçus alors qu'aucune enquête n'avait encore été faite en Algérie ni en Tunisie sur les industries indigènes, je veux dire aucune enquête vraiment détaillée et approfondie. Il n'y avait qu'un parti à prendre : y aller voir par moi-même et sur place. C'est ce que je fis pendant deux mois l'an dernier et pendant trois mois d'été cette année. Notre ignorance des divers métiers indigènes est quelque chose d'extraordinaire; à chaque pas on rencontre en Algérie des sujets de recherches absolument neufs, parmi lesquels j'ai dû choisir faute de temps : métiers à tapis et à *ousadas* (sortes de bissacs), métiers du tissage aux planchettes, systèmes divers de broderies, poteries au tour à décors incisés et poteries à la main à décor peint, sculpture sur bois, sculpture sur corne, décor animal ou végétal des flûtes en roseau, petits métiers locaux de passementerie, systèmes divers de tatouages géométriques, ou animaux ou végétaux, et bien d'autres occupations semi-industrielles, semi-artistiques, dont les origines restent à déterminer, même quand on en a enfin discerné la technique.

De telles enquêtes ne se font pas uniquement dans les villes, mais surtout dans les villages berbères ou dans les douars arabes, c'est-à-dire par un contact constamment direct avec les populations rurales. Et c'est pourquoi l'ethnographe se trouve mieux outillé que l'archéologue ou que le géographe pour surprendre les nuances de la vie indigène dans ce qu'elles ont de vraiment original et de relativement primitif.

Faut-il l'avouer franchement ? J'ai marché de surprises en surprises. « Ah ! ah ! me dit un jour un colon des environs de Tlemcen, Monsieur est un de ces Français de France qui viennent étudier l'Algérie ? Eh bien que Monsieur prenne garde: les Indigènes, c'est tous des sauvages ! »

C'était l'opinion de ce colon ; c'est l'opinion de la plupart des colons ; ce ne saurait être la mienne. Bien au contraire : sous la rudesse apparente, sous la froideur de commande, alors que s'établissent de premières relations entre un chrétien et un musulman, sous la farouche timidité des femmes et sous l'effronterie malicieuse des enfants, on voit vite percer, dès lors qu'on montre un intérêt réel pour les manières locales de vivre et d'agir, une sorte d'amabilité digne et cordiale que je ne puis mieux comparer qu'à l'attitude correcte, réservée et amicale de nos paysans de France en présence d'un homme simple dans ses allures, mais qu'ils sentent plus instruit, d'un médecin de campagne, par exemple.

Mais pour cela il faut prendre garde à un détail, ou à ce qui paraît n'être qu'un détail et qui est la pierre angulaire de tout l'échafaudage ethnique nord-africain ; il faut prendre garde aux distinctions de races. Et des races distinctes, fondamentalement irréductibles, il y en a autant en Algérie qu'en France, ce qui n'est pas peu dire. Mais on l'ignore. Couramment, on distingue grossièrement trois groupements : les Européens, les Juifs et les Arabes. Ce n'est pas le moment de montrer comment le premier terme de cette série comprend des contradictoires énormes. Brièvement : croit-on que la conduite, en Algérie, du grand Alsacien blond sera la même que celle de l'Espagnol ? Et l'anthropologie n'a-t-elle pas démontré que le Provençal et l'Espagnol de Valence ou d'Andalousie sont les frères consanguins d'un bon tiers des individus algériens qu'on dénomme simplement : *Arabes ?* la Méditerranée occidentale est un petit lac dont les rives sont habitées par une même population, ou du moins ont été colonisées à l'époque protohistorique ou même préhistorique par une même race, les Ibères. Aussi les affinités entre les Provençaux, les Espagnols et celles d'entre les populations nord-africaines qui ont ce type anthropologique du petit brun olivâtre sont-elles nombreuses et profondes.

A proprement parler, je doute qu'il y ait en Algérie beaucoup de vrais Arabes, c'est-à-dire des descendants authentiques de tribus venues d'Arabie même aux divers moments de la conquête musulmane ; il ne faut pas prendre au sérieux les racontars des historiens musulmans, qui, dans tous les pays du monde, ont naturellement falsifié l'histoire *ad majorem Mahometi gloriam :* il n'est pas de noble caïd ou de sheïkh vénérable d'Afrique ou d'Asie qui n'ait des prétentions à une descendance directement arabe, sinon à une parenté authentique avec l'un ou l'autre des apparentés du Prophète. Autrefois ces subterfuges faisaient encore quelque effet sur l'âme des naïfs ruraux ; mais de nos jours, ces généalogies n'ont plus guère d'action sur les peuples ; car, même dans le monde musulman, la foi s'en

va, ou du moins se modifie, et s'attache à autre chose de plus pratique.

Grâce aux recherches de René Basset, d'Edmont Doutté, de Gaudefroy Demombynes, d'Alfred Bel, de Destaing et de quelques autres membres de notre Faculté des Lettres d'Alger, on sait maintenant que l'Islam nord-africain n'est pas du tout ce qu'on croirait, à ne s'en tenir qu'aux termes du Coran et de ses commentateurs orthodoxes; car en ce pays aussi, il y a la religion théorique qu'enseignent les docteurs et, séparément, mais beaucoup plus tenace, la religion qu'appliquent traditionnellement les fidèles, en sorte que l'évolution de l'Islam dans l'Afrique du Nord au cours des siècles n'a jamais consisté que dans une série successive de compromis entre les dogmes imposés et les pratiques préexistantes. Il est démontré qu'un grand nombre de ces pratiques datent du paganisme gréco-romain, de même que survivent de l'époque romaine les villas à cour centrale et les serrures à petites chevilles mobiles, sans compter d'autres éléments de la vie industrielle. Certaines pratiques religieuses datent même de l'époque mégalithique, tout comme les poteries kabyles reproduisent les types céramiques chypriotes de deux mille ans avant Jésus-Christ. Le culte des saints musulmans, si vivace et si répandu dans l'Afrique du Nord, et auquel M. Montet, recteur de l'Université de Genève, a consacré d'intéressantes monographies, est très nettement, à la fois, pour la théorie fondamentale des saints comme intercesseurs et, en tant que système de pratiques spéciales, une adaptation par l'Islam du culte des saints chrétiens de l'époque byzantine.

En étudiant les techniques indigènes, j'ai découvert, avec surprise, des variations considérables dans les détails typiques, non pas seulement d'une tribu à l'autre, mais même d'un village à l'autre. Ce que l'on constate pour les techniques se voit avec autant de netteté pour les mentalités. Il faut se garder de croire à une seule et unique mentalité indigène, par opposition à une seule et unique mentalité européenne. Ne voyons-nous pas en France les tempéraments spéciaux du Savoyard, du Breton, du Lorrain, du Basque, du Normand, du Provençal — chacun complétera cette énumération aisément — se distinguer jusque dans les menus actes de la vie courante? De même se différencient le Kabyle, le montagnard de l'Aurès, l'habitant de grande tente, le Kroumir, le Beni Sliman, le Matmata, le Beni Snous, etc. Bref, admettons qu'il y a, rien qu'en Algérie et en Tunisie, une vingtaine de tempéraments locaux, que conditionnent à la fois la tradition historique, la race, le milieu géographique, la langue habituelle, la situation économique, etc.

Et combien plus de tempéraments spécifiques n'y a-t-il pas au Maroc! Au Maroc, ce pot-bouille de peuples et de civilisations, où le préhistorique côtoie l'ultra-moderne, plus encore que dans l'Algérie

et la Tunisie qui ne se sont ouvertes aux contradictoires des civilisations modernes que peu à peu, au cours d'un demi-siècle !

Et la conclusion pratique ? Car enfin, si l'ethnographie ne doit, ou ne peut être que science de cabinet et de bibliothèque, elle n'a que la valeur d'un jeu difficile, celle du whist, par exemple. Mais j'ose croire qu'il en va autrement, et qu'au contraire l'ethnographie est la seule science qui puisse faire discerner sous les flux et reflux quotidiens des idées, des sentiments et des actes, les courants fondamentaux et les tendances proprement essentielles. Je n'apporte pour ma part aucune solution nouvelle à la question indigène dans l'Afrique du Nord, mais je vois du moins dans quelles directions les solutions qu'on essaie tour à tour ont chance d'aboutir : c'est lorsqu'elles répondent aux lois générales qu'a réussi à déterminer l'étude comparée des civilisations. Il y a, dans le développement des civilisations, des constantes et des dominantes qu'on voit apparaître en pleine lumière aux moments de crise et qui restent latentes dans le cours normal des événements. Notre politique nord-africaine fournit d'excellents exemples au théoricien. Tant qu'elle a persisté à ne voir en bloc dans ces populations que des « sauvages », elle a couru d'échecs en échecs. On doit se rappeler que les populations berbères sont des civilisés de très vieille date et qu'on ne réussira jamais à les éliminer comme si c'étaient des Peaux-Rouges du Far-West ou des Peaux-Jaunes du Brésil, ou encore des Polynésiens. Même l'Islam n'a pu les courber.

A chaque domination nouvelle ils ont opposé la même résistance, d'abord active et guerrière, puis pacifique et économique. Ces Berbères sont autant des Européens, au sens ethnique et culturel, que nous-mêmes et, par suite, il ne faut pas compter les annihiler ou les absorber intégralement. On se voit forcé de traiter avec eux d'égal à égal et de tâcher à les englober dans la nation française comme y ont été englobés antérieurement les Provençaux, les Languedociens, les Flamands, les Savoyards et tant d'autres groupes d'abord autonomes, mais que les « Français » plus anciens n'ont jamais eu l'idée de traiter de « sauvages » ou d' « inférieurs ». Les Berbères sont des Blancs comme nous. Ils ont été dressés à la vie municipale et communale par Rome, comme nous ; et, même dans leur opposition à notre action, ils manifestent des qualités de courage et d'opiniâtreté qui prouvent précisément qu'ils sont nos proches cousins. Ils veulent être traités comme tels et y ont droit. Rien ne sert d'ailleurs de prolonger le conflit en Algérie, et il ne servira de rien de le faire naître au Maroc, comme le prouve ce mot que m'a dit un Kabyle du village de Taourirt Amokrân : « Les Kabyles aussi ont une colonie : c'est la France. »

A. VAN GENNEP

LES REVUES

Revue hebdomadaire : Gustave Flaubert, bourgeois, contre le bourgeois, l'ouvrier et le socialisme, par M. Louis Bertrand. — *L'Ile Sonnante :* M. Louis Martinet sur « J.-H. Rosny aîné ». — *Les Tablettes :* M. Camille Schiltz : un portrait de Léon Dierx. — *L'Effort libre :* vers de M. F. Jean-Monique. — Memento.

Sous ce titre : « La Morale et la Politique de Flaubert », M. Louis Bertrand publie une étude tout à fait remarquable dans la **Revue hebdomadaire** (5 octobre).

L'auteur expose ainsi le projet de son article :

Le titre de cette étude étonnera peut-être : la morale et la politique de Flaubert ! Ce Flaubert, que bien des gens s'obstinent encore à considérer comme le type de l'homme de lettres, indifférent à tout ce qui n'est pas la littérature. Pourtant lui-même l'a dit : « Je ne suis pas si cuistre que de préférer des phrases à des êtres (1). » C'est encore lui qui reprochait à Leconte de Lisle de manquer du « sens de la vie moderne (2) ». Il ajoutait : « Son encre est pâle, c'est une muse qui n'a pas assez pris l'air (3). » Mais ne l'eût-il pas dit expressément, son œuvre serait encore là pour nous prouver que nul n'a suivi en spectateur plus passionné l'histoire de son temps. Est-ce que *Madame Bovary*, est-ce que *l'Education sentimentale* ne renferment pas toute une critique des mœurs et même de la politique du dix-neuvième siècle ? Il serait surprenant d'ailleurs qu'un homme qui a eu la prétention de tout savoir, de se lier à toute chose par la sympathie désintéressée, eût laissé en dehors de sa pensée la politique et l'ordre social, qui sont une part si essentielle des choses humaines.

A côté de son œuvre proprement dite, nous avons les quatre volumes de sa *Correspondance*, qui nous offrent au jour le jour ses opinions sur les événements et les hommes, ses idées de derrière la tête sur la politique et la morale sociale. On le verra là au naturel, toujours indigné, *rugissant, hurlant*, comme il disait, chaque fois qu'une sottise a été commise, un crime contre l'art ou l'humanité. « Hélas ! écrivait-il à la bonne George Sand, qui s'évertuait à le comprendre sans y réussir, — hélas ! les convictions m'étouffent ! » Et cela était strictement vrai. Les solitaires comme lui ont des réserves d'émotions, des trésors de sympathie toujours prêts dont les gens d'action ne se doutent point.

Sur les *bourgeois* et l'horreur qu'en avait Flaubert, M. Louis Bertrand écrit :

Doué d'une activité intérieure aussi dévorante, il est naturel qu'il se soit trouvé de prime abord en violente contradiction avec les hommes de son temps et de sa caste, les *bourgeois*. Il les juge en idéaliste exalté, qui ne veut rien savoir des nécessités de la pratique. Je sais bien que cela n'est guère de mode aujourd'hui. Nous ne jugeons plus d'après des principes absolus. Nous sommes devenus des réalistes, des relativistes, des pragmatistes, quoi encore ? Tout ce qui concourt à l'utilité sociale ou nationale a

(1) *Correspondance*, t. IV, p. 98.
(2) *Id.*, t. II, p. 277.
(3) *Loc. cit.*

droit à notre respect. Le citoyen Homais lui-même, à l'envisager d'une certaine façon, ne nous paraît plus si méprisable. Mais prenons garde de tomber dans le même excès que Flaubert et de nier à notre tour l'idéal, comme il niait la pratique. Au fond, son point de vue est celui de la morale chrétienne. Ce qu'il attaque au nom de l'art, c'est ce que les orateurs de la chaire ont attaqué de tout temps au nom de la religion. En dehors de Dieu, tout est vanité. Nous avons beau y mettre plus d'élégance que les bourgeois d'autrefois, nous divinisons, nous rendons presque sacrées des choses qui, en elles-mêmes, sont misérables, et qui ne deviennent dignes de notre amour ou de notre révérence que dans leur rapport avec ce qui ne passe point.

Ces réserves faites, suivons Flaubert dans ses invectives. Ce qu'il reproche d'abord aux bourgeois, ce qui lui répugne instinctivement chez eux, c'est leur manque d'énergie, leur veulerie morale, leur nullité intellectuelle. D'où l'incohérence de leur conduite, mal dissimulée par la tenue extérieure, le vernis de l'éducation et des idées reçues. *Ils ne savent pas agir :* voilà le principal grief de Flaubert contre eux.

. . . . . .

Ils ont beau professer des doctrines contraires, conservateurs et démocrates sont une même race d'hommes aux yeux de Flaubert : ce sont des bourgeois. Ils sympathisent dans une lâcheté commune, dans une même impuissance d'agir. Ils sont « ivres d'autorité », prêts à acclamer tout pouvoir fort qui se présente, et, pour sauver leurs rentes et leur tranquillité, prêts à toutes les compromissions. Chez les uns comme chez les autres, même désarroi intellectuel et moral, même incohérence. Par la faiblesse de leur volonté, par la nullité de leurs idées, ils sont au niveau de la populace. Ils ont ses plaisirs, ils lisent les mêmes journaux, ils se régalent de la même musique, ils ont la même crasse ignorance (1).

Flaubert ne détesta pas moins « l'odieux ouvrier ». « Il abomine le socialisme », écrit M. Louis Bertrand.

Il blâme les socialistes de ne pas avoir le *sentiment de la douleur*, de croire que l'humanité sera heureuse, quand elle aura donné satisfaction aux besoins matériels. « O socialistes, c'est là votre ulcère, l'idéal vous manque et cette matière même que vous poursuivez vous échappe des mains comme une onde (2). »

Evidemment de telles critiques ne s'appliquent plus aussi justement au socialisme contemporain qu'à celui des Fourier et des Proudhon. Il est à noter d'ailleurs que Flaubert ignore le socialisme allemand.

En tout cas, le vice radical du socialisme, aux yeux de Flaubert, c'est de commencer par la fin, c'est de faire passer les besoins matériels avant les besoins intellectuels et moraux. Il faut s'instruire, connaître le monde et l'homme, avant d'entreprendre de réformer l'humanité : « La question est donc déplacée. Il ne s'agit plus de rêver la meilleure forme de gouvernement, puisque toutes se valent, mais de *faire prévaloir la science*. Le reste s'ensuivra fatalement. Les hommes purement intellectuels ont rendu

(1) Cf. *Lettre au Conseil municipal de Rouen*.
(2) *Correspondance*, t. II, p. 228.

plus de services au genre humain que tous les saint Vincent de Paul du monde ! Et la politique sera une éternelle niaiserie, tant qu'elle ne sera pas une dépendance de la science. Le gouvernement d'un pays doit être une section de l'Institut, et la dernière de toutes (1). »

La conclusion de M. Louis Bertrand est trop piquante pour ne pas la rapporter :

J'oserai dire que, dans ces passages de sa *Correspondance*, nous n'avons pas la vraie pensée de Flaubert. Ce n'est pas lui qui parle ici, ce sont ses commensaux des dîners Magny : les Renan, les Berthelot, les Schérer, les Nefftzer. Cette admiration de l'enseignement supérieur, ce respect du « mandarin », cela, c'est du Renan tout pur. Flaubert n'a fait que répéter, avec conviction, ce qu'il entendait affirmer, autour de lui, avec plus de conviction encore, par ces doctes et importants personnages.

Il n'en est pas moins vrai qu'il a indiqué, avec plus de justesse peut-être que Renan et les autres, le vrai remède de la défaite : non pas tant un vain intellectualisme que la *connaissance des réalités*. Essayer de voir les choses telles qu'elles sont, n'est-ce pas le principe essentiel de son esthétique ? Partout, dans sa *Correspondance*, il dénonce la sottise des politiciens qui se payent de phrases creuses. Enfin, ce qui ressort d'une lecture attentive de ses lettres, c'est que cet anarchiste de tempérament est devenu, au nom de ses théories d'art, un homme d'ordre. Et c'est encore parce qu'il avait profondément le sentiment que toute chose et tout individu doivent être à leur place dans un Etat bien réglé, comme dans un livre bien construit, qu'il s'est fait en quelque sorte le prédicateur de la justice : non pas de la vague justice immanente des sentimentaux et des révolutionnaires, mais de celle qui s'adapte aux conditions de la réalité, et qui consiste à rendre à chacun selon ses mérites et ses œuvres.

Ces deux idées essentielles, l'ordre, la justice, dominent toutes les critiques — souvent excessives ou incomplètes — qu'il a dirigées contre les mœurs et la politique du dix-neuvième siècle. Ajoutons que ce solitaire, ce contemplatif a eu, comme personne, le culte de l'action, voire de l'héroïsme. N'est-ce pas assez pour rapprocher l'enseignement de ses livres de nos préoccupations les plus actuelles, et pour lui faire pardonner des paradoxes inconsidérés que, lui-même, d'ailleurs, a démentis ?

Tout cela est aussi près que possible de la vérité. En somme, ce Flaubert est un bourgeois, si l'on n'entend par ce mot qu'un état social de l'individu. Et le grand homme acceptait volontiers de réduire à ce sens le mot : bourgeois. S'il l'employa souvent pour honnir la vulgarité d'esprit et de cœur, il convient de ne pas oublier qu'il énonça ce précepte excellent : « Pensons en artistes et vivons en bourgeois. »

§

D'un article de M. Louis Martinet : « Un de nos maîtres : J.-H. Rosny aîné », dans **l'Ile Sonnante** (octobre) :

(1) *Corresp.*, t. II, p. 389.

Justement cet homme est celui qui voit le visage et l'être quand d'autres s'amuseront toujours à la dépouille et au masque. Et je crois que nous touchons ici au plus rare de son génie.

Rosny est un voyant et un grand poète en ce que, dans la nature et dans l'homme, c'est toujours la plus secrète essence, le fait primordial qu'il atteint et qu'il révèle.

. . . . . .

... nous nommons J.-H. Rosny un de nos maîtres; comme l'enseigna un grand mort qu'il est de mode aujourd'hui de mépriser et de honnir, Emile Zola, c'est en ce qu'il nous enseigne, par l'exemple admirable de son œuvre, qu'il n'est de discipline virile et féconde que dans l'étude patiente et dans l'amour de la vie.

§

M. Camille Schiltz donne aux **Tablettes** (juillet-septembre) un très beau portrait de Léon Dierx.

Il donne cette raison du silence prématuré de Léon Dierx : « Continuer son œuvre, il ne le pouvait plus, parce qu'il était infiniment sensible et que sa pensée le faisait souffrir. Il voulut oublier. »

Et Léon Dierx « devint peintre » :

Les tableaux de Dierx sont d'un art un peu tâtonnant, un peu hésitant, à cause, sans doute, de l'émotion, du respect que ce grand et simple cœur éprouvait devant la nature. Il procède par légers frottis, couvrant à peine le panneau, car il peint toujours sur du bois: il est économe de la couleur, il ne la risque pas en empâtements, il la met à propos, il trouve les harmonies justes, les riches coloris et il reste sobre : il a la pudeur des enveloppements, brumes bleues aérant les lointains, ombres adoucies animant les masses, lumières apaisées nimbant les contours. Cela rappelle Corot et c'est autre chose ; mais comment ne pas songer à Corot devant ces essais d'un poète qui l'a si merveilleusement compris, si splendidement célébré !

Ici, vous allez voir que M. Camille Schiltz écrit des choses nécessaires, et sur la poésie de Dierx et sur le groupe parnassien :

L'indifférence, voire le mépris, que les jeunes poètes manifestent à l'égard de « cette littérature » et des parnassiens en général, chagrinait Dierx; mais peu enclin à se plaindre, c'est sans amertume qu'il défendait ses amis continuellement attaqués dans les revues dites d'avant-garde. Il ne cessait de répéter ce qui maintes fois a été dit et écrit, à savoir : que le Parnasse fut moins une Ecole qu'un groupement d'amis (il tenait beaucoup à ce mot), une réunion d'esprits très différents, d'accord seulement sur un point : restituer à la poésie la noblesse de l'inspiration et la perfection de la forme que négligeait ou ignorait stupidement la triste engeance des faux imitateurs de Musset et de Lamartine. Mais peu importe : les railleries anti-parnassiennes n'en continuent pas moins. La Littérature a, comme la Politique, ses curés si nécessaires et ses francs-maçons si utiles, proies faciles, tour à tour offertes aux partis suivant les besoins de la cause. Dierx le savait, et le comique de cette vérité l'empêcha toujours d'en pleurer.

Une Ecole !... C'est facile à dire, et le mot vient naturellement à la bouche en un temps où il n'est question que d'Écoles. Seulement, quand on cherche les règles, les formules, les grands principes de cette école, on ne les voit pas. Mais on voit des poètes qui vécurent dans la seconde moitié d'un siècle inquiet, épris de recherche et d'analyse, et l'on s'aperçoit que ces poètes en traduisirent les sentiments, en exprimèrent la pensée triste et désenchantée, qu'ils furent en un mot tels que leur époque les avait faits, et cette constatation est le plus bel hommage qu'on puisse leur rendre. Deux d'entre eux sont admirés ; mais c'est à l'exclusion des autres. Verlaine et Mallarmé furent en effet des précurseurs. Ils annoncent Jammes, Claudel, Vielé-Griffin et d'autres auxquels Dierx fut attentif. Mais ils sont de leur temps à leur manière et tout autant que leurs compagnons. Verlaine a la foi. Cela était-il donc impossible ? Nos sentiments, comme la nature, obéissent à d'inflexibles lois, et la foi de Verlaine est une foi maladive, pleine de contradictions, comme devait l'être celle d'un tel homme, en un tel temps. Mallarmé est épris de mystère, de subtilités verbales, lui non plus n'a pas trouvé l'équilibre, et l'on sent que ces deux poètes avaient conscience des malentendus dont s'embarrassait la pensée et qu'ils cherchaient à les éluder ; c'est en cela qu'ils sont et restent de leur temps. Mais Leconte de Lisle et Dierx assumèrent toutes les conséquences de cette pensée, ils l'exprimèrent dans son intégralité.

Dierx fut un homme admirable de délicatesse et de bonté :

Il avait refusé une pension que lui offrait l'Ile natale, parce que l'État daignait lui en servir une au titre littéraire et qu'il avait arrangé sa vie. Mais la gloire, comme la vieillesse, est exigeante et réclame son dû. Banquets, visites, cérémonies, souscriptions pour des monuments, cotisations, démarches, services quémandés, fondent sur l'écrivain illustre et pauvre,

Lui font d'un malheureux la peinture achevée.

« Il appelle la mort », ajoute le fabuliste, et il est vrai que Dierx l'a appelée. — Dieu ! que la vie est compliquée ! gémissait-il, dès qu'il lui fallait répondre à une invitation, accepter un de ces coûteux honneurs que tant d'autres convoitent, prendre une voiture pour payer un dîner ou une tasse de thé. Sa simplicité envisageait un refus comme une hypocrisie. Il répondait, acceptait, payait chaque fois son tribut à cette gloire qu'il n'avait pas désirée et qui s'en vengeait comme une femme.

Si lourdement imposé, ce bûcheron de la Chimère trouvait encore le moyen d'être aumônier. Sa bonté était faite de pitié infinie. Il donnait avec le geste de pardonner — au destin inepte, aux dieux implacables. Les poètes ne le visitaient pas dans ce petit Café des Batignolles où il se rendait chaque soir ; mais les mendiants lui faisaient leur cour, une cour étrange et lamentable...

Du banquet qui suivit la commémoration de Mallarmé, en juin dernier, où le noble et bon Dierx apparut en public pour la dernière fois, M. Camille Schiltz, qui avait accompagné le poète, a conservé cette mélancolique impression :

Je devinai qu'il était plus ému encore. Il ne participait jamais à l'une de

ces fêtes en la mémoire d'un de ses compagnons sans que tout son être fût secoué douloureusement. Il les avait vus l'un après l'autre tomber, tous cruellement frappés, et l'obsession de leur souvenir lui arracha un jour cette plainte :

Presque tous sont partis, tous trop tôt, tous pleurés,
Esprits, cœurs fraternels à jamais séparés,
Dissous en noirs atômes,
Les bons croisés portant la croix de l'art en eux,
Que dans mes soirs déserts un laurier lumineux
Relie en faisceau de fantômes.

Seul survivant, il assistait impuissant à l'écroulement des communes chimères, il demeurait l'inutile représentant d'un art renié par les générations nouvelles.

Quand, au banquet, il se leva, le dernier, pour cette lecture qui allait devenir un acte empreint de tant de grandeur, la jeunesse qui l'entourait aurait dû se taire et courber la tête en signe de remords. Mais la jeunesse des banquets ne pense pas à ces choses. D'autres convives avaient parlé et déclamé à grands éclats. Le vieillard, qui leur succédait, faisait entendre une voix assourdie et implorante qui le situait déjà parmi le cortège d'ombres qu'il évoqua :

Nature ! O vie ! O mort ! O mystère ! O mélange
D'horreurs et de beautés, de désirs où tout change,
Revient pour disparaître en d'incessants départs !
Il dort.

§

L'Effort Libre (ancien *Effort*) vient de publier, à Poitiers, en un seul fascicule, ses 15e, 16e, 17e et 18e cahiers, et se propose de paraître désormais 20 fois par an.

Ce numéro contient de beaux vers de M. F. Jean-Monique : *la Chanson du Dimanche*, d'où nous recopions ces strophes émouvantes :

Je veux sentir toujours plus près
la terre vivante des champs vivante et noire,
que les hommes doivent aimer la nuit,
quand ils sont sincères comme des bêtes,
et n'ont pas peur de leur second visage.

La route est inconnue ; mais c'est la route ;
et pourvu qu'elle aille toujours devant,
et qu'on la sente franche et dure au talon,
qu'importe l'ombre autour de nous !

La face de la Terre ne se voit pas avec les yeux.
La face de la Terre rayonne dans la nuit :
je n'ai qu'à ouvrir mon cœur sur elle.

Je sens la lumière des prés dans la nuit ;
je bois la lueur fraîche des ruisseaux ;
je goûte la splendeur des chaumes dans la nuit ;
j'aspire les rayons fervents des violettes,
et comprends la claire pensée des chênes sombres.

Je marche sous les étoiles dans la gloire des plantes,
les veines gonflées de leur vie surhumaine,
parmi leur foule dont fraîchit l'espace :
elles se lèvent accompagner leur rejeton lointain,
et me sentant avec fierté libéré de racines,
pressent de leur toison mouvante ma poitrine,
comme elles pressent, pour l'aimer, la poitrine de la Terre.

§

Memento.— *La Vie* (12 octobre) : — « Barcelone », par M. Ernest Gaubert. — Des *Marginalia*, d'Edgar Poe, traduites par M. Victor Orban. — « Honoré de Balzac », critique littéraire, par M. Louis Lumet.

La Revue de Paris (1er octobre) : — Poèmes de M. Henri de Régnier. — « La Concentration de nos forces navales », par X. — Lettres de Mme Victor Hugo à sa sœur Julie, pendant l'exil, publiées par M. Léon Séché. — « Massenet », par M. Xavier Leroux.— « Totem et Pharaon », par M. Alex. Moret.

La Phalange (20 septembre) : — Poèmes de MM. L.-G. Rais, Lucien Christophe, vers inédits de Charles Guérin et une belle étude de M. René d'Avril sur ce poète.— « Proses », de M. Claudien, « Portraits » de X... ; — M. Camille Pitollet : Wilhelm Wundt, philosophe. — Réponse de M. Jean Florence à M. Julien Benda à propos du Bergsonisme.

Revue du Temps présent (2 octobre) : — M. Albert Gayet : « L'Exploration d'Antinoë serait-elle conservée à la France? » — M. L. Starck : « Midi parisien », poème.

La Revue critique des idées et des Livres (25 septembre) : — « Le dernier humaniste : Emile Gebhardt », par M. J. Lougon. — « L'Expérience de Paul Bourget », par M. J. de Bonne. — « Charles d'Orléans, le prince et le poète », par M. J.-M. Bernard.

Les Marches de l'Est (25 sepembre) : « Le général Lyautey », par M. Emile Gautier.

Le Beffroi (août à octobre) : — « La Mer et l'Amour », par M. Maurice Gaucher. — Poèmes de MM. H. de Lisle, G. David, H. Frenay-Cid, E.-H. Genêt. — « L'Orientalisme dans la littérature anglaise », par M.F. Delattre.

La Grande Revue (25 septembre) : — M. N. Kostyleff : « Enquête sur le mécanisme de l'inspiration poétique. » — « Les Idiots », par M. Joseph Conrad.

La Revue du Foyer (1er octobre) : — « L'unité des phénomènes physiques », par M. J. d'Arsonval. — « De Michel de l'Hôpital à Sully », par M. Louis Madelin. — Le « Style français au XIIIe siècle », par M. Péladan.

Revue des Français (25 septembre) : — « L'Influence des idées de Tolstoï », par Mme Juliette Adam. — « Les Amours tragiques d'un bibliophile : Carnevale », par M. A. Cim. — « René Boylesve », par M. André du Fresnois.

La Revue (1er octobre) : — « Bernard Shaw », par M. E. Faguet. — « La Guérison par les couleurs », par M. le D J. Laumonier. — « Dégénérés sociaux », par M. A. Fromentin. — « Animaux altruistes », par M. G. Roux.

Revue bleue (28 septembre) : — Lettres de Goethe à Carlyle. — M. Romain Rolland : « le Fils d'Olivier ». — M. H. Jacoubet : « l'Indo-Chine ».

Le Parthénon (5 octobre) : — M. J. Bury : « Jérôme et Jean Tharaud. » — « La Dernière parabole », de M. Han Ryner.

La Nouvelle Revue (1er octobre) : — « Un épisode du 4 septembre », par M. F. Laur. — « Le Retour », début d'un roman très personnel de M. Paul Abram. — « La Vie littéraire en Allemagne », par M. Henri Guilbeaux.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Stendhal (*le Figaro*, 8 octobre). — Maurice du Plessis-Flandre-Noblesse (*Le Temps*, 21 octobre).

Stendhal monte extraordinairement et ce n'est pas fini. Tandis que Balzac se démode en partie pour avoir voulu incorporer à ses œuvres d'imagination tant de détails oiseux, qui ne sont plus du tout pittoresques, mais fastidieux, la sécheresse même de Stendhal lui assure la pérennité des fleurs et des feuillages métallisés. Cette sécheresse n'est d'ailleurs que de la netteté et de la précision dans l'expression. L'homme qui passe tout entier dans ses écrits est, au contraire d'une grande sensibilité, mais il nous donne au moins l'illusion qu'elle est toujours régie par la raison et cela nous assure et cela nous attire aussi. Il y a beaucoup d'autres causes à cet attrait qu'exerce désormais sur presque tout les esprits Stendhal enfin mieux compris. C'est ce que M. Abel Bonnard a étudié dans un récent article du **Figaro**. Nous lui empruntons ce développement sur la sensibilité stendhalienne :

La nature de Stendhal est dans l'union de la sensibilité la plus vive et de l'esprit le plus raisonneur. Sa raison est celle d'un fils du dix-huitième siècle, qui ne croit qu'à ce qu'il comprend, qui veut se rendre des choses un compte exact, matérialiste en somme et athée. Et ce que cette raison doit observer tout d'abord, ce sont les mouvements de la sensibilité la plus délicate et la plus folle qu'on puisse imaginer. Cette sensibilité ne veut pas se laisser surprendre. Elle a ce besoin de secret qui est inséparable des âmes nobles. Ombrageuse, fantasque, irritable, tendre, elle voisine avec cette raison pointilleuse, et le charme de Stendhal naît de leur bizarre union. L'une veut fixer et noter, l'autre s'enchante et s'enivre. L'une a un caractère rigoureux, l'autre un caractère musical. L'âme de Stendhal est pleine de désirs capricieux, de mélancolies transparentes. En vain se donne-t-il pour un libertin : c'est un amoureux. Il prend les joies d'un voluptueux, mais il en a d'autres, plus graves, faites d'un rien, et, comme les passionnés, il se fait des voluptés là où le voluptueux lui-même n'en trouverait pas. S'il aime tant les ballets, s'il aime tant Cimarosa ou Corrège, c'est pour tomber dans des songeries qui ont la grâce des pensées d'amour.

Cette sensibilité, il ne peut l'avouer aux autres, il ne se croirait plus assez viril, et c'est un des traits les plus marqués de sa nature, de vouloir l'être, autant que ceux-là mêmes dont la rudesse lui est pénible. Il ne la répand que dans son journal : il ne croit pas la laisser voir dans ses ouvrages. Mais ce sont peut-être parmi les auteurs, ceux qui se confessent le

moins qui s'avouent le plus. La sensibilité de Stendhal vibre au centre de tous ses livres. Ses observations mêmes lui viennent d'elle. Il faudrait définir un jour ce qu'est l'observation pour un romancier. Si on se la figure comme une sorte d'espionnage, on se trompe.

On n'observe pas exprès ni avec froideur. Mais celui qui offre à toutes les occasions de la vie une sensibilité plus étendue, celui qui a éprouvé, au contact des autres, plus de sentiments divers, de déceptions, de dégoût, celui-là, s'il sait faire quelque chose de tout ce qu'il a senti, se trouve avoir observé.

Tel est le cas pour Stendhal. Nul homme n'a dû souffrir davantage de la médiocrité et de la bassesse ordinaire. Mais toutes ces brûlures dont sa sensibilité est couverte, son intelligence, pour ainsi dire, les lit et les interprète. Elle ôte à ces impressions tout caractère particulier et vindicatif, elle porte les remarques qu'elle en tire de ce haut degré de sincérité nécessaire à l'œuvre d'art. Mais c'est dans ce transfert à l'intelligence des matériaux de la sensibilité, dans cette élaboration par l'une de ce que l'autre a subi, que l'être prouve sa valeur, sa trempe, sa force et se définit tout entier.

§

Je trouve dans *le Temps*, à propos de sa candidature au fauteuil du général Langlois, un article de Jean Lefranc à la louange de M. Maurice du Plessys, dont voici les principaux passages :

L'Académie française apprit avant hier que M. Maurice du Plessys-Flandre-Noblesse, « homme de lettres français de langue et de nation, poète et philologue francisant de profession depuis trente ans », ambitionnait de s'asseoir à la place du général Langlois. Le nouveau concurrent de M. Boutroux a déjà hérité d'un illustre titre : il a succédé à Jean Moréas à la tête de l' « Ecole romane française ».

Nous ne reproduisons pas cette lettre dont tout le monde se souvient et qu'on trouvera d'ailleurs dans le *Mercure* du 1er juin 1910. La première fois, semble-t-il, qu'on parla du poète dans la presse quotidienne, ce fut sous la signature d'Anatole France, continue Jean Lefranc :

Maurice du Plessys, disait-il, est plus archaïque encore que Jean Moréas, et c'est lui qui, dans un curieux manifeste tiré sur papier violet et inséré dans *la Plume*, a tracé les premiers linéaments de l'idée romane. Depuis lors, paraît-il, il lit en la compagnie de M. Jean Moréas les *Odes homériques* et la *chanson de Roland*. Il aime les vieux mots et se plaît à les employer de façons diverses, bizarres et surprenantes. Le vers libre, le vers de La Fontaine, que M. Raymond de La Tailhède lui-même juge trop difficile pour lui, M. du Plessys s'y élève d'un vol agile. Et les petits amours, les centaures et les déesses s'élancent à sa suite. Cependant M. du Plessys ne fut pas toujours roman. Il est un converti, et les convertis ont été de tout temps les préférés. Les qualités se retrouvent d'ailleurs dans sa première comme dans sa seconde manière ; elles sont faites d'enthousiasme, d'ardeur et d'éloquence.

Le mérite qu'avait reconnu l'ironie clairvoyante du maître critique, M. Maurice du Plessys en portait sur sa personne tous les reflets. C'était il y a vingt ans. Le quartier latin possédait Verlaine et du Plessys, Verlaine, angélique et populaire, du Plessys, hermétique et raffiné. Un de ses admi-

rateurs fervent d'alors, Ernest Raynaud, ce commissaire de police modèle qui a été en littérature le complice de toutes les tentatives subversives, a fait de lui un portrait qu'il est juste de reproduire aujourd'hui :

... Son nom éveillait mille fables grotesques et succulentes. On savait qu'il mettait dans ses ajustements un soin féminin, qu'il affectionnait la soie et le velours, qu'il posait le pied en marchant avec l'art des suprêmes danseuses. Les jeunes gens fraîchement échappés de province traduisaient en chansons l'étonnement qu'ils avaient à considérer ses pardessus de formes spéciale, et les brasseries du quartier latin en résonnaient longuement. Le poète souriait de ces complaisances et de cette opinion vaine, estimant que fournir un aliment aux sarcasmes et faciliter leur tâche aux médisants est encore le plus sûr moyen de parvenir. Epris de renommée, comme toutes les âmes généreuses, il était d'une complexion à l'accepter même d'une excentricité. Il se fût aisément contenté d'une gloire à la Brummel : mais les dieux lui gardaient une autre destinée.

Je l'ai vue et touchée la destinée que les dieux réservaient à M. Maurice du Plessys, fondateur du *Décadent* avec le célèbre Anatole Baju — dont on a pu dire que le nom était toute une école, — fondateur de l'école romane française — avec J. Moréas, MM. E. Raynaud, de La Tailhède et Ch. Maurras, — aujourd'hui candidat à l'Académie française, Elle se déroule, cette destinée, dans une maison inachevée, au delà de la place d'Italie, parmi le tumulte d'une rue populeuse où les carottes et les choux des épiciers encombrent les trottoirs et où les marmots s'ébattent librement. Le chef de l'école romane française rêve là dans un appartement du troisième étage d'où l'on découvre un horizon de toits et de cheminées effroyablement faubourien. Dans une étrange salle à manger, un homme m'a reçu avec une politesse exquise. Il était coiffé d'une casquette de voyage de couleur beige et dont la longue visière mettait de l'ombre sur son front. Un veston au col relevé prenait sur son corps svelte l'élégance d'un dolman militaire. Des pantalons « à la hussarde » complétaient avec harmonie le costume du poète. Son visage, allongé et maigre, est tout rasé, les yeux sont vifs, la bouche mince et prématurément vieillie. Cet homme, qui est courtois et distingué d'ordinaire, vous hurle soudain dans l'oreille les vérités qu'il possède, nombreuses. Il ne s'attarde pas à vanter son œuvre faite (trois livres ou plaquettes de vers : *Dédicace à Appollodore*, le *Premier livre pastoral* et *Etudes Lyriques*), mais il loue sans cesse son œuvre à faire ou à publier. Il m'en a écrit lui-même les titres, que je vais transcrire ici avec un scrupule tremblant et le sentiment de toucher à des choses uniques et sacrées :

LES LIEUS COMMUNS

De Maurice du Plessis Parisien
Poèmes lyriques et épiques
Ecrits selon l'usage suivi par la langue française
Du 10e siècle au siècle présent.

ÉLÉGANCES ROMANES

Poèmes écrits en langue d'oïl
Selon l'usage suivi par cette langue
Dans ses trois dialectes littéraires : picardo-flandrois,
normand et francien,
Au cours des 10e, 11e, 12e, 13e et 14e siècles.

LA CHANSON DES FRANCS

Epopée nationale

Ecrite en dialecte picardo-flandrois du 12e siècle (1).

— Monsieur, me disait le poète en me tendant la page où il venait d'inscrire ces lignes, sachez, et ne l'oubliez point, que chaque syllabe de ces mots a son prix. Avez-vous bien la juste notion de la responsabilité que vous assumez en vous chargeant de les publier ? C'est mon secret que je vous livre. Sa révélation va être comme un coup de tonnerre dans tout le monde des philologues, en France, en Allemagne et ailleurs.

R. DE BURY.

THÉATRE

VAUDEVILLE : *La Prise de Berg-op-Zoom*, comédie en 4 actes, de M. Sacha Guitry (4 octobre). — COMÉDIE-ROYALE : *Le Mari honoraire*, pièce en un acte, de M. Pierre Montrel. *Le Baiser défendu*, opérette en un acte, de M. Géo Sam, musique de M. Edouard Mathé. *Aglaïs*, pièce en 2 actes, de M. Louis Bénière. *Séance de Nuit*, comédie en un acte, de M. Georges Feydeau (9 octobre). — M. Leitner et M. Antoine. — Memento.

Je ne dirai pas qu'il est très agréable de voir, dans l'espace de six soirées, onze pièces — au total dix-neuf actes — presque coup sur coup. Cela a pourtant son avantage. L'équilibre se fait dans le jugement à porter sur chacune d'elles. On est moins porté à louanger sans réserves, comme à blâmer à l'extrême. Telle pièce qui vous semblait extraordinaire le devient un peu moins en comparaison de telle autre qu'on voit ensuite, et celle-ci, dont on ne pensait que pis que pendre, ne vous paraît plus si mauvaise à côté de celle-là qui se révèle décidément le comble de l'inanité. Des onze pièces que je viens de voir, il n'y a à retenir, selon moi, que *la Prise de Berg-op-Zoom*, *Aglaïs*, *la Bonne Maison* et *Marie d'Août*. Eh bien ! si l'on vise uniquement à l'agrément un peu facile, à la drôlerie de l'invention, il est certain que *la Prise de Berg-op-Zoom* est supérieure à *la Bonne Maison*, à côté de laquelle, cependant, elle n'est soudain plus rien si l'on se place au point de vue de la valeur littéraire, de la finesse de l'esprit, du curieux des situations, tandis que *Marie d'Août*, d'un côté, si l'on préfère avant tout le théâtre moral et éducateur, et *Aglaïs*, d'un autre côté, si l'on se plaît aux tableaux un peu satiriques et même caricaturaux, les laissent toutes deux assez en arrière. Vous voyez tout le bénéfice ? Je n'ai pas besoin de vous dire qu'on l'a bien mérité. Onze pièces, dix-neuf actes, en quatre soirées, dans l'espace de six jours, cela ajouté aux occupations ordinaires de la vie, c'est assez loin d'une vie de rentier.

(1) Les deux premiers de ces livres sont écrits entièrement, a rectifié M. du Plessys, « et prêts à être livrés à l'impression du jour au lendemain, quand sera venu le moment fixé par les dieux... » ; quant au troisième, il est « à l'état d'ouvrage en préparation ; le premier chant et plusieurs morceaux en sont écrits, à l'heure présente ».

Je ne sais pas s'il est vrai que M. Sacha Guitry est l'enfant gâté du public. On le dit. Cela se peut. Fils d'un comédien célèbre, — avec l'importance qu'on accorde de nos jours aux gens de théâtre, — auteur dramatique, acteur lui-même, journaliste et caricaturiste, il est en effet déjà devenu, encore tout jeune, une notoriété parisienne, et la moindre œuvre de lui, sitôt annoncée, crée tout un mouvement de curiosité... sur le boulevard. C'est un enfant terrible, et, comme tel, qu'on adore. Mais les enfants terribles n'ont qu'un temps. Un jour vient où on les trouve assommants. Je crains bien que, tout adoré qu'il est, M. Sacha Guitry, s'il persévère dans sa manière dramatique, ne lasse un peu, ou tout au moins ne dépasse pas un certain genre et ne demeure qu'un auteur du boulevard. Il va me prendre, je sais bien, en lisant cette appréciation.— s'il la lit! — pour un littérateur « transcendantal », comme on dit, incapable de goûter la fantaisie, la recherche drôle, un peu bouffonne. Ce sera bien se tromper. On sait le peu de goût que j'ai pour ce qu'on appelle dans les cénacles la « haute littérature » le plus souvent faite de maniérisme, d'obscurité voulue, de préciosité imagée, de pure recherche verbale, beau vêtement de rhétorique sous lequel il n'y a rien, ou presque. Mais je sais aussi qu'être un auteur du boulevard cela n'est pas grand chose non plus. J'ai vu de M. Sacha Guitry *Un beau mariage*, et peut-être se rappelle-t-on tout le bien que j'en ai dit, réserves faites sur la qualité de l'esprit de M. Sacha Guitry. Je n'ai pas vu *le Veilleur de Nuit*, qui est, paraît-il, sa meilleure pièce. Mais je viens de voir au Vaudeville **la Prise de Berg-op-Zoom**, et c'est cette dernière œuvre qui me fait parler comme je le fais. Sans doute, cette pièce était tout d'abord destinée au Palais-Royal, et c'est un point dont il faut tenir compte pour la juger. Là, elle eût peut-être été à sa place. Je dis peut-être, car les pièces du Palais-Royal, si elles ne sont, le plus souvent, que bouffonnes, le sont du moins vraiment, provoquent le plein rire. *La Prise de Berg-op-Zoom* ne tient guère du Palais-Royal que par son imbroglio, la confusion des situations, qui se dénouent comme il convient, au dernier acte. Mais vue au Vaudeville, la sorte de drôlerie qu'on peut, à la rigueur, lui reconnaître, est un peu hors de son cadre, et ce n'est pas la qualité de l'esprit qu'on y entend, — la même que dans *Un beau mariage*, sans les caractères si bien peints qu'on voyait dans cette pièce, — qui peut compenser. Il n'y a vraiment, dans ces quatre actes, qu'une scène, fort jolie, il est vrai, — je pense que vous avez lu le sujet de la pièce dans les journaux, — celle du rendez-vous dans le bureau du commissaire de police, scène pour laquelle il semble que toute la pièce ait été faite. Le reste est pure cocasserie, et d'un amusement restreint, si je m'en tiens à mon goût personnel. Je vous l'ai déjà dit à propos d'*Un beau mariage* que l'esprit de M. Sacha Guitry est plutôt fait

de trouvailles un peu effarantes, de charges d'atelier, de réunions de mots inattendues, tout extérieur, tout en effets, en surprises. Il y a l'esprit qui fait penser. Il y a l'esprit qui donne de l'émotion. L'un et l'autre en amusant, en faisant rire. C'est le véritable esprit, fin, pénétrant, profond dans sa légèreté. L'esprit de M. Sacha Guitry, lui, étonne, secoue, sans rien vous laisser. Je vous en donnerai un exemple, entre bien d'autres, pour cette dernière pièce, *la Prise de Berg-op-Zoom*. Dans un couloir de théâtre, un monsieur rencontre un vieux général de ses amis. La conversation s'engage.

— Eh bien ! général, ça va ? Toujours les femmes ?

— Mais non, mon cher, c'est fini depuis longtemps, les femmes.

— Comment cela ?

— Voyons, vous connaissez bien ma théorie en amour ?

— ?...

— Mais oui ! En amour, il faut toujours que ça fasse soixante-dix.

— ?...

— Par exemple, un homme de cinquante ans et une femme de vingt, un homme de quarante ans et une femme de trente. Or, moi, j'ai soixante-huit ans. Il me faudrait donc une femme de deux ans !

On voit la tête du monsieur, et celle du public. On rit, c'est bien forcé, tant c'est inattendu. Mais regardez-y de près. Cela de l'esprit ? C'est purement inepte. M. Sacha Guitry ne me paraît d'ailleurs pas difficile sur le choix de ses plaisanteries. A un moment de la pièce, une dame, dans son salon, a, par téléphone, une conversation très amoureuse avec son amant, son futur mari, pour être plus exact. De temps en temps, une femme de chambre, un domestique passent. Elle feint alors d'être en conversation avec sa couturière. C'est ainsi que précisément à la minute où l'entretien devient le plus intime, — allusions aux prochaines caresses, — quelqu'un entre : « Et vous savez, il m'en faudra deux mètres cinquante dans les grandes largeurs », dit-elle. On voit l'ordure, la simple ordure. Le public est heureux, certes, il faut le reconnaître à la décharge de l'auteur. Mais qui cela étonne tout de même un peu de voir M. Sacha Guitry user de tels moyens. Peut-être, après tout, n'en a-t-il pas d'autres ? Alors, je ne m'en dédis pas. M. Sacha Guitry a tout ce qu'il faut pour faire un auteur du boulevard, et il égalera bientôt le maître du genre, le célèbre auteur de niaiseries hilarantes et scabreuses, j'ai nommé M. Georges Feydeau.

Pour la première fois, je suis allé à la Comédie-Royale, où jusqu'ici un ami avait bien voulu me remplacer. Ces petits théâtres ont au moins un côté curieux. C'est que la scène y est de proportions si restreintes que les acteurs y paraissent de taille démesurée. Un

vrai Guignol, c'est bien l'impression qu'on a tout d'abord. Les impressions qu'on y a ensuite sont peut-être moins plaisantes. Je me dépêche d'ajouter que je ne donne ici, comme toujours, que mon impression personnelle. Le public me paraît bien s'amuser, si moi je ne m'amuse guère, et, après tout, l'avis du public, pour le directeur et les auteurs, c'est le seul important. Je m'étais fait accompagner à la Comédie-Royale par un jeune écrivain à l'esprit fort éveillé, M. André Billy, dont j'ai fait la connaissance il y a quelque temps, et que ne rebute pas trop — ou alors il n'en laisse rien voir — la conversation du bon bourgeois que je suis. De mon côté, quand on a mon âge, la société d'un homme jeune a son agrément. On revit sa jeunesse, à voir la jeunesse d'un autre, et cet entrain, cette solidité de celui qui a devant soi encore toute la vie, fait oublier un moment qu'on est presque au bout de la promenade et que bientôt il faudra rentrer. M. André Billy a tout de la jeunesse. Il aime la vie, il s'intéresse aux choses, il jouit d'elles, il a, comme écrivain, des idées et un style clairs, et aussi, il est ambitieux, plein de désirs. Je voudrais que vous l'ayez entendu, pendant que nous nous étions ce soir-là arrêtés un moment au café de l'Univers, la perspective de l'avenue de l'Opéra devant nous, nette et régulière dans la nuit avec le jeu de ses lumières, — panorama qui me laisse bien froid, pour ma part ! — s'exciter sur la vie nocturne de Paris. Je l'imagine souvent comme le Rastignac de Balzac sur la colline du Père La Chaise, adressant à Paris des paroles de conquérant. Mais il n'est pas si romantique, et je l'ai fait rire plus d'une fois avec ce rapprochement. Qui n'a pas été d'ailleurs, dans sa jeunesse, un Rastignac dans un genre ou dans un autre ? Avoir vingt ans et ne pas rêver de conquérir quelque chose, piètre jeunesse ! Je dirai même : piètre vie de toute vie, passée sans rien désirer. Moi-même, né si tard à une occupation littéraire, et encore tout à fait par hasard, et certes sans aucun des dons que cela demande, j'ai beau ne pas m'abuser sur mes mérites, j'ai tout de même rêvé, à part moi, de me faire quelques lecteurs, de ces gens qu'on ne connaît pas, qu'on n'a jamais vus, qu'on ne verra jamais, et dont on se dit pourtant, en posant sa plume, la chronique terminée, avec un sourire à la fois timide et vain : Ils me liront ! Y ai-je réussi ? Ai-je ces quelques lecteurs ? Je ne veux pas trop me le demander. L'incertitude a son charme, d'autant qu'on la fait toujours pencher un peu dans le sens de son désir. J'ai réussi, en tout cas, à conquérir M. André Billy. Il vient me voir. Il lit mes chroniques. Elles l'amusent. Souvent même, il les trouve, mon Dieu ! pas plus mauvaises que ce que font bien d'autres gens. Il me dit cela, du moins, et je me laisse aller à le croire. Il faut bien croire, de temps en temps, à quelque chose.

J'ai donc été avec M. André Billy à la Comédie-Royale. Avons-

nous vu **le Mari honoraire**, la pièce de M. Pierre Montrel? Je n'en sais plus rien. Nous n'étions pas en retard, cependant, autant qu'il m'en souvienne. Toujours est-il que je n'ai rien à dire de cette petite œuvre, soit oubli complet, soit que je ne l'aie pas vue, en effet. Mais nous n'avons pas manqué **le Baiser défendu**, l'opérette de M. Géo Sam. C'est du théâtre, cela. Je le disais à M. André Billy : *le Baiser défendu?* C'est la pièce qu'on devrait défendre! — laquelle n'est pas défendable, me répliqua-t-il aussitôt. Ce fut presque là, je crois bien, quoique fort modeste, tout l'esprit de la soirée. Il est vrai que ce n'étaient là que des levers de rideaux, en quelque sorte, pour permettre au public d'arriver, car on arrive tard, dans ces petits théâtres. On vient surtout pour la partie sérieuse du spectacle. La partie sérieuse, en l'espèce, est **Aglaïs**, la comédie de M. Louis Bénière. C'est en effet une pièce qui a son intérêt. M. Louis Bénière a mis à la scène une aventurière, genre Mme Humbert, qui a d'ailleurs les meilleures intentions et veut faire un emploi très louable de l'argent qu'elle espère soutirer à quelques bonnes âmes. Installée dans une famille de bourgeois aussi naïfs que cupides, ceux-ci sont bientôt médusés par ses grandes façons, la croyant millionnaire pour de bon, espérant bien en avoir quelque chose, jusqu'au moment où, constatant indiscrètement le vide du coffre-fort, mais reconnaissant la flibusterie comme un moyen sûr de faire fortune, ils s'y associent sans le moindre remords. Les caractères sont amusants, c'est une bonne satire, on pourrait même dire qu'il y avait là la matière d'une grande comédie et M. Louis Bénière a eu la chance d'avoir des interprètes excellents, Mme Réjane en tête. Quant à **Séance de nuit**, la comédie déjà tant applaudie, paraît-il, de M. Georges Feydeau, cela aussi est du bien joli théâtre. Rien de plus simple, en même temps que de meilleur goût. Deux fêtards vont au bal de l'Opéra. L'un d'eux « lève », comme on dit, un domino fort séduisant sous son masque. Une taille! des bras! des jambes! et de ces yeux! Ah! mon cher... On se retrouve, pour souper, dans un cabinet particulier, et à force d'insistances, de prières, de cajoleries, on obtient du domino qu'elle enlève son masque. Une malheureuse, laide et flétrie à faire peur, apparaît alors, minaudant de son mieux, s'efforçant à plaire. L'excitation des fêtards tombe aussitôt, chacun pouffe de rire en a parte, et le souper s'expédie au milieu de la presque grossièreté des deux hommes et des quolibets chuchotés et des ricanements du personnel. N'est-ce pas délicat, et trouvé comme sujet, et M. Georges Feydeau n'est-il pas à féliciter pour l'avoir mis à la scène? Allons, allons, tirons-lui notre chapeau une fois pour toutes.

Vous avez vu cela. Il paraît que M. Leitner, un des artistes de la Comédie dont le talent est le plus étroit, le plus conventionnel, le

plus appris, — il en est même comique, — ayant été voir à l'Odéon *le Malade Imaginaire*, en est revenu avec ce mot : « Il n'y a pas à dire, Antoine est un homme intéressant. » Intéressant! Toute la fadeur des artistes de la Comédie est dans ce mot.

Memento. — Théâtre Fémina : *l'Enjôleuse*, comédie en 3 actes, de MM. Xavier Roux et Maurice Sergine (11 octobre).

MAURICE BOISSARD.

ART

Au Salon d'Automne : Sculpture, Gravure, Art décoratif. — La Section d'Or (Galerie la Boétie). — Exposition d'Art Contemporain (Palais de la Mode).

Le Salon d'Automne n'est pas très riche en sculptures. L'emplacement concédé par l'Etat y est pour quelque chose, les sculpteurs ne se plaisant guère que dans cette sorte de Père-Lachaise rectangulaire qu'ils alignent au joli mai, au long de l'avenue Alexandre III. La rotonde qui ouvre sur l'avenue d'Antin ne les attire point. D'ailleurs en sa généralité, le sculpteur français est très friand de médailles et va surtout où l'on distribue les honneurs et les commandes d'Etat. Au Salon d'Automne la qualité compense-t-elle la quantité? Jusqu'à un certain point. Il y a des envois peu volumineux, mais intéressants, de MM. Bourdelle, Halou, Lacombe, Hœtger, Andréotti, de bons travaux de M. René Carrière, Wield, de robustes *Herseuses* et une *Muse* très belle de James Vibert, un buste de notre confrère Mithouard de Jean Baffier, énergique et fin. Le gros effort est donné par M. Joseph Bernard, qui est tout à fait intéressant et divers, qui a de la force dans ses monuments, de la grâce dans ses figurines, une grâce qui se souvient des vieux temps héroïques et schématiques de la sculpture, de tous les temps de simplification esthétique ou involontaire, par hiératisme ou par bégaiement, mais grâce tout de même réelle et certaine. Cet art traite bien le monument, le portrait, la page moderne. Un ensemble de vingt-trois pièces fait honneur à M. Joseph Bernard. A la gravure, Pierre Vibert, avec ses solidités curieuses, les lumières blondes de ses camaïeux, et Laboureur, ferme précis, spirituel. Parmi les dessinateurs, Dethomas s'impose toujours à l'attention par la netteté et la sincérité. Les décorateurs sont nombreux. Ils sont la force, la gloire et le retard du Salon d'Automne. C'est là qu'on les voit, mieux qu'ailleurs, dans toute leur sève et la valeur de leurs cordiales et intestines rivalités. On a eu l'idée d'instituer au Salon d'Automne un prix de mille francs pour les artistes décorateurs, ou artisans (puisque certains, non, des moindres, préfèrent cette appellation). C'est une fort mauvaise idée. M. Georges Desvallières dans un excellent rapport (M. Devallières a des mérites

d'écrivain d'art) félicite les industriels qui se sont mis en largesse de cette grosse libéralité annuelle. Il y vaudrait mieux voir l'introduction en ce Salon d'Automne très ardent, souvent étourdi, mais de la façon la plus généreuse, de toutes les mauvaises habitudes qui découlent des prix, des médailles et des petits cadeaux qui n'entretiennent point le grand art. C'est le commencement des *ex æquo* qu'il faut expliquer et commenter; les mises d'accord sur des œuvres qui ne satisfont pleinement aucun de ceux qui les priment ne tarderont pas à venir. Il est très heureux que plusieurs des excellents meubliers qui exposent au Salon d'Automne puissent mettre à la disposition de leurs talents la force et les facilités de travail et la puissance d'expansion des plus grands magasins; il est certain que tous ces excellents artisans seront suivis un jour par la mode et ses desservants; mais il vaudrait mieux leur laisser leur indépendance totale et ne les point enchaîner même par des guirlandes de laurier ou des banderoles de papier doré.

Il y a deux groupes de décorateurs au Salon d'Automne, deux groupes principaux qui sans se combattre précisément affirment leurs affinités, et font bande à part. La bande du premier étage réunit MM. Dufrène, Follot, Selmersheim et le bon architecte Plumet, celui-ci avec un hall blanc, nu, à colonnettes jolies en ligne de pourtour : c'est néo-grec et c'est médiéval en même temps et d'une impression très légère.

M. Maurice Dufrène, un des vétérans de l'art décoratif, et qui fut toujours un sage, alors même que la moindre ligne ornementale un peu élégante était taxée d'art nouveau, de macaroni et de folie furieuse, accumule dans une élégante bibliothèque des coussins diaprés et des parois de broderies d'or; un bourgeois de Paris y pourrait rêver des Mille Nuits et une Nuit. M. Paul Follot continue ses harmonies discrètes et distinguées, marie les jaunes pâles de l'érable aux tons d'amarante, aux noirs de l'ébène. Sauf la formule un peu sèche et lourde de ses lits on ne peut rien reprocher à son bel envoi.

En antithèse de ces formules excellentes et d'une sérénité presque classique l'ensemble de M. André Mare appuyé sur une esthétique plus volontaire, plus vigoureuse et aussi sur le passé du meuble, cherchant moins les harmonies calmées que des accents très vifs de couleur, réunit les plus audacieux des artisans. Il y a dans ces colorations ardentes un goût très neuf et très sûr. Quelques inharmonies, quelques tons trop vifs de détails (pendules rouges et jaunes) ne gâtent point un ensemble qui s'impose par sa nouveauté et par son agrément avant qu'on ne détaille les beaux meubles de bois plein et sculpté d'André Mare, ses reliures, le très intéressant lustre de M. de La Fresnaye, les ferronneries de M. Richard Desvallières et les verreries de M. Marinot. A cet ordre de recherche très moderne, très émanci-

pé du dernier goût régnant, très strict, se détournant de l'arabesque vers la logique ou plutôt la *forte cohésion d'après le parti-pris choisi*, se rattachent MM. Sue et Huillard, élégants et hardis, M. André Groult, ingénieux et inventif.

C'est parmi les classiques du bon meuble moyen qu'on peut ranger M. Bigaux, qui a peut-être tort de ne mettre qu'un fauteui dans une chambre pour deux jeunes filles, M. Majorelle qui pratique encore le canapé-bibliothèque-musée lourd et indéplaçable, M. Mezzard bon brodeur, M. Selmersheim dont la salle à manger est simple et charmante, encore qu'elle se termine en se creusant en une sorte d'alcove-buffet. Ces armoires de mur, ces revêtements de boiseries, s'élargissant en fauteuils, en divans (pourquoi n'y enfermerait-on point aussi le piano?) datent des premiers temps de l'art décoratif; il y a encore là une influence des homes anglais, une adaptation belge qui ne convient point à notre art décoratif de Parisiens qui sont le plus souvent des locataires, et non des propriétaires, doivent souvent songer à enlever leurs meubles et ne tiennent donc pas à ce qu'ils soient aussi lourds et fixes que des parois de cavernes.

L'art le plus classique a pour représentant Lalique, Lalique verrier; tout est classique dans cet art: le sujet, nymphes et faunes et masques de Silènes; la matière, qui est blanche et transparente. Le style très sobre. La porte de verre de Lalique sur ferronneries légères d'Emile Robert est parfaitement harmonieuse.

Notons encore de MM. Damon et Berteaux un pavillon de chasse élégant et tranquille avec une fort belle table centrale. Il y a aussi quelques banquettes et fauteuils, mais on ne voit pas bien sur quoi s'assiéraient, autour de cette belle table, les chasseurs affamés. La table est grande et les sièges menus. Les jouets de M. Hellé sont, comme toujours, spirituels pleinement et naïvement. Les décorations de l'Ecole Martine sont naïves audacieusement et éruditement. On fait suivre à ces jeunes élèves un excellent système. Au retour, par exemple, d'une promenade aux Champs-Elysées, la jeune élève compose un ensemble décoratif de mémoire. Cela est très bien, et d'un judicieux enseignement. Mais je pense tout de même que si ces jeunes élèves avaient moins vu de jouets russes, d'images japonaises et d'étoffes ou papiers peints de M. Groult et de M. André Mare, leurs transcriptions seraient moins russes, moins japonaises, moins coloriages populaires. En tout cas notons que ces naïvetés parisiennes ne laissent point d'avoir des rapports très précis avec les naïvetés des autres arts populaires de l'Europe, et cela est très intéressant.

Les vitrines de Metthey sont excellentes et il expose un fort beau mur bleu et or digne du plus beau palais oriental.

Citons Lenoble, Massoul, Lerche avec des verreries cherchées dans le galbe et le mouvement, Decorchemont avec des pâtes de verre

distinguées et Marinot qui s'affirme le meilleur de nos jeunes verriers avec des vases, des coupes, des verres de formes sages et parfaites, émaillées et décorées avec le goût le plus vif et la plus somptueuse imagerie. Les verreries de M. Marinot ne tarderont point à prendre place parmi les œuvres les plus admises de notre art décoratif.

§

J'ai tardé de parler des Cubistes au Salon d'Automne, puisqu'on allait les retrouver à l'Exposition de la **Section d'Or**. Ils n'y sont pas tous, mais certains, comme Albert Gleizes, y sont fortement représentés. Ces très fréquentes expositions ne sont pas toujours favorables à des groupes nouveaux. En se montrant plusieurs fois par an et sous les espèces de mêmes tableaux, ils ne s'affirment pas davantage, et les meilleures audaces paraissent monotones. A la Galerie La Boétie, les Cubistes semblent avoir cherché et trouvé le recul dont ils ont besoin. Pour le spectateur qui se place au milieu de la salle, les grandes pages de Gleizes, de Metzinger et de Picabia paraissent assez claires. En s'approchant, on est comme toujours choqué de l'extrême division des reliefs, des sections logiques, nous dit-on, arbitraires, croyons-nous, pratiquées dans le masque et le corps humain. Les détails heureux se neutralisent encore par une préparation trop affichée. Il y a des gradations. M. Gleizes est plus lisible que M. Metzinger, qui l'est davantage que M. Léger. Ceux-ci dessinent tandis que M. Picabia semble procéder par de vifs kaléidoscopes juxtaposant des masses dont on peut voir les volumes, mais dont on perçoit très mal les directions. M. Le Fauconnier (absent à la Section d'or, présent au Salon d'Automne) n'est pas très lisible, mais ses tons sont harmonieux. Il y a une idée ingénieuse dans les schémas d'idées de M. Valensi, tâchant de juxtaposer les différents éléments de l'idée d'une ville, évoquant Athènes par exemple par un jeu de lignes et de couleurs sur l'idée de Minerve et du Parthénon, touchant comme musicalement aux notions acquises, ne décrivant point mais suggérant.

Il y a partout à cette exposition du neuf, des qualités, de la volonté, de l'obstination et de la puissance.

Des toiles telles que la *Chasse* et le *Dépiquage des blés* de M. Gleizes ou même les *Processions* de M. Picabia, comme les élégantes arabesques chromatiques d'après les lignes féminines de M. Kupka au Salon d'Automne, ne sont point des jeux à la portée de tout le monde. Mais si on demeure devant l'effort cubiste porté à la plus bienveillante sympathie, il n'est point encore temps d'admirer; il faudrait d'ailleurs que l'on renonçât à quelques fantaisies baroques, à l'insertion d'éclats de verre dans les tableaux, qu'on ne cherche pas à faire croire qu'un chiffre ou qu'un caractère d'imprimerie a une valeur picturale, et que l'on ménage la face humaine.

Les Cubistes ont à la Section d'Or des voisins, des amis, des proches même très intéressants et qui peut-être leur indiquent la bonne forme comme M. Tobeen, compréhensif, robuste, sculptural, dans ses *Pelotaris*, et dans ses *Laveuses*, d'une savoureuse construction, dans M. Luc Albert Moreau dont la *Cathédrale de Gisors* (purement impressionniste) a des qualités, Mlle Lewiska, qui a peint d'assez bons *Menuisiers*, M. Le Beau curieux et tourmenté, Mme Hassenberg, impressionniste à colorations très vives, et M. Galanis, très souple et très élégant.

Au palais de la Mode, une **Exposition d'Art contemporain**. J'espère qu'on n'a point voulu dire tout l'art contemporain, car il y aurait des lacunes. Mais de parfaits artistes y figurent avec abondance.

Les œuvres exposées ont d'ailleurs été vues presque toutes. Les mythologies de Roussel voisinent avec d'éclatants portraits de Ryssselberghe, des Bonnard sont proches de portraits de Vuillard délicats et intuitifs et de ses précieuses harmonies décoratives ; l'éclat de Guérin s'oppose à la sécheresse de Vallotton, les jolis rêves diaprés d'Odilon Redon des décorations curieuses d'Albert André, d'assez ordinaires Maurice Denis, de très bons Flandrin, des Maufra solides, des Marquet cursifs, mais très expressifs, des Manzana-Pissarro inondés d'or et de soleil, pleins de goût et de splendeur, de belles sculptures de Desbois et des Metthey plus beaux qu'ailleurs (n'est-ce point parce qu'au lieu d'être empilés dans des vitrines et prisonniers, ils sont épars et libres sur des socles ?) complètent cette exposition qui n'apprend pas grand'chose, mais qui fait beaucoup revoir.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Un Musée Conscience. — Le Bilinguisme en Belgique : deux langues, une race. — Des faits. — Abel Noël : *Vers et Prose*.

Dans ma dernière chronique, je vous parlais des fêtes du centenaire de la naissance du romancier Conscience, à Anvers. Je vous disais que le « clou » de ces fêtes fut une somptueuse et pittoresque cavalcade. Je me trompais, il y eut une commémoration plus intelligente et plus intéressante encore du génie, du bon génie de ce conteur à la fois très populaire et très délicat : une Exposition organisée par M. Em. de Bom, bibliothécaire de la ville d'Anvers, et réunissant durant deux mois tous livres, manuscrits, portraits, souvenirs et autres documents se rapportant à la personne et à l'œuvre de Conscience, une Exposition qui deviendra sans doute un **Musée** définitif. Il suffisait de parcourir le catalogue très bien fait de cette exposition pour

se convaincre de l'intérêt qu'elle présentait. Conscience fut au moins autant lu en France qu'en Belgique, et dans les traductions que dans la langue originale. L'édition Michel Lévy contribua à répandre ses œuvres aussi abondamment que celles des conteurs français les plus goûtés à son époque : Dumas père, George Sand, Emile Souvestre, Frédéric Soulié. On ne le lisait pas moins en Allemagne, en Angleterre et en Italie. La *Revue des Deux Mondes* lui consacra plusieurs études, dont une de Gustave d'Alaux, en 1848, une autre de Saint-René Taillandier, en 1849, et une troisième de Ch. de Mazade, en 1853. Dans la *Revue contemporaine* (Paris, 1855), Victor Figarol, s'occupant de la langue flamande et du roman intime en Belgique, disait de Conscience : « On retrouve souvent chez lui cet esprit fin, qui s'unit si bien à la simplicité française » et il constatait que l'auteur du *Conscrit* avait aussi gardé de son origine française, du côté paternel, des qualités éminemment latines, auxquelles les critiques n'ont pas suffisamment rendu hommage, que je sache: le goût et la raillerie délicate. Enfin M. Figarol rendait hommage à l'honnêteté de Conscience, « une honnêteté dont on respire le parfum dans toutes les pages ». En 1855, Armand de Pontmartin s'occupait longuement de notre délicieux idylliste et élégiaque dans un livre intitulé *Nouvelles causeries littéraires*. Dans son admiration pour l'auteur du *Gentilhomme pauvre*, il allait jusqu'à déplorer l'infériorité de la littérature française « vis-à-vis de ces conteurs qui vont de Walter Scott à Henri Conscience ». Il proposait les nouvelles de l'écrivain anversois — notamment *Ce que peut souffrir une mère*, *le Conscrit* et *Rikke Tikke Tak* — comme modèle aux réalistes français. Il le proclamait aussi excellent peintre d'intérieur que paysagiste remarquable. Enfin, il terminait son étude par ces lignes naïvement enthousiastes : « Je veux essayer d'imiter Conscience : quel honneur si, au bout de tous ces efforts, on pouvait, pendant un quart d'heure, me prendre pour un Flamand ! »

Un des documents les plus curieux et les plus édifiants qui figuraient à l'Exposition Conscience était un numéro de *l'Univers illustré* (1865) dans lequel Alexandre Dumas, accusé d'avoir plagié *le Conscrit* de Conscience, cherchait à se justifier ou plaidait du moins les circonstances atténuantes. Ayant lu *le Conscrit*, le père de d'Artagnan y reconnut trois qualités supérieures : une grande simplicité de style, une grande puissance descriptive des localités champêtres, une grande perception des poésies de la nature. Dumas raconte ensuite, avec une bonhomie plutôt cynique, comment il fut amené à emprunter (?) deux chapitres entiers à l'ouvrage qu'il admirait :

Deux chapitres de la nouvelle de Conscience s'encadrèrent d'eux-mêmes dans ma composition, de manière qu'il me fut à peu près impossible de les en faire sortir. J'écrivis à Henri Conscience ce qui m'arrivait. Je lui de-

mandai de me faire cadeau de ces deux chapitres, je m'engageai à adopter les enfants de sa plume comme s'ils étaient les miens, et, tout en leur laissant leur air de famille, à les habiller à la française.

Conscience me répondit une lettre charmante. A l'entendre, je lui faisais bien de l'honneur en le volant. Au reste, pour mettre ma susceptibilité à couvert, il me faisait don plein et entier des deux chapitres.

Je ne savais comment remercier mon confrère flamand de sa générosité et de sa bonne grâce.

Je ne trouvai pas d'autre moyen que de baptiser mon livre tout entier de son nom ; il avait bien, en effet, le droit d'en être le parrain.

Voilà comment fut fait le premier roman que je composai en Belgique. Voilà pourquoi il est intitulé *Conscience l'Innocent*.

Dans un très judicieux article de sa revue, *la Vie intellectuelle*, M. Georges Rency, tout en constatant les différences notables qui existent entre la Flandre et la Wallonie, se demande à son tour si la différence du caractère des habitants de ces deux régions est aussi marquée que les politiciens veulent bien le dire ?

Et puis, continue-t-il, la race flamande et la race wallonne sont-elles si pures de tout mélange ? On a souvent fait remarquer que beaucoup de champions du mouvement flamand portent des noms français. Henri Conscience en est un exemple assez typique. De même beaucoup de Wallons portent des noms flamands. C'est évidemment le signe d'un chassé-croisé de familles entre la Flandre et la Wallonie. Qu'on me permette ici de me servir d'un argument *ad hominem*. Un de mes amis est né de parents wallons ; son père est natif de l'Entre-Sambre-et-Meuse ; sa mère du sud du Brabant. Tous deux avaient les caractères que l'on s'accorde à reconnaître aux Wallons de race. Tous deux pouvaient se croire de souche immémorialement wallonne. Or leur fils a eu la curiosité d'aller fureter dans les archives des communes où sont nés ses ascendants et voici ce qu'il a appris : En remontant à la troisième génération, la famille de son père se décompose comme suit : son arrière-aïeul était un Flamand, originaire des environs de Malines, et son arrière-aïeule était une Allemande, venue des bords du Rhin. Du côté de sa mère, il faut remonter davantage dans le passé ; mais vers la fin du XVIIe siècle, on découvre les traces d'un de ses ancêtres originaire d'une localité flamande des environs de Louvain et qui vint, en remontant le cours de la Dyle, s'établir avec les siens près de Wavre, dans le Brabant wallon. J'ai l'intime conviction qu'il y a peu de familles flamandes ou wallonnes dans lesquelles pareil examen ne ferait apparaître de même des mélanges de races et de sangs. Depuis des siècles, sans constituer un état bien uni, la Flandre et la Wallonie ont eu des rapports constants. Chacune conserve sa figure propre, mais, à bien regarder l'une et l'autre, on s'apercevra que, si elles diffèrent par certains traits, elles se ressemblent par certains autres.

Et ici, M. Rency fait une constatation sur laquelle j'ai moi-même insisté à plusieurs reprises.

Il n'est pas contestable, dit-il, *qu'un Flamand*, la langue mise à part, *a au*

moins autant d'affinités avec un Wallon qu'avec un Hollandais. Au cours d'un voyage récent que j'ai fait en Hollande, plusieurs de mes compagnons, flamands, et même flamingants, ne pouvaient s'empêcher de remarquer les différences considérables qui les séparent des Hollandais. Ils ne se trouvaient pas plus chez eux par delà nos frontières septentrionales que des Bruxellois, des Montois, des Liégeois qui nous accompagnaient. D'ailleurs, s'il est vrai que les fleuves jouent un grand rôle dans la formation des contrées géographiques et, par conséquent, par répercussion lointaine, sur la constitution des races qui les habitent, il convient de rappeler que nos deux grands fleuves sont à la fois wallons et flamands et que même si la politique séparait violemment la Flandre de la Wallonie, la nature se chargerait de les réunir encore par des liens qu'aucune force humaine ne pourrait dénouer.

Ceci dit, dans le but de démontrer — si cela était nécessaire — que les différences entre les races constituant une nationalité ne nuisent jamais à sa cohésion. Il faut bien constater une fois de plus que Flamands et Wallons ne sont certes pas plus différents que les Marseillais et les Picards ou les Bretons, que les Bavarois et les Poméraniens, que les Piémontais et les Napolitains. Il y a cependant — et très vif — un patriotisme français, allemand, italien, auquel participent également toutes les races — si différentes parfois les unes des autres — qui composent ces pays. On peut en conclure que ceux qui insistent sur les différences existant entre les Flamands et les Wallons et qui tâchent de trouver dans ces différences un argument en faveur d'une séparation administrative, exagèrent la portée d'un phénomène qui ne nous est pas particulier et qui n'entraîne nulle part les conséquences qu'ils en voudraient faire découler.

Dans une petite plaquette, *Vers et Prose*, par Abel Noël, imprimée à Mons, rue Chisaire, j'ai trouvé trois contes, *le Gouffre*, *Lélia Némine*, et *le Trépas*, lesquels pourraient soutenir la comparaison, dans le genre fantastique ou macabre, avec les plus troublantes histoires de Poe, d'Hoffmam ou de Villiers de l'Isle-Adam.

Signalons encore *Sur le Vif*, d'alertes scènes de la vie enfantine, par Mme Tina Louant, et *le Modernisme dans la Littérature*, la très élégante et vivante conférence faite cet hiver aux « Amis de la Littérature », par M. Paul André.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Walter Rathenau : *Zur Kritik der Zeit ;* Berlin, S. Fischer, M. 4.5o. — Theodor Reik : *Flaubert und seine « Versuchung des heiligen Antonius »* ; Minden, J. C. C. Bruns, M. 3. — Robert Michels : *Die Grenzen der Geschlechtsmoral ;* Munich, Frauenverlag, M. 3.5o. — Paul Ladewig : *Politik der Bücherei ;* Leipzig, Ernst Wiegand, M. 6. — Jakob Burckhardt : *Briefe an einen Architekten ;* Munich, Georg Müller, M. 5. — Memento.

Zur Kritik der Zeit. — M. Walter Rathenau a dédié à M. Gerhart Hauptmann, qu'il appelle « le poète de notre époque », son essai sur les origines et le développement des temps modernes.

L'auteur tend à expliquer la formation du capitalisme, de la démocratie et de l'industrialisation et se demande quelle sera l'influence de ces facteurs sur la culture générale. Il croit pouvoir expliquer les tendances contemporaines par la dégermanisation de l'Europe centrale, l'augmentation de la population et la pénétration toujours plus profonde des couches sociales entre elles. Autrefois, les différentes classes de la société se développaient séparément, sans entrer en contact direct les unes avec les autres. L'aristocratie a perdu son rôle directeur et l'humanité tout entière est contrainte à s'adonner à un travail utilitaire, à organiser, à abstraire et à considérer les résultats. Nous aboutissons ainsi à une « mécanisation du monde » qui pénètre peu à peu tous les domaines de l'esprit. Les changements profonds qu'a subis l'âme humaine ont eu leur contrecoup sur l'organisation de l'Etat, sur la politique générale, sur la civilisation de l'Europe. M. Rathenau examine dans la seconde partie de son ouvrage quelques-unes des « questions brûlantes » qui se posent actuellement en prenant pour point de départ sa théorie ainsi établie. Nous apprenons ce qu'il pense du désarmement, de l'antisémitisme, de la rivalité anglo-allemande, etc. Livre écrit dans un style tortillé, mais qui ne manque pas d'aperçus intéressants.

Flaubert. — L'Allemagne a vu naître, depuis près d'un siècle, d'innombrables commentaires du *Faust* de Gœthe, où chaque épisode était rigoureusement interprété. Ce genre de littérature a joui, de tous temps, d'une grande vogue outre-Rhin, car le lecteur allemand n'aime pas à faire effort d'imagination en face de textes souvent obscurs, que chacun pourrait comprendre à sa façon. Il tient à savoir ce que l'auteur « a voulu dire ».

Il ne faut donc pas s'étonner si c'est en Allemagne que paraît le premier commentaire complet de *la Tentation de saint Antoine* qui est quelque chose comme notre *Faust* à nous. Flaubert est devenu, chez nos voisins, un auteur courant. Ses œuvres complètes sont traduites en dix volumes, avec autorisation spéciale de Mme Caroline Franklin-Grout, qui y a eu sa part de collaboration (10 volumes chez Bruns, à Minden) et ses posthumes ont fait l'objet d'une publication de luxe qui, malgré son prix très élevé, s'enlève rapidement. Comment comprendre *la Tentation*? Bon nombre de lecteurs allemands ont dû se le demander et c'est pour satisfaire à leur curiosité que M. Theodor Reik a entrepris sa « Contribution à la psychologie de l'artiste ». Le volume est précédé d'une « lettre-préface » de M. Alfred Kerr, où l'on retrouve le style petit-nègre, fait de substantifs et d'interjections, dont cet auteur s'est fait une spécialité.

M. Reik donne tout d'abord un résumé du roman de Flaubert; il étudie ensuite la psychologie de saint Antoine, pour montrer enfin,

à la fin de sa première partie, comment l'auteur fut amené à concevoir et à décrire son personnage. La seconde partie est consacrée aux rapports de l'œuvre avec l'écrivain. Le caractère de Flaubert se retrouve tout entier dans saint Antoine et les visions du héros sont précisément celles qui hantaient l'imagination du solitaire de Croisset. Il semble bien que M. Reik ait voulu résumer ses déductions en mettant en épigraphe à son commentaire cette maxime de Nietzsche, qui se trouve dans *Par delà le Bien et le Mal* : « Le degré et la forme de la sexualité s'élève chez un homme jusqu'au dernier sommet de son esprit. » Les pages qu'il a écrites sur les rapports de l'art avec la sexualité sont parmi les plus intéressantes de son livre qui contribuera certainement à procurer à Flaubert de nouveaux lecteurs en Allemagne.

Die Grenzen der Geschlechtsmoral. — M. Robert Michels est un professeur de l'enseignement secondaire qui a pris pour tâche de développer la liberté morale en Allemagne. Il analyse l'amour sexuel dans toutes ses manifestations et cherche à dégager le rôle qu'il joue dans la vie sociale. Les problèmes de la prostitution, de l'amour libre, de la polygamie, du maternat, l'intéressent au plus haut point, et, d'après les textes qu'il cite, on peut déduire qu'il connaît à fond la littérature de son sujet. Il invoque Balzac et Mantegazza, Rousseau et M. Remy de Gourmont. Mais M. Michels s'est aussi appliqué à étudier les mœurs des grandes capitales de l'Europe. Notre Quartier Latin n'a plus de secrets pour lui. Il rend hommage à la supériorité de Paris, en tant que lieu de plaisir, et se plaint de la tristesse du vice berlinois. Enfin, il faut croire qu'il est féministe, car une entreprise émancipatrice a pris son livre sous son patronage.

§

Politik der Bücherei. — Comment organiser les bibliothèques publiques de façon à ce que le lecteur puisse en tirer profit? C'est la question que s'est posée M. Paul Ladewig et il en donne la solution dans un copieux volume qu'il intitule « la Politique d'une Bibliothèque ». Le problème est des plus complexe. M. Eugène Morel l'avait déjà abordé avec la science profonde qu'il possède en la matière et tout le monde a pu lire avec fruits les deux tomes de son ouvrage si bourré de faits, appuyés sur une longue expérience. Ici le sujet se présente sous un aspect plus restreint. M. Ladewig s'en est moins tenu aux grandes bibliothèques des capitales d'Europe qu'aux établissements de date plus récente, uniquement créés en vue du public, tels qu'ils fonctionnent en Allemagne et en Amérique. Evidemment, si la demande des livres pouvait être reduite à zéro, les bibliothèques seraient facilement des institutions modèles. Les biblio-

thécaires se contenteraient de classer méthodiquement leurs matériaux, d'en rédiger le catalogue et de veiller à une bonne conservation des livres confiés à leur garde. Mais il faut procéder aux sorties et aux rentrées, trouver aisément les ouvrages demandés et les remettre en place après leur retour.

La Bibliothèque publique de Chicago prêta, une seule année, 1.800.000 volumes. Néanmoins la commission infligea un blâme à l'administration parce qu'elle n'avait pas assez fait pour répandre les livres en dehors. A Berlin, bien que le prêt annuel de la Bibliothèque royale n'ait été que 244.000 ouvrages, on introduisit un droit sur chaque bulletin de commande, parce que le personnel n'avait pu suffire à la tâche. On sait, par contre, que notre Bibliothèque nationale ne permet que l'utilisation sur place.

M. Paul Ladewig s'est attaché avant tout à l'organisation des grandes bibliothèques dont la création est due à l'initiative privée. Il décrit minutieusement tous les services d'une de ces institutions, comme il en a imaginé le plan idéal : locaux, rayons de bibliothèque, magasins, établissement du catalogue par fiches, etc. Vient ensuite la pratique des acquisitions, le système du prêt, et toute la méthode de l'organisation générale qui convient le mieux aux besoins du lecteur. Nous ne saurions entrer dans tous ces détails infiniment précieux qui font de ce livre un manuel indispensable. L'auteur a donné en appendice quelques tableaux concernant le prêt à la Bibliothèque Krupp à Essen. Il s'est efforcé de tenir compte, dans son exposé, à la fois des nécessités qui s'imposent tant aux bibliothèques scientifiques et littéraires qu'aux institutions populaires qui poursuivent un but pédagogique. Une table alphabétique des matières très détaillée complète cet excellent ouvrage.

Briefe an einen Architekten. — Jacob Burckhardt, qui fut le grand historien de la civilisation italienne, était aussi un observateur sagace et sans bienveillance des mœurs de son temps. Il a fait plusieurs grands voyages dans les pays de « culture » et se plaisait à adresser à ses amis de Bâle des lettres d'un tour humoristique où il notait ses observations. Celles qu'il écrivit entre 1870 et 1889 à l'architecte bâlois Max Alioth viennent d'être réunies en volume par M. H. Trog. Elles sont écrites pour la plupart de Londres, de Rome et de Paris et méritaient certainement d'être connues du grand public, car elles nous montrent un Burckhardt familier, qui jugeait sans indulgence les travers de son temps, tout en gardant cette exquise bonhomie qui perce même à travers ses traités historiques les plus sévères. Burkhardt aimait la France — il faut se rappeler les paroles qu'il adressa à Nietzsche quand se répandit à Bâle la nouvelle que les communards avaient incendié le Louvre — mais le Paris d'après 1870 lui parut bien changé. Il vint au moment de la

mort de Victor Hugo et la comédie des funérailles l'exaspéra jusqu'à l'injustice. « Les blagueurs au blagueur », propose-t-il comme inscription pour le catafalque, et aussitôt il commence une violente diatribe contre les drames historiques du poète. Mais c'est le ton qui donne leur valeur à ces lettres.

§

Memento. — M. Franz Blei continue la suite de ses recueils mensuels *Der lose Vogel* (*l'Oiseau en liberté*), où il réunit, sous des formes diverses, des réflexions sur les choses de la vie, des paradoxes sur l'art et les lettres. Le mode des conversations apocryphes de Gœthe avec Eckermann est repris avec infiniment d'intelligence. Beau piédestal pour la critique quotidienne et qui donne aux jugements les plus ordinaires un poids singulier. Le sixième fascicule est presque entièrement consacré à Napoléon. Appréciations équitables, si l'on se place au point de vue allemand, et vision assez exacte du mal que le Corse, homme de « clan », a fait à la France en voulant faire triompher sa « tribu », au détriment de son pays d'adoption. Il faut lire avec attention ces pages savoureuses d'un esprit si diversement doué et qui aime à vagabonder de la politique à la littérature et du passé à l'avenir. Elles ont cet avantage d'être en outre somptueusement imprimées.

Zeitschrift für Bücherfreunde publie coup sur coup son double fascicule d'été et son premier fascicule d'automne. Cette revue, par la multiplicité de ses informations, deviendra bientôt indispensable aux bibliophiles du monde entier. Au moyen de correspondances originales qui lui sont envoyées de toutes les capitales du monde, elle renseigne avec précision sur le mouvement des livres et tient également son public au courant des grandes ventes. — Dans une série sur l'art du livre en Allemagne, M. Max Osborn apprécie le talent d'Emile Rodolphe Weiss, à qui l'on doit un nombre considérable de feuilles de titres, de couvertures illustrées et de vignettes dont la revue donne des spécimens. M. Erich Bogeng donne des renseignements rétrospectifs sur la bibliothèque du Louvre, incendiée sous la Commune, dans la nuit du 23 au 24 mai 1871. Une correspondance inédite de Lessing avec Ernestine Christine Reiske est communiquée par M. Reinhard Buchwald. Une jolie silhouette de l'épistolière accompagne ces documents. — M. Ehlermann communique quelques détails sur la Bibliothèque que la Bourse de la librairie a l'intention de créer à Leipzig à partir du 1er janvier 1913.

Deutsche Kunst und Dekoration commence sa seizième année par un fascicule particulièrement luxueux (octobre). L'exposition d'art qui se tient actuellement à Berlin est l'objet d'une étude très complète de M. R. Klein, accompagnée d'une cinquantaine d'excellentes reproductions. Le paysagiste Eugène Bracht a eu l'honneur d'une exposition d'ensemble à la *Freie Vereinigung* de Darmstadt à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. M. G. Biermann l'apprécie avec beaucoup de sympathie.

C'est toujours par ses traductions que les *Neue Blaetter* tentent de capter l'attention du public allemand. On y trouve du Claudel, de l'Ernest Hello, du Yeats et même du Bergson !

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Correspondance of Sarah Spencer, Lady Lyttelton, 1787-1870, edited by her great-grand daughter, the Hon. Mrs Hugh Wyndham, 15 s., John Murray. — H. de Vere Stackpoole : *The Street of the Flute-Player*, 6 s., John Murray. — *The Edinburgh Review*, octobre, 6 s., Longmans, Green. — *Collection Tauchnitz* : Dernières publications. — Memento.

Sarah Spencer, Lady Lyttelton, naquit en 1787 et mourut en 1870, peu de temps avant la guerre franco-allemande. Elle vécut à l'époque de la Révolution Française et des guerres napoléoniennes, et quand, en 1813, elle épousa l'honorable W. H. Lyttelton, elle fut mêlée de près à la vie politique et à la société de la Régence et du règne de Guillaume IV. Veuve en 1838, elle devint « lady of the bedchamber », et quatre ans plus tard elle obtint le poste de gouvernante des enfants de la reine Victoria, qu'elle garda jusqu'en 1850. Elle passa les vingt dernières années de sa vie dans la retraite. Fille du second lord Spencer, celui qui rassembla la fameuse bibliothèque d'Althorp, dispersée depuis lors, elle appartenait à une famille whig, une de ces grandes familles où il est de tradition de se consacrer aux affaires publiques. Sous le ministère de Pitt, Lord Spencer occupait le poste de Premier Lord de l'Amirauté, et à la mort de Pitt, il fit partie du ministère de coalition, présidé par lord Grenville et surnommé le « ministère de tous les talents ». Son frère aîné fut chancelier de l'Echiquier et c'est lui qui, en cette qualité, présenta et soutint le célèbre Reform Bill de 1832 ; deux autres de ses frères devinrent amiraux ; le dernier entra dans l'Eglise, dont il se sépara plus tard, pour se convertir au catholicisme et entrer dans les ordres sous le nom de Père Ignatius ; sa sœur, plus jeune qu'elle de sept ans, mourut avant sa trentième année.

Pour juger de l'intelligence et du caractère de cette femme, nous avons le copieux volume, intitulé **Correspondence of Sarah Spencer, Lady Lyttelton**, que publie son arrière-petite-fille, l'honorable Mrs Hugh Wyndham. Cette correspondance est délicieuse ; elle a le double mérite de contenir des documents innombrables et précieux, et d'être écrite en un style alerte, pittoresque et personnel ; les jugements et appréciations des événements et des hommes sont ceux d'une femme remarquablement intelligente à qui le spectacle de la vie et ses enseignements ont merveilleusement profité, les anecdotes sont relatées avec beaucoup d'esprit, et non sans malice, parfois. Les lettres commencent en 1804, et, à les lire, on est immédiatement transporté dans un monde étrangement différent de celui où nous vivons un siècle après ; rien n'est plus curieux aussi que le contraste avec les lettres que Lady Lyttelton écrira quarante, cinquante et soixante ans plus tard. Au début du XIX^e^ siècle, la chronique scandaleuse était abondamment alimentée dans la haute société

anglaise, l'exemple, d'ailleurs, venant de haut. La vie était plus simple, assurément, et, à entendre parler, à voir agir tout ce beau monde, toute cette aristocratie, on se rend compte qu'ils s'embarrassaient peu de conventions et de respectabilité, non plus que des raffinements de la bienséance et de la politesse. Lady Spencer, la mère de Sarah, bien qu'apparemment au-dessus de tout soupçon d'immoralité, était une personne assez formidable que n'effrayaient guère les expressions énergiques du langage.

Presque à chaque page, on trouve un passage qu'on voudrait citer. Mais comment traduire sans perdre toute la saveur de ce style original, fourmillant d'expressions imagées, colorées, tour à tour concis, incisif, mordant, ou naturel et abondant comme une conversation? Du reste, l'espace nous manque et nous n'avons qu'à recommander ce captivant volume à quiconque lit l'anglais : il est assurément de beaucoup plus intéressant qu'un roman.

§

Quel sujet de roman n'a pas été traité ? Et qu'est-ce réellement qu'un roman, peut-on se demander, en constatant que ce terme s'applique à tant d'ouvrages si divers? Ces trois livres *Salammbô*, *l'Education sentimentale*, *Madame Bovary* sont-ils également des romans? Appellerons-nous au même titre romans : *Manon Lescaut* et *Robinson Crusoe*, *Gulliver* et *les Liaisons Dangereuses*, *Tristram Shandy* et *Gil Blas*, *Paul et Virginie* et *le Vicaire de Wakefield*, *le Rouge et le Noir* et *Adolphe*, *la nouvelle Héloïse* et *les Misérables*, les livres de Walter Scott et ceux d'Alexandre Dumas, ceux de Balzac et de Charles Dickens, de George Sand et de Thackeray ? Peu importe, sans doute ; n'est-ce pas également de la fiction et n'avons-nous pas étendu à tous ces genres la signification du mot « roman » ? Le romancier pourra donc à son gré nous dépeindre les mœurs d'aujourd'hui, situer son récit dans les siècles passés, dans l'antiquité la plus reculée, ou au fin fond de l'avenir, comme l'ont fait J.-H. Rosny aîné et H. G. Wells, nous transporter dans les pays les plus lointains, dans des contrées imaginaires, et ce sera toujours un roman.

Dans **The Street of the Flute-Player**, Mr H. de Vere Stackpoole nous ramène seulement en Grèce, à Athènes, à l'époque où Aristophane faisait jouer *les Grenouilles*, et l'on éprouve un certain étonnement devant l'aspect de la vie athénienne qu'il nous présente, mais on ne reste pas longtemps déconcerté ; à la réflexion, on est bien obligé de convenir que, somme toute, les personnages que peint l'auteur ont parfaitement pu vivre à Athènes, et que les péripéties du drame qu'il expose n'ont rien d'invraisemblable si elles déroutent un peu notre conception de l'atticisme. En tout cas, le récit est fort

captivant ; on n'y sent pas l'effort de reconstitution archéologique qu'on reproche à beaucoup de romans historiques, et si, somme toute, cette histoire aurait aussi bien pu arriver n'importe où, n'importe quand, si Diomède, Pasion, Cléon, Pheidion, et la fille de Gyges pourraient s'appeler de noms familiers sur les boulevards ou à Piccadilly, on éprouve, quoi qu'il en soit, un réel plaisir à cette lecture, tout autant que nous en prîmes jadis à celle d'*Aphrodite*, sans autre comparaison, du reste.

§

The Edinburgh Review, dirigée à présent par Mr Harold Cox, permet enfin aux auteurs de signer leurs articles ; elle n'en contient que trois, cette fois, qui soient anonymes. L'époque de l'anonymat est passée, bien que les principaux quotidiens le conservent pour les « leaders » politiques et les comptes-rendus littéraires. Dans le présent numéro, les articles sont consacrés uniquement à des sujets anglais, à part celui qui traite de l'élection présidentielle aux Etats-Unis et celui de Mr Lovat Fraser qui commente la question de la Perse à propos du livre de W. Morgan Shuster ; d'ordinaire on accordait une certaine attention aux choses politiques, historiques, artistiques ou littéraires du continent. Voici le sommaire : *Mr Balfour in the Study*, par Sidney Low, qui se livre à une intéressante critique des œuvres philosophiques de l'ancien premier ministre ; *Secret Remedies* où Mr Hugh S. Elliot examine la question des spécialités pharmaceutiques ; un article sur les divers écrits scientifiques de *Sir William Herschel*, par A. R. Hinks ; *The First of the Fenians*, par Harry Graham, très intéressant essai sur Wolfe Tone et les premiers Fenians ; un article anonyme sur *A Seventeenth Century Admiral and Diplomat*, Edward Montagu, K. G., First Earl of Sandwich ; le début d'une attrayante étude de Mr Victor G. Plarr, sur *Walter Scott et Joanna Baillie ;* quelques pages de Mr Walter de la Mare sur quelques livres récents : *The Church militant*, sans nom d'auteur ; *Apprenticeship and the Training of the Workman*, par Cyril Jackson ; *Democracy and Liberalism*, par Arthur A. Baumann ; *The Presidential Election in the United States*, anonyme ; *Politics and Prices*, par « the Editor », et enfin *The Problem of Persia*, que Mr Lovat Fraser expose avec vigueur et clarté.

§

La **Collection Tauchnitz** arrive à publier presque au moment même où ils paraissent en Angleterre les romans de la saison, et elle répare des omissions de jadis en ajoutant à son si riche catalogue des œuvres qu'on s'étonnait de n'y pas trouver. Auteurs anciens et fameux, auteurs nouveaux que consacre la célébrité, romanciers,

essayistes et dramaturges, on les trouve tous sous la couverture familière de la *Collection of British Authors*. Enumérons brièvement les dernières adjonctions : *The Anglo-Indians*, par Mrs Alice Perrin, qui rivalise avec Kipling pour la peinture des mœurs aux Indes; *From the Angle of Seventeen*, par Eden Phillpotts, qui relate les aventures nouvelles du jeune Corkey, — le héros de *Human Boy* et de *Human Boy Again*, — qui, au sortir de l'école, devient employé dans la Cité; *The Londoners*, par Robert Hichens, qui expose les comédies de la vie de la haute société en Angleterre; *The Narrow Escape of Lady Hardwell*, par Frank Frankfort Moore, qui s'attaque vaillamment et brillamment au divorce tel que les lois anglaises l'accordent actuellement; *Mrs Ames*, par E. F. Benson qui, selon sa coutume, raconte, avec une ironie légère, diverses péripéties de la vie provinciale; *The Turnstile*, par A. E. W. Mason, qui captive son lecteur par des récits d'exploration antarctique, et des aspects de la vie parlementaire; *Justice and Other Plays*, par John Galsworthy, recueil qui contient trois pièces de théâtre par le puissant romancier dont on lira bientôt les œuvres en français; *Meadowsweet*, par la baronne Orczy, qui raconte une touchante idylle du temps jadis, il y a un siècle; *Spring Days*, par George Moore, qui a récrit en partie et modifié ce curieux roman publié pour la première fois en 1888.

Memento. — Les deux derniers numéros du *Bibelot* contiennent, l'un : deux contes d'Ernest Dowson, et l'autre deux chapitres de Marius l'Epicurien, par Walter Pater.

The English Review, toujours aussi brillante, contient un long poème, de cinquante-deux pages, *Dauber*, par John Masefield, et des articles de lord Dunsany, de G. S. Street, de Filson Young, de A. C. Benson, de F. E. Green, d'Austin Harrison, etc.

The Fortnightly Review publie de fort curieuses pages de Mr Edward Legge sur *King Edward VII, His Character and Personality*, et des articles de E. V. Lucas, sur *Thackeray's « Punch » Table-Talk;* de Perceval Landon, sur *Tibet, China and India;* de Maurice Maeterlinck, sur J. H. Fabre; de Basil de Selincourt, sur Auguste Angellier, etc.

Le très intéressant sommaire de *The Nineteenth Century and After* offre *The Dismemberment of China*, par Dr E. J. Dillon; *Christianity in Hinduism*, par S. M. Mitra; *The First Englishman Napoleon ever saw*, par Mrs Hall; *A Visit to London in the year 1651*, par Charles Edward Steward : *The Conflict between Religion and Science*, par le Rev. A. H. T. Clarke; *Behind the Surda*, par le capitaine Charles Rolleston; *The Lost Industry of Novel Writing*, par Herbert Flowerdew; *Convent in England, a Plea for State Inspection*, par Elizabeth Sloan Chesser; *The West African Slave Traffic, Britain's Duty towards Angola and San Thomé*, par William A. Cadbury et E. D. Morel; *The Spirit of Nelson*, par le capitaine de vaisseau Mark Kerr, etc.

The Poetry Review contient des essais sur la poésie actuelle en Amé-

rique, par Harriet Monroe; sur Walt Whitman et son influence sur la poésie américaine, par Leonard D. Abbott; sur *The Humor and Pathos of the « Newspaper's Poet »*, par Félix J. Koch, etc.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES AMÉRICAINES

Les Candidats actuels à la Présidence des Etats-Unis comme écrivains. — Les travaux littéraires de MM. Taft, Roosevelt et Wilson. — Memento.

Dans tous les pays et à toutes les époques, les hommes de lettres ont pris une part importante dans tout ce qui concerne la politique. Guizot et Lamartine en sont, peut-être, les deux exemples les plus frappants pour la France moderne. La vie publique en Angleterre est remplie de pareils cas. Aux Etats-Unis, chose peut-être présumable dans une démocratie, l'homme politique écrivain y est plus rare, maintenant surtout où nous sommes loin des premières années de la république. Un certain goût du métier d'auteur se montre chez quelques-uns des présidents du commencement du siècle dernier : Madison et Jefferson avaient tous deux la plume très facile, et avec John Quincy Adams, c'est un homme de lettres aussi bien qu'un homme politique qui entre à la Maison Blanche ; mais ce ne fut qu'avec M. Roosevelt que l'Amérique eut un président chez lequel l'écrivain domine souvent le politicien, et ce n'est qu'avec cette dernière campagne électorale, qui se termine mardi prochain, que nous voyons les principaux candidats, anciens élèves des trois plus anciennes universités des Etats-Unis — le Président Taft de Yale, le colonel Roosevelt de Harvard, et le Gouverneur Wilson de Princeton, — être des auteurs avant d'être des hommes d'Etat.

Quoique le Président Taft ne puisse être considéré comme un écrivain de même valeur que ses deux adversaires, il est l'auteur de plusieurs ouvrages et un homme d'un pouvoir intellectuel considérable. Il y a quelques années, avant qu'il ne fût élu Président, M. Taft faisait une série de conférences à l'Université de Yale, son Alma Mater, qui parurent sous le titre de *Quatre Aspects du Devoir Civil*. Il y a aussi de lui deux volumes de discours et rapports, dont les titres sont *Political Issues and Outlooks* et *Presidential Addresses and State Papers*. Avant d'entrer à la Maison Blanche, il écrivait occasionnellement dans les revues sur des sujets politiques. Tous ces différents ouvrages nous montrent un homme aux idées saines, un esprit sérieux qui s'exprime dans un style clair et précis.

La réputation de M. Roosevelt comme écrivain est faite depuis longtemps, et j'ai parlé de quelques-uns de ses livres plusieurs fois dans cette chronique. Il n'est pas nécessaire donc que je m'étende sur son œuvre littéraire. Il me suffira de dire que, en 1902, ses éditeurs, MM. Putnam, de New-York, ont fait paraître une superbe

édition de ses ouvrages en huit volumes. Cette collection nous donne une bonne idée de l'habileté et de la versatilité du talent de M. Roosevelt comme écrivain. Quatre de ces volumes sont consacrés à un récit pittoresque et intéressant de la manière dont le Far West a été amené à la civilisation; ils ont pour titre *The Winning of the West*. Ce sont, peut-être, les ouvrages les plus étudiés qu'ait écrits M. Roosevelt et ils nous montrent un très sérieux travail de recherches parmi des documents originaux dans plusieurs parties du monde. Un autre ouvrage historique, *The Naval War of 1812*, est un compte-rendu de l'activité brillante de la flotte américaine pendant la deuxième guerre entre l'Angleterre et les Etats-Unis, la seule partie de cette guerre qui ait fait honneur aux armes américaines. Deux autres volumes, *The Hunting Trips of a Ranchman* et *The Wilderness Hunter*, sont de bons exemples du penchant de l'auteur pour les descriptions de chasses, tandis que le huitième volume — *American Ideals* — nous montre l'ancien Président dans son rôle favori, celui d'un essayiste donnant son avis sur toutes les questions politiques et sociales. On a omis, dans cette collection, un nombre égal de volumes, mais je ne puis pas en comprendre la raison. Parmi ceux-là se trouvent sa fameuse contribution à la guerre hispano-américaine *The Rough Riders*, et *Oliver Cromwell*, une brillante esquisse du grand Protecteur, ouvrages édités par la maison Scribner de New-York. En somme, M. Roosevelt est l'auteur de plus d'une vingtaine de volumes, dont deux ou trois parurent alors qu'il était Président; et, quoiqu'il n'ait quitté la Maison Blanche que depuis trois ans et demi, il a déjà publié depuis lors deux livres et un grand nombre d'articles. De tout ceci, il résulte que nous sommes en présence d'un esprit d'une puissance intellectuelle au-dessus de l'ordinaire et d'un écrivain très prolifique pour un homme d'Etat fort occupé des affaires publiques.

Tous les travaux intellectuels du Gouverneur Woodrow Wilson ont été faits, pour ainsi dire, en vue d'une préparation sérieuse au grand poste qu'il va très probablement occuper. Il débuta dans la vie par être jurisconsulte, puis, pendant vingt-cinq ans, professa dans différentes universités l'économie politique, l'histoire, la jurisprudence et la politique. Durant ces longues années il écrivit régulièrement sur ces différents sujets et la simple énumération de ses ouvrages montre un esprit particulièrement bien préparé pour remplir la première magistrature d'un grand pays.

Voici quelques-uns des titres des ouvrages de M. Wilson : *Congressional Government* (Boston, Houghton Mifflin), étude sur la politique américaine ; *Division and Reunion* (New-York, Longmans), un petit volume comprenant l'histoire des Etats-Unis de 1829 à 1909, très en usage dans les écoles supérieures, qui a été revu

et augmenté plusieurs fois et a eu un grand nombre d'éditions ; *The State* (Boston, Heath; publié aussi en français par Giard et Brière), manuel très bien fait de politique pratique et historique ; *Constitutional Government in the United States* (New York, Lemcke et Buechner), une série de leçons montrant les traits les plus saillants des pratiques et du caractère du système fédéral en Amérique ; *George Washington* (New York, Harpers), sujet rebattu, mais qui est ici présenté sous une forme nouvelle; enfin, son magnum opus, publié par le même éditeur, *A History of the American People*, étude complète des Etats-Unis depuis l'époque de Christophe Colomb jusqu'au commencement du siècle présent, en cinq volumes ; c'est un ouvrage sérieux, quoique populaire, et aussi impartial que possible.

Même l'aperçu le plus rapide de ces ouvrages nous montre que l'auteur est une intelligence et un penseur peu ordinaires ; ils sont particulièrement intéressants en ce moment-ci parce qu'ils furent tous écrits avant que le Gouverneur Wilson ait eu la moindre pensée de se consacrer à la vie publique, ou qu'il ait eu la moindre idée qu'il remplirait un jour le poste si envié qui l'attend très probablement au mois de mars prochain ; ils sont, par conséquent, le véritable reflet de ses opinions, de ses réflexions, de ses intentions dans le domaine des affaires publiques et de ses vues personnelles sur la science de gouverner.

Quelques-unes des déclarations et des impressions qui se trouvent parmi ces volumes sont assez amusantes lorsqu'on les lit aujourd'hui et qu'on réfléchit à ce qui s'est passé depuis qu'ils ont été écrits. Ceci par exemple : « Il n'y a pas d'école préparatoire pour la Présidence, à moins que, comme quelques gouverneurs l'ont désiré, elle ne se trouve dans le gouvernement des états de l'Union. » Dans un autre ouvrage : « Sans aucun doute, les hommes les mieux préparés à la Présidence sont ceux qui ont été gouverneurs d'Etats. » C'est l'élection de M. Wilson comme gouverneur de l'état de New-Jersey, poste qu'il conservera jusqu'en janvier 1914 s'il échoue à la présidence, et son excellente administration de cette charge importante qui lui ont valu la candidature du parti démocrate à Baltimore, en juillet dernier.

Les derniers volumes de M. Wilson renferment quelques pages sur ses deux distingués rivaux, qui y sont traités avec cordialité ; et même, pour l'un deux, M. Roosevelt, on y sent une certaine admiration. On peut encore citer d'autres passages qui montreront que l'esprit et le caractère du futur Président ne font augurer que de bonnes choses pour le peuple américain si le Gouverneur Wilson entre à la Maison Blanche le printemps prochain. En parlant de Washington il dit : « Personne, dans la Virginie, ne croyait que l'éducation scientifique pût être une éducation désirable pour un gentleman. Il

devrait s'habituer à connaître les hommes et les choses plutôt que les livres. Les livres ne devraient servir qu'à étendre et à approfondir les connaissances qu'il lui faut acquérir par l'observation et la fréquentation de ceux qui l'entourent. »

Voici les dernières lignes de son livre *The State :* « La fin de tout gouvernement est de faciliter les buts de la société ; la règle d'une action gouvernementale est la coopération nécessaire, et la méthode de développement politique est une adaptation conservatrice qui modifie les vieilles habitudes pour en créer de nouvelles et modifie les vieux moyens pour en acquérir de nouveaux. » Il termine son *History of the American People* en mettant ces mots dans la bouche d'un homme d'état qui parle au commencement du nouveau siècle et qui « savait que leur devoir était de multiplier les énergies du pays afin de favoriser le commerce et l'industrie qui doivent changer la face du monde ; de faciliter le travail, diriger le capital dans l'intérêt de ceux qui sont ses serviteurs indispensables, en poussant les grandes entreprises américaines jusqu'à leur perfectionnement final, et faire que la loi ne soit pas seulement un instrument de justice, mais aussi de progrès. »

Ces idées du Gouverneur Wilson sur la Présidence américaine et sur le Président sont toutes tirées de son ouvrage *Constitutional Government in the United States :*

Les gouvernements sont ce qu'en font les politiciens, et il est plus facile d'écrire sur un Président que sur une Présidence... Le poste de Président, tel que nous l'avons fait, ne nécessite pas une aussi grande expérience des affaires que certaines qualités d'esprit et de caractère, que l'on peut trouver aussi bien en dehors des hommes politiques que dans leurs rangs... Quelquefois un pays croit à un parti, mais le plus souvent il croit à un homme qui peut être en même temps le chef de son parti et le chef de la nation ; ou il peut être l'un ou l'autre.... Notre Président à l'avenir devra être toujours une des grandes forces du monde, qu'il agisse avec intelligence et grandeur ou non.... Il est douteux que l'opinion publique consentît à diminuer le pouvoir du Président... Nous pouvons prédire avec sûreté qu'à mesure que les devoirs du Président augmentent — et cela ne peut être autrement à mesure que la nation elle-même croît en force et en activité — ceux qui occuperont ce poste arriveront de plus en plus à sentir que la meilleure manière de l'administrer est de se considérer de moins en moins comme des fonctionnaires exécutifs et de plus en plus comme des directeurs de grandes affaires et des leaders de la nation, — des hommes de conseil et d'action qui recherchent toutes les améliorations.... Les hommes d'une santé ordinaire ne peuvent pas être des Présidents, si la tension physique et cérébrale n'est pas en quelque sorte diminuée ; nous serons obligés de chercher nos Présidents parmi les sages et prudents athlètes, une classe des plus limitée !

Ces paroles furent prononcées, lorsque le fougueux Roosevelt était

Président et au sommet de sa popularité, et elles furent prononcées à l'université Columbia, à New-York, dans un pays où les étudiants donnent aux sports une place égale, sinon supérieure, aux études régulières. Elles révèlent donc chez M. Wilson, comme je l'ai déjà dit, une admiration discrète pour le Roosevelt de cette période, et offrent aussi un bon exemple du tact et de l'humour qui ont fait du Gouverneur un orateur très populaire. Je puis ajouter d'après des observations personnelles que son physique est à la hauteur de son intelligence telle que nous la voyons par les œuvres que j'ai eu à peine le temps seulement d'énumérer.

Memento.— Un exemple frappant de prédiction. En mars 1911, M. George Harvey, directeur de la *North American Review*, publia dans son périodique un long article montrant comment le Gouverneur Woodrow Wilson devait être logiquement le candidat du parti démocratique à la présidence. Aussi, lorsque, en juillet dernier, M. Wilson fut effectivement nommé, à Baltimore, chef incontesté de son parti, M. Harvey, afin de montrer son approbation, réimprima dans sa revue simplement son article de l'année dernière.

La grande presse quotidienne des Etats-Unis est, en général, tellement opposée à M. Roosevelt et au parti Progressiste qu'il est difficile à un public étranger de savoir ce que ce parti et son si actif leader représentent. Mais ce besoin est amplement satisfait par cette excellente publication hebdomadaire, *The Outlook*, 287 Fourth Avenue, New-York, qui est un fervent organe progressiste et dont M. Roosevelt est un des collaborateurs assidus.

Le Dr. Edwin E. Slosson, rédacteur littéraire de l'*Independent*, publication hebdomadaire importante de New-York, m'écrit : « J'ai commencé à lire le *Mercure de France* il y a plus de dix ans, lorsque j'habitais le Wyoming, et je continue encore à le feuilleter soigneusement, parce que j'y trouve plus de choses intéressantes que dans n'importe quel autre périodique. Il n'y a pas d'autre publication qui nous tienne mieux au courant de ce qui s'écrit dans le monde entier. »

L'*Open Court*, la publication mensuelle de Chicago, qui se dévoue, presque entièrement, à la science religieuse libérale, a publié par séries une biographie richement illustrée de Goethe, écrite par son directeur, le Dr Paul Carus, le philosophe et mathématicien. La dernière partie vient de paraître et le tout sera réuni en volume très prochainement. Le Dr Carus était à Paris, en septembre, en visite chez son ami M. Lucien Arréat, qui a publié tout récemment une traduction française du résumé des idées philosophiques du Dr Carus, sous le titre de *Philosophie comme Science*. C'est une exposition de l'activité intellectuelle pendant toute sa vie d'un esprit aux vues larges.

Voici deux exemples notables de la façon dont les Etats-Unis ont pris une première place dans la littérature anglaise. Lorsque le Dr Horace Howard Furness mourut, dans sa propriété près de Philadelphie, il y a quelques semaines, il fut reconnu universellement dans le monde de la langue anglaise, à cause de son fameux ouvrage, *New Variorum Edition*

of Shakespeare, pour la plus grande autorité sur « le barde de l'Avon ».

Presque au même moment où a disparu le Dr Furness, M. William Chase Greene, un jeune « Rhodes Scholar » du Massachusetts, remportait à l'université d'Oxford le prix Newdigate pour la poésie anglaise. Ce prix a été fondé en 1806 par Sir Roger Newdigate, et parmi ses lauréats se trouvent Matthew Arnold, Oscar Wilde et John Addington Symonds. J'ai devant moi le poème de M. Greene, *Richard I before Jerusalem*, et c'est incontestablement une œuvre poétique d'un grand mérite. Il a été imprimé par Blackwell, Broad Street, Oxford.

Le *Scribner's Magazine* pour Octobre continue sa série d'articles commencée dans le numéro de septembre, sur *The French in the Heart of America*, par le Professeur Finley de New-York, qui fit des conférences sur ce sujet à la Sorbonne il y a deux ans.

Le *Century Magazine*, octobre, poursuit sa série d'articles sur *The Trade of the World*, par M. James Whelpley, avec une étude sur *The Trade of France*, dont le ton est amical, quoique l'auteur rende « l'épargne française responsable d'un certain manque de prestige dont souffrirait le commerce national ». Au nombre des jolies illustrations qui font partie de cet article se trouvent des esquisses des usines du Creusot par Joseph Pennell et Bernard Boutet de Monvel.

THÉODORE STANTON.

LETTRES POLONAISES

Andrzej Strug : *Ojcowie Nasi* (1863) (*Nos Pères*), Société d'édition « Ksiazka ». — Piotr Choynowski : *Zdarzenie (nowele) (Un incident, nouvelles)*, ibidem, — Jozef Weyssenhoff : *Znaj Pana (Reconnais le seigneur)*, Gebethner i Wolff. — Juljusz Kaden : *Zawody (les Métiers)*, ibid.

La moisson littéraire de ces derniers jours en Pologne se caractérise par la rareté relative du roman et par une production abondante de recueils de contes. Les jeunes auteurs surtout, qui craignent encore l'effort que nécessite la composition d'un vaste ouvrage, essaient leurs talents et leur plume à écrire de courts récits auxquels ils donnent — souvent à tort — le nom de nouvelles. Ils pensent éviter ainsi les écueils qu'on rencontre durant un long voyage à travers l'océan de la vie. Les difficultés d'une œuvre de longue haleine les rebutent. Ils considèrent le métier de « nouvelliste » comme plus facile que celui de romancier. Je crois que souvent ils ont tort. Ils confondent aisément un épisode de roman qu'ils n'écriront peut-être jamais avec la nouvelle qu'ils composent trop hâtivement. Ils oublient que la nouvelle, telle que l'ont conçue les maîtres du genre (en Pologne : Sienkiewicz, Prus, Orzeszkowa, Konopnicka, Szymanski, Zeromski, Reymont, Sieroszewski), n'est, par le fait, qu'un miroir minuscule dans lequel se reflète l'immensité de la vie.

Ces réflexions ne touchent nullement des écrivains probes et pleins de talent, comme M. Andrzej Strug. Au contraire. Même son unique roman *Histoire d'un engin*, n'est en somme qu'une suite de récits

reliés à peine par l'unité du symbole. M. Strug est avant tout conteur. **Nos pères** sont une affirmation nouvelle de ce côté de son talent. Dans une série de contes il s'efforce de faire revivre l'époque déjà lointaine de la douloureuse épopée de 1863. Quels furent les hommes qui ont rêvé, il y a un demi-siècle, l'affranchissement de leur patrie du joug moscovite ? Quel fut le milieu où ils ont vécu ? Quel fut leur héroïsme et qu'est-ce qui amena la débâcle ? Autant de problèmes angoissants que l'auteur cherche à résoudre. Problèmes trop vastes pour qu'on puisse les étudier à fond dans une œuvre d'artiste. D'ailleurs, l'auteur ne semble pas avoir la prétention de donner une réponse définitive à ces questions douloureuses.

M. Strug aborde l'insurrection au moment où tout espoir est perdu. Il n'est même plus de naïfs, si nombreux pourtant au commencement de la révolte, pour compter sur l'intervention des puissances occidentales. Il ne s'agit plus de vaincre l'ennemi trop nombreux, trop terrible qui ravage le pays. La cause est perdue irrévocablement; il faut encore sauver l'honneur, il faut savoir mourir. Ils meurent donc, ces héros anonymes dont les noms ne furent conservés que par la piété familiale. Ils meurent donc, ces héros obscurs que l'histoire a oubliés. Aux confins des forêts, aux carrefours des routes inconnues, pas même une simple croix pour indiquer la *Tombe* des martyrs. *Les semences de la mort* donnent une riche moisson. Ils tombent par centaines, épuisés des fatigues surhumaines, sous les balles cosaques. Ils meurent sur les échafauds que dresse partout la *Bête* furieuse, lancée contre les révoltés par l'absolutisme implacable. Ils meurent ces *Polaks* irréductibles que trahit maintes fois l'inconscience des serfs abrutis par des siècles d'esclavage. Echappés à la balle du soldat, à la corde du bourreau, le *Seigneur et son domestique* s'en vont pourrir dans le bagne glacial de la Sibérie. Vains sont tous les héroïsmes et tous les sacrifices. La fatalité s'appesantit lourdement sur la nation en révolte, sur le peuple qui a la nostalgie éternelle de la liberté.

Le livre de M. Strug est beau d'une beauté tragique. Et si parfois, au cours des pages, l'auteur semble s'égayer de la bêtise humaine, on sent que son rire fera bientôt tomber les larmes qui tremblent douloureusement au bout de ses cils.

La critique polonaise a fait un accueil plein de sympathie à l'**Incident** de M. Piotr Choynowski. Certes, ce jeune débutant y fait preuve d'un joli talent d'écrivain. Il a le don de conter avec verve et simplicité des observations qui sont souvent très justes et pleines d'intérêt. Mais il a tort de considérer comme « nouvelles », c'est-à-dire comme des choses pleines et achevées, ces épisodes de la vie des hommes, présentés crûment et tirés au hasard du livre de la comédie humaine. En somme, son recueil n'est qu'un carnet de

notes qui pourrait servir un jour à composer une œuvre. M. Choynowski semble aimer beaucoup les enfants. C'est peut-être l'écrivain russe Tchekhoff qui lui a appris à analyser l'âme enfantine. L'élève a compris l'enseignement. Il le prouve dans de courts récits tels que *l'Aveu*, *Wacek*, *la Journée terrible de Jeannot*. Jeannot, pauvre gosse, placé entre ses parents qui se disputent toujours, est vraiment touchant.

Je crois que M. Choynowski est en général influencé par la littérature moderne russe. C'est peut-être encore un des plus beaux contes de Maxime Gorky (« les Vingt et un et une », si je ne me trompe, qui a inspiré le meilleur récit du livre *Au café*.

N'importe. M. Choynowski est trop jeune et possède trop de talent pour ne pas se débarrasser avec le temps de toutes les influences. Il ne lui faudra pour cela que la science du travail et l'expérience d'artiste. Ce sont là choses qu'un écrivain de race acquiert facilement. Et je crois que M. Choynowski est justement un écrivain de race.

M. Weyssenhoff semble avoir écrit son recueil de contes, **Reconnais le seigneur**, dans un moment de délassement, après avoir fourni un grand effort dans son dernier roman, *la Zibeline et la demoiselle*, dont j'ai rendu compte ici même, il y a à peine quelques mois. La plupart de ces récits n'ajouteront certainement rien à la renommée de l'auteur. Peut-être a-t-il ri lui-même en racontant l'équipée parisienne de M. Konopacki, qu'il avait rencontré quelque part et qu'il connaissait personnellement, mais je crains fort que le lecteur ne soit touché ni par « le beau geste » du héros, ni par l'avarice sordide de son ami, aristocrate multimillionnaire. Au point de vue émotion, le lecteur polonais devient de plus en plus difficile. La vie et la littérature le font assister, hélas ! à trop de tragédies véritables, pour qu'il puisse se sentir ému par le « sacrifice » d'un Konopacki qui, voulant en somme sauver l'honneur de sa caste, donne au profit d'une œuvre de bienfaisance quelconque l'argent destiné à être croqué gaiement en compagnie d'une fille de joie. C'est d'après ce geste que M. Konopacki désire qu'on *reconnaisse le seigneur*. Je veux bien, si cela peut faire plaisir à l'auteur.

Dans *les Deux consciences*, M. Weyssenhoff a su dessiner amoureusement la silhouette de la belle madame Elisabeth Humnicka donnée en mariage à un riche parvenu par la famille cupide et qui a pu, dans un milieu dépravé, conserver intacte toute sa pureté d'âme.

La scène où madame Elisabeth absout par un baiser fraternel le vieil « homme de la forêt », qui vient pour lui confesser son méfait est d'une beauté émouvante. Mais il y a surtout dans ce volume un court récit, *Sous les foudres*, qui comptera certainement parmi les plus belles pages de l'auteur de *Podfilipski*. M. Weyssenhoff a

puisé le sujet de sa nouvelle dans l'histoire de la persécution religieuse des *uniates*. (Ce martyre d'un peuple, après avoir ensanglanté l'histoire de la Pologne pendant vingt-cinq ans, n'a cessé qu'en vertu de l'édit dit « de tolérance », en 1905. Il recommencera peut-être bientôt maintenant que la malheureuse terre de Chelm est séparée du Royaume de Pologne, grâce à la loi inique votée par la troisième Douma noire.) M. Weyssenhoff y raconte simplement les exploits de l'abbé Wiklinski, cet admirable « contrebandier d'âmes » qui dispense, en risquant la prison et le bagne, aux pauvres croyants persécutés les sacrements du mariage et du baptême, pendant les nuits d'orage, lorsque se relâche la surveillance jalouse des mouchards et des policiers. Dans ce beau conte, le fin ironiste qu'est d'habitude M. Weyssenhoff — tant qu'il ne touche pas aux sujets purement politiques — fait preuve d'une charmante et inattendue sensibilité.

Si *les Métiers* ne sont pas la première œuvre de M. Juljusz Kaden (il paraît qu'il a déjà publié un roman que je ne connais pas), ce jeune auteur doit être considéré comme un débutant. Disons-le toute de suite : ce début permet de bien augurer de son avenir. Il y a l'étoffe d'un bon écrivain en M. Kaden. Son style, malgré certaines maladresses et quelques échos qui rappellent tantôt Reymont, tantôt Zeromski, est toujours coloré et vivant. L'invention artistique de M. Kaden est très originale ; dans une série de récits qui ressemblent aux eaux-fortes en couleurs, il dessine finement toute une théorie de pauvres gens qui exercent de petits métiers ingrats. Tour à tour passent devant nos yeux : le petit colleur des pots, la blanchisseuse, le vitrier, la servante, le cordonnier, la vendeuse de journaux, le boucher, etc. Toute la « peine des hommes » dont la vie grise est vouée au travail rude et monotone, dont les âmes sont tristes et pauvres, dont les cœurs ont la nostalgie éternelle de la joie et de la lumière. M. Kaden ne se contente pas de faire revivre une silhouette, de fournir des « documents » sur les *métiers*, son but est plus élevé : il cherche à nous donner l'aspect même de la vie, telle qu'elle se reflète dans ce petit miroir embué qu'un métier place entre les mains d'un homme. Et ce qu'il nous montre dans ces miroirs est toujours très intéressant et parfois infiniment triste.

Memento. — Volumes reçus. Boleslaw Prus : *Lalka* (*la Poupée*), 2 vol., Gebethner i Wolff. — Le même, *Faraon*, 3 vol., ibid. — Boguslaw Adamowicz : *Tajemnica dlugiego i krotkiego zycia*, ibid. — Jerzy Zulawski : *Stara ziemia*, ibid. — Le même : *Zwycięzca*, ibid. — H. Przerwa-Tetmajer : *Poezje*, *VII*, ibid. — Le même : *Legenda Tatr*, Soc. An. S. Orgelbrand. — Waclaw Wolski : *Mare Tenebrarum*, ibidem. —

MICHEL MUTERMILCH.

VARIÉTÉS

Jean-Jacques Rousseau et l'Académie de Dijon. — Un Stendhalien : Casimir Stryienski (1853-1912).

Jean-Jacques Rousseau et l'Académie de Dijon. — Dans son ouvrage sur J.-J. Rousseau, M. Jules Lemaître, parlant de l'Académie de Dijon, dit avec une étourderie assez amusante :

« L'Académie de Dijon était composée, j'imagine, de fort braves gens, et très conservateurs, encore que touchés, peut-être, de l'esprit du temps. A moins qu'il n'y ait eu dans cette honnête Académie quelque homme particulièrement pervers, et qu'on ne connaîtra jamais. »

M. Lemaître aurait pu s'épargner la peine d'échafauder tant d'hypothèses et de prophéties : il n'avait qu'à feuilleter le catalogue général de la Bibliothèque Nationale pour trouver tout de suite la clef du mystère dans un ouvrage fort intéressant : *Histoire secrète de l'Académie de Dijon*, par M. Richard de Ruffey, et dans d'autres monographies dont nous extrayons les détails qui suivent.

Le 17 mars 1736, mourait à Dijon, en son hôtel de la rue du Vert-Bois, occupé aujourd'hui par le Cercle militaire, Hector-Bernard Pouffier, seigneur d'Aiserey et de Velogny, et doyen du Parlement de Bourgogne. Il avait fait déjà de son vivant donation d'une part de ses biens pour assurer la création d'une université dans sa ville natale. Par suite de diverses circonstances ce projet n'ayant pu se réaliser, M. Pouffier le modifiait comme suit : on prélèverait après sa mort 930 livres annuellement sur les fruits et revenus de ses biens pour fonder à perpétuité des prix que décernerait une Académie, dite des Sciences, Beaux-Arts et Belles-Lettres, dans des concours annuels où seraient traités des sujets de physique, de morale et de médecine à tour de rôle (1).

A chacun de ces prix s'ajouta plus tard une médaille portant sur la face les armes du fondateur, qui étaient : *de gueule, au vase d'or chargé d'un calice d'azur en pointe et de trois quintefeuilles d'argent et de sable*, et au revers, Minerve debout, la main gauche appuyée sur un bouclier, et tenant de la droite une triple couronne : olivier, chêne et laurier, ces couronnes servant d'emblèmes aux trois ordres de connaissances humaines qui fournissaient des sujets aux concours de l'Académie.

Les concours de physique, de morale et de médecine alternant chaque année, celui de 1750 devait être consacré à un sujet de morale. C'est dans la séance du 1er août 1749 que la docte assemblée eut à choisir la question qui serait posée à tous les hommes de let-

(1) A. Cornereau : *Deux lauréats de l'Académie de Dijon*. Dijon, 1903, 1 vol. in-8°.

tres du temps, sans distinction de nationalité. Un des Académiciens, du nom de Gelot, proposa celle-ci :

Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.

Je ne sais si un pareil sujet, tel qu'il est libellé, provoqua de l'étonnement dans la savante assemblée; il ne semble pas, en tout cas, avoir soulevé de protestations. Il n'en était pas moins, dans ce beau midi d'un siècle rationaliste et tout intellectuel, hautement paradoxal, parce que tendancieux : il dictait implicitement la réponse négative aux concurrents. Car répondre oui, c'était tomber dans un lieu commun auquel nul homme de talent n'aurait consenti. Et les ennemis de Rousseau, qui se figurent que Diderot lui a suggéré son paradoxe, le connaissent bien mal.

Mais si faire leur procès aux Arts et aux Lettres dans un siècle qui les idolâtrait pouvait passer pour un paradoxe, c'était un paradoxe fécond et pour celui qui le soutenait, car il lui offrait l'occasion de rappeler les très vieilles vérités de la chaire chrétienne, et pour ceux qui le lisaient, car ces vérités, décortiquées de leur théologie, rafraîchies par le prestige du talent, allaient ravir un public saturé de rationalisme comme une statue déterrée qui, à force d'être antique, paraît nouvelle. Et c'est si vrai que déjà, en plein XVIII^e^ siècle, tous les esprits un peu originaux se plaisaient à dire du mal de la culture intellectuelle. Le marquis de Saint-Aubin, qui fut un des auteurs favoris de Rousseau dans sa jeunesse d'autodidacte, a, dans un traité de l'*Opinion*, tenu, au talent près, le même langage que son génial lecteur. Duclos, dans ses *Considérations sur les Mœurs*, publiées en 1748, écrit ces mots, qui semblent du Jean-Jacques tout pur : « Les peuples les plus polis ne sont pas aussi les plus vertueux. Les mœurs simples et sévères ne se trouvent que parmi ceux qui n'ont pas encore abusé de l'esprit pour se corrompre. »

Il restait, dans tels coins obscurs, dédaignés, excentriques du XVIII^e^ siècle, quelque chose du vieux levain janséniste, épris de rectitude morale, profondément défiant de l'élégance littéraire, qu'il confondait avec la frivolité mondaine et l'immoralité. Cette austérité, dont Racine enfant avait eu à souffrir, survivait à la ruine de Port-Royal, mais s'était réfugiée dans la province, où elle restait le culte de quelques nobles ou rudes esprits. Certains académiciens de Dijon, dont nous allons faire la connaissance, et en particulier celui qui avait proposé le sujet du concours, ne semblent pas avoir eu d'autre idéal.

Ce dernier, Claude Gelot, a été caractérisé d'une manière injurieuse, comme il convient, par un de ses confrères, ce Richard de Ruffey, dont nous avons parlé. C'étaient l'un et l'autre deux caractères entiers, qui rivalisaient à qui s'emparerait de la direction morale de l'Académie. Il est bon de rappeler ces querelles intestines, du reste postér-

rieures au concours de 1750, pour mettre au point le portrait tout caricatural que Ruffey esquisse de son ennemi (1).

« Gelot, écrit son confrère, était le plus grand sot de l'Académie. C'était un esprit hardi, bavard et brutal, un homme grossier, de naissance très modeste, qui avait eu des débuts pénibles et qui, ne respectant aucun rang, ne connaissait aucun égard. Il a fondé à Dijon un petit concert bourgeois d'où les nobles étaient exclus,etc. »

Si nous écartons les injures, nous concluons que Gelot était un plébéien, probablement un autodidacte, aigri par les difficultés de la vie, révolté des inégalités sociales ; bref, comme nous dirions aujourd'hui, un égalitaire et un radical.

Mais ces caractéristiques — toutes proportions gardées —ne s'appliquent-elles pas assez bien à celui même dont Claude Gelot, par la question excentrique qu'il soulevait, allait enflammer le génie ? On doit admirer les secrètes harmonies, fortuites peut-être, je crois plutôt profondément logiques et préétablies, qui allaient amener deux esprits paradoxaux, froissés par la société, meurtris par la vie mondaine, à communier dans la même pensée haute et féconde, dont tout le siècle devait être renouvelé.

Au moment où ce vieil original de Gelot lançait à travers la France, par l'intermédiaire des journaux, sa bizarre question, il ne se doutait point qu'elle allait toucher droit au cœur, à 60 lieues de là, un homme de trente-sept ans, sur le chemin de Paris à Vincennes. Il allait voir son grand ami Diderot, enfermé au château de cette dernière ville. Pour oublier la chaleur, la longueur de la route, il feuilletait distraitement le *Mercure de France*, livraison d'octobre 1749.

Dans sa première vie errante à travers la France, les Alpes, l'Italie, Rousseau avait lu énormément, et de préférence des livres sérieux. « Les écrits de Port-Royal et de l'Oratoire, dit-il lui-même dans ses *Confessions*, étaient ceux que je lisais le plus fréquemment. Ils m'avaient rendu demi-janséniste. » Il écrivait aussi, et dans tous les genres, d'informes essais en prose et en vers. Je laisse tomber tout ce qui, dans ces ébauches de discours, de poèmes ou de pièces de théâtre, annonce déjà nettement l'*Emile*, *le Contrat social* ou *la Nouvelle Héloïse*. Je me borne au *Discours* de Dijon. On sent déjà palpiter obscurément le génie paradoxal de Rousseau dans le *Projet pour l'éducation* du fils de M. Bonnot de Mably, qu'il écrivait en 1749, à l'âge de 28 ans :

« Si les sciences ne doivent pas être négligées, elles ne doivent pas précéder les mœurs... De deux personnes également engagées dans le vice, la moins habile fera toujours le moindre mal. »

(1) Richard de Ruffey, *Histoire secrète de l'Académie de Dijon*. Paris, 1909, 1 vol. in-8.

Plus hardis encore les traits que nous relevons dans les vers — assez mauvais — de deux épîtres écrites vers 1742 :

O vous qui, dans le sein d'une humble obscurité,
Nourrissez les vertus avec la pauvreté,
Restes... de ces antiques temps
Où, des moindres apprêts nos ancêtres contents,
Recherchés dans leurs mœurs, simples dans leur parure,
Ne sentaient de besoins que ceux de la nature...

Il parle avec mépris, dans la seconde de ces épîtres, des grandes nations conquérantes de l'univers, mais esclaves elles-mêmes entre les mains d'un despote :

Tout ce vain appareil qui remplit l'univers
N'est qu'un frivole éclat qui leur cache leurs fers;
... Et leur vaste pouvoir, que l'art avait produit,
Par le luxe bientôt se retrouve détruit...
L'art n'est point le soutien de notre république,
Etre juste est chez nous l'unique politique.

Libre à M. Jules Lemaître — on verra dans quel but — de trouver ces vers assez peu significatifs. Du reste, toute la première vie de Rousseau est encore plus significative à cet égard. Avant d'être l'auteur, il a été ou voulu être l'homme de son premier discours. A travers toutes les aberrations, toutes les fautes, malgré les séductions dont les plaisirs sensuels l'ont affolé pour un temps, on devine chez Rousseau, dès sa jeunesse, un effort constant, sans cesse interrompu, sans cesse repris, de régénération morale, un élan vers la vie plus simple et plus pure qu'il chante dans ses deux premiers discours.

Il avoue, par exemple, dans une lettre à son père, datée de 1736, l'irrégularité de sa conduite : « J'ai dessin, dit-il, de me corriger entièrement, et j'espère y réussir. » A la fin d'une lettre d'amour, datée de 1741 probablement : « J'avais résolu de passer le reste de mes jours en philosophe, dans une retraite. Vous avez détruit tous ces beaux projets. »

Dix autres endroits de sa correspondance, pourtant si incomplète, sont aussi éloquents. Une solitude où l'on puisse vivre dans la vertu : le rêve d'Alceste, toujours traversé par une Célimène !

Jamais, même dans sa manie sénile, la vie de Rousseau n'a été plus triste que dans les deux ou trois années qui ont précédé son *Discours*. Deux maladies « affreuses », dont il détaille les particularités, assez répugnantes, dans une lettre à Mme de Warens (26 août 1748), le découragement qui le gagne, qui « accable d'amertume son pauvre cœur » (Correspondance, *passim*), des ennemis, en 1749 déjà, avant son triomphe, tout conspire à l'écraser. Il songe à la mort, il

l'appelle. (Lettres à M. Altuna, du 30 juin 1748.) Mais, au plus profond de sa misère, il a de magnifiques sursauts d'énergie :

« Je tiens au cul et aux chausses les gens qui m'ont fait du mal. La bile me donne des forces », écrit-il à sa « maman », le 17 janvier 1749, huit mois avant son chemin de Vincennes.

C'est dans ces dispositions qu'il se rendait dans cette ville, pour voir son ami prisonnier, quand ses yeux, dans le *Mercure de France*, tombèrent sur la question proposée par l'Académie de Dijon :

Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs.

« A l'instant de cette lecture, raconte Rousseau, je vis un autre univers, et je devins un autre homme. »

Cette page est dans toutes les mémoires, et nous n'en rappellerons que les mots les plus expressifs : ce fut une inspiration subite, un éblouissement, un trouble inexprimable, une ivresse ; de violentes palpitations l'oppressèrent jusqu'aux larmes.

On a mis en doute la véracité de ce récit ; et nous comprenons que dans un siècle tout rationaliste comme le XVIII[e] il ait paru invraisemblable. Mais, sans parler de l'accent de vérité qu'il est impossible d'y méconnaître, nous sommes devenus trop intelligents des phénomènes de l'inconscient, nous avons réuni trop de témoignages et d'expériences de ce genre pour qu'il nous soit possible d'accuser Rousseau même d'exagération. C'est dans des termes à peu près pareils, et cependant avec une note personnelle aussi, que Nietzsche nous raconte comment lui fut inspiré son *Zarathoustra ;* et William James, dans ses *Varieties of religious experience*, cite toute une série d'illuminations de même genre, racontées parfois par des illettrés qui, certes, n'ont rien lu de Rousseau. Il est vrai qu'il faut, pour qu'une pareille expérience puisse réussir, tout un concours de circonstances convergentes dont pas une ne fait défaut dans le coup de foudre de Vincennes : il faut une nature profondément sensible ; il faut tout une première vie d'efforts obscurs, mais opiniâtres, vers un idéal moral ou religieux ; des épreuves cruelles, la souffrance, la maladie ; un profond désaccord entre la vie intérieure, où s'amassent, silencieux, les éléments de l'inspiration future, et le monde extérieur, mauvais, meurtrier, qui vous force à vous retirer en vous-même (1).

N'est-ce pas l'histoire même de Rousseau ? A l'instant où il se rendait à Vincennes, l'ami de Diderot, l'auteur des *Muses Galantes*, malade, découragé, sentait gronder en lui tout un monde d'aspirations confuses ; mais à cette vie intérieure en ébullition avait manqué jusque-là l'occasion de s'exprimer. La question posée à Dijon par un autre esprit également amer et paradoxal fut l'étincelle qui creva ce grand nuage, et fit éclater aux yeux le génie de Rousseau.

(1) Voir les *Annales* de la Société J.-J. Rousseau. Genève, année 1911.

Je n'en dis pas davantage : la crise de Vincennes a été analysée avec trop de pénétration par M. Gerhard Gran dans les *Annales Rousseau* que je viens de citer pour que je n'y renvoie pas le lecteur. Mais M. Gran a négligé de dire un mot de ce qui suit infailliblement une crise aussi violente : toute exaltation nerveuse provoque une réaction inévitable, où l'on tombe aussi bas qu'on s'était élevé sur les plus hauts sommets de l'inspiration. Rousseau entrant à Vincennes n'est plus le même que Rousseau sur le chemin de Vincennes. S'il n'avait pas à la main le feuillet où, convulsivement, il a crayonné la prosopopée de Fabricius, personne ne devinerait, à le voir aussi agité, que cet homme vient d'entrevoir un nouveau monde :

Muse, contemple ta victime !
Ce n'est plus ce front inspiré,
Ce n'est plus ce regard sublime
Qui lançait un rayon sacré...
Mon front, que la pâleur efface,
Ne conserve plus que la trace
De la foudre qui l'a frappé,

Ainsi parle Lamartine, cet autre inspiré. Rousseau, il est vrai, n'en a rien dit. Je le crois bien ! En racontant ces souvenirs, déjà anciens, soit dans sa *Lettre à Malesherbes*, soit dans ses *Confessions*, tout s'était effacé à ses yeux en dehors de la grande lumière. Mais il est facile de deviner, dans le récit même des *Confessions*, ce qu'il a laissé dans l'ombre.

« Ce que je me rappelle bien distinctement dans cette occasion, c'est qu'en arrivant à Vincennes j'étais dans une agitation qui tenait de délire. Diderot l'aperçut : je lui en dis la cause. Il m'exhorta de donner l'essor à mes idées... »

Si Rousseau a besoin d'être exhorté, encouragé, c'est qu'il a été repris d'un accès de timidité, trop justifié en pareille circonstance. Voilà un homme obscur, un étranger, un isolé, à peine toléré dans les salons, qui est à la veille de partir en guerre contre tout son siècle, le plus illustre, le plus spirituel, le plus moqueur ! Il tient entre les mains une bombe explosible, qui le menace tout le premier ; et ses cheveux ne se dresseraient pas sur sa tête ?... Du reste, je trouve la confirmation de mon hypothèse dans les *Souvenirs* de Dusaulx, qui fut son ami, et qui nous raconte que Rousseau « lut son premier Discours à Francueil en tremblant et en s'excusant presque à chaque phrase (1) ». Je vois aussi la trace de ces perplexités, enfin surmontées, dans les premières lignes du *Discours* lui-même : « Je prévois qu'on me pardonnera difficilement le parti que j'ai osé prendre. Heurtant de front tout ce qui fait aujourd'hui l'admiration

(1) Dusaulx, *De mes rapports avec J.-J. Rousseau.*

des hommes, je ne puis m'attendre qu'à un blâme universel, etc. »

Que, dans cette entreprise héroïque et, à première vue, insensée, Diderot ait eu besoin de le réconforter, personne ne s'en étonnera. Jamais le prisonnier de Vincennes ne parut plus grand et meilleur que le jour où il a lu, mieux que son ami lui-même, dans le génie de son ami, effrayé de sa propre grandeur. Et voilà tout ce qui a pu faire naître l'absurde légende de Rousseau *soufflé* par Diderot (d'autres disent : par Duclos, d'autres par Francueil !) Légende forgée par Marmontel, un envieux de Rousseau. (Voyez les *Mémoires* du fielleux Limousin, où sa propre femme prononce contre lui ce mot terrible.) Diderot, tout le premier, a fait s'effondrer ce roman, sans le vouloir, par le récit de son entrevue avec Rousseau.

Du reste, quand bien même l'auteur du *Neveu de Rameau* aurait suggéré à son ami la réponse inspiratrice, la gloire de ce dernier n'en serait pas plus diminuée que celle de Corneille, à qui un certain M. de Chalon a signalé le sujet du *Cid*. L'histoire des littératures est pleine de rencontres de ce genre, où le premier venu, un médiocre un fou, montre du doigt au Christophe Colomb qui s'égare le chemin des lointaines Amériques. Mais ce n'est pas à la gloire de Diderot, c'est à la honte de Rousseau, que voudraient travailler Marmontel, La Harpe et M. Jules Lemaître. Ils tentent d'insinuer par là que l'auteur du *Discours* est entré dans un rôle qui lui était tout à fait étranger : « Combien peu il a tenu que Rousseau ne l'écrivît pas ou l'écrivît autrement ! » assure M. Lemaître. Or, tout ce que Rousseau a écrit, tout ce qu'il a été jusque-là annonce à chaque ligne, à chaque geste un peu personnel, le *Discours* et les chefs-d'œuvre qui ont suivi. Et l'essence même du génie de Rousseau, M. Lemaître a dû le reconnaître lui-même au prix d'une contradiction, c'est la plus profonde sincérité.

Par ses parties fortes comme par ses points faibles, le *Discours* de Rousseau a pu faire scandale à Paris, mais ne point déplaire à Dijon. Les murailles de la vénérable Académie de province ne tremblèrent point sur leurs bases en recevant le manuscrit, coté numéro 7, sans nom d'auteur sur l'enveloppe, et qu'elle allait couronner. La commission chargée de l'examiner se composait de Claude Gelot, que nous connaissons déjà, et d'autres académiciens, que va nous présenter cette mauvaise langue de Ruffey.

M. Derepas, chanoine à Notre-Dame, directeur de vieilles dévotes (je résume les signalements).

M. Lantin, un lourdaud niais et à l'air emprunté.

M. Léauté, toujours absorbé dans des bagatelles de physique pour dames de province.

M. Perret, qui eût été un sot, s'il n'avait été un érudit.

M. Guyot, « homme sans génie, sans esprit, sans savoir, sans mérite, sans talent ».

Enfin, M. Fromageot, dont l'historiographe de l'Académie consent à ne pas dire trop de mal : « C'était, dit-il, un original très indépendant et frotté de jansénisme. »

Concluons, en faisant la part des exagérations et des injures, que, des sept juges de Rousseau, cinq avaient un esprit trop étroit pour rien comprendre à ses mérites, et d'autre part étaient trop peu hommes du monde pour se scandaliser de ses paradoxes. Ils durent souscrire les yeux fermés au jugement de Gelot et de Fromageot, deux esprits assez distingués, sérieux, très indépendants, et dont le jansénisme ne pouvait que sourire à l'austère éloquence de Rousseau.

C'est dans sa séance du 23 août 1750 que l'Académie de Dijon fit retentir pour la première fois en public un nom destiné à une gloire universelle. Dans cette séance, Gelot analysa successivement le mémoire couronné, deux autres mémoires reconnus dignes d'un accessit, dont l'un, chose à noter, concluait exactement comme Rousseau, et dix autres, probablement sans mérite, qui exaltaient à l'envi, comme il convient, les sciences et les arts.

Quelques mots du rapport de Claude Gelot serviront à confirmer ce que nous avons dit : en plein XVIIIe siècle, il y avait déjà une foule d'esprits, sans autorité, il est vrai, sans renommée, mais distingués, qui étaient prêts à épouser les idées de Rousseau, à saluer en lui l'initiateur et le chef :

« L'Académie, en couronnant l'ouvrage de M. Rousseau, a reconnu qu'il a solidement démontré une question de fait, à savoir que le rétablissement des Arts et des Sciences n'a pas contribué à épurer les mœurs. Faits pour éclairer l'homme, ils n'ont que trop souvent contribué à faire naître des doutes ; ce qui a été gagné du côté de l'esprit a été pris sur la rigidité des mœurs. Plus savants que nos pères, sommes-nous plus honnêtes gens qu'eux ? Voilà le point de la difficulté. »

Pas un mot de style, qui est manifestement indifférent au rapporteur. Seule, la *solidité* du raisonnement a frappé ces esprits judicieux, nourris de fortes études, mais absolument étrangers à tout idéal d'art et de beauté. Et pourtant, c'est, nous le voyons, à un inélégant académicien de province que Rousseau fut redevable de sa première inspiration et de sa première couronne.

SAMUEL CORNUT.

§

Un Stendhalien : Casimir Stryienski (1853-1912). — La mort de M. Casimir Stryienski a causé une douloureuse surprise aux lettrés et affligé les Stendhaliens. Les circonstances de l'accident dont fut victime l'auteur des *Soirées du Stendhal Club* étant peu connues, nous croyons intéressant de les relater ici. — Au mois

de juillet dernier, M. Stryienski était, au château de Masse, l'hôte de l'éditeur parisien bien connu, M. Charles Massin, maire de La Chapelle-Saint-Sauveur (Saône-et-Loire), et le 26, une excursion en automobile avait été projetée, pour toute la journée, dans les montagnes du Jura que M. Stryienski admirait beaucoup. Six personnes avaient pris place dans l'auto découverte de M. Massin. Ce dernier tenait le volant, ayant à sa gauche M. Stryienski, et derrière lui Mmes Stryienska et Massin ainsi que leurs filles. A cinq heures du soir, les touristes rentraient, et l'auto suivait, à une allure modérée, la route sinueuse de Clairvaux à Pont-de-Poitte qui, du haut du Jura, descend à l'Ain, lorsque, à un tournant très brusque, M. Massin aperçut à quelques mètres une grosse automobile doublant un char de foin et barrant ainsi complètement la route. Cette automobile était conduite par M. Maurice Sauvin, maire de Patornay, qui, au lieu de reprendre sa droite, crut plus prudent de bloquer ses freins et de rester à gauche. Voyant le danger, M. Massin bloqua également ses freins, mais la collision était inévitable. Le choc se produisit, mais pas excessivement violent. Ni les personnes qui occupaient l'autre voiture ni Mmes Stryienska, sa fille et M. Massin ne furent blessés. Mme Massin et sa fille n'eurent que des égratignures; seul, M. Stryienski prit peur ; il se leva comme s'il voulait sauter et le choc le projeta brutalement à terre. On le releva râlant ; il fut immédiatement transporté dans un hôtel du village voisin, où il fut entouré des meilleurs soins. Il ne portait aucune blessure apparente, mais était frappé d'une congestion cérébrale que son tempérament sanguin rendait particulièrement dangereuse et dans laquelle la frayeur eut sans doute une forte part. Son cœur était en outre en mauvais état, et dès le premier moment les médecins ne cachèrent pas leur inquiétude. En effet, huit jours après l'accident, le 3 août, M. Stryienski succombait sans avoir repris connaissance. Il y eut, comme on le voit, tout un concours de circonstances pour dramatiser ainsi un accident qui devait se réduire à fort peu de chose, et duquel, avec un peu de sang froid, M. Stryienski se fût retiré sain et sauf.

§

Né à Carouge en 1853, M. Stryienski était d'origine polonaise, ainsi que l'atteste cette lettre qu'il m'écrivait le 19 décembre 1905 : « ...Mon fils (second) s'appelle Ladislas. Nous avons conservé les noms polonais dans notre famille, et c'est ainsi que s'appelait mon frère aîné, mort en Sibérie, victime de la tyrannie russe... » Hélas ! ce deuxième fils dont M. Stryienski m'envoyait la photographie, et à qui un bel avenir semblait réservé, mourait prématurément, il y a deux ans, alors qu'il terminait de brillantes études à l'Ecole des Chartes...

La carrière d'universitaire et d'historien de M. Stryienski est bien connue, les journaux l'ont rappelée à l'occasion de sa mort. Je laisse à de plus autorisés le soin d'y insister, pour m'attacher au grand Stendhalien que nous avons perdu. A ce point de vue,son rôle fut considérable et les services qu'il rendit aux « Beylistes » sont inappréciables. Mais, pour en saisir toute l'importance, il est nécessaire de se reporter à l'année 1887.

A cette époque, les fervents admirateurs d'Henri Beyle qui voulaient chercher dans sa biographie l'origine et la trace de ses chefs-d'œuvre, n'avaient d'autres éléments que la Notice de Romain Colomb et la *Correspondance inédite*, deux œuvres précieuses à coup sûr, mais combien incomplètes, mutilées et insuffisantes ! Tout ce qui pouvait nous révéler le réel caractère de Stendhal, et nous faire connaître sa physionomie morale si expressive, à travers sa vie courante et journalière si mouvementée, avait été supprimé ou négligé par l'exécuteur testamentaire d'Henri Beyle, plus soucieux de correction que de véracité complète. Cette Notice et le recueil des Lettres furent, pendant trente ans, le pain quotidien, l'unique ressource des biographes de Stendhal, réduits à mettre en circulation les citations décolorées de Colomb qui n'apportaient pas une grande lumière sur l'auteur de *la Chartreuse de Parme*.

La première apparition de documents inédits remonte à l'année 1884 : quelques lettres de jeunesse adressées à Edouard Mounier, auxquelles Léon Chapron fit un emprunt discret dans sa Préface du *Rouge et Noir* (édition Conquet) et que leur détenteur, Corréard, publia à la fin de l'année 1885. Il est touchant de voir l'enthousiasme de Chapron s'exaltant sur cette trouvaille de maigre importance, mais qui était inappréciable à ses yeux, *le Rouge et le Noir* y étant confirmé dans un de ses épisodes fameux. Quelle n'eût pas été la joie du brillant chroniqueur, si féru de Stendhal, si, au lieu de mourir en 1884, à l'âge de 42 ans, il avait vécu quelques années plus tard et assisté aux découvertes de M. Stryienski !

§

Cette joie intellectuelle, tous les Stendhaliens l'éprouvèrent lorsque, de 1888 à 1892, parurent successivement *le Journal*, *la Vie de Henri Brulard* et *les Souvenirs d'Egotisme*. Ce fut une révélation, comme un coup de lumière projeté sur Henri Beyle et son œuvre, et M. Stryienski recueillit, du jour au lendemain, les témoignages d'une reconnaissance dont les fanatiques du Maître ne lui ménagèrent pas l'expression. Les plus éminents d'entre eux, MM. Barrès, Bélugou, Paul Bourget, lui consacrèrent d'élogieux articles, en lui décernant le titre d'Archiviste de la Famille Beylique. Désormais, le nom de M. Stryienski était étroitement lié à celui de Stendhal. Je

puis dire qu'à cette époque, j'avais pour M. Stryienski — que je devais connaître quinze ans plus tard — une vénération attendrie et passionnée : son labeur acharné sur des manuscrits intéressants, mais d'une écriture effroyable, la modestie de ses préfaces, sa philosophie souriante devant des détractions impuissantes à ralentir son zèle, tout cela le rendait cher à mes yeux. L'année 1892 mit le sceau à sa renommée, par la célébration du Cinquantenaire de Stendhal, au cimetière Montmartre, dont il prit l'initiative de concert avec M. Cheramy. Ce fut une belle journée dans sa vie, mais la plus belle fut, sans nul doute, celle où M. Auguste Cordier, l'un des rares contemporains survivants d'Henri Beyle, lui apporta toute sa collection de livres, manuscrits et autographes de Stendhal, qu'il avait héritée de Romain Colomb, et que, pour plus de sûreté, il léguait, avant sa mort, au plus méritant des stendhaliens. Ce don inestimable permit à M. Stryienski de continuer ses publications d'inédits, et c'est ainsi qu'il nous gratifia des *Soirées du Stendhal Club* (1904 1908), avec la précieuse collaboration de M. Paul Arbelet.

Lorsqu'en 1905 un comité se forma, pour l'érection d'un monument sculptural à Henri Beyle, sous la présidence de M. Cheramy, une question d'amour-propre, envenimée par un article de journal, sépara les deux « frères d'armes » de 1892. M. Stryienski se désintéressa du projet, jusqu'au 4 décembre 1911, jour où je le vis pour la dernière fois, apportant son obole au comité avec des paroles de réconciliation. Nul doute que, lors de l'inauguration, le gouvernement n'ait accordé à M. Stryienski la distinction honorifique qu'il ambitionnait « et ne voulait devoir qu'à son titre de stendhalien ».

Lorsque M. Stryienski mourut, nous étions brouillés depuis six mois, après neuf années de relations amicales. M'étant permis de signaler, ici même, une petite erreur qu'il avait commise à propos du *Rouge et Noir*, je reçus dix lignes de rupture sans appel. Il ne s'en tint pas là. Dans une des dernières lettres qu'il ait écrites, à l'occasion des *Œuvres complètes de Stendhal*, il me recommanda à M. Edouard Champion, en termes si chaleureux (!) que l'aimable éditeur n'avait plus qu'à se jeter dans mes bras... Mais ce sont là les ombres légères de cette esquisse. Qu'importent les aspérités du caractère de M. Stryienski, au regard des services hors ligne qu'il nous a rendus ? Il n'en vivra pas moins dans le cœur des Stendhaliens, qui lui ont voué une reconnaissance inaltérable.

ADOLPHE PAUPE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Folklore.

Mary-Gill : *Légendes slaves;* l'Office du Livre. 3 50

Georges Spetz · *Légendes d'Alsace;* Perrin. 3 50

Géographie

Raoul Mortier : *la Sénéchaussée de la Basse Marche.* Avec une carte et 8 grav. h. t.; Hachette. 8 »

Histoire

Baron de Batz : *Vers l'Echafaud.* Germinal-Floréal-Prairial an II; Calmann-Lévy. 3 50

Léon Bloy : *L'Ame de Napoléon;* Mercure de France. 3 50

Dr Cabanès : *Remèdes d'autrefois,* 2e série; Maloine. 5 »

André Delaroche-Vernet : *Une Famille pendant la Guerre et la Commune;* Plon. 3 50

Ernest d'Hauterive : *La Police secrète du Premier Empire.* Tome II : 1805-1806; Perrin. 15 »

A. Keller : *Expédition d'Egypte* (Correspondance, bulletins et ordres du jour de Napoléon); *Mericant* 3 50

Vicomte de Noailles : *Le Maréchal de Guébriant* (1602 à 1653); Perrin. 7 50

Littérature.

Emile Bergerat : *Souvenirs d'un enfant de Paris.* Tome III : 1879-1884; Fasquelle. 3 50

Louis Bertrand : *Gustave Flaubert,* avec des fragments inédits; Mercure de France. 3 50

Bernard Bouvier : *Jean-Jacques Rousseau;* Jullien (Genève). » »

Victor Giraud : *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui;* Hachette. 3 50

C. Le Senne et Guillot de Saix : *Lope de Véga, l'Etoile de Séville,* étude et version française intégrale. Préface par Henri Roujon; Sansot. 5 »

Henri Martineau : *L'Itinéraire de Stendhal;* Messein. 5 »

Florian Parmentier : *Anthologie-Critique.* Ornée de dessins et de portraits : Gastein-Serge. 4 »

Edgar Poe : *Marginalia,* trad. en français par Victor Orban. Frontispice d'Alberto Martini; Sansot. 3 50

Dr Potiquet : *Chateaubriand, l'Anatomie de ses formes et ses aïeux;* Laisney. 1 »

Adolphe Ribaux : *Capri,* Impressions et Souvenirs; Lemerre. » »

S. Rocheblave : *Agrippa d'Aubigné;* Hachette. 3 50

Pédagogie

Pierre Lasserre : *la Doctrine officielle de l'Université;* Mercure de France. 7 50

Philosophie.

Arthur Schopenhauer : *Essais sur les apparitions* et Opuscules divers. Première traduction française, avec préface et notes par Auguste Dietrich; Alcan. 2 50

Poésie

Victor Barrucand : *D'un Pays plus beau.* Illust. de Pierre Bonnard; Floury. 5 »

Henri Dacremont : *Poèmes ardennais;* Plon. 3 »

H. Frenay-Cid : *Chant de Five-O'Clock-Tea;* Ed. du Beffroi. 3 50

Gabriel Joseph Gros : *la Beauté du Ciel;* Basset. 3 50

P.-J. Jouve : *Présences;* Crès. » »

Edward Montier : *les Empires sans fin;* Soc. franc. d'Imp. et de Librairie. 3 50

Louis Sigaud : *Eole et les Vents;* Georg (Lyon). » »

Publications d'art.

Abel Letelle : *Palettes d'Artistes,* avec 5 illust. hors texte; Sansot. 4 »

Roman

F. de Baillehache : *les Ombres passent;* Grasset. 3 50

Auguste Bailly : *les Chaînes du passé;* Grasset. 3 50

E.-F. Benson : *Rose d'automne;* trad. de l'anglais par Ch. Bernard-Derosne. Calmann-Lévy. 3 50

Simone Bodève : *la Petite Lotte;* Ollendorff. 3 50

Jean des Broquetons : *l'Amour meurt;* Tallandier. 3 50

Isi Collin : *la Divine rencontre;* Desoer (Liège). » »

Charles Foley : *Pernette en escapade;* Tallandier. 3 50

André Fontainas : *les Etangs noirs;* Mercure de France. 3 50

André Geiger : *Fors l'honneur ;* Fasquelle. 3 50
Pierre Lasserre : *le Crime de Biodos ;* Plon. 3 50
Pierre Lhande : *Luis ;* Plon. 3 50
Alfred Machard : *les Cent Gosses ;* Mercure de France. 3 50
Pierre Mac Orlan : *la Maison du retour écœurant ;* Bibl. humoristique. 3 50
Evelyne Moncœur : *l'Incomparable ;* Grasset. 3 50
Louis Pergaud : *la Guerre des Boutons*, roman de ma douzième année ; Mercure de France. 3 50
René Perrout : *Marius Pilgrin ;* Ollendorff. 3 50
François Renkin : *Ecrits Wallons*, trad. en français par Emma Lambotte ; Protin (Liège). » »
J.-H. Rosny aîné : *les Rafales ;* Plon. 3 50
Pierre Sales : *le Docteur Miracle ;* Flammarion. 3 50
Franz Toussaint : *Gina Laura ;* Calmann-Lévy. 3 50
Maurice Vallet : *le Chemin de paix ;* Lib. des Saints-Pères. 3 50
Comtesse Van den Streen : *Profils de gosses*. Préface d'André Lichtenberger. Illust. de Jean Droit ; Edit. du « Temps présent ». 3 50

Sociologie

Grégoire Alexinsky : *la Russie moderne ;* Flammarion. 3 50
Georges Blondel : *les Embarras de l'Allemagne ;* Plon. 3 50
Gustave Lanson : *Trois mois d'enseignement aux Etats-Unis ;* Hachette. 3 50
A. Orliac et E. Calmettes : *la Lutte contre le Saturnisme* (empoisonnement par le plomb). Préface de M. Boulin ; Berger-Levrault. 6 »

Théâtre.

Claude R. Marx : *G. de Porto-Riche*, biographie critique suivie d'un autographe, d'opinions et d'une biographie, précédée d'un portrait-frontispice ; Sansot. 1 »
Aimée Tessandier : *Souvenirs ;* recueillis et rédigés par Henri Fescourt ; Flammarion. 3 50

Voyages.

Capitaine Claude Lafontaine : *A travers l'Inde ;* Plon. 3 50
Pierre Marge : *Voyage en Dalmatie, Bosnie-Herzégovine et Monténégro*. Avec 56 grav. h. t. ; Plon. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Réponse à M. Henry de Bruchard. — Le Monument Catulle Mendès. — Les œuvres inédites de Balzac. — L'origine des Koutzo-Valaques. — La Prononciation du français depuis le XVII^e^ siècle. — La Littérature française et les Universités allemandes. — La protection des paysages de montagne. — Les secours aux écrivains. — La Marangona. — Cuisine et littérature. — L'Odomètre. — La Fraude punie. — La Langue française à l'étranger. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Réponse à M. Henry de Bruchard. — Le *Mercure* du 1^er^ août a publié, aux *Échos*, une lettre de M. Henry de Bruchard, ex-dreyfusard et journaliste à *l'Aurore*, aujourd'hui rédacteur en chef de la petite feuille toulousaine hebdomadaire *le Midi royaliste*, où il relève, entre *mille confusions intéressées ou non, volontaires ou inconscientes* — mais qu'il ne précise pas autrement — une erreur de nom commise par moi dans mon édition de la *Correspondance* d'Aubanel avec Reboul et J. Canonge. Cette lettre, qu'il a fait reproduire dans le n° du dimanche 11 août 1912 du *Midi royaliste*, a du moins l'avantage de dater la missive de Mistral au *saint* Arnavielle et de nous aider à comprendre l'état d'âme *intime* de l'auteur de *la Comtesse* en 1892. A ce titre, je saisis l'occasion qui m'est offerte de la produire ici, pour que les lecteurs du *Mercure* qui n'ont pas d'inté-

rêt à confondre soient fixés sur la portée de ce petit débat rétrospectif :

Mon bel Arnavielle, si quelque jour l'on m'expatrie ou me fait souffrir pour la Cause, ne t'en étonne point. Les ennemis de notre race prennent tous les moyens pour cela. Tu as lu mon discours où je réclame le respect dans les écoles pour notre langue... Eh bien, dans *le Voltaire*, *le XIXe Siècle*, etc., on a avancé (Sarcey tout le premier) que j'avais demandé la suppression du français, etc., ce qui m'a valu une nouvelle averse d'imprécations. Voilà la bonne foi des gens.

A la dernière année de mes fonctions de « capoulié », j'ai voulu faire mon devoir de félibre de la veille, en posant une fois pour toutes la question félibréenne, qui est tout, dans l'école.

Car, vois-tu, il ne faut pas chercher à se le cacher, le plan de là-haut est de détruire notre langue par le moyen de l'école primaire, et puis de nous aplanir le cerveau sous la botte de Paris. Sarcey nous l'a dit à bouche ouverte dans sa chronique : « Il faut que tous les Français, dans un demi-siècle, parlent du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest, le même langage, celui de Voltaire et du Code; il faut que tous puissent lire le même journal parti de Paris, qui leur apporte les idees élaborées par la grande ville. »

Au milieu de l'indifférence de la presse de notre pays, une chose m'a consolé cependant, c'est la reproduction et l'approbation de mon discours dans beaucoup de journaux du grand Languedoc et de la généreuse Aquitaine.

C'est tout clair que l'heure est passée de jouer du galoubet pour amuser la galerie; et si nous voulons garder notre raison d'être devant l'histoire, si nous ne voulons pas finir nos trente années de luttes glorieuses par un mutisme et un aplatissement misérable et honteux, il faut faire comme font les Catalans et toutes les races qui ont une âme : défendre plus que jamais notre langue contre la guerre impitoyable que les écoles lui font.

Mon bon ami, autre consolation : un membre de l'Académie de Hongrie, M. Podhorski, m'écrit qu'il vient de traduire mon discours d'Avignon en langue madgyare pour le faire servir d'exemple au gouvernement de son pays qui fait aussi la guerre au moyen des écoles aux parlers roumains, grecs et esclavons.

Mon brave, adieu, profitons du peu de vie qui nous reste pour dire ce que nous avons sur l'estomac et faire devant Dieu ce que le cœur nous dit.

FRÉDÉRIC MISTRAL.

Monsieur Henry de Bruchard, commentant à sa façon l'épître mistralienne, dont il regrette de ne *donner que la traduction*, se demande si *avec ses trente pour cent d'illettres la République* serait en mesure, *sur ce terrain comme tant d'autres*, de lui *dicter ses volontés antinationales* et évoque élégamment —atticisme du félibrige *intégral !* —le noble geste des plèbes incultes qui faillirent *jeter au Rhône* le *candidat juif Stern* et lui rappelèrent de la sorte *que la dictature de sa nation n'était pas éternelle*. On le voit, à force d'avoir vécu parmi les *Ligues*, M. Henry de Bruchard a adopté, du moins par écrit, les manières de l'ancienne, plutôt brutales, et, l'on aimerait à le croire, trop peu Philippe VIII. Je sais bien qu'il ne dédaigne pas de prévenir les *outsiders* que *cela* ne sera compris d'eux *tout à fait qu'un jour* — c'est-à-dire (et il a soin de le marquer) *quand nous serons en révolte sur tous les sujets. Pas mai qu'aco!* On aimerait à répondre comme Flaubert à Feydeau : *Je déclare que ces braves gens-là sont des imbéciles qui ne savent pas leur métier... (Corresp.*, éd. Conard, t. III, p. 126 ; éd. Charpentier, p. 98.) Mais ce serait tomber dans la façon des polémiques du *Midi royaliste*. Et celles-ci, n'en déplaise à M. de Bruchard, représentent tout le contraire de la bonne et saine méthode. La mienne, qu'il déclare être assez *vivement critiquée pour que je me dispense d'insister*, ne l'agace tant, lui et les siens, que parce que strictement *historique*, ou, si l'on préfère, constamment *documentaire*. Comme le remarque la *Revue d'Histoire littéraire de la France* (juillet-septem-

bre 1912, p. 736), ces lettres par moi publiées, même *quand elles ne contiennent pas de renseignements nouveaux*, ont l'avantage de porter *d'intéressants témoignages sur les sentiments de ceux qui les écrivirent*. Et, n'eussent-elles d'autre mérite que celui de présenter un Aubanel *ziemlich faden Komplimentenmacher und Reklamehelden*, qu'elles auraient déjà, ce me semble, un certain mérite. Cela, le Dr F. Vogt l'a vu et dit dans *Das Literarische Echo* de Berlin, n° du 1er septembre dernier. Mais nous voici en pleine *invasion allemande!* Horreur, abomination et désolation. Traître à ma patrie, métèque *ter quaterque*, je clos, honteux et confus, cette lamentable apologie... Car M. Félix Vogt ne vaut pas comme argument M. Podhorski, raisonnera-t-on au *Midi royaliste*.

CAMILLE PITOLLET.

§

Le Monument Catulle Mendès. — Le Comité s'est réuni le 21 octobre chez M. Pierre Dauze, afin de pourvoir au remplacement de Léon Dierx comme président. M. Edmond Rostand a été élu.

§

Les œuvres inédites de Balzac. — La liste en comporte quatorze :

1° *Du gouvernement moderne*, étude politique du règne de Louis-Philippe (seul ouvrage terminé) ;

2° *Les Aventures administratives d'une idée heureuse*, fantaisie ironique sur l'administration des Ponts et Chaussées ;

3° *La Frélore*, aventures d'une comédienne, nouvelle dont Asselineau, Nadar et d'autres savaient l'existence et qu'ils avaient vainement recherchée ;

4° *Traité de la Prière*, dissertation mystique, écrit de jeunesse ;

5° *La Modiste*, épisode écrit avant 1830, fragment surtout curieux parce que l'action se passe au XVIIIe siècle ;

6° *Les Héritiers Boirouge*, fragments d'histoire générale, une des œuvres le plus longtemps annoncées de Balzac ;

7° *Le Théâtre comme il est*, curieuse étude de comédiens ;

8° *Un caractère de femme*, écrit pendant son dernier séjour en Ukraine ;

9° *Les deux amis*, conte satirique ; la première œuvre écrite après *la Physiologie du mariage ;*

10° *La Femme auteur*, écrit en Ukraine (1848) ;

11° *Entre savants*, une des œuvres dont il s'est le plus préoccupé ;

12° *Le Prêtre catholique*, roman mystique dans la note de *Séraphita*, dont il reste malheureusement peu de chose ;

13° *Mademoiselle du Vissard* ou *la France sous le Consulat*, scène de la vie politique ;

14° *Le Médecin de campagne*, pages inédites.

Or, depuis la mort de M. de Spoelberch de Lovenjoul, qui les a légués au musée de Chantilly, tous ces manuscrits dorment d'un sommeil qu'on peut croire éternel. Quel décret attend-on pour les publier ?

§

L'origine des Koutzo-Valaques. — Parmi les races multiples juxta-

posées en Macédoine, — Bulgares, Serbes, Grecs, Turcs, Albanais. — l'élément ethnique le moins nombreux est celui des Koutzo-Valaques, qui n'atteignent pas 500.000 habitants au total. Cette population, qui est de langue roumaine, a été longtemps ignorée, et c'est précisément son existence et l'analyse de ses dialectes qui ont permis récemment à la linguistique de reconstituer l'histoire des Roumains sur de tout autres bases que celles admises précédemment.

On croyait en effet que les Roumains représentaient les anciens colons établis en Dacie par Trajan après la conquête romaine, et avaient constamment habité le même territoire, depuis cette époque, à de rares variations près. Il n'en est rien. La plupart des colons de Dacie avaient repassé le Danube sous Aurélien ; les autres furent dispersés par les invasions.

M. Densusianu a établi d'une façon très probante que les Roumains représentent les anciennes populations romanisées de Mœsie et de Dalmatie, qui ont habité la rive droite du Danube jusqu'au VIII[e] siècle, et ensuite ont franchi le fleuve, peu à peu, sous la poussée des Serbes et des Bulgares.

Mais cette émigration a laissé au sud du Danube des îlots ethniques, appartenant à deux groupes bien distincts : les Macédo-Roumains, de beaucoup les plus nombreux, dont la séparation du tronc commun paraît dater du XI[e] siècle, et qui sont massés dans la région montagneuse à l'est de Janina ; et les Istro-Roumains, plus étroitement apparentés au groupe du nord, qui comptent en tout moins de dix mille âmes et se répartissent en trois enclaves, à Meglen (au-dessus de Salonique, dans la montagne du Karadjova, et dans sept ou huit villages, en Croatie, non loin de Fiume.

§

La prononciation du français depuis le XVII[e] siècle. — Des travaux récents, notamment ceux de M. Ferdinand Brunot et Th. Rosset, ont renouvelé l'histoire de la prononciation du français moderne, qui se présente désormais sous un jour nouveau.

Depuis l'époque gallo-romaine jusqu'à la fin du XVI[e] siècle une évolution phonétique très active avait peu à peu contracté la langue, en l'éloignant chaque jour davantage de ses sœurs méridionales. A partir de la période classique ce mouvement a été contrecarré du fait des grammairiens, dont l'influence sur la prononciation a été beaucoup plus considérable que ne l'avaient cru naguère les linguistes.

Il est désormais avéré que, dans ses grandes lignes, la prononciation du français moderne a été à peu près fixée au XVII[e] siècle, et qu'elle n'a pas beaucoup varié depuis lors, si on met en regard les transformations considérables opérées au cours des siècles précédents. Beaucoup d'évolutions furent enrayées, par une action conservatrice très énergique, si bien qu'à l'époque de la Fronde le français de Paris s'était déjà dédoublé en patois et langue de la bonne société.

Certaines évolutions, toutefois, ne peuvent être arrêtées, mais c'est surtout à la suite de la Révolution que triomphèrent diverses prononciations populaires, comme *oua* au lieu de *oué* (oi) et *y* (de *yeux*) au lieu de *l* mouillée.

La réaction alla même plus loin, et l'influence de l'écriture amena à prononcer, surtout à la fin des mots, des lettres qui étaient muettes depuis

longtemps. L'étude des noms des anciennes rues et des rimes des vieilles chansons populaires est particulièrement suggestive à cet égard.

§

La littérature française et les Universités de langue allemande. — Voici sur quels sujets des cours de littérature française seront professés, pendant le semestre d'hiver, dans les Universités de langue allemande (1).

Bâle : Tappolet, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle. — Berlin : Geiger, Corneille et Racine ; Rousseau. Haguenin, Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle ; La poésie lyrique française depuis 1870. — Berne : Michaud, *Esthétique littéraire ; Histoire de la littérature française au XIXe siècle.* — Bonn : Gaufinez, *le Réalisme depuis 1850* ; *Hernani de Victor Hugo* ; *J.-J. Rousseau.* Heiss, Balzac. Schneegans, Tartufe de Molière. — Dresde (Ecole des Hautes études techniques) : Reuschel, le Drame classique contemporain en France. Scheffler, *les Classiques français.* — Giessen : Behrens, Histoire de la littérature française, IIe partie. Thomas, *le Roman Français au XIXe siècle.* — Fribourg : Paufler, Chateaubriand ; Explication des chefs-d'œuvre de Racine. — Gœttingue : Suchier, Vie et Œuvre de Victor Hugo. Claverie, *la Poésie lyrique contemporaine.* — Greifswald : Stengel, Histoire de la littérature dramatique en France. Heuckenkamp, Vie et œuvre de J.-J. Rousseau. Thurau, la Littérature française au XVIIe siècle. — Halle : *la Vie et l'œuvre de Jean-Jacques Rousseau* ; *Paul Verlaine, avec explication de ses poésies.* — Hanovre (Ecole des Hautes études techniques) : Lohmann, Langue et littérature françaises. — Heidelberg : Schneegans, Littérature française du XVIe siècle ; Vie et œuvre de J.-J. Rousseau. — Iéna : Hoepffner, Vie et œuvre de Molière. Desdouits, Victor Hugo. — Kiel : Koerting : la Vie et l'Action de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Diderot. — Kœnisberg : Pillet, Histoire de la littérature du XVIe siècle. — Leipzig : Friedmann, les Principaux courants de la littérature française depuis 1830. Favre, *l'Evolution de la poésie lyrique en France dans la seconde moitié du XIXe siècle.* — Munich : Vossler, la Littérature française au siècle de Louis XIV. Hartmann, Victor Hugo. Jules Simon, la Littérature française du XIXe siècle. — Munster : Wiese, la Littérature française du XVIIIe siècle. — Posen : Bastier, *Jean-Jacques Rousseau.* — Prague : Freymond, la Chanson populaire française. Rolin, *l'Art de la prose* ; *le XVIIIe siècle en France.* — Stuttgart : Ott, *Victor Hugo, sa vie, ses œuvres.* — Tubingue : Pfau, *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle.* — Vienne : Becker, la Littérature française au XVIIIe siècle. Wurzbach, Tableau de l'histoire de la littérature française. — Zurich : Bovet, *Histoire de la littérature française au XIXe siècle* ; *Lecture de Daudet* ; *François Rabelais.* Morel, *Histoire de la littérature française au XVIIIe siècle.* Seidel, Rousseau et son enseignement. (Ecole des Hautes études techniques) : Seidel, Rousseau et son éducation d'après la Nature, comme le contraste le plus individualiste à l'absolutisme du XVIIIe siècle. Seippel, *Jean-Jacques Rousseau* ; *le Roman psychologique, Edouard Rod, Paul Bourget, etc.; Actualités littéraires.*

(1) Les cours dont le titre est en italique sont faits en français.

§

La protection des paysages de montagne. — La protection des paysages de montagne s'impose de plus en plus. Les sites les plus beaux et les plus sauvages sont peu à peu gâchés dans un but mercantile. Chaque été on constate avec regret les progrès du mal, qui n'est pas spécial à un pays, mais qui augmente en raison de l'affluence des touristes.

Dans l'Oberland bernois et les Quatre Cantons, des phares sont installés au sommet du Niesen, du Harder, du Stanserhorn ; un hideux ascenseur treillissé défigure la cime du Bürgenstock. On ne compte plus les cascades et les gorges éclairées par des feux de Bengale et des projecteurs électriques. Le sommet du Rigi rappelle la foire de Neuilly par ses baraques et ses guinguettes.

La Savoie critique, la Suisse, tout en s'efforçant de marcher sur ses traces. De même dans d'autres régions del a France. Il n'y a peut-être pas de funiculaire qui dépare autant une montagne que celui du Puy-de-Dôme.

Les Alpes italiennes, longtemps ignorées des touristes, s'efforcent aujourd'hui de rattraper les distances. A Courmayeuron, a installé au pied du Mont-Blanc, près du glacier de la Brenva, un hideux guignol de gigantesques bonshommes en bois peinturlurés qui font la joie des *villegianti* italiens. Un écrivain lombard a protesté cet été contre la façon dont on a abîmé Macugnaga, dans le *Proverbano*, l'organe des hôteliers du lac Majeur, qui ont eu le courage d'insérer sa protestation.

Il ne faut pas se dissimuler que les touristes sont les premiers responsables de ces faits, et que la majorité d'entre eux approuvent lorsqu'ils ne sollicitent pas ces « embellissements ». La foule la plus nombreuse va aux sites les plus truqués. C'est l'opinion publique qu'il faut d'abord éclairer et éduquer.

§

Les secours aux écrivains. — Les campagnes de presse relatives à la lésinerie du ministère à l'égard des écrivains ou savants, pauvres et âgés ne datent pas de J.-H. Fabre. Toutes les feuilles publiques de février 1839 sont pleines de réclamations émues au sujet d'un vieillard octogénaire, Cousin d'Avallon, ramassé par une ronde, mourant de froid et de faim, dans l'angle d'une porte cochère. Ce Cousin d'Avallon était pourtant l'auteur d'un des ouvrages les plus réimprimés qui soient. Il était le compilateur des *ana*, si célèbres sur l'Empire.

Sa femme morte, sans parents, sans amis, infirme, trop fier pour mendier, il avait préféré mourir de faim. On le rappela à la vie.

Le ministre lui accorda une pension de 800 francs par an. On n'était pas alors plus généreux qu'aujourd'hui.

§

La Marangona. — C'est la plus grosse et la seule ancienne des cinq cloches réinstallées en haut du campanile de Saint-Marc. Elle porte ce nom depuis le temps où elle sonnait le commencement et la fin des journées de travail des *marangoni*, ouvriers et plus spécialement menuisiers. Elle a été retrouvée intacte sur le monceau de décombres du 14 juin 1902, et la super-

stition des Vénitiens y aurait volontiers vu un miracle,accompli en faveur d'un vénérable témoin des temps glorieux de la République.

Cependant la petite exposition de tous les documents, plans, reproductions qui se rapportent au Campanile, organisée au palais des doges au moment de la consécration du nouveau clocher de Saint-Marc, ne donnait aucun renseignement sur l'antiquité de la cloche survivante... C'est qu'en réalité elle est d'origine à demi autrichienne. La véritable cloche antique était fêlée et muette dès 1805. Le patriarche Gamboni, sous Napoléon, la fit descendre et refondre, et la nouvelle cloche sonna le samedi saint 1809; on l'entendait, dit-on, jusqu'à Trévise. Mais on l'avait augmentée et son poids, les dimensions de sa hune, mirent le campanile en danger; le son ne s'en accordait pas non plus avec celui des quatre autres, beaucoup plus petites. Elles furent fondues toutes ensemble en 1820, sous la domination autrichienne et aux frais de l'Etat, qui les orna d'un superbe relief de l'aigle à deux têtes. Et c'est bien cette cloche autrichienne, respectée miraculeusement par le sort, qui a repris sa place dans le campanile. Il ne lui manque plus que l'aigle en relief, et c'est pourquoi les Vénitiens ont si aisément oublié son origine étrangère : en effet, au printemps 1849, des patriotes s'étaient fait un devoir d'effacer cette tare et avaient limé l'ornement sur les cinq cloches : ce travail dura trois jours, du 4 au 6 avril 1849.

§

Cuisine et littérature. — Un journal du matin vient d'entreprendre une campagne en faveur de la bonne cuisine. La nouvelle eût réjoui Huysmans et avec lui bon nombre d'écrivains qui,comme Ghrysale, ne vécurent pas de « beau langage ». Beaucoup de gens de lettres furent, en effet, de grands gourmands. Certains même se montrèrent connaisseurs en cuisine; mieux encore : de remarquables exécutants.

On sait qu'Alexandre Dumas père donnait souvent des rendez-vous à Musset, Balzac et autres littérateurs, au « Café de Paris », afin de se faire préparer, par un excellent cuisinier, des plats à la fois simples et exquis. Le veau à la casserole était surtout en honneur.

La vérité oblige à dire que Balzac, après une longue période de travail, ne se contentait pas toujours — pour réparer ses forces — d'un simple veau à la casserole. On nous a conservé le menu d'un dîner que, dans une de ses grandes fringales, il commanda chez Véry pour lui tout seul : cent huîtres d'Ostende, douze côtelettes de pré-salé au naturel,un canneton aux navets, une paire de perdreaux rôtis, une sole normande ; sans compter les hors-d'œuvre, les fruits et les vins fins. On assure que tout y passa.

Rossini était un enragé gourmand. C'est à lui que l'on doit le « macaroni fourré » qu'il mit à la mode. Muni d'une seringue en or, il se plaisait à emplir lui-même les longs tubes de hachis truffé.

Lacordaire était fier de ses talents culinaires. Lamennais,chaque fois qu'il soupait chez Béranger, demandait à moudre le café. Il prétendait que,pour lui conserver tout son arome, il fallait un tour de main spécial.

De nos jours, les « gourmands de lettres » ne le cèdent en rien à ceux d'autrefois. Dumas fils n'a pas dédaigné de donner dans *Francillon* la recette de la « salade japonaise ».André Theuriet interrompait volontiers son travail d'écrivain pour s'adonner à la préparation de la «quiche » lorraine.

M. Victor Margueritte, qui fut officier en Algérie, confectionne lui-même, pour ses amis, le « couscouss » arabe. Enfin, Mme Gyp excelle, paraît-il, à préparer certain gâteau au chocolat dont ses invités disent merveille.

§

L'Odomètre. — L'ancêtre des guides Bædeker et autres est probablement *l'Itinéraire des routes les plus fréquentées, ou Journal de plusieurs voyages aux villes principales de l'Europe, depuis 1768 jusqu'en 1791*, par L. Dutens, de l'Académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris, et de la Société royale de Londres (la septième édition a paru à Paris en 1791). Le sous-titre de l'ouvrage nous révèle l'existence d'un autre ancêtre, l'odomètre, aïeul du taximètre ou taxamètre (les deux orthographes existent).

Voici ce sous-titre : *Où l'on a marqué en heures et minutes le temps employé à aller d'une poste à l'autre ; les distances en milles anglois, mesurées par un* Odomètre (1) *appliqué à la voiture: les productions des différentes contrées ; les choses remarquables à voir dans les villes et sur les routes, les auberges, etc. On y a joint le rapport des monnoies et celui des mesures itinéraires ainsi que le prix des chevaux de poste des différents pays.*

L'auteur ne s'explique pas autrement sur l'odomètre, appliqué à une chaise de poste anglaise, avec lequel il a mesuré « la partie la plus fréquentée des routes de l'Europe ». Si cette lacune est regrettable, en revanche on trouvera du piquant à l'omission, conforme d'ailleurs au goût de l'époque, de Notre-Dame parmi « les plus beaux monuments d'architecture » de Paris, cités au nombre de 18, avec Saint-Sulpice, Sainte-Geneviève et le portail de Saint-Gervais pour l'architecture religieuse.

Le savant académicien recommande aux étrangers « qui vont à Paris pour y voir le monde et s'instruire » de prendre le parti de « faire un séjour d'un an au moins dans cette ville », et d'y arriver en automne. « Paris étant divisé en plusieurs sociétés qui vivent intimement ensemble, les étrangers doivent se munir de bonnes lettres de recommandation, non seulement pour le ministre de leur cour, mais pour des personnes distinguées, surtout pour celles qui reçoivent les étrangers, et tiennent table ou maison ouverte. En fréquentant trois ou quatre de ces maisons, vous voyez les François : mais ce n'est point assez pour connaître entièrement les mœurs de la nation; il faut encore tâcher de s'introduire dans quelques-unes de ces sociétés, où, par leur manière de vivre, *plusieurs familles paroissent n'en faire qu'une*, et chercher... à se faire adopter comme un de la famille. Faire ensuite un tour dans les provinces... »

§

La fraude punie. — Les fraudeurs, à notre époque, encourent souvent des peines rigoureuses. Mais que sont les amendes dont on les frappe auprès du châtiment qui leur était infligé au XVe siècle ?

Témoin cette ordonnance de 1481, qui fut découverte dans les archives du Puy-de-Dôme :

A tout homme ou femme qui aura vendu lait mouillé, soit mis un entonnoir de-

(1) Souligné dans le texte.

dans sa gorge, et le dit lait mouillé entonné jusqu'à temps qu'un médecin ou barbier dise qu'il n'en peut, sans danger de mort, avaler davantage.

Tout homme ou femme qui aura vendu beurre contenant navet, pierre ou autre chose, sera saisi et bien curieusement attaché à notre pilori du Pontel. Puis sera le dit beurre rudement pose sur sa tête et laissé tant que le soleil ne l'aura pas entièrement fait fondre. Pourront les chiens le venir lécher et le menu peuple l'outrager par telles épithètes diffamatoires qu'il lui plaira (sous offense de Dieu, du Roi, ni d'autres), et si le temps s'y prête et n'est le soleil assez chaud, sera le dit délinquant en telle manière exposé, dans la grande salle de la geôle, devant un beau, gros et grand feu, où tout un chacun le pourra venir voir.

Tout homme ou femme qui aura vendu œufs pourris et gâtés sera pris au corps et exposé sur notre pilori du Pontel. Seront les dits œufs abandonnés aux petits enfants qui, par manière de passe-temps joyeux, s'ébattront à les lui lancer sur le visage, faire rire le monde. Mais ne leur sera jamais permis de jeter autres ordures.

§

La Langue française à l'étranger. — Les textes ci-dessous sont ceux de deux annonces copiées mot à mot, orthographe respectée, dans les *Münchener Nachrichten*.

Pépi ! Mon douce limaçon ! Depuis une éternité je n'ai plus un signe de vie de vous; m'avez-vous encore aimable ? Avez-vous tenu fidélité à moi ? A la vue de l'œil je suis à Munich. Depuis que je vous ai vue au théâtre des jardiniers avec ce volontaire annuel, ma colère ne connaissait plus de frontières, demi de ça j'ai aussi tourné le dos à vous et je secoué la poussière munichoise de mes souliers. Cette fois, j'étais vraiment renard-diable-féroce. Mais à présent je me donne à l'espérance.

QUESTION DE MARIAGE RÉELLE

Qui voudrait être lié avec des chaînes de roses par une dame veuvagée d'irréprochable cri, seule debout, d'âge assis, mais apparition très jeunâtre ? Suis moyenne, grande, svelte, ai des cheveux marrons bruns, des yeux pleins d'âme et une petite fosse dans la joue gauche. J'ai un caractère noble, courageux, la vraie formation de cœur et très beaucoup de sens pour la nature et tous les arts, comme le montre mon avant-amour pour français. Chaque sport je fais avec. Surtout j'essaime pour le ski-courir ; et cependant je suis une toute excellente femme de maison pouvant cuire et fortifier le linge des messieurs.

Devant la main ma fortune est assez modérée, mais je possède un héritier-oncle avec une souffrance de poumons galopante qui dégrattera bientôt.

§

Publications du « Mercure de France ».

LES CENT GOSSES (*l'Epopée au Faubourg*), par Alfred Machard, Vol. in-18, 3 fr. 50.

LA GUERRE DES BOUTONS, *Roman de ma douzième annnée*, par Louis Pergaud. Vol. in-18, 3 fr. 50 (19 ex. sur hollande à 10 fr.).

L'AME DE NAPOLÉON, par Léon Bloy, Vol. in-18, 3 fr. 50 (3 ex. sur japon impérial à 15 fr. et 27 ex. sur hollande à 10 fr.).

LA DOCTRINE OFFICIELLE DE L'UNIVERSITÉ, *Critique du haut enseignement de l'Etat. Défense et Théorie des Humanités classiques*, par Pierre Lasserre. Vol. in-8, 7, 50.

GUSTAVE FLAUBERT, avec des fragments inédits, par Louis Bertrand. Vol. in-18, 3 fr. 50.

LES ETANGS NOIRS, roman, par André Fontainas. Vol. in-18, 3 fr. 50.

§

Le Sottisier universel.

Edouard Corbière, l'auteur du *Négrier*, et son fils, le célèbre Tristan Corbière, qui écrivit *le Bateau ivre*. — *La Lanterne*, 2 octobre.

Même sur la question de la température on discute encore ; et à ce sujet ne pourrait-on demander aux pouvoirs compétents d'obliger les aviateurs qui concourent pour de semblables records à emporter un baromètre enregistreur qui mettrait sur ce point tout le monde d'accord ? — *Le Temps*, 30 septembre.

Quelque quinze heures après, il touchait au but, ayant en moins d' « un tour de cadran », accompli cette traite. — LÉON CLADEL, *les Va-nu-pieds*, éd. de « la Feuille littéraire », p. 16.

Cocasseries.

Récemment mises en face de troublants bruits de guerre, des Françaises de tout âge, avides de « pallier », se jetaient — manuel en mains — à l'étude précipitée des bandages. — Prospectus d'un *Cours pratique d'infirmière*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL TOILETTE

à l'usage des dames soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES DE QUININE PELLETIER

Les Capsules de Quinine de Pelletier sont souveraines contre les *Fièvres*, les *Migraines*, les *Névralgies*, l'*Influenza*, les *Rhumes* et la *Grippe*.

EXIGER LE NOM :

PELLETIER

Dans toutes Pharmacies

APIOLINE CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES IRRÉGULARITÉS PROMPTEMENT SUPPRIMÉES

Dans toutes les Pharmacies.

En gros : 8, rue Vivienne, à Paris.

SANTÉ RÉGULARITÉ

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces

sont exclusivement reçues

Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne

Beau Terrain rues 94 96 **RÉAUMUR,** et **DUSSOUBS** 4 lots. 1° **R. Réaumur**, 567 m. 40. **Mise à prix : 704.400 fr.** ; 2° Angle **R. Réaumur** et **Dussoubs**, 637 m. 06 ; **M. à pr. : 828.200 fr.** ; 3° et 4° **R. Dussoubs**, 447 m. 15, 437 m. 05. **Mise à prix : 403.200 fr.** ; **316.250** fr. Adj. s. 1 ench. ch. not., Paris, 26 novembre 1912. S'adr. : **Assistance Publique**, 3, av. Victoria ou G. MOREL D'ARLEUX, not., 15, r. Saints-Pères.

LEVALLOIS-PERRET Maison rue Carnot, 40, Revenu : 7.000 fr. A adj. Etude Me PETIT, notaire à Levallois, le 11 nov. 1912. 1 h. **Mise à pr. : 70.000 fr.**

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI[e])

PIERRE LASSERRE

La Doctrine officielle de l'Université. Critique du haut enseignement de l'État. Défense et Théorie des Humanités classiques. Vol. in-8..... 7 50

LOUIS BERTRAND

Gustave Flaubert, avec des fragments inédits. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ FONTAINAS

Les Étangs Noirs, roman. Vol. in-18..... 3 50

LÉON BLOY

L'Ame de Napoléon. Vol. in-18..... 3 50

LOUIS PERGAUD

La Guerre des Boutons. Roman de ma douzième année. Vol. in-18.. 3 50

ALFRED MACHARD

Les Cent Gosses. (L'Épopée au Faubourg). Vol. in-18..... 3 50

REMY DE GOURMONT

Promenades littéraires, 4[e] série. Souvenirs du Symbolisme et autres Etudes. Vol. in-18..... 3 50

L'ARÉTIN

Les plus belles pages de l'Arétin. Avec un portrait. Notice de Guillaume Apollinaire. Vol. in-18..... 3 50

J.-G. PRODHOMME

Ecrits de Musiciens, XV[e]-XVIII[e] siècles. Volume in-18..... 3 50

LÉON SÉCHÉ

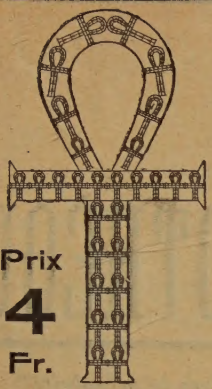
Le Cénacle de Joseph Delorme, 1827-1830. Tome I : Victor Hugo et les Poètes (De Cromwell à Hernani). Tome II : Victor Hugo et les Artistes. Deux vol. in-18. 7

LOUIS MAETERLINCK

Péchés primitifs. Art et Folklore. Avec de nombreuses illustrations. Vol. in-18..... 3 50

GEORGES SOULIÉ

Essai sur la Littérature chinoise. Volume in-18..... 3



A. L. CAILLET

Traite MenT MenTal

&

Culture Spirituelle

Prix 4 Fr.

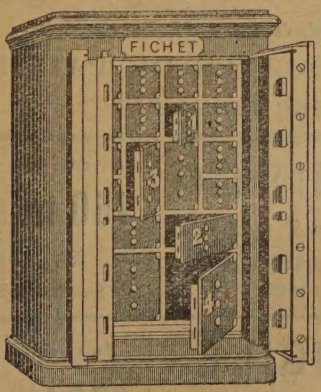
VIGOT FRÈRES, 23, Place de l'École-de-Médecine, Paris.

Analysé dans le MERCVRE du 1er Avril page 613

BANQUE DE PARIS ET DES PAYS-BAS

SOCIÉTÉ ANONYME — Capital 100 Millions de Francs

Siège Social : 3, rue d'Antin, PARIS



La BANQUE met à la disposition du public des compartiments de coffres-forts de diverses contenances destinés à renfermer des valeurs, papiers, bijoux ou objets quelconques. Chaque locataire reçoit une clé spéciale dont il n'existe pas de double. Il peut seul ouvrir le compartiment du coffre-fort qui lui est affecté. Il en a l'accès tous les jours non fériés. L'installation de ces coffres-forts présente les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et d'effraction. Le prix de location varie suivant la grandeur des compartiments et la durée de location.

Pour tous renseignements, s'adresser au guichet

CUMIN & MASSON, Éditeurs, à LYON

POUR FORMER SA BIBLIOTHÈQUE

" Le Livre charme dans la prospérité " ;
" Le Livre console dans l'infortune ".

DEMANDER NOS CATALOGUES

BEAUX LIVRES

ANCIENS ET MODERNES — LIVRES ILLUSTRÉS — GRANDS CLASSIQUES
ROMANTIQUES — ÉDITIONS ORIGINALES
HISTOIRE — BEAUX-ARTS, etc., etc. — DOCUMENTS
AUTOGRAPHES — DESSINS ORIGINAUX
GRAVURES — RELIURES ANCIENNES ET RELIURES D'ART

En distribution : 3 Catalogues (Envoi gratuit franco poste)

I. Livres Anciens et Modernes — II. Beaux-Arts — III. Dessins, Gravures

FACILITÉS DE PAIEMENT

EN VENTE A NOTRE LIBRAIRIE

VICTOR HUGO

43 volumes in-4°

2.000 gravures en taille-douce par 200 artistes

En vente les *20 derniers exemplaires*

750 fr. au lieu de **1.290 fr.**

Payable 30 fr. par mois

Spécimen illustré gratuitement sur demande

Les ÉVANGILES

3 beaux volumes in 4°

dans de somptueuses reliures

CENT MINIATURES

400 pages d'ornements en couleurs

En vente les *6 derniers exemplaires*

650 fr. au lieu de **1.100 fr.**

Payable 40 fr. par mois

Prospectus détaillé gratuitement sur demande

BULLETIN FINANCIER

Au cours de la dernière quinzaine les événements se sont précipités dans le sens que nous avions prévu, c'est-à-dire que la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro sont en guerre avec la Turquie. La lutte promet d'être acharnée. Elle ne durera probablement pas longtemps, faute de ressources de part et d'autre, car, aujourd'hui plus que jamais, l'argent est le nerf de la guerre. Turquie et Etats balkaniques n'en possèdent guère! L'Europe a suspendu officiellement son action. Elle attend les événements. Jusqu'ici, l'opinion qui semble prévaloir c'est que, de quelque côté que soit la victoire, son rôle devra être de rétablir le *statu quo ante*. Le mieux cependant serait peut-être de résoudre une fois pour toutes la question d'Orient, c'est-à-dire de partager la Turquie d'Europe entre les Etats balkaniques, Cette solution interviendra tôt ou tard, parce qu'elle est dans la force des choses. L'Europe s'enlèverait ainsi un souci constant. Quant à la pauvre Turquie, elle n'aurait, en somme, que ce qu'elle mérite, puisqu'elle s'est toujours montrée incapable de se mettre au niveau de la civilisation.

Quoi qu'il en soit, voici toutes les affaires arrêtées. Tous les marchés financiers ont subi des pertes sensibles. On s'est toutefois un peu ressaisi, et on est déjà habitué à la guerre. Les cours, après des plongeons notables, ont remonté. Nous trouvons la Rente française à 89,70, l'Extérieure à 90,50, l'Italien à 96,50, le Turc Unifié à 79, le Serbe 4 o/o à 71, le Bulgare 5 o/o 1902 à 475, l'Hellénique 1881 à 280. Quant aux fonds Russes, assez fortement touchés, ils se relèvent : le Consolidé 4 o/o s'avance à 90,90, le 4 o/o 1901 à 87,60, le 4 1/2 o/o 1909 à 97,90 et le 5 o/o 1906 à 103,50.

Nos chemins de fer français ont assez bien supporté la secousse : l'Est s'inscrit à 908, le Lyon à 1239, le Nord à 1610, l'Orléans à 1299, le Midi à 1097, les Wagons-lits à 421.

Les événements d'Orient ne peuvent évidemment pas favoriser les sociétés de Crédit, qui ont dû supporter des reculs plus ou moins grands : le Crédit Lyonnais est descendu à 1521, le Comptoir d'Escompte à 975, la Société Générale à 814, la Banque de Paris à 1635, le Crédit Mobilier à 629, l'Union Parisienne à 1020, la Banque Française à 283, la Banque Ottomane à 641.

Inutile, bien entendu, de parler d'affaires. Cependant La Ibero Platense (Crédit foncier et hypothécaire en République Argentine) s'est risquée le 29 octobre à émettre 20.000 actions hypothécaires 5 o/o or de 500 fr. C'était vraiment vouloir aller à un échec de propos délibéré.

LE MASQUE D'OR

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro.....	1.50
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.